



4

Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de
l'apothicaire

LUMEN

Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de l'apothicaire



Traduit du japonais
par Sasha Boucheron et Jean-Baptiste Flamin

FLAMINI

LUIYIEN

L'auteur

Hyuganatsu commence *Les Carnets de l'apothicaire* en 2011, sous la forme d'un roman mis en ligne sur la célèbre plateforme Shōsetsuka ni narō (« Devenons écrivains ! »). Il n'en est pas à son coup d'essai, mais l'ampleur de celui-ci change la donne : très vite, les lecteurs se bousculent, les commentaires se multiplient... Encouragé par un tel succès, il signe chez la maison d'édition Shufunotomo et, dès l'année suivante, son roman sort en librairie. Depuis, la série, devenue un véritable phénomène, ne cesse de gagner en notoriété. Hyuganatsu y dépeint avec talent une Chine ancienne à la fois réaliste et fantasmée. Sa passion pour cette culture se manifeste par sa fascination pour Wu Zetian, la seule impératrice connue de l'empire du Milieu. La Chine imaginaire de l'écrivain japonais Kenichi Sakemi est aussi une source d'inspiration profonde pour son œuvre... Mais l'auteur ne s'arrête pas là : grand amateur des *Contes du Magatama*, chef-d'œuvre de la littérature jeunesse japonaise, il bâtit son univers à partir de sources variées. Quant aux ingénieuses énigmes qui font le sel de son récit, elles reposent sur des connaissances en médecine traditionnelle tirées d'ouvrages spécialisés et de reportages.

Kusuriya No Hitorigoto 5

©2016 Hyuganatsu/Imagica Infos Co.,Ltd.

All rights reserved.

Originally published in Japan by Imagica Infos Co., Ltd.

Through Shufunotomo Co., Ltd.

French translation rights arranged through Tuttle-Mori Agency, Inc. Tokyo.

SOMMAIRE

Titre

L'auteur

Copyright

Prologue

Chapitre 1 - Sauterelles

Chapitre 2 - Ukyo

Chapitre 3 - Sommeil

Chapitre 4 - La toison du rat de feu

Chapitre 5 - Qu'ils mangent de la brioche

Chapitre 6 - Le dernier volume

Chapitre 7 - L'immortelle diaphane

Chapitre 8 - Trouver sa voie

Chapitre 9 - Le village des papetiers

Chapitre 10 - Le chanvre et les croyances populaires

Chapitre 11 - Les brigands

Chapitre 12 - Une pluie de problèmes

Chapitre 13 - À la capitale de l'Ouest (première journée)

Chapitre 14 - À la capitale de l'Ouest (deuxième journée)

Chapitre 15 - Le banquet (première partie)

Chapitre 16 - Le banquet (deuxième partie)

Épilogue

Recueil d'illustrations

Prologue

— Ne me dis pas que tu es déjà fatigué ! plaisanta le jeune garçon posté sur le muret.

Une pomme à la main, il toisa son interlocuteur, des plus mal à l'aise, avant de croquer dans le fruit de ses dents blanches. Le souffle court, le jeune prince était pourtant persuadé d'avoir semé ses poursuivants en se cachant à l'ombre des arbres. Comment son ami avait-il fait pour le retrouver si vite ?

— Ça va, je sais...

— Dans ce cas, dépêche-toi d'y retourner... Les servantes vont bientôt se mettre à paniquer, lança l'insolent avant de ricaner, toujours perché là-haut.

Qu'il était agaçant ! Il ferait mieux de s'occuper de ses affaires, avait envie de lui rétorquer le fuyard. Dévorer une pomme, habillé en domestique, le tout en se pavanant... Ce n'était pas digne de son rang. Lesdites servantes n'auraient pas manqué de s'évanouir devant pareil spectacle.

— C'est une mission importante. Tu dois faire ce qui y est juste, lança son ami en sautant devant lui.

Le serviteur travesti ébouriffa consciencieusement les cheveux du prince qui, essoufflé, le repoussa – comment osait-il le traiter comme un enfant, lui qui n’avait qu’un an de plus ? L’intéressé se contenta de rire, avant d’essayer la pomme entamée sur l’ourlet de sa tunique puis de la tendre au fuyard.

— Tu me donnes tes restes ?

— Je ne te force à rien.

Le fugitif pensa un instant à jeter le fruit, mais se ravisa et le croqua, après l’avoir fait tourner dans sa main. Son jus aigre-doux lui emplit la bouche. Il regarda son ami, qui souriait largement.

— J’aimerais bien choisir ma partenaire, au moins...

— Ne sois pas ridicule. On t’a fait une très belle proposition. Tu ne peux pas te permettre de te retrouver avec une femme quelconque ! Tu imagines les conséquences ?

— Mais elle était plus âgée que ma mère !

— J’avoue que je ne sais pas quoi te répondre... lança son ami en se grattant la nuque, l’air soudain ennuyé.

Il savait déjà tout cela. Trop bien, même. Ce n’était qu’un enfant aux émotions perturbées.

— Il faut que tu grandisses.

— Tu n’as qu’un an de plus... Arrête de jouer les sages !

Ce pitre déguisé n’était pas beaucoup plus mature que le jeune fugitif, après tout. Est-ce qu’à sa place, son ami aurait accepté la situation sans broncher ? S’il en était ainsi...

— J’ai pris ma décision.

— À quel sujet ?

— À propos de ma partenaire pour ce soir, répondit le plus jeune en pointant son index sur le faux serviteur.

— Moi ? s’esclaffa la jeune fille travestie, dissimulant sa gêne derrière un sourire sarcastique.

Chapitre I

Sauterelles

Dans le quartier des plaisirs, les matinées étaient tranquilles. Les oiseaux enfermés dans leurs cages avaient chanté toute la nuit, jusqu'au lever du jour, moment où les masques affables tombaient et que les clients rentraient chez eux. Ils profitaient du court instant qui les séparait des premiers rayons de soleil pour dormir.

Bayant aux corneilles, Mao Mao sortit de sa boutique et vit de la vapeur s'échapper du Palais vert-de-gris, situé juste en face de chez elle. Sans doute les serviteurs s'affairaient-ils à la préparation des bains matinaux. L'air vif lui mordait la peau – le soleil prenait son temps pour réchauffer l'atmosphère. Sa veste rembourrée en coton ne suffisait pas à la protéger du froid. Elle se frotta les mains, une buée blanche s'évadant de ses lèvres.

Elle n'avait pas remis les pieds au *hougong* depuis les festivités du nouvel an, des mois auparavant. La période était plutôt calme. Son père était quant à lui resté à la cour intérieure, ce qui expliquait la présence de Mao Mao dans le quartier rouge.

Le garçon qu'elle hébergeait depuis quelque temps dormait encore. Avec le chahut qu'il était capable de faire, mieux valait ne pas le réveiller. Nommé Cho-u, il était le seul rescapé de sa famille, le clan Shi, exterminée

l'année passée – un service en entraînant un autre, elle avait fini par l'accueillir chez elle.

Le petit garnement était censé être un fils de bonne famille, mais la jeune herboriste n'en était pas certaine. Il s'adaptait sans aucune difficulté à toutes les situations : dans la bicoque lézardée, ouverte aux courants d'air, il trouvait encore le moyen de ronfler comme un sonneur.

Au fait, la vieille grippe-sou voulait me voir...

Elle profiterait de sa visite au Palais vert-de-gris pour aller chercher un peu d'eau chaude. Par un tel froid, on ne pouvait pas vraiment se laver à sa guise. Grelottant de la tête aux pieds, elle se dirigea vers le puits où elle fit descendre un baquet avant de le remonter rempli à ras bord.

Quand Mao Mao arriva à la maison close, les courtisanes, tout juste sorties de leur bain, se faisaient sécher les cheveux par leurs suivantes.

— Tu es bien matinale, aujourd'hui, lança Mei Mei, la chevelure mouillée.

La jeune femme était l'un des trois bijoux de l'établissement, ainsi que la grande sœur de cœur de l'herboriste. Au Palais vert-de-gris, on prenait son bain en fonction de son statut hiérarchique. Qu'elle en ait déjà terminé n'avait donc rien d'étonnant.

— Tu n'aurais pas vu grand-mère ?

— Elle est en train de discuter avec le propriétaire.

— Merci.

La maquerelle gérait les affaires courantes de l'établissement de charme, mais la bâtisse en elle-même ne lui appartenait pas. Le maître des lieux, lui-même à l'aube de la vieillesse, venait négocier avec la tenancière une fois par mois, entre autres choses. Face à la roublardise de l'ancienne, il ne faisait guère le poids : elle baignait dans le milieu depuis toujours, au point de l'avoir connu enfant. On racontait même qu'il était son fils, qu'elle aurait eu avec l'ancien propriétaire de la maison close, bien que personne ne sache véritablement ce qu'il en était.

En dehors de la tenue du Palais vert-de-gris, le propriétaire s'occupait aussi d'affaires plus respectables. De prime abord, il offrait une apparence tout à fait ordinaire, au point qu'on pouvait se demander comment il parvenait à survivre dans ce milieu. Sans la tenancière, la maison close n'aurait peut-être pas fait long feu.

— J'espère qu'il n'est pas là pour nous faire part d'une autre de ses idées bizarres... lança Mao Mao.

— J'imagine qu'on va bientôt le savoir, répondit Mei Mei, impassible.

— Imbécile ! À quoi est-ce que tu pensais ? hurla soudain la maquereille à l'autre bout du bâtiment.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard.

— Tu avais vu juste.

— Oui, il faut croire...

Il restait cependant difficile de savoir ce que le maître des lieux avait en tête.

La vieille grippe-sou sortit de l'arrière-boutique, suivie du patron, tout penaud. Au Palais vert-de-gris, tout le monde lui donnait du « monsieur le propriétaire » pour ne pas oublier qui possédait réellement les murs.

Il se frottait le sommet du crâne. Le poing de la tenancière était passé par là, à n'en point douter.

— Tiens, tu es là, Mao Mao ! lança-t-elle.

— Il paraît que tu as demandé à me voir, rétorqua l'herboriste.

— Ah, oui, bien sûr.

Je crois qu'elle devient gâteuse.

L'apothicaire, pourtant persuadée d'avoir réussi à tenir sa langue, se prit une belle tape sur la tête à son tour. L'ancienne avait-elle le don de lire dans les pensées ? Le maître des lieux jeta un regard compatissant à la jeune fille.

Il me rappelle un peu le vieux charlatan...

En effet, un sentiment de déjà-vu avait assailli Mao Mao lors de sa rencontre avec le médocastre de la cour intérieure. Elle comprenait à présent

d'où il lui était venu.

— Et si tu en profitais pour aller prendre ton bain ? Tu pourrais même manger ici. Tu n'as qu'à proposer au petit de venir, dit la tenancière.

— Je te trouve bien généreuse, aujourd'hui, répondit l'herboriste.

— Nul n'est parfait, répliqua-t-elle en filant sans plus attendre à la cuisine.

— Eh bien, à plus tard, lança le propriétaire avant de prendre congé.

L'apothicaire le salua d'un signe de tête en se faisant la remarque que, d'habitude, il restait au moins pour le petit déjeuner.

Les convives qui avaient pris place autour de la table, assez grande pour accueillir une vingtaine de personnes, étaient cois.

— C'est répugnant, fit Pailin, assise à côté de Mao Mao.

Le visage de la courtisane affichait une expression indescriptible. Si des clients l'avaient vue sous ce jour, elle qui faisait partie des trois joyaux de la maison close, ils n'auraient pas manqué de tomber des nues. Quant à l'herboriste, elle n'aurait pas fait une autre tête si elle avait trouvé un asticot en train de gigoter dans la carafe d'eau.

Tous avaient deux bols devant eux, un de gruau et l'autre de soupe, accompagnés d'un troisième récipient, plus petit. Trois grands plateaux étaient disposés sur la table à intervalles réguliers. En règle générale, le menu du petit déjeuner, au Palais vert-de-gris, se composait d'un unique bol de soupe, ainsi que d'un éventuel complément. Ce jour-là, pourtant, étaient servis du poisson cru, des variantes de légumes et quelques à-côtés. C'était bien plus luxueux qu'à l'accoutumée.

Mao Mao observa le plateau qu'elle avait sous les yeux : une matière noirâtre y reluisait. C'était une montagne de sauterelles. On leur avait apporté des insectes, ramassés par les paysans.

— Pourquoi est-ce qu'on a ça à notre table, grand-mère ? s'enquit l'herboriste.

— Tais-toi et mange. C'est un cadeau de monsieur le propriétaire, répondit la tenancière, le visage rouge de rage.

Sa colère était compréhensible. L'homme d'affaires s'occupait d'activités bien plus respectables, qui lui permettaient de garder la tête haute dans la bonne société. Seulement, on se demandait parfois ce qui le motivait à travailler dans le domaine des plaisirs.

— Les récoltes n'ont pas été bonnes, cette année. Ils auront réussi à le faire céder à force de pleurnicheries, ajouta la vieille grippe-sou, contrariée, avant de verser du vinaigre de riz noir sur son gruau.

Le propriétaire œuvrait dans le commerce des céréales. Une partie de la moisson des fermiers allait aux impôts, une autre était achetée par l'État — le maître du Palais vert-de-gris était chargé de négocier le reste.

— Ce n'est pas une raison pour se laisser dicter son prix par l'acheteur ! Il ne va jamais pouvoir se débarrasser d'une telle quantité de sauterelles. (Les insectes avaient mariné dans la pâte de soja et le sucre.) Avec tout ce qu'on lui a vendu, il va forcément y avoir des pertes... Il aurait mieux fait de jeter l'ensemble, plutôt que de gâcher du sucre pour essayer de rattraper son erreur !

La vieille maquerelle fulminait. Il s'agissait d'une denrée luxueuse, dont on avait généreusement enrobé les bestioles dans l'espoir de les rendre appétissantes. L'amas d'insectes se retrouvait désormais, évidemment, sur la table du petit déjeuner du Palais vert-de-gris. Le propriétaire les aurait volontiers emportés chez lui, mais un autre problème l'y attendait : son épouse, qui ne tenait pas ses affaires à la maison close en haute estime. Il avait donc préféré les poings de l'ancienne à la fureur de sa femme.

Perplexe, Mao Mao se gratta la nuque. Elle mangeait souvent des mets peu raffinés, mais le monticule de sauterelles ne l'inspirait guère. Elle en goûterait deux ou trois, histoire de voir, mais pas une de plus.

Les courtisanes, qui auraient déjà dédaigné la nourriture quotidienne de la jeune herboriste, ne comptaient visiblement pas toucher au plat. Elles

grimaçaient de manière ostensible.

— Allez, servez-vous ! Vous me réclamez sans cesse des accompagnements... Mangez-en cinq chacun, insista la tenancière, gagnée par l'impatience.

Les convives échangèrent des regards, puis une paire de baguettes intrépides vint interrompre leur petit manège.

Ça alors...

Mao Mao fut surprise de voir qui avait décidé de tenter sa chance. Lorsque le courageux garçon croqua l'insecte, une expression de dégoût se dessina sur ses traits.

— Ce n'est pas très bon. C'est... comme une coquille vide, dit-il d'une petite voix aiguë.

Cho-u s'était exprimé en toute honnêteté. Sa tutrice du moment aurait juré qu'il refuserait de toucher à ce genre de plat, étant donné sa bonne éducation. À moins qu'avec la mémoire, il ait aussi perdu cette facette de sa personnalité. Une autre possibilité était qu'il ait déjà mangé des insectes, ou bien que sa souplesse soit due à son jeune âge.

— Je ne te pensais pas capable d'avaler ces... choses, lâcha Pailin.

— Ce n'est pas bon, mais ça se mange quand même, répondit le garçon. Par contre, ces bestioles sont vides de chez vides.

Comment ça ?

En toute logique, les sauterelles avaient été débarrassées de leurs organes avant d'être préparées. Décidée à ne pas s'attarder plus longtemps sur la question, l'herboriste croqua dans un insecte à contrecœur.

Qu'est-ce que...

Et en effet, la créature était vide. Pourtant, les sauterelles avaient été cuisinées... Cette sensation en bouche était-elle causée par le retrait de tout autre élément que la carapace ? Elle avait mangé des insectes par le passé. Ils n'étaient pas des plus charnus, certes, mais ceux offerts par le propriétaire manquaient singulièrement de consistance.

— Dis, tu veux bien manger ma part ? Je te donnerai un gâteau de lune en échange, tenta Pailin.

Cho-u semblait intéressé par la proposition, mais Mao Mao le retint d'une main ferme par l'épaule pour le clouer à son siège. Il poussa des petits cris de douleur.

L'apothicaire se saisit d'un nouvel insecte avec ses baguettes pour l'observer de plus près. Quand quelque chose l'intriguait, elle en devenait vite obsédée. Après tout, elle n'était pas à une mauvaise habitude près.

— Je voudrais que tu ailles faire quelques courses pour moi.

Le petit déjeuner fini, la tenancière sembla soudain se rappeler pourquoi elle avait prié Mao Mao de venir la voir. Elle comptait l'envoyer au marché qui se tenait sur la grande avenue, dans le centre de la ville.

Les courtisanes avaient l'interdiction formelle de sortir de la maison close. Or, ce genre de tâches ne se confiait pas à de simples serviteurs. Si le marché regorgeait d'articles rares, il était aussi rempli d'individus prêts à vous délester de votre bourse. Vendre ses produits sur place dispensait de tenir une échoppe, ce qui permettait aussi de proposer des prix attractifs. Pour autant, distinguer le bon grain de l'ivraie parmi les marchandises n'était pas à la portée du premier venu : y dénicher les meilleurs produits requérait une bonne dose de jugeote.

— Rapporte-moi de l'encens. Le même que d'habitude, ordonna l'ancêtre.

Elle parlait sans doute du bâtonnet qui brûlait toujours à l'entrée du Palais vert-de-gris pour parfumer l'atmosphère. Nul besoin de dépenser des mille et des cents pour un article qui partirait en fumée, et pourtant, la maquerelle ne parvenait pas à se résoudre à accueillir les clients avec un encens de pacotille.

— D'accord. Et mon pourboire ? lança Mao Mao en tendant la main avant de se prendre une tape sur la tête.

— Un bain et un petit déjeuner pour deux personnes. Ça devrait suffire, non ?

Je n'en attendais pas moins de cette vieille grippe-sou...

— Eh, Taches de rousseur ! J'en veux un ! s'écria Cho-u.

— Même pas en rêve, rétorqua Mao Mao.

Le garçon tirait l'apothicaire par la manche en pointant du doigt un étal de jouets. Elle le coupa net dans son élan. Elle aurait préféré venir seule, en toute franchise, mais ce petit ingrat avait fait un tel caprice qu'elle avait fini par accepter qu'il l'accompagne. Elle lui prit la main pour le traîner derrière elle.

Une grande artère serpentait au cœur de la capitale, où se tenait chaque jour le marché. Les véhicules allaient et venaient de chaque côté de la route. À l'autre bout des éventaires se trouvait la résidence des élus des cieux – le palais.

En contemplant le bâtiment qui se dressait devant elle, la jeune herboriste avait du mal à croire qu'elle ait travaillé dans un endroit aussi prestigieux. Cependant, la seule présence de Cho-u à ses côtés prouvait qu'elle avait bel et bien passé un certain temps au sein des murs du *hougong*. L'enchaînement des événements avait fait le reste.

L'insurrection des Shi avait entraîné quelques répercussions sur les produits qu'on trouvait sur le marché. La région septentrionale produisait des céréales et du bois. Mao Mao n'avait pas manqué de remarquer que moins d'échoppes en proposaient. Et à l'inverse, les étoffes et les fruits séchés venus du sud ou de l'ouest étaient vendus un peu partout.

Une autre découverte la fit grimacer : elle vit des in-sectes cuisinés sur divers étals, notamment des sauterelles.

— Ce n'est vraiment pas bon, ces trucs-là ! Je n'arrive pas à croire que des gens en achètent... lança Cho-u devant une boutique.

Elle lui mit la main devant la bouche, puis le tira derrière elle tant le marchand semblait prêt à assassiner le petit garnement d'un seul regard.





— Ben quoi, je dis la vérité !

— Tais-toi, répondit froidement Mao Mao.

Quelle plaie, les enfants...

— Une carapace d'insecte toute creuse, c'est forcément mauvais, renchérit le garçon plus calmement. Ah là là... les récoltes ne vont pas s'améliorer, cette année.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? demanda l'apothicaire, interloquée.

— Que c'est forcément mauvais ?

— Non, après...

Cho-u pencha la tête sur le côté, perdu.

— Que les récoltes n'allaient pas s'améliorer ?

— Comment le sais-tu ?

— Hmm... Bonne question, répondit-il en se grattant la tête de sa main droite.

La gauche, agitée de légers spasmes, pendait mollement au bout de son bras. Après avoir été empoisonné, le garçon était revenu à la vie et une partie de son corps s'en était retrouvée paralysée. À présent, il ne lui restait que peu de souvenirs de sa vie d'avant.

— Je ne me rappelle pas bien... Mais je crois avoir entendu que quand les insectes sont tout vides, c'est un signe de mauvaise récolte.

Pensif, il se massa le front. Mao Mao se demanda si elle pouvait l'aider à retrouver la mémoire en le secouant un peu, mais l'enfant était tout de même plus ou moins sous sa responsabilité. Elle préférait éviter de le brusquer. En revanche, s'il disait vrai, de sérieux ennuis attendaient le pays. Elle donna une pichenette à Cho-u, afin qu'il ne s'abêtisse pas trop. Il grimaça en signe de protestation.

— Je pense que ça pourrait me revenir...

— Vraiment ? l’interrogea Mao Mao en le voyant parcourir les étals des yeux.

— Si tu m’achetais quelque chose ! ajouta-t-il avec un sourire suffisant.

L’herboriste en profita pour lui étirer la commissure des lèvres. Une dent s’était enfin décidée à sortir du trou qui ornait les gencives du garçon.

Morveux un jour, morveux toujours, songea Mao Mao.

Malgré la pichenette qu’il avait reçue, Cho-u laissait joyeusement courir son inspiration sur la feuille. Au grand étonnement de l’apothicaire, il avait jeté son dévolu sur de la papeterie, et non sur des jouets.

La jeune fille avait promis de lui prêter l’un de ses propres pinceaux, mais elle ne s’attendait pas à ce que le papier soit si cher. Peut-être restait-il au garçon des vestiges de son éducation – quoi qu’il en soit, il savait reconnaître les articles de qualité. Il avait parcouru la boutique en marmonnant « non » ou « ça n’ira pas » jusqu’à ce qu’il déniché le plus onéreux des papiers.

Bien sûr, sa tutrice ne comptait pas se laisser faire : elle en acheta un de facture moins noble, mais tout à fait acceptable. Le produit restait coûteux, compte tenu de son caractère périssable, mais pas inaccessible. Elle en vint à espérer que son usage devienne plus commun pour que son prix diminue.

Cho-u, aux anges, serrait les précieuses feuilles tout contre lui. Attendrie, elle décida de ne pas passer ses nerfs sur le garçon cette fois-ci.

De retour au Palais vert-de-gris, il n’avait pas arrêté de dessiner. Mao Mao était de son côté occupée à préparer un abortif ainsi qu’un remède contre le rhume. Elle s’était cloîtrée avec le garçon afin qu’il n’aille pas embêter les apprenties de son âge ou les employées, qui profitaient de leur jour de congé pour moudre du thé.

Ses préparations achevées, l’herboriste alla les livrer à la maison close voisine. À son retour, un attroupement de courtisanes, de servantes et de serviteurs s’était formé dans l’entrée du Palais vert-de-gris. Elle plissa les yeux : le petit insolent accaparait l’attention de la foule.

Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Elle s'empressa de se frayer un chemin jusqu'à lui... et aux lignes élégantes qui dansaient sur le papier blanc.

— Eh, Taches de rousseur ! Faut faire la queue, comme tout le monde, lança Cho-u.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? s'enquit Mao Mao.

Il avait posé une feuille sur une planche lui servant de table. Devant lui, une courtisane était assise sur une chaise. Elle s'efforçait de paraître naturelle.

— Ben, tu vois bien ! Je dessine. (Son pinceau dansait sur le papier, où figurait une version légèrement embellie de la jeune femme qu'il avait devant les yeux.) Voilà, c'est fini ! s'exclama le jeune artiste, reposant le pinceau sur le pot d'encre avant d'agiter son œuvre.

Le modèle, que l'on entendit pousser un soupir satisfait, se fendit d'un sourire avant de sortir son porte-monnaie.

— Merci bien, répondit Cho-u en rangeant les cinq pièces – d'une valeur appréciable – dans le pli de sa tunique.

Le montant dépassait de loin ce qu'on aurait pu considérer comme de l'argent de poche.

— Allez, à mon tour maintenant, déclara un serviteur en s'asseyant sur le siège de la cliente précédente.

N'était-il pas censé s'activer à une tâche quelconque, au lieu de traîner ? Si la vieille grippe-sou le surprenait en train de se faire tirer le portrait, il allait au-devant de grands ennuis.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je suis à court de papier. Je sors en acheter. Revenez demain !

— Ah non ! Ça fait des heures que j'attends !

— Je suis désolé... Je m'occuperai de vous en priorité, et je vous promets que vous serez très beau !

Cho-u savait s'y prendre avec les gens. Loin de tergiverser, il se leva puis partit à toute allure en direction de la papeterie.

Si la mémoire de Mao Mao ne lui jouait pas de tours, elle avait acheté dix feuilles au garçon – les aurait-il déjà toutes épuisées ? Rien que dans la foule autour d'elle, trois employés tenaient un portrait entre les mains. Son retour sur investissement était largement garanti.

Je n'aurais jamais imaginé qu'il dessine aussi bien...

Intriguée, Mao Mao jeta un œil aux illustrations des courtisanes.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? hurla la vieille maquerelle de sa voix rauque. (Les mines enjouées une seconde plus tôt se firent livides.) Préparez-moi la maison, et plus vite que ça ! Je n'ai pas envie de perdre des clients !

Devant le balai en bambou qui s'agitait, les courtisanes, les servantes et les serviteurs se dispersèrent comme autant de petites araignées. L'herboriste s'apprêtait à rejoindre sa cahute sans demander son reste quand la main squelettique de l'ancienne s'abattit avec force sur son épaule.

— Qu'y a-t-il, grand-mère ?

— Je vais t'en donner, moi, du « qu'y a-t-il » ! Ce n'est pas parce qu'on te paie pour t'occuper de lui que tu peux le laisser faire ce qu'il veut !

— Ce n'est pas moi qu'on paie...

Puisque les émoluments de Mao Mao finissaient toujours, d'une manière ou d'une autre, dans les poches de la vieille grippe-sou, autant que Cho-u en profite pour s'amuser... Seulement, laisser un homme, aussi jeune soit-il, vivre dans une maison close n'était pas convenable. Il était également exclu qu'il aille habiter avec les autres serviteurs. De fil en aiguille, il s'était retrouvé sous la garde de Mao Mao.

— Il se sert de mes locaux. Je lui prendrai dix pour cent.

Un vrai rapace, cette vieille bique...

L'herboriste aurait juré avoir gardé ses pensées pour elle – sauf que tout à coup, elle se prit une chiquenaude sur le bout du nez.

— Tu vas me nettoyer le pinceau et le pot d'encre.

— Pourquoi moi ?

— Tais-toi et obéis... Sinon, demain, c'est soupe de sauterelles.

Vieille sorcière !

La jeune fille se frotta le nez, avant de s'exécuter à contrecœur.

Le soir même, lorsque Cho-u rentra à la cahute, Mao Mao le gratifia d'un regard mécontent.

— Où est mon pinceau, Taches de rousseur ?

— Confisqué... jusqu'à ce que tu apprennes à nettoyer derrière toi.

Puis elle lui tourna ostensiblement le dos, et en profita pour glisser une bûche dans le poêle.

— Allez, quoi ! Ne sois pas si mesquine !

— Je tiens ça de la patronne, répondit-elle.

Elle remua le gruau qui mijotait dans la marmite en terre cuite, puis le goûta. Le trouvant un peu fade, elle y ajouta une pincée de sel.

— D'ailleurs, elle compte te facturer l'utilisation de ses locaux.

— Je sais... La prochaine fois, j'irai ailleurs.

La réponse ne plut pas à Mao Mao. Elle abandonna la louche dans la marmite, puis vint se planter devant Cho-u, qui se prélassait sur la natte. Elle s'accroupit pour le fixer droit dans les yeux.

— Quoi ?

— Que cette vieille grippe-sou te fasse payer ou non, je refuse que tu t'éloignes du Palais vert-de-gris ou des serviteurs. Et je t'interdis d'aller acheter du papier tout seul.

— Je fais ce que je veux !

Le garçon voulut se détourner, mais Mao Mao lui attrapa le menton et le contraignit à la regarder.

— Bien sûr. À toi de voir si tu veux devenir un malheureux bout de viande.

— Un bout de viande ? répondit-il, perplexe.

L'herboriste pesait ses mots. Le Palais vert-de-gris avait beau être un endroit plutôt agréable et chaleureux, il restait néanmoins situé dans le quartier des plaisirs, et donc intrinsèquement lié aux aspects les plus sordides de la capitale. Mao Mao pointa du doigt, à travers une fissure dans la porte en mauvais état, la fenêtre de la mesure.

— Tu risques de finir comme elle.

Une lueur vacilla dans l'obscurité vespérale. Elle venait d'une lanterne que tenait une silhouette encapuchonnée, qui se déplaçait avec une natte à la main. Si l'on ne s'y attardait pas trop, la forme fantomatique semblait appartenir à une femme des plus ordinaires. Cho-u, soudain apeuré, se leva d'un bond. Avait-il remarqué que l'intéressée, prostituée de bas rang, n'avait plus de nez ? Sans doute. La misérable n'avait nulle part où emmener ses clients, qu'elle récupérait sur le bord de la route. Son corps entier était gangrené par les maladies vénériennes. Elle ne survivrait pas longtemps, dans cet état, mais il lui fallait bien gagner de quoi subsister en attendant.

Quant à la raison de sa présence devant la cahute... Le père de Mao Mao, généreux comme il l'était, lui avait peut-être offert un remède, à moins qu'elle ne soit à l'affût des restes des maisons closes du voisinage. L'herboriste n'aurait pas voulu être à sa place.

— Il ne fait pas bon vivre ici. Beaucoup n'hésiteraient pas à tuer un enfant, s'ils savent qu'il a de l'argent sur lui.

S'il voulait vivre, il obéirait. Cho-u fit la moue, avant de finir par acquiescer, les yeux humides.

— Bon. Termine ton dîner et file te coucher, conclut l'herboriste avant de retourner à sa marmite pour remuer le gruau.

Le lendemain matin, Cho-u était déjà levé lorsque Mao Mao se réveilla. Il s'agitait dans tous les sens. Intriguée, l'herboriste remarqua qu'il avait étalé du papier sur la table. Le garçon y faisait courir son pinceau avec entrain.

Quel petit impertinent !

Il utilisait l'encre et le pinceau qu'elle avait cachés. L'envie de lui assener une tape sur la tête lui traversa l'esprit, mais une feuille qui tomba de la table attira son attention. Curieuse, elle la ramassa. Y figurait l'illustration très détaillée, presque trop réaliste, d'un insecte. Une sensation de dégoût lui remonta le long de l'échine.

Voilà qui me rappelle des souvenirs...

Elle se souvint de la jeune domestique, enfin, de la concubine passionnée d'entomologie : Shisui, qui elle aussi aimait dessiner ces bestioles. Un sentiment de tristesse s'abattit sur l'herboriste.

— J'ai fini, Taches de rousseur ! lança Cho-u avant de se lever tout à coup et de tendre un papier à Mao Mao. Terminé !

— Quoi donc ?

— Ça ! poursuivit-il en agitant la feuille devant les yeux de sa tutrice.

Il avait relevé le menton, fier de lui et des deux insectes, légèrement différents, qu'il avait esquissés sur le papier.

— Ce dont je me souviens, plus ou moins, ajouta-t-il. J'ai vu cette bestiole en même temps que l'histoire des mauvaises récoltes. (Son discours était obscur, à l'inverse de ses illustrations.) Là, c'est une sauterelle normale, et en dessous, une sauterelle annonciatrice de mauvaises récoltes.

La longueur de leurs pattes différait. Par ailleurs, et bien que cela soit difficile à discerner dans un croquis tracé à l'encre, le contraste laissait entrevoir une nuance de couleur.

— Es-tu vraiment sûr de toi ? demanda Mao Mao.

— Je crois... Mais bon, tu sais, les souvenirs me reviennent par petits bouts.

La mémoire de Cho-u continuait de lui faire défaut, mais il avait parfois des illuminations. Les informations dont il se souvenait pouvaient aussi bien être inutiles que cruciales.

Il existait donc deux types de sauterelles. L'herboriste allait devoir se renseigner plus en détail à ce sujet. Les invasions d'insectes étaient une calamité capable de ravager tout un pays.

Les espèces nuisibles provoquaient toujours des dégâts sur les récoltes, mais une invasion, c'était encore une autre paire de manches. Sauterelles et criquets dévoraient tout sur leur passage. Lors d'une année particulièrement dévastatrice, ils s'étaient même attaqués aux cordes et aux sandales en paille. Mao Mao ignorait la cause de ces catastrophes, mais elles se produisaient toujours à quelques décennies d'intervalle. Par bonheur, ce fléau ne s'était plus abattu sur le pays depuis l'accession au trône de l'empereur régnant.

Son aura et sa bonté tenaient l'ire des cieux, et les sauterelles, à l'écart – à ce qu'on disait. Soit... Sauf que Mao Mao ne croyait pas le moins du monde à cette théorie, n'attribuant qu'au pur hasard l'absence de nuées ravageuses.

Au demeurant, affronter une invasion de criquets offrirait à l'empereur l'occasion de mettre son pouvoir à l'épreuve. Mais il venait de punir le clan Shi, le plus puissant de tous. Le moment était donc loin d'être idéal. Si les sauterelles refaisaient leur apparition, bien des gens y verraient une punition divine pour avoir décimé la famille rebelle.

Après tout, ça ne me regarde pas. Absolument pas.

Qu'elle le veuille ou non, son corps s'était pourtant mis en mouvement.

Ses pieds l'avaient menée dans une librairie, parmi d'autres.

Je ne pense pas le trouver ici, mais sait-on jamais...

Les illustrations détaillées de Cho-u lui avaient rappelé un ouvrage qu'elle avait déjà consulté. Elle connaissait ces dessins.

Parmi toutes les échoppes alignées les unes à côté des autres, son choix s'était arrêté sur une boutique à l'atmosphère lugubre et à l'odeur de renfermé. Le libraire, installé au fond, semblait faire partie intégrante des meubles. Après un petit signe de tête au carillon de la clochette, il cessa là

les politesses, puis retourna à sa sieste. On entendait les mouches voler dans sa boutique désertée par la clientèle... ce qui n'empêchait pas sa bourse d'être bien remplie.

C'est le fournisseur de livres de la cour intérieure, après tout...

Pour l'essentiel, son fonds de commerce se résumait à des ouvrages d'occasion, ou que l'on pouvait emprunter. Les œuvres plus récentes étaient rares : pour s'en procurer une, il fallait passer commande. Le libraire, qui vivait reclus la plupart du temps, confiait cette partie du travail à ses enfants.

La librairie proposait surtout des romans grand public ou des livres érotiques – des ouvrages triviaux, en somme. Malgré tout, on pouvait parfois faire des découvertes intéressantes, ce qui expliquait la présence de l'herboriste en ces lieux.

Aucune chance de le trouver ici... Hein ?

Incrédule, Mao Mao se frotta les yeux. Fallait-il y voir un signe du destin ? Confuse, elle fronça les sourcils.

— Monsieur, vous permettez que je jette un œil ? demanda-t-elle en montrant un livre situé en haut d'une étagère.

— Hmm ? Hmm...

Qui ne dit mot consent...

Elle s'empara du volume à la taille impressionnante. Sur la couverture figurait un oiseau. C'était tout bonnement impossible – et pourtant, la réalité lui prouvait le contraire puisqu'elle tenait l'ouvrage entre les mains. Il était rempli d'illustrations d'oiseaux, de descriptions et, par endroits, de notes manuscrites qu'on avait ajoutées.

— D'où vient ce livre ? s'enquit Mao Mao.

— Hmm... Quelqu'un me l'a vendu hier, répondit le commerçant, apathique.

Sans doute aurait-il préféré lui rétorquer de ne pas interrompre sa sieste.

— Vous a-t-on vendu autre chose avec ?

— Non, c'est tout. Mais je crois avoir entendu le vendeur dire qu'il reviendrait.

Le visage de l'apothicaire s'illumina. Elle tenait ce livre entre ses mains pour la seconde fois. Oui, il s'agissait du même ouvrage que celui avec lequel elle s'était retrouvée enfermée dans une chambre, retenue prisonnière par Shisui et sa sœur, qui l'avaient enlevée. L'encyclopédie faisait partie des références qu'on lui avait données pour travailler sur l'élixir d'immortalité – et à présent, elle en caressait la couverture.

Chapitre 2

Ukyo

La coïncidence était incroyable. Mao Mao en restait sans voix. La forteresse de Shisho avait normalement été condamnée. Comment un livre qui s’y trouvait avait-il pu resurgir dans une librairie de la capitale ? Même si l’on admettait que des biens de la forteresse avaient été déplacés, en retrouver sur le marché ne pouvait signifier qu’une chose : l’existence d’un trafic illégal.

L’herboriste commençait déjà à y voir plus clair... Les rouages de son cerveau se mirent en branle.

Elle trouva le coupable en un tournemain.

— Tu ne peux pas me faire venir ici comme bon te semble, jeune fille, lança Lihaku d’un ton ennuyé en jetant de petits regards nerveux vers l’intérieur du Palais vert-de-gris. J’ai autre chose à faire que de courir après des voleurs de bas étage.

L’immense gabarit de l’officier faisait paraître l’échoppe de l’apothicaire encore plus exigüe qu’elle ne l’était en réalité. Son regard s’était tourné vers le plafond de l’atrium, à la recherche d’une fleur résidant à l’étage... Pailin, l’un des trois bijoux de la maison close, à n’en pas douter.

Lihaku, militaire de son état et connaissance de Mao Mao, s'était follement entiché de la courtisane. Sauf que fréquenter une maison close coûtait cher. L'herboriste, qui n'ignorait rien de cette passion dévorante, en profitait pour recourir à ses services quand elle en avait besoin. Elle savait que la plupart du temps, il finissait par céder.

Ce jour-là, elle souhaitait qu'il surveille le marché, au cas où apparaîtraient quelques biens volés... qu'on aurait, par exemple, chapardés dans la bibliothèque d'une certaine forteresse.

Une encyclopédie était une rareté. Il serait aisé de retracer les étapes de la vente. Seulement, le voleur avait l'embarras du choix en boutiques pour écouler discrètement son butin. Elle allait avoir besoin d'aide pour garder un œil sur toutes.

— Tu pourrais quand même me remercier d'avoir monté la garde toute la matinée, lança Lihaku.

— Pourquoi ne pas avoir délégué la mission à l'un de vos subordonnés ? s'enquit Mao Mao.

À moins qu'il ne se soit attelé à la tâche lui-même dans l'espoir de se faire mousser ? Quoi qu'il en soit, la mission n'avait rien d'agréable en cette froide saison.

Le soldat tendit un paquet de boulettes de riz gluant à l'herboriste, tout en continuant à lorgner l'atrium. Son insistance visait peut-être à lui faire comprendre qu'il souhaitait convier Pailin à prendre une collation... Mais les affaires de cœur de l'officier pouvaient attendre. L'apothicaire avait d'abord une petite question à lui poser.

— Où se trouve le suspect ?

— Juste devant le Palais vert-de-gris. J'y ai placé des gens à moi.

— Ah...

Mao Mao regarda par la fenêtre. Deux hommes entouraient un individu émacié, vêtu d'une veste épaisse qu'elle reconnut tout de suite, malgré la crasse qui en altérait sa couleur.

Tiens, tiens... Ce visage ne lui était pas inconnu. Il fallait qu'elle en ait le cœur net.

— Attends ! s'exclama Lihaku.

L'herboriste fit la sourde oreille, mit ses chaussures, puis se dirigea vers le trio. Entre les deux gardes, plutôt costauds, le voleur paraissait particulièrement chétif.

— C'est dangereux... Ne t'approche pas trop, lança l'un des deux hommes, un serviteur de longue date du Palais vert-de-gris.

Il attrapa Mao Mao par le col, au grand déplaisir de la jeune fille. Elle n'appréciait guère qu'on la saisisse comme un chat, mais il l'avait toujours traitée de cette manière. Elle ne chercha donc pas à se débattre, se contentant d'observer le suspect.

Ils se regardèrent sans rien dire. Puis le visage livide du voleur tourna bientôt à l'écarlate. L'homme ouvrit la bouche, un temps figé par l'incertitude, avant de s'écrier tout à coup :

— La fille aux serpents !

Des petits postillons accompagnèrent ses paroles.

— Je crois que tu te trompes. Son truc, ce sont plutôt les chats, répondit le serviteur sur le ton de la plaisanterie, ce qui fit rire son acolyte.

Se souvenir des visages n'était pas le fort de Mao Mao en temps normal, et les joues particulièrement creuses du voleur ne lui facilitaient pas la tâche. Elle restait néanmoins persuadée de l'avoir vu à la forteresse. Il s'agissait du garde posté devant la porte de sa chambre, qui l'avait aidée à s'échapper de la salle de torture. C'était lui qui l'avait vue se régaler de reptiles.

Je comprends mieux, maintenant.

Les pièces du puzzle s'assemblaient. Il savait très bien ce qui se cachait dans la chambre de l'ancienne prisonnière. Après lui avoir dit de fuir les lieux, il avait profité du chaos ambiant pour dérober les livres qui s'y trouvaient.

— Qu’y a-t-il ? demanda Lihaku, les yeux rivés sur le prisonnier qui tremblait de la tête aux pieds.

Si l’on apprenait qu’il avait fui la forteresse, il lui fallait s’attendre à un châtement d’autant plus sévère. Mao Mao pouvait peut-être utiliser l’information à son avantage.

— En fait, je connais cet individu.

— Comment ? s’écria le jeune officier, pris de court par la nonchalance de l’herboriste.

L’apothicaire planta les yeux dans ceux du suspect qu’elle gratifia d’un large sourire.

Lihaku ne voulait pas laisser la jeune apothicaire, mais quand Mao Mao lui apprit qu’elle préparait des encas pour la collation de Pailin, le militaire se départit vite de ses incertitudes et l’abandonna sans demander son reste. La jeune fille se retrouva donc seule dans son échoppe avec le voleur et le serviteur de longue date.

— Je n’ai plus besoin d’aide, merci, lança-t-elle à ce dernier, qui semblait s’ennuyer.

Tout le monde était sorti prendre une pause, sauf lui. Malin comme il l’était, il s’était déjà servi quelques boulettes de riz gluant.

— Je suis désolé, mais je n’ai pas le choix, rétorqua-t-il. S’il devait t’arriver quoi que ce soit, messieurs Renard et Masque me tomberaient dessus à coup sûr.

Le « renard » devait être le stratège au monocle, et le « masque » Jinshi, qui ne lui rendait jamais visite sans dissimuler son visage – même avec sa cicatrice, il restait un très bel homme. Sa beauté inégalée attirait déjà tous les regards, et c’était sans compter son statut social...

— Ne t’inquiète pas. Je vais manger mes boulettes en silence et je ne laisserai pas traîner mes oreilles, ajouta le serviteur avant de s’adosser contre le mur.

La quarantaine passée, il travaillait déjà au Palais vert-de-gris avant la naissance de Mao Mao. Il était réputé fiable et efficace, ce qui lui avait permis d'entrer dans les bonnes grâces de la tenancière. Il s'appelait Ukyo.

Je sais très bien qu'il ira tout rapporter à la vieille grippe-sou...

L'apothicaire allait donc devoir s'en tenir à ce qui ne causerait aucun remous.

Comment aborder le sujet ?

Perdue dans ses pensées, Mao Mao observa le voleur assis face à elle. Sur le sol étaient posés deux ouvrages : l'encyclopédie que l'herboriste avait trouvée à la librairie, ainsi que le volume que l'ancien garde s'apprêtait à vendre.

— Et les autres livres, alors ? s'enquit l'herboriste.

Tout penaud, le prisonnier baissa la tête, comme un enfant qu'on viendrait de punir. Elle n'avait pas de temps à perdre avec ce genre de comportement, surtout venant d'un homme adulte. S'il les avait vendus à d'autres librairies, un client les avait peut-être déjà achetés. Il fallait faire vite.

Elle tapa du poing sur la table.

— Vous voyez le soldat, là-bas... Il faisait partie des troupes qui ont pris la forteresse d'assaut. Vous voulez que je lui dise pour qui vous travailliez ? chuchota-t-elle.

L'intéressé, déjà blême, pâlit encore un peu plus. Le menacer ne faisait pas plaisir à Mao Mao, lui qui l'avait sauvée, mais elle n'avait pas le choix. Il lui fallait retrouver ces livres coûte que coûte.

Ukyo goba une boulette de riz tout entière avant de la mâcher consciencieusement. Il pouvait donner l'impression d'être détendu, mais si la situation devait s'envenimer, il était assez expérimenté pour ne faire qu'une bouchée des voleurs dans son genre.

Le prisonnier hésita encore un moment avant de rendre les armes.

— Il me reste trois livres. J'en ai cédé deux dans une autre ville. Tous les autres, je les ai laissés sur place.

En admettant que l'incendie consécutif à l'explosion n'ait pas atteint la pièce où était retenue l'herboriste, il était peut-être encore possible de sauver ces ouvrages. Restait cependant le problème des titres déjà vendus. Les encyclopédies qu'elle avait réussi à récupérer à temps traitaient des oiseaux et des poissons.

— Qu'en est-il du livre sur les insectes ? demanda Mao Mao.

— J'en ai toujours un, répondit l'homme émacié.

Comment ça, un ?

L'apothicaire fouilla dans sa mémoire. Elle se souvenait en effet qu'un chiffre figurait sur la couverture du manuel sur les oiseaux : « un ». Il existait donc en toute logique un numéro deux.

— Pouvez-vous me l'apporter là, maintenant ?

— Est-ce qu'en échange, tu promets de ne pas me dénoncer ?

— Tout dépendra de vous, répondit-elle, menaçante.

Ukyo, toujours adossé contre le mur, soupira.

— Du calme, Mao Mao... C'est du chantage, ce que tu fais là, intercédait-il. (Il s'assit sur le sol de la petite apothicairerie pour s'adresser au prisonnier.) Vous devez mourir de faim. Pourquoi ne pas vous détendre un peu, après tout ce que vous avez traversé ?

Face au mutisme du voleur, Ukyo se contenta de sortir de la boutique. Il revint avec un plateau où étaient posés un bol de riz et un accompagnement – rien de moins que le reste des sauterelles mijotées. Sans faire de chichis, l'homme saisit les baguettes que lui tendait le serviteur et s'attaqua à la nourriture.

Mao Mao était surprise de le voir si enthousiaste. Ukyo lui tapota l'épaule.

— Encore un peu de patience. (Le voleur, trop occupé par son repas, ne leur accorda pas même un regard.) Tu vois bien qu'il a dû en baver pour

parvenir à la capitale. Il n'avait pas d'autre choix que de vendre les livres, sans quoi il serait mort de faim. De plus, il en a pris soin. C'est quelqu'un de bien, je pense.

— Sans doute, mais...

Mao Mao tenait absolument à savoir où se trouvaient les exemplaires tant convoités.

— Tu sais, il faut savoir manier intelligemment le bâton et la carotte.

— Ça va, je suis au courant... dit-elle en grinçant des dents.

Si l'on considérait la vieille grippe-sou comme le bâton du Palais vert-de-gris, Ukyo, lui, était la carotte. Ni particulièrement grand, ni spécialement charmant, il plaisait aux courtisanes de par son allure. En somme, il leur faisait un peu office d'intendant, d'homme à tout faire.

Le voleur, qui s'était jusque-là empiffré, s'était soudain immobilisé. Intrigué, Ukyo le regarda.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est dégoûtant, lâcha l'affamé.

— Vous n'aimez pas les sauterelles ?

— Ce ne sont pas des sauterelles, répondit-il, la bouche pleine.

— Eh bien, si.

— Peut-être chez vous, mais là d'où je viens, les fermiers leur donnent un autre nom.

— Ah bon ?

Mao Mao et Ukyo dévisagèrent le prisonnier. Il piochait les insectes un par un sur le tas qu'ils formaient, les goûtait puis les triait en deux piles, dont l'une finit par être à peu près huit fois plus grande que l'autre.

— Tout ce petit tas-là, ce sont des sauterelles. Les paysans les cuisinent pour les manger. L'autre, par contre, ce sont des criquets pèlerins. Ils ressemblent aux sauterelles, mais sont très désagréables en bouche.

— Le goût est vraiment si différent ? voulut savoir Ukyo.

Il n'avait pas l'air de croire que les deux insectes étaient d'espèces différentes. À dire vrai, Mao Mao n'y avait jamais vraiment réfléchi, elle non plus.

— Goûtez et vous verrez. Quand on décortique les pattes et qu'on les cuisine, la couleur est identique. Des individus peu scrupuleux en profitent pour les vendre à des clients qui n'y connaissent rien. Résultat, tout le monde pense que les sauterelles, c'est mauvais.

En effet, le propriétaire du Palais vert-de-gris faisait une cible parfaite. Une sauterelle pour huit criquets... Forcément, c'était immonde. L'apothicaire se saisit d'un insecte qu'elle avala : la chair et le goût n'avaient effectivement rien à voir avec ce qu'elle avait goûté au petit déjeuner la dernière fois.

Le voleur observait les criquets d'un air grave.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Ukyo juste au moment où Mao Mao s'apprêtait à prendre la parole, la devançant.

— Il y aura peut-être une famine cette année.

— Vous le pensez, vous aussi ? s'écria l'apothicaire en s'approchant soudain de lui.

— Je... Je n'en suis pas sûr. Mais souvent, une prolifération de criquets pèlerins, au détriment des sauterelles, annonce une invasion pour l'année suivante.

Il suffisait de penser au ratio entre les deux espèces. Ses propos concordaient avec ce que lui avait dit Cho-u. Elle dévisagea l'homme émacié.

— Au fait... Pour un gardien de cellule, vous semblez en savoir long sur les insectes. Dans la chambre, il y avait des objets qui valaient plus cher que des livres. Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ce choix ?

En général, les voleurs choisissaient des biens faciles à écouler. Le prisonnier se gratta la nuque, quelque peu mal à l'aise.

— Au début, je ne voulais pas les vendre...

— N’avez-vous pas dit au libraire que vous reviendriez avec d’autres livres ? s’enquit Mao Mao.

— Eh bien... C’est qu’il faut toujours se montrer aimable pour obtenir un prix décent. Et puis je compte les racheter, si j’arrive à mettre assez d’argent de côté. Personne n’achète d’encyclopédie pour le plaisir.

L’herboriste faillit lui rétorquer qu’il se trompait, mais se ravisa au dernier moment. Les biens de ce pauvre homme se résumaient aux seuls vêtements qu’il portait sur le dos. Comme c’était l’hiver et qu’il faisait froid, il n’empêchait pas la sueur – malgré tout, son visage était si sale qu’en vérité, le laisser entrer dans son échoppe répugnait à l’apothicaire. Il était évident qu’il aurait des difficultés à trouver de quoi gagner sa pitance dans un tel état.

— Le vieil apothicaire qui vivait sous surveillance à la forteresse avant toi... C’est moi qui lui apportais ses repas. (Mao Mao écarquilla les yeux de surprise.) Apparemment, on l’avait fait venir pour fabriquer un nouveau remède, si je me souviens bien... Mais ses recherches ne s’arrêtaient pas là.

— Sur quoi d’autre travaillait-il ?

— Eh bien... sur ça, dit-il en montrant les criquets.

— Vous voulez dire qu’il cherchait comment empêcher une invasion ?

La réponse tombait sous le sens. Mao Mao s’apprêtait à poser une autre question quand un bruit se fit entendre et que la porte de l’herboristerie s’ouvrit en grand.

— Eh, Taches de rousseur ! Est-ce que je peux manger tes boulettes de riz ? lança Cho-u, une brochette dans chaque main.

L’ancien garde des Shi cligna plusieurs fois des yeux.

— Qu’est-ce que... Jeune maî...

Il fallait à tout prix l’empêcher de finir sa phrase, avant que les dégâts soient irréversibles. L’apothicaire s’empara d’un remède qu’elle venait de broyer finement pour le fourrer dans la bouche grand ouverte de l’homme assis en face d’elle.

— C'est affreusement amer !

Il semblait sur le point de s'évanouir. Mao Mao aurait préféré ne pas en arriver là, mais il ne fallait pas qu'il termine sa phrase. Elle n'avait pas eu le choix. Officiellement, le clan Shi avait été éradiqué. Qu'un des membres de cette famille soit présent dans l'échoppe à cet instant ne présageait rien de bon.

Mais au fait...

L'ancien garde connaissait Cho-u. Il était venu en aide à l'herboriste dans la forteresse pour la simple et bonne raison que l'enfant le lui avait demandé.

Le garnement semblait s'amuser du spectacle qu'offrait l'homme qui gesticulait. Il le regardait avec intérêt : les adultes n'étaient pas censés se comporter de la sorte.

— Prends ces boulettes de riz et va les manger ailleurs. Allez, ouste ! lança Mao Mao.

— Je ne suis pas un chien ! « Ouste » toi-même !

Cho-u ne devait pas se souvenir de l'ancien garde, car il ne lui prêta bientôt plus attention.

— Est-ce que ça te dirait que je te porte sur mes épaules ? proposa Ukyo.

— Vraiment ? Oh, oui ! Merci !

Mao Mao bénit en son for intérieur l'intendant du Palais vert-de-gris pour la distraction fort à propos qu'il lui offrait.

Je ne suis sûre de rien, mais...

Il valait tout de même mieux mettre Jinshi au courant de la situation, au cas où. La jeune fille compta sur ses doigts les jours qui la séparaient de la prochaine visite du prince impérial.

Chapitre 3

Sommeil

Trois jours plus tard, le noble masqué tant attendu fit son apparition à l'herboristerie.

— Enfin, vous voilà !

Le prince frémit devant l'accueil enthousiaste de Mao Mao. Derrière lui, Gaoshun en fut tout aussi décontenancé. Sans doute se demandait-il s'il avait raté quelque chose.

— Euh... oui ?

— Tu sais que tu t'adresses à Jinshi, n'est-ce pas, Mao Mao ?

Leur réaction agaça l'apothicaire. L'eunuque, embarrassé d'avoir laissé échapper le mauvais nom, regarda son maître, qui lui faisait les gros yeux derrière son masque.

Le jeune homme pénétra dans la boutique et s'installa sur un coussin rond. L'intérieur étant particulièrement étroit, Gaoshun attendit, comme à son habitude, à l'entrée de l'échoppe. La porte coulissante enfin refermée, l'invité de Mao Mao put ôter son masque.

Son visage était toujours aussi exquis, mais la cicatrice sur sa joue paraissait incongrue, comme si elle n'y avait pas sa place. Les points de suture avaient été retirés et la blessure semblait moins douloureuse à présent... Restait qu'on ne pouvait que soupirer devant un tel gâchis !

La révolte du clan Shi de l'an passé avait inspiré des histoires fascinantes en ville. Dans l'un de ces récits, le prince impérial était le héros et Lolan l'antagoniste. On aurait pu penser que le chef de famille, Shisho, aurait été choisi pour incarner ce rôle, mais l'ancienne concubine lui avait volé la vedette. La cicatrice récoltée par Jinshi y était sans doute pour quelque chose.

Les histoires au sujet de cette harpie ayant défiguré un jeune homme au visage si parfait se transmettraient à n'en pas douter sur plusieurs générations. Au souvenir de sa camarade qui riait gaiement et adorait les insectes, Mao Mao ressentit une pointe de tristesse.

— Tu voulais me dire quelque chose, je crois ? s'enquit Jinshi.

Ah, oui !

La jeune fille se mit en mouvement. Elle sortit de l'armoire le livre illustré qu'elle avait acheté à la librairie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelqu'un a profité de l'incendie de la forteresse pour voler puis revendre cet ouvrage.

Pour l'heure, elle ne dirait rien sur le coupable. Ukyo, l'intendant de la maison close, s'en occupait. On pouvait lui faire confiance. Le voleur avait décidé de se faire appeler « Sazen ». Mao Mao avait préféré qu'il prenne un pseudonyme, au cas où Cho-u retrouverait la mémoire. L'ancien garde, qui ne semblait pas particulièrement attaché à son nom de naissance, fut facile à convaincre. À présent, il apprenait les ficelles du métier avec Ukyo.

Grâce à lui, on a réussi à récupérer les livres vendus...

Le serviteur du Palais vert-de-gris n'avait pas tardé à tous les retrouver. Apparemment, le voleur avait écoulé les encyclopédies auprès d'un maquereau, qui se trouvait être une connaissance d'Ukyo. Il avait suffi qu'il lui en touche deux mots pour mettre la main sur le précieux butin. Il ne restait donc plus qu'un problème...

— Je crois que l'un des volumes est toujours à la forteresse. Il me le faudrait.

— Pourquoi aurions-nous besoin de réunir tous ces livres ? demanda Jinshi en scrutant l'apothicaire.

Plutôt que de répondre, Mao Mao préféra lui faire une démonstration. Elle posa brutalement un plat rempli d'une montagne d'insectes répugnants devant le prince, qui recula, sans doute pris de nausée.

— Qu'est-il censé y avoir devant moi ? s'enquit-il.

— Des sauterelles marinées. Enfin, des criquets pèlerins, en grande partie...

Elle saisit l'une des bestioles avec ses baguettes avant de l'approcher de Jinshi qui se déroba un peu plus. Au moment où son dos heurta le mur, il perdit l'équilibre.

— Hors de question que je mange ça !

— Je n'oserais pas vous demander une chose pareille.

L'herboriste reposa la carapace sur l'assiette, puis sortit le dessin de la sauterelle et du criquet. Réalisé à partir de la version cuisinée, il n'en capturerait pas moins l'essentiel. En guise de remerciement pour ce croquis, elle avait donné quelques pièces à Cho-u.

— Ces bestioles auraient proliféré l'année dernière. Auriez-vous entendu des paysans se plaindre de dégâts ?

Jinshi parut soudain mal à l'aise. Il se gratta la tête puis soupira.

— Oui, en effet. Les champs des villages du Nord ont subi d'importants dommages.

Pour l'instant, aucun décès dû à la famine n'avait été rapporté. L'an dernier, la froideur de l'automne (bienvenue, pour une fois) avait permis de réguler la population de ces insectes nuisibles – annihilée avant qu'elle ne croisse trop.

— Il est fréquent que les criquets dévastent les récoltes plusieurs années de suite. Qu'avez-vous prévu pour y faire face ?

Le prince grimaça de plus belle. Peut-être en était-il arrivé à la même conclusion... Les terres septentrionales appartenaient en grande partie au clan Shi. À présent qu'il avait été éradiqué, la tâche de protéger les champs de ce territoire incombait sans doute à l'empereur.

— En ce qui concerne les maigres récoltes de la saison passée, nous avons prévu de puiser dans les réserves disponibles au Sud.

La suite n'avait pas encore été anticipée, semblait-il. L'expression renfrognée de Jinshi n'avait rien à envier à celle qu'on lisait souvent sur le visage de Gaoshun.

— Si le problème venait à se reproduire cette année, les véritables ennuis commenceraient, poursuivit Mao Mao.

Selon certaines croyances, les invasions de criquets étaient le signe que l'empereur gouvernait mal le pays. Il ne s'agissait que d'insectes, aurait-on pu rétorquer – pourtant, tout au long de l'histoire, ils avaient déjà entraîné la ruine de plusieurs États.

Que penserait le peuple si une telle catastrophe devait advenir peu après le massacre des Shi ?

Tu parles d'une superstition...

Mettre fin à ce genre d'idées était loin d'être une entreprise facile. Sans compter que crédules et sceptiques étaient tout autant des sujets de l'empereur que les autres.

— Les invasions de criquets sont des catastrophes naturelles... Que veux-tu qu'on y fasse ? À ton avis, il vaut mieux allumer des feux pour leur faire peur ou les écraser un par un ? s'enquit Jinshi.

L'ironie était un brin piquante.

— C'est bien pour le savoir que je m'intéresse à la question, rétorqua Mao Mao en lui montrant l'encyclopédie.

Elle l'avait prise à Sazen, l'ancien garde des Shi. De petites annotations apparaissaient dans les marges.

— Il existe un second volume sur les insectes. Comme il n'est pas ici, il est possible qu'il soit resté à la forteresse.

Aucun dessin de criquet ne figurait dans l'ouvrage que l'herboriste tenait à la main, ce qui paraissait impensable pour un insecte aussi commun.

— L'apothicaire qui m'a précédé chez les Shi étudiait les criquets.

— Vraiment ?

— Oui, même si j'ignore où se sont arrêtées ses recherches...

La seule certitude était qu'il avait travaillé d'arrache-pied sur le sujet.

Pensif, Jinshi se caressa le menton. Il alla bientôt ouvrir la porte pour appeler Gaoshun qui, la bouche grand ouverte, s'apprêtait à mordre dans une brochette de boulettes de riz. L'eunuque s'empressa d'appeler un serviteur qui montait la garde devant le Palais vert-de-gris. Cho-u, toujours à l'affût, repéra bien vite la brochette délaissée et se servit sans attendre.

— Il me faudra quelques jours pour récupérer l'ouvrage, lança Jinshi.

— Je vous remercie, répondit Mao Mao.

Soulagée, elle poussa un long soupir. Les ennuis étaient loin d'être terminés, mais au moins avait-elle enfin pu exprimer les pensées qui la tourmentaient depuis des jours.

En revanche, son interlocuteur avait mauvaise mine. Depuis que sa couverture d'eunuque avait été éventée, il croulait sous le travail. La jeune herboriste venait de rajouter un poids sur ses épaules.

— Vous êtes fatigué ?

— Je ne peux pas dire le contraire, mais je vais bien.

Ses yeux étaient soulignés de cernes comme Mao Mao ne lui en avait jamais vu. Pourtant, nobles et dames de la cour n'avaient pas noté son épuisement. En dépit de la cicatrice qui lui marquait désormais le visage, sa beauté surnaturelle leur faisait toujours penser qu'il était au meilleur de sa forme. Il n'était pas rare que ses attraits poussent les autres à se méprendre sur la réalité de sa vie.

Il ne va pas tenir le coup, à ce rythme-là...

Arrivés à un tel stade d'épuisement, ceux qui souffraient d'éreintement ne se rendaient pas toujours compte de leur propre état. Et si le prince disait à Gaoshun, par exemple, qu'il allait bien, son bras droit ne l'arrêterait pas.

Il ferait mieux de dormir.

Quitte à disposer d'assez de temps pour venir la voir, il aurait mieux valu qu'il reste sagement dans ses quartiers. Mao Mao regarda son interlocuteur, pour le moins exaspérée.

— Pourquoi ne pas vous reposer, maître Jinshi ? lança-t-elle.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'étonna-t-il.

— Je vais vous préparer une chambre. Je voudrais que vous dormiez, ajouta-t-elle en continuant de le dévisager.

La cicatrice qui barrait la joue droite de l'homme-nymphe lui sauta aux yeux. Quand elle revint à l'instant présent, Mao Mao prit conscience qu'elle examinait d'un peu trop près le travail de suture, effectué à la perfection. Les coutures, la pommade qui recouvrait la plaie... Impossible de savoir si la balafre finirait par disparaître entièrement, mais elle avait très envie d'observer la technique de son père et de suivre le processus de guérison.

— Tu penses vraiment que je vais réussir à me reposer dans un endroit pareil ?

— Vous avez besoin qu'on vous tienne la main pour vous endormir ?

L'herboriste s'aperçut bien vite de la portée infantilisante de son trait d'humour.

— C'était une plai...

— Oui, la coupa Jinshi.

Mao Mao pensa dans un premier temps qu'il allait la contredire, puisqu'il l'avait interrompue. Mais il n'aimait vraiment pas l'idée de dormir seul, semblait-il.

Je peux le comprendre...

L'herboriste passa la tête par la porte de son échoppe pour demander à une apprentie qui se trouvait à proximité d'aller chercher la tenancière.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit la vieille grippe-sou, sans grand enthousiasme.

La jeune fille lui expliqua la situation. Un éclat brilla derrière les paupières mangées par les rides de la maquerele.

— J'en ai pour trente minutes, finit-elle par dire.

Je ne sais pas si ça suffira...

Laissant la vieille avare à son abrupt regain de vigueur, l'herboriste se mit à préparer du thé pour soulager un peu Jinshi de sa fatigue.

— Par ici, indiqua Mao Mao, guidant le prince impérial vers le fond du Palais vert-de-gris. Maintenant, reposez-vous. Le travail est important, mais la santé l'est tout autant.

Elle l'avait mené jusqu'au dernier étage de la maison close. Dans la chambre qui l'y attendait, décorée de meubles des plus luxueux, se trouvait un grand lit. Un bâtonnet d'encens en train de se consumer imprégnait l'atmosphère d'un doux parfum.

L'herboriste s'était attendue à ce que l'ancienne l'envoie paître, comme à son habitude, mais elle avait sûrement une idée derrière la tête, car elle avait préparé la plus belle chambre de l'établissement, qui plus est gratuitement et en une demi-heure. Sacrée prouesse pour elle. Sans doute voulait-elle faire forte impression auprès d'un noble, se dit Mao Mao.

— Si vous souhaitez vous laver, un bain médicinal a été préparé. J'ignore si vous aimez les vêtements de nuit, mais vous pouvez utiliser ceux-ci, précisa la jeune fille en lui tendant une tunique en coton doux.

L'expression de surprise de Jinshi se mua peu à peu en un sourire gracieux. Nymphé ou pas, il aurait fait fondre n'importe qui, homme comme femme.

— Je vais profiter de l'eau chaude, lança-t-il avant de se diriger vers la pièce adjacente.

L'eau de la baignoire, remplie par les serviteurs, était à la température idéale – ce qui avait nécessité de la faire bouillir, de se hâter de l'apporter,

puis de renouveler l'opération, encore et encore...

Mao Mao se sentit soulagée de voir le prince accepter ce moment de détente. Les sourcils de Gaoshun, posté dans un coin de la chambre, se détendirent quelque peu, sans qu'il soit tout à fait apaisé.

— Je ne dormirai pas tout seul, insista Jinshi.

— En effet, répondit la jeune fille.

La vieille maquerelle s'en était assurée.

Une expression indéchiffrable sur le visage, l'intendant ouvrit la porte menant à la salle de bain, avant de s'arrêter net, visiblement troublé. Il referma le battant, puis se précipita vers Mao Mao – un comportement plutôt comique, accentué par le fait qu'il portait toujours son masque.

— Pourquoi y a-t-il des femmes à moitié nues dans mon bain ?

— Ne vous inquiétez pas, ce sont des professionnelles.

Puisque Jinshi était incapable de peler ne serait-ce que des mandarines sans l'aide d'une dame de compagnie, l'apothicaire avait jugé qu'il aurait besoin de quelqu'un pour sa toilette. Elle avait donc fait préparer des vêtements propres et, par la même occasion, demandé à ce qu'on s'occupe de lui, exactement comme elle l'aurait fait pour l'empereur.

— Vous n'aimez pas les massages ? s'enquit Mao Mao.

— Ne s'agit-il que de massages ? répliqua le prince.

— Souvent, non.

L'industrie des maisons closes était fondée sur le service : des extras étaient bien souvent disponibles pour les clients qui les réclamaient, fait qu'on préférait taire. Malgré tout, c'était ainsi que fonctionnait le quartier des plaisirs.

— Et donc, ce bain ? demanda l'herboriste.

— Je préfère m'abstenir, répondit Jinshi.

— Souhaitez-vous vous changer quand même ?

— Je peux le faire moi-même.

Joignant le geste à la parole, il se déshabilla, puis enfila les affaires de rechange.

Il est sacrément musclé...

Une constatation purement factuelle, qui ne suscita chez la jeune fille aucune émotion particulière. Elle ramassa les vêtements qui traînaient au sol, avant de les plier soigneusement puis de les ranger dans une malle. L'odeur subtile qui émanait de l'étoffe respirait l'élégance à plein nez.

Mao Mao prit la théière posée à côté du lit, versa la boisson dans la tasse que l'on avait préparée à l'intention de Jinshi et la lui tendit. Le prince impérial retira son masque, puis avala une gorgée du breuvage.

— C'est pour m'aider à dormir ? demanda-t-il.

Le thé avait-il un goût étrange ? Peut-être aurait-elle dû le goûter avant de le servir.

— C'est une boisson stimulante qui donne de la vigueur.

Aussitôt, Jinshi recracha ce qu'il venait de boire, aspergeant la jeune fille au passage. Le visage constellé de gouttelettes, elle lui jeta un regard réprobateur.

— Pourquoi me faire boire une chose pareille ? lança-t-il.

— J'ai entendu dire qu'il n'y avait rien de mieux pour les hommes en petite forme, rétorqua l'herboriste.

— Comprends-tu ce que tu es en train d'insinuer ?

— Bien sûr. Il y a un problème ?

Dégoût et embarras pouvaient se lire sur le visage de l'intendant. Depuis son arrivée au Palais vert-de-gris, elle l'avait souvent vu arborer cette expression.

C'est peut-être ma franchise qui le dérange autant...

Jinshi avait beau être un homme, il semblait gêné d'entendre Mao Mao parler crûment de faits biologiques. Il restait jeune... et sans aucun doute moins mature qu'il ne le laissait paraître. Elle avait honte de l'admettre, mais oui, elle l'avait vu comme un animal en rut.

Si la réaction du prince impérial n'en restait pas moins curieuse, il ne lui servait à rien de s'inquiéter. Elle décida de poursuivre malgré le regard fuyant du jeune homme.

— Quel est votre type de femme ?

— Pardon ? répondit-il, l'air un peu idiot.

Mao Mao tapa deux fois dans ses mains. Pas moins de cinq jeunes courtisanes splendides firent aussitôt leur apparition. Elles rivalisaient les unes avec les autres en charme et en candeur.

— Suilen m'a indiqué que vous aviez une préférence pour les filles de votre âge.

Elle parlait de la vieille dame de compagnie de Jinshi, qui malgré son tempérament loin d'être facile, était d'une grande compétence.

Le frère de l'empereur considérait la vertu comme une valeur précieuse – ce qu'il venait de confirmer par son comportement –, par conséquent, les jeunes filles qu'on lui présentait étaient toutes vierges. Cette particularité garantissait qu'elles étaient exemptes de toute maladie, ce qui les rendait d'autant plus désirables.

Sauf que le Palais vert-de-gris n'abritait pas autant de pureté – il avait donc fallu toquer à la porte d'autres maisons closes du voisinage. Bien sûr, la vieille maquereille avait dû ravalier sa fierté, mais comment faire autrement en si peu de temps ?

Il avait suffi de mentionner la noblesse du mystérieux client pour que les jeunes filles donnent leur assentiment. La beauté de Jinshi, qu'elles avaient entraperçue sous le masque, les avait fait soupirer d'extase.

Le prince en fut bouche bée. L'accessoire qui lui dissimulait le visage ne parvenait même pas à cacher son air hébété. De son côté, Gaoshun ne se tenait plus seulement la tête : il avait appuyé le front contre le mur.

— N'y en a-t-il aucune qui vous plaise ?

La première réaction ne vint pas de Jinshi, mais des courtisanes. Chacune adopta une posture qui mettait en valeur ses atouts.

— Elles n'ont aucune expérience. La tenancière s'en est elle-même assurée, continua Mao Mao.

La méthode employée n'était pas difficile à deviner. Une pensée qui provoqua chez le prince impérial une certaine tension.

— Tout ce que je souhaite, c'est dormir, insista-t-il.

— Alors, vous n'avez qu'à choisir une fille, n'importe...

— Dormir, rien de plus !

Les épaules de l'herboriste s'affaissèrent. Elle congédia les jeunes courtisanes qui quittèrent la pièce sans cacher leur déception.

Mao Mao se tourna vers Gaoshun, dont la nuque ployait sous le poids de son abattement.

— Souhaitez-vous profiter de leur compagnie, dans ce cas ?

— J'ai une épouse, tu sais, et terrifiante qui plus est... se contenta de répondre l'intéressé.

En effet, proposer à un homme marié d'avoir recours aux services d'une courtisane était quelque peu indélicat de sa part.

— Et puis ma fille est très portée sur la propreté. Elle me fera forcément une remarque si je rentre chez moi couvert d'huile de massage. Sais-tu seulement ce que ça fait d'entendre chaque jour : « Papa, tu es tout crasseux ! Tu prendras ton bain en dernier, ce soir ! »

— Je vois...

Je me mets à la place de sa fille...

Le bras droit de Jinshi était resté debout tout du long – elle lui proposa donc de s'asseoir sur un canapé confortable. Il y avait un autre lit, et même une autre pièce libre, mais il déclina l'offre. Il craignait sans doute d'être poussé au divorce si sa présence au Palais vert-de-gris venait à être découverte.

Mao Mao retourna ensuite près du lit où le prince impérial s'était allongé pour le border avec soin. Elle s'apprêtait à prendre congé quand elle sentit une main lui saisir le bras.

— Pourrais-tu me chanter une berceuse ?

Elle garda le silence, prête à décliner, mais il la regardait avec l'air de chien battu auquel il recourait parfois. Toute l'agitation récente ne l'avait pas soulagé de sa fatigue – pour autant, sa prise sur le bras de Mao Mao restait ferme. La jeune fille soupira.

— Je chante mal.

— Peu importe.

Pour se donner le rythme, elle tapota doucement sur la couverture puis se mit à chantonner. Elle choisit une berceuse que lui fredonnaient les courtisanes. Il ne fallut pas longtemps avant que la respiration de Jinshi s'apaise.

Le prince repartit dans la soirée, juste avant le coucher du soleil.

La sieste l'avait rasséréiné : à son réveil, son visage semblait plus reposé. Il engloutit même trois bols de gruau. Mao Mao restait persuadée qu'il finirait par se tuer à la tâche mais au moins avait-il de l'appétit. Suilen le sermonnerait peut-être s'il avait l'estomac trop rempli pour dîner, mais l'herboriste n'en avait cure.

Le prince impérial remit son masque en place, puis monta dans son palanquin. Au moment où elle le regardait partir, l'herboriste sentit qu'on l'observait. Elle se retourna pour apercevoir une courtisane à l'allure dévergondée, appuyée contre la balustrade du premier étage, qui fumait la pipe. Pailin, l'un des trois bijoux. Sa tenue laissait deviner ses formes voluptueuses.

— Il serait peut-être temps que tu te fasses à l'idée... commenta-t-elle, tout sourire.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, rétorqua Mao Mao.

Sans même attendre de réponse, elle tourna le dos à son aînée pour retourner à son herboristerie.





Chapitre 4

La toison du rat de feu

Souvent, Mao Mao fermait les portes de son herboristerie quand les lanternes du Palais vert-de-gris s'allumaient. Aucun client respectable ne s'aventurait dans l'échoppe une fois la nuit tombée. Laisser la boutique ouverte plus longtemps aurait été un gâchis de combustible.

Elle calcula ses bénéfices de la journée, puis les confia à la tenancière. La jeune fille ne pouvait garder de grandes quantités d'argent dans sa bicoque, au risque de devenir une cible de choix pour les voleurs. Peu lui importait de devoir céder une partie de son argent à la vieille maquerelle, car il restait préférable de mettre son magot en lieu sûr. Elle rassembla son charbon et ses herbes médicinales avant de verrouiller la porte de son échoppe.

— C'est l'heure de rentrer, lança Mao Mao.

— Quoi ? Déjà ? ronchonna Cho-u.

Devant la réticence du garçon, elle l'attrapa par la peau du cou et l'entraîna à sa suite jusqu'à la mesure qui leur servait de maison. Située derrière le Palais vert-de-gris, elle était loin d'offrir le même confort tant elle était infestée de courants d'air – il y faisait vraiment froid.

Elle disposa le charbon dans le poêle, sur les papiers allume-feu. Une fois les flammes assez vives, elle ajouta des bûches. Cho-u, déjà frigorifié, s'était recroquevillé sur sa paille, pelotonné dans une couverture.

Tandis que la soupe chauffait, Mao Mao remuait sa cuillère en bois dans la marmite. Viande séchée, bouillon, herbes récoltées dans le jardin et kudzu composaient le plat. Elle avait aussi râpé du gingembre pour que le repas gagne en chaleur et en réconfort.

— Tu n’as pas faim ?

— Si, j’arrive !

Cho-u voulut ramper avec sa couverture telle une chenille, ce qui lui valut un coup sur la tête. La jeune fille lui donna malgré tout une veste rembourrée après avoir privé le garçon de son duvet.

Il nous faudrait une autre tenue adaptée à la saison...

Elle recevait de l’argent pour s’occuper de l’enfant dont elle avait la responsabilité, mais elle détestait les dépenses futiles. Il aurait beau râler autant qu’il le voulait, tant qu’il serait sous la garde de Mao Mao, il recevrait une éducation lui inculquant qu’il fallait mériter sa pitance par le travail.

Elle versa de la soupe dans un bol ébréché qu’elle tendit à son protégé. Il en but une gorgée, les genoux repliés sur sa chaise.

— C’est pauvre en viande... commenta l’enfant.

— Tu n’as qu’à gagner l’argent pour en acheter, rétorqua l’apothicaire.

Mao Mao sirota sa soupe. À défaut de gruau, ils avaient du pain. Elle prit un morceau dans sa réserve qu’elle posa à côté de la marmite pour le réchauffer, puis le coupa en deux avant d’y mettre des légumes cuisinés. Il n’avait pas très bon goût. Les mauvaises récoltes de l’an passé avaient sans doute altéré la qualité du blé et donc de la farine.

— Dis, Taches de rousseur, tu es loin d’être pauvre... Pourquoi ne pas acheter de meilleurs aliments ? se plaignit Cho-u avant de reprendre un morceau de pain.

— Je loue la boutique à la vieille grippe-sou, imbécile. Tu sais combien ça me coûte ?

— Pourquoi tu ne déménages pas, alors ?

— Bah tiens ! Tu crois sans doute que c’est facile... répliqua sa tutrice tout en trempant son croûton dans le reste de soupe avant de l’enfourner

dans sa bouche.

Certes, elle pourrait vivre un peu moins chichement si elle le voulait. Elle avait néanmoins de bonnes raisons de ne pas changer ses habitudes.

— Demain, tu vas m’accompagner acheter des vêtements. Tu dois avoir froid, habillé comme ça, lâcha-t-elle avant de débarrasser la table.

— Chouette ! s’exclama Cho-u en levant les bras... avant de perdre l’équilibre et de s’écraser par terre. À moitié paralysé, il ne contrôlait pas bien ses mouvements. Mao Mao l’observa d’un œil froid, sans mot dire, puis retourna à sa vaisselle.

Le lendemain, ils se rendirent au marché qui se tenait chaque jour sur la grande route qui séparait la capitale d’ouest en est. Au nord se trouvaient des boutiques luxueuses. Plus on allait vers le sud, plus la qualité déclinait. Le quartier des plaisirs étant situé dans la partie méridionale de la cité, les premières échoppes qu’on croisait ne disposaient même pas d’un auvent pour protéger les articles vendus. Les produits étaient simplement alignés sur une natte à même le sol.

Lorsqu’on s’enfonçait dans les ruelles, les boutiques sordides se multipliaient. La proximité du quartier des plaisirs, à n’en point douter, favorisait la présence d’étals proposant des remèdes plus que douteux. Bien sûr, une apothicaire comme Mao Mao n’était nullement intéressée par ce genre de produits. Les vendeurs ne s’y trompaient pas et ne tentaient pas de l’alpaguer. Ils ciblaient plutôt des hommes peu habitués des lieux.

L’herboriste filait tout droit vers le centre de la capitale, saisissant Cho-u par le cou chaque fois qu’il essayait de partir en vadrouille de son côté. On disait parfois qu’acheter au rabais revenait en réalité plus cher. Il est vrai que les boutiques excentrées proposaient des vêtements bon marché, mais tous fabriqués dans un tissu de mauvaise qualité – ce qui les rendait d’autant plus fragiles. Le petit garnement, par exemple, les aurait usés en un rien de temps, intenable comme il l’était. Certes, l’investissement était plus conséquent en achetant ses articles dans une boutique plus convenable, mais c’était aussi plus rassurant sur la bonne tenue de la marchandise. Les

vendeurs qui privilégiaient des emplacements dans le centre pour monter leur affaire avaient la confiance de leurs clients.

Mao Mao arrêta son choix sur une échoppe située dans un enchevêtrement de boutiques, qui proposait des habits simples, pour les roturiers, ainsi que des pièces d'occasion. Elle se glissa à travers le rideau qui marquait l'entrée et pénétra dans le magasin, où elle vit des habits qui pendaient du plafond. Tout au fond, le gérant bâillait en reprisant des étoffes. Le charbon du brasero installé à côté de lui émettait de petits craquements. Les articles avaient été placés hors de portée des étincelles.

— Quoi ? Des vêtements d'occasion ? râla Cho-u.

— Ne fais pas le difficile, le réprimanda sa tutrice.

Ce n'était encore qu'un enfant, en pleine croissance, loin d'avoir atteint sa taille d'adulte. D'un point de vue financier, mieux valait acheter un habit qui serait facile à remplacer.

Mao Mao parcourut la boutique du regard, en quête d'un manteau rembourré en coton qui lui conviendrait, lorsque son œil s'arrêta sur une pièce unique.

— C'est quoi ce truc ?

Le garçon, toujours à l'affût, l'avait rejointe en courant. Une robe longue, entièrement blanche, était accrochée au mur. Cette absence de couleur produisait un effet singulier, la rendant presque insipide, tout en lui conférant un charme exotique. Le motif de lierre brodé sur les manches attira l'attention de Mao Mao.

Est-ce que...

— C'est moche, non ?

Les sales petits morveux dans son genre parlaient vraiment sans réfléchir. La jeune fille lui assena une petite tape sur le crâne, se disant que le marchand n'avait sûrement pas envie d'entendre de telles âneries. À la grande surprise de l'herboriste, la remarque de Cho-u le fit rire.

— Tu trouves que cette robe est moche ?

— Pas vous ? D'habitude, les filles portent des vêtements plus colorés.

— Tu as sans doute raison, répondit le commerçant.

Après avoir planté son épingle dans une pelote, il se rapprocha du duo en massant ses épaules courbaturées. Il vint se placer devant la robe, qu'il se mit à scruter.

— Vois-tu, une nymphe céleste l'a autrefois portée, finit-il par dire.

— Une nymphe ?

Tout à coup très intéressé, le garçon se pencha vers l'avant. Sans doute était-il gêné par la paralysie qui touchait certains de ses membres, parce qu'il avait fini par s'asseoir sur une commode.

Agacée, Mao Mao reprit son exploration de la boutique. Le commerçant aimait sûrement tuer le temps en discutant avec la clientèle de passage. Impossible toutefois de savoir à quel point ce qu'il racontait était vrai. Elle se rappelait aussi qu'il aimait tenir la jambe de Luomen, son père adoptif, au point de lui faire perdre des demi-journées entières de travail.

Je vais vite me décider et on pourra repartir.

Cho-u était absorbé par l'histoire qu'on lui racontait, ce qui était pour le mieux : elle pourrait faire son choix sans être dérangée. Sauf que l'échoppe n'était pas très grande. Elle fut donc bien obligée d'entendre le récit.



Vois-tu, mon garçon, cette robe nous vient des régions de l'Ouest. Un habitant de ce pays a aidé une jeune fille qui s'était perdue. Elle était ravissante et il tomba fou amoureux d'elle.

Fait rare, elle avait la peau diaphane et les cheveux couleur d'or. Elle cousait avec un fil qui ne ressemblait à nul autre. Elle confectionna plusieurs tenues, qu'elle offrit à son sauveur pour le remercier. Ornée d'obscurs motifs brodés, chaque pièce se vendit au prix de plusieurs habits.

La jeune fille disait vouloir rentrer chez elle, sans se souvenir de son pays natal. Elle venait sans doute d'une lointaine terre étrangère. Le villageois la demanda en mariage sans relâche, si bien qu'elle finit par accepter.

Le moment était mal choisi, cependant : la famille de la mystérieuse jeune fille était venue la chercher. Ils avaient tous la même couleur de cheveux et de peau qu'elle, ne laissant aucun doute sur les liens qui les unissaient. À présent qu'elle avait enfin accepté de l'épouser, le villageois ne comptait néanmoins pas la laisser s'en aller. Il la cacha et le village tout entier décida de feindre l'ignorance.

La famille de la prisonnière repartit de là où elle venait, non sans soupçons. Le villageois jugea qu'il était préférable de hâter les préparatifs : une fois la jeune fille devenue son épouse, le village serait son nouveau foyer.

Elle refusa de se précipiter, mais le jeune homme ne voulut rien savoir. Ils la firent se baigner dans la source du village pour purifier son corps, ce qui permettait d'enchaîner avec la cérémonie, qui aurait bientôt lieu. Elle s'immergea en pleurant. Au moins se marierait-elle dans une robe confectionnée de ses propres mains, qui lui rappellerait son pays natal.

La jeune beauté était inconsolable. Même lorsqu'elle revêtit sa tenue de mariage, ses larmes ne se tarirent pas. Elles ruisselaient le long de son visage et de son vêtement.

Les festivités battaient leur plein quand le villageois et la jeune fille se présentèrent devant l'autel pour prononcer leurs vœux. La mariée, néanmoins, ne parvenait pas à oublier sa famille. Elle supplia son promis de la laisser rejoindre les siens. Il refusa. Désespérée, elle s'empara d'un pot d'huile qui se trouvait à proximité, puis s'enduit le corps du liquide visqueux qu'elle enflamma à l'aide d'une torche. Elle se mit ensuite à courir parmi les villageois paniqués, avant de plonger dans la source et d'y disparaître.

Ne restait d'elle qu'un bout d'étoffe : son voile de mariée.

Les villageois, qui ne retrouvèrent jamais la jeune fille, pensèrent qu'elle était retournée au royaume céleste. Sa famille avait disparu, elle aussi. Pour expliquer ce mystère, il fut admis qu'ils l'avaient rejointe dans les cieux.



— Et donc, cette robe aurait appartenu à la jeune beauté aux cheveux d'or, conclut le vendeur.

— Mais non...

Cho-u était impressionné. L'habit qu'il avait qualifié de « moche » quelques instants plus tôt s'était transformé en joyau digne de louanges.

Pendant ce temps-là, Mao Mao tenait à bout de bras diverses vestes derrière le dos du garçon pour estimer celle qui serait à la bonne taille. L'une d'entre elles semblait parfaite pour lui, malgré sa couleur criarde.

— Eh, Taches de rousseur ! Elle est incroyable, cette robe, tu ne trouves pas ? Dis, on l'achète ? s'exclama Cho-u, les yeux pétillants de joie.

— Il n'a pas tort... La nymphe céleste n'était sans doute pas beaucoup plus âgée que toi, à vue d'œil. Rien que pour ça, je te fais un prix !

Le prix en question, selon le boulier qu'il maniait, affichait un zéro de trop. Mao Mao se retint de lui rire au nez.

Si c'est une nymphe céleste qu'il veut, j'en ai une, moi. Elle en connaissait une – certes un peu abîmée –, qui venait très souvent au Palais vert-de-gris.

— Tu ne crois pas à la légende ? Décidément, tu n'as pas l'âme d'une romantique ! lâcha le commerçant, déçu.

Ce qu'il ne faut pas entendre...

Mao Mao avait déjà vu une nymphe céleste disparaître dans un étang. Le fameux esprit de la lune était ressorti de l'eau trempé comme un rat, et avait demandé à l'herboriste si elle comptait réitérer l'expérience... Enfin, ce n'était pas une chose qu'on voyait tous les jours. À l'évocation de ce souvenir, la jeune fille se mit à sourire.

Des phénomènes bien étranges avaient lieu partout dans le monde. Sauf que bien souvent, un raisonnement rationnel suffisait à les expliquer. Lorsque les gens ne comprenaient pas ce qu'ils avaient sous les yeux, ils mettaient l'histoire sur le compte d'une malédiction, de la sorcellerie, voire des spectres.

Mao Mao observa de plus près la robe conçue par la soi-disant nymphe.

— Puis-je la toucher ?

— Oui, tant que tu ne la salis pas.

L'herboriste caressa le tissu, puis étudia les broderies sur les manches. Un rictus se dessina sur son visage.

— Vous pensiez vraiment en tirer autant d'argent ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que oui !

Seulement, il avait proposé à Mao Mao de lui faire une ristourne. Or pour une véritable robe d'être céleste, il aurait dû ajouter, et non retirer, un zéro au prix.

— Et que diriez-vous de la vendre dix fois plus cher ? suggéra l'apothicaire.

— Dix fois ? Je serais un vendeur comblé. Je t'offrirais même tous les vêtements que tu as à la main, plaisanta le marchand.

— Vraiment ? Tu as entendu ça, Cho-u ?

— Oui, mais tu ne vas quand même pas la prendre à ce prix-là... Tu as perdu la tête ou quoi ?

Et voilà que le petit fripon se moquait d'elle, à son tour. Après lui avoir jeté un regard noir, elle saisit des baguettes pour attraper un petit morceau de charbon.

— Je vous emprunte ça un instant.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Mao Mao sortit sa bourse qu'elle fit bruyamment tomber sur la commode. C'était toute la fortune qu'elle avait sur elle, mais elle suffirait à couvrir le prix du vêtement. Elle laissa là le commerçant, que le montant avait rendu muet, puis sortit du magasin avec le charbon et le vêtement qu'elle venait d'acheter qu'elle jeta par terre.

— Attends ! s'exclama le gérant, perdu.

Enfin, elle laissa tomber le charbon – qu'elle tenait toujours entre les baguettes – sur la robe.

— J'ai chaud, Taches de rousseur ! se plaignit Cho-u, engoncé dans plusieurs vestes qu'il avait passées les unes sur les autres.

Les couches étaient si nombreuses que plus rien ne le différençait d'un *daruma*.

— Tu n'as qu'à te déshabiller un peu, rétorqua Mao Mao.

Le garçon, qui n'avait pas envie de les porter, avait choisi de tout se mettre sur le dos. L'apothicaire, pour sa part, tenait son nouvel habit dans sa main droite. Elle préférait le plus souvent les couleurs moins tape-à-l'œil, mais n'allait pas faire la difficile : elle n'avait rien payé. La tenue lui allait, rien d'autre ne comptait.

— Dis, pourquoi est-ce que la robe n'a pas pris feu ? demanda le jeune garçon, dubitatif.

Lorsqu'elle avait entendu le marchand l'appeler « robe de nymphe céleste », l'herboriste avait laissé échapper un petit rire. Un autre nom lui convenait beaucoup mieux : « toison du rat de feu », comme elle l'avait murmuré au propriétaire de la boutique.

En effet, la robe ne s'était pas enflammée malgré le charbon brûlant. Elle n'avait même subi aucun dommage. Les passants s'étaient ébahis de ce miracle. Avec une telle démonstration, cette histoire de nymphe devenait d'autant plus crédible.

— Sais-tu quelles matières on utilise pour faire des vêtements, Cho-u ?

— Du coton ou du lin, non ? D'habitude, je crois que c'est de l'herbe, des fibres et... des insectes, parfois ?

— La robe blanche est faite de pierre.

Le changement d'expression du petit garnement était amusant à voir. Pour un peu, sa mâchoire serait tombée par terre.

— Quoi ? Elle est faite avec des cailloux ? Mais comment ?

— C'est un matériau qui peut prendre bien des formes. Si la robe n'a pas brûlé, c'est grâce à lui.

Fabriquer des vêtements en fibre de pierre était tout à fait possible. Bien que rares, ils existaient autrefois sous le nom de *huohuanbu*. Lorsque Mao

Mao en avait parlé au vendeur, elle avait en fait modernisé cette vieille appellation en s'inspirant d'une version d'une île orientale.

Il restait cependant difficile de savoir ce qu'il s'était passé dans la tête des badauds qui avaient assisté au spectacle. Ils pouvaient connaître la toison du rat de feu de nom sans pour autant en avoir déjà vu une. Étant donné sa rareté, les prix étaient susceptibles de flamber auprès des acheteurs les plus curieux.

Cerise sur le gâteau, Mao Mao s'en retournait chez elle avec une ribambelle de vêtements qui ne lui avaient rien coûté.

— Ah, d'accord... Et pour l'histoire de la nymphe céleste ? demanda Cho-u.

— À ce sujet...

L'histoire mêlait à parts égales vérité et mensonge. L'herboriste avait identifié les broderies qui ornaient les manches. Il s'agissait de caractères étrangers que son père, Luomen, utilisait souvent pour écrire. Stylisée, leur graphie pouvait facilement faire penser à du lierre.

La jeune fille surnommée « nymphe céleste » venait sans doute de la région où cette écriture était en usage. Du sang nordique coulait peut-être dans ses veines, ce qui expliquait sa chevelure blonde et sa peau si pâle.

Dans les villages isolés, de trop nombreux mariages consanguins avaient affaibli la descendance. Il fallait y apporter un peu de sang neuf. Que la jeune fille se soit vraiment perdue était crédible, mais qu'on l'ait enlevée ne l'était pas moins. Quoi qu'il en soit, elle avait perdu sa liberté.

Seulement, elle souffrait trop du mal du pays. Elle avait donc cousu cette robe à la fibre de pierre, un matériau inhabituel, puis brodé les manches avec des caractères inconnus des villageois, dans une supplique secrète destinée à ses proches pour qu'ils viennent la sauver.

Le jour de la cérémonie, elle aurait mouillé la tunique qu'elle portait sous sa robe et humidifié ses cheveux, dissimulés sous son voile.

— On peut faire en sorte qu'un bol en bois ne brûle pas, même quand on l'enflamme. Tu le savais ?

Il suffisait de le remplir d'eau. Ainsi, jusqu'à ce que le bol soit complètement sec, le bois résistait au feu – du moins, tant que la température ne dépassait pas un certain seuil. Par-dessus ses sous-vêtements mouillés et sa robe en fibre de pierre, la promise aurait aussi pu passer un tissu inflammable. Dès lors, il ne lui suffisait plus qu'à se jeter dans la source avant que sa peau ne soit touchée et brûlée.

En admettant que les broderies décrivaient son plan d'évasion, elle s'était donné une chance d'être secourue une fois son plan mis à exécution. Bien sûr, il n'existait aucune garantie que cette stratégie porte ses fruits. Malgré tout, à en croire l'histoire qu'avait racontée le commerçant, elle devait avoir réussi.

En un sens, la légende était identique aux événements du banquet organisé pour les émissaires l'an passé.

— Eh ben, dis donc ! lança Cho-u, très impressionné. Pourquoi est-ce que tu n'as rien dit au marchand ?

— Il avait l'air d'aimer les histoires romantiques.

Elle ne voyait pas l'intérêt de jouer les rabat-joie. Son pupille eut un petit rire gêné, ayant lui-même apprécié le caractère fleur bleue du récit.

Un autre détail avait frappé Mao Mao, mais elle ne le mentionnerait pas au garçon. D'autres broderies, plus fines, ornaient le revers de la robe.

Une étrangère venant de l'ouest ou du nord...

Une jeune fille ordinaire aurait-elle eu le cran de se transformer en torche vivante avant de courir dans tous les sens ? Mao Mao, pour sa part, n'aurait pas eu un tel courage.

De plus, la mystérieuse inconnue savait lire et écrire, sans compter qu'elle connaissait même la fibre de pierre. Était-ce un savoir largement répandu, là d'où elle venait ? Qu'une artiste itinérante maîtrise une technique si délicate était tout de même difficile à envisager.

Serait-ce une espionne ?

L'Ouest était plus sujet aux escarmouches avec les pays voisins que la plupart des régions. La théorie de Mao Mao semblait valable – mais dans ce

cas, l'espionne avait fait montre de beaucoup d'imprudence.

À la pensée de ces histoires fantasques, un rictus se dessina sur les lèvres de l'apothicaire tandis qu'elle prenait enfin le chemin du retour.

Chapitre 5

Qu'ils mangent de la brioche

— **M**onsieur l'apothicaire ! Venez vite !

Un homme à bout de nerfs tambourinait à la porte de la bicoque. La figure grognonne, Mao Mao s'extirpa de son lit avant d'aller ouvrir la petite fenêtre de l'entrée.

Le visiteur, crasseux et d'âge moyen, se tenait sur le seuil. Il était visiblement sans le sou. L'herboriste fit semblant de ne pas l'avoir vu et s'apprêta à refermer le panneau.

— Eh ! Vous m'entendez ?

Oh non...

Elle ne voulait pas le recevoir. Que faisait-il là ? Encore le résultat d'un acte de bonté de son père, à n'en pas douter. Et après, on s'étonnait qu'il soit pauvre.

— Qu'est-il arrivé à l'autre apothicaire ?

— Il est parti travailler ailleurs.

— N'importe quoi !

Les coups énervés de l'importun reprirent de plus belle sur le battant, mais Mao Mao se contenta de le regarder d'un œil froid. Agacée, elle fit claquer sa langue.

— Vous tenez une boutique d'apothicaire, non ? Vous devez bien avoir des remèdes !

— Certes, mais ils ne sont pas gratuits.

S'il pouvait payer – ce qui n'était sans doute pas son cas –, elle l'aurait volontiers reçu.

— Vous iriez jusqu'à voler un miséreux ?

— Si vous n'avez pas de quoi vous offrir mes services, ne venez pas me voir. C'est à cause des gens comme vous qui quémangent sans cesse que je vis dans un taudis pareil.

Elle cogna sur la porte, dans l'espoir d'effrayer le visiteur indésirable. Caché derrière l'herboriste, Cho-u tenait une marmite et une louche, prêt à causer un vacarme de tous les diables au moindre problème. En dépit de son insolence, il avait la tête bien faite : le bruit finirait par alerter l'un des employés du Palais vert-de-gris.

Le visiteur s'était calmé et se tenait désormais tranquille. Mao Mao détestait les individus dans son genre. Quand on était persuadé que la charité était un dû, on profitait des autres sans vergogne.

Comprenant que l'herboriste ne céderait pas, l'importun se renfrogna. Il s'appuya contre la porte, à bout de forces.

— Je vous paierai, je vous le promets. Je vous en supplie... Mon enfant... Elle a besoin d'aide...

Voilà qu'à présent il cherchait à l'émouvoir... tout en restant collé à la porte.

Je ne peux même plus sortir de chez moi, maintenant...

— Taches de rousseur, lança Cho-u en regardant la jeune fille, la marmite toujours à la main.

Je n'en reviens pas...

Contenant mal son agacement, l'herboriste récupéra un pinceau qui traînait sur la table, qu'elle plongea dans un pot d'encre. Elle ouvrit le tiroir d'une vieille commode, où se trouvaient du papier et des tablettes de bois.

Elle griffonna quelque chose sur l'une d'elles qu'elle donna ensuite à l'homme en guenilles.

— Pouvez-vous écrire votre nom, au moins ? demanda Mao Mao.

— Non, répondit-il après un instant d'hésitation.

— Je m'en doutais, dit-elle avant de lui tendre, cette fois, un petit couteau. Votre pouce suffira. Posez-le ici en guise de sceau.

Suspicieux, l'indigent observa la tablette, sans pouvoir comprendre ce qui y était écrit.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Que vous vous engagez à payer pour les soins.

À contrecœur, le visiteur pressa le couteau contre la pulpe de son doigt, avant de marquer le bois de son sang.

— C'est un peu excessif, non ? marmonna Cho-u, derrière elle.

La remarque lui valut un coup de pied dans le tibia.

— Est-ce que ça suffira ? demanda le miséreux.

Tout en suçotant son pouce ensanglanté, il rendit le tout à l'apothicaire.

— Il faudra bien.

Un sourire mauvais aux lèvres, elle ôta la barre qui maintenait la porte fermée.

Le nouveau client de Mao Mao la mena dans une ruelle sise non loin du quartier des plaisirs. Deux va-nu-pieds qui portaient des vêtements sales et élimés la regardaient avec insistance. Lorsqu'il s'en aperçut, l'homme qui l'escortait leur jeta un regard noir.

On aurait peut-être dû emmener un autre garde...

Suivre un inconnu aveuglément dans les méandres des quartiers malfamés de la ville aurait été un acte irréfléchi, aussi avait-elle demandé à Ukyo de les accompagner. Il avait beau se montrer jovial la plupart du temps, en tant qu'intendant du Palais vert-de-gris, il avait l'habitude des altercations.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? s'enquit-il.

— Ça ne me plaît pas non plus, mais je n'ai pas vraiment eu le choix...

— C'est que tu ressembles à ton père, en fin de compte ! lança Ukyo en ébouriffant les cheveux de l'herboriste, qui repoussa sa main d'un geste vif.

— On y est, annonça leur guide.

Il entra dans sa cabane, où un simple rideau faisait office de porte d'entrée. Les lieux empestaient le moisi, mais pas seulement : des odeurs de sueur, de saleté, d'ordures et même d'excréments s'y mêlaient.

Un enfant de l'âge de Cho-u gisait sur une paille souillée. À ses côtés se tenait une jeune fille à peine plus grande, qui regardait l'homme indigent d'un œil éteint. Elle avait quelques années de moins que Mao Mao, sans pour autant posséder l'énergie caractéristique de la jeunesse.

— Papa...

Les joues striées de larmes séchées, elle avait déjà pleuré tout son souïl.

— Je vous en prie ! Faites quelque chose !

Mao Mao observa en silence son petit patient allongé sur la natte. Ses pieds et ses mains étaient livides. Son corps, dont les sécrétions étaient à n'en pas douter à l'origine de l'odeur pestilentielle, convulsait de temps à autre. Ses cheveux emmêlés et sa saleté affligeante empêchaient de déterminer s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon.

— Depuis quand votre enfant est dans cet état ? s'enquit l'apothicaire.

— Quelques jours. Mais ses mains lui causent des soucis depuis plus longtemps, répondit la sœur du ou de la malade.

Mao Mao utilisa des chiffons en guise de gants, se couvrit la bouche et s'approcha de la natte.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? s'écria le père, agacé.

— Votre enfant est malade, non ? Si j'attrape ce qui l'affecte, nous ne serons pas plus avancés. Mais je peux aussi ne pas l'examiner du tout, si c'est ce que vous voulez.

Au regard sans concessions que lui lança l'herboriste, son interlocuteur baissa la main qu'il avait levée. Ukyo croisa les bras à son tour. Il semblait

prêt à disloquer l'épaule du père de famille s'il en venait à menacer Mao Mao.

Une vraie mère poule.

Elle toucha la main de l'enfant malade. Son sang circulait si mal qu'il n'atteignait pas le bout de ses doigts, ce qui causait une nécrose ressemblant à une engelure. Certes, le vent s'engouffrait dans les fissures qui lézardaient la mesure, mais ces courants d'air n'expliquaient pas la santé de l'enfant, qui semblait souffrir, pour couronner le tout, de paralysie. Ses paupières étaient ouvertes et des sons étranges s'échappaient de sa bouche, comme en plein rêve éveillé.

— Son état a empiré depuis ce matin, papa... Il faut qu'on l'aide ! Je ne veux pas qu'il lui arrive la même chose qu'à maman...

Démuni, le père regarda son aînée, au bord des larmes. Il se prit la tête entre les mains, avant de tomber à genoux.

— Je vous en prie... Sauvez ma fille ! Je ne veux pas perdre un autre membre de ma famille !

La sœur de la malade se mit elle aussi à genoux, puis pressa son front contre le sol en terre battue pour imiter son père.

Me voilà dans de beaux draps...

— Sa mère est-elle morte de la même affection ?

— Non, c'est une fausse couche qui l'a tuée...

— Une fausse couche ?

Mao Mao regarda le filet de salive qui s'échappait de la bouche de la patiente, barbouillée de quelque substance.

— Est-ce que vous lui avez donné à manger ?

— Juste un peu de gruau...

Alarmée, l'herboriste inspecta le poêle crasseux. Le « gruau » dans la marmite en faïence pleine de suie avait une consistance proche de la colle. Elle eut du mal à y trouver le moindre grain de riz : il s'agissait plutôt d'un ragoût d'ingrédients divers et variés. Elle y vit des traces de pommes de

terre et de différentes herbes, mais qu'on ait ajouté d'autres types de céréales n'était pas à exclure.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

L'aînée sortit de la cabane en boitillant. Un instant plus tard, elle revint avec un assortiment de plantes. Aucune n'était toxique, pas plus qu'elle n'avait la moindre valeur nutritive. Il s'agissait, en somme, du genre d'herbes qu'on mangeait pour éviter de mourir de faim.

— Ces ingrédients ne sont pas en cause, déclara Mao Mao. C'est tout ?

La grande sœur, d'abord hésitante, se résolut à jouer la carte de l'honnêteté. Elle soupira, puis alla ouvrir un placard duquel elle sortit plusieurs petits gâteaux, emballés avec soin. Sans avoir la délicatesse des mets servis aux concubines du *hougong*, ils dégageaient l'odeur caractéristique des pâtisseries. Ils semblaient un peu humides, signe qu'ils étaient là depuis longtemps et qu'on avait dû les déguster petit à petit.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le père, les yeux grand ouverts.

À l'évidence, il découvrait leur présence chez lui.

— Quelqu'un nous les a donnés en nous disant de les garder pour quand on aurait faim. On les a montrés à maman, mais elle nous a demandé de les cacher...

Son père accusa le coup, puis son choc se mua en colère.

— Comment avez-vous osé ? C'est moi, le chef de cette maison !

Les yeux éteints de sa fille se mirent à briller.

— Mais papa, tu passes ton temps à jouer et tu ne travailles jamais ! s'écria-t-elle. Tu nous forces à mendier sur le bord de la route et ensuite, tu nous prends tout !

Un simple coup d'œil suffisait à comprendre l'indigent à l'air penaud n'était qu'un bon à rien. Son inquiétude n'avait rien à voir avec sa fille, mais seulement avec la source de revenus qu'elle représentait et qu'il risquait de perdre.

— Est-ce que ta sœur a mangé l'un de ces gâteaux ? s'enquit Mao Mao.

L'aînée hochait la tête. L'apothicaire en prit un petit bout, le renifla, puis lécha les miettes qui s'étaient déposées sur ses doigts.

— On vous les a donnés, tu dis...

Elle plissa les yeux. Du sucre entré bel et bien dans la composition de la pâte. Offrir des gâteaux à des mendiants... C'était d'une générosité tout du moins surprenante !

— Où et quand est-ce qu'on vous les a offerts ?

— Je ne sais pas. Un beau jour, ma sœur est revenue avec. Et elle ne peut pas parler. C'était environ un mois avant la mort de maman, je crois.

Peu de nécessiteux avaient la chance de mettre la main sur des pâtisseries... et de les manger. Il arrivait bien souvent qu'ils se les fassent voler.

— Est-ce que tu sais si on en a distribué ailleurs ? demanda Mao Mao.

La jeune fille fit non de la tête.

— Bon... Quelqu'un d'autre a-t-il eu des symptômes similaires il y a un mois ? poursuivit l'herboriste.

— Maintenant que tu le dis... lança Ukyo, décidément bien vif d'esprit.

Quand l'apothicaire vit l'intendant de la maison close se préparer à prendre congé, elle concentra de nouveau son attention sur l'enfant alitée. Elle découvrit ses mains et sa bouche avant de la prendre dans ses bras.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda le misérable.

— Je l'emmène. Elle ne guérira jamais dans un endroit aussi sordide. Veillez aussi à jeter les gâteaux.

D'une part, la petite malade ne pourrait jamais manger à sa faim dans un taudis pareil. Mais un autre détail taraudait Mao Mao...

— Laisse-moi la prendre, dit Ukyo.

— Merci.

L'herboriste lui tendit l'enfant et ils quittèrent la bicoque sans se retourner.

— Je viens d’y penser, mais le vieux qui habite à côté, il a les doigts qui ont commencé à pourrir, lança le quarantenaire au débotté, la fillette dans les bras.

Le vieillard lui avait raconté cette histoire un jour qu’il faisait la manche. De prime abord, il ne se souvenait plus de rien, mais quelques pièces l’avaient aidé à retrouver la mémoire.

— Une femme les lui aurait donnés. Il n’a pas vu son visage.

L’histoire prenait une étrange tournure.

Après avoir raccompagné Mao Mao à son échoppe, Ukyo retourna vaquer à ses occupations au Palais vert-de-gris. Elle avait souhaité le rémunérer pour son aide, mais il avait refusé en rétorquant, fidèle à lui-même, que s’occuper des enfants était chez lui une seconde nature.

L’herboriste entra dans sa mesure, la petite malade dans les bras. Cho-u, qui avait gardé la maison en son absence, vint les accueillir en reniflant de manière un peu exagérée.

— C’est quoi, son problème ? Qu’est-ce qu’elle est sale !

— Raison de plus pour que tu ailles faire chauffer de l’eau. Ah, et tu iras aussi demander du riz blanc à l’ancienne.

Une fois l’argent en poche, Cho-u se dirigea vers le Palais vert-de-gris comme un grand. La perspective de manger du riz blanc l’avait à coup sûr motivé à obéir sans traîner.

La soudaine dégradation de l’état de santé de la fillette était sans doute imputable aux gâteaux. Sa grande sœur n’en avait pas mangé, afin de tout laisser à la malade. La mère, enceinte, en avait sûrement consommé elle aussi.

Mao Mao examina son placard. Vendre des remèdes au quartier des plaisirs impliquait de disposer de nombreux abortifs qui pouvaient, en surdose, causer la mort. L’un d’entre eux provoquait des symptômes similaires au mal dont souffrait la petite, dus à une toxine, nocive même en petite quantité, que l’on trouvait dans des grains de mauvaise qualité. Elle

perturbait la circulation sanguine dans les extrémités, si bien que pieds et mains se nécrosaient. Le reste du corps finissait paralysé et le malade pouvait même souffrir d'hallucinations.

Le traitement était simple : il suffisait d'arrêter d'ingérer le poison et de pratiquer un peu d'exercice. La fillette, en restant alitée chez elle, serait morte avant d'avoir pu se rétablir si Mao Mao ne l'avait pas ramenée dans son échoppe.

Était-ce vraiment bien nécessaire ?

Le père ne la paierait sans doute jamais – et s'il le faisait, nul doute que ce serait avec l'argent que sa fille aurait récolté en mendiant.

Elle s'était encore mise dans de beaux draps, se dit l'herboriste en commençant à rassembler des torchons propres.

Quelques jours plus tard, ce ne fut pas le père des fillettes, mais l'aînée des deux sœurs qui rendit visite à Mao Mao. Son corps était constellé de bleus – qu'elle ne s'était clairement pas faits en tombant.

La cadette pouvait désormais se lever et marcher, avec encore quelques difficultés, néanmoins. Son état de malnutrition demeurait malgré tout inquiétant. Le bout de ses doigts restait assez engourdi, mais la situation s'améliorerait au fil du temps. La veille, elle avait enfin pu prendre un bain. C'était un progrès très encourageant.

Cho-u, qui avait décidé de jouer les grands frères, l'avait emmenée se balader.

— Es-tu venue me payer ? demanda Mao Mao d'un air glacial à l'aînée, toujours aussi crasseuse.

— Comment va ma sœur ?

— Vois par toi-même.

Par la petite fenêtre, on pouvait apercevoir Cho-u aider la convalescente à avancer à petits pas. À présent que ses cheveux avaient été lavés, peignés et attachés, elle ressemblait enfin à une petite fille.

Ce spectacle donna envie à sa sœur de courir la rejoindre, mais Mao Mao la saisit par le bras.

— Et mon argent ?

— C'est-à-dire que...

Bien sûr, elle ne l'avait pas. L'herboriste l'avait compris dès qu'elle avait vu qui s'était présenté à sa porte. Si elle avait exigé que le père appose sa signature sur la tablette de bois, ce n'était pas sans raison. L'apothicaire l'agita devant sa visiteuse.

— Il y a plusieurs manières de me payer. Tu pourrais me vendre ta sœur, par exemple, expliqua-t-elle en montrant la cadette qui chancelait à l'extérieur. Si elle commence son apprentissage sans attendre, il n'est pas trop tard pour faire quelque chose d'elle.

L'aînée n'eut d'abord rien à répondre. Puis elle finit par regarder Mao Mao dans les yeux.

Qu'est-ce qui lui prend ?

L'herboriste aurait juré que la jeune fille allait s'effondrer en pleurant mais son regard noir, auparavant presque éteint et vide, se mit à nouveau à briller de détermination.

— Il vaudrait mieux me vendre moi, plutôt que ma sœur muette, lança-t-elle en se donnant un coup sur la poitrine.

La nature l'avait encore moins gâtée que l'apothicaire, qui inspecta la jeune fille sous tous les angles.

— Tu voudrais prendre sa place ? Sais-tu ce que ce travail implique ? demanda Mao Mao, adossée au mur, en se grattant le tibia avec le talon.

— Bien sûr que oui ! C'est ça ou continuer à mendier... Bientôt, mon père m'enverra faire le trottoir. J'ai constamment le ventre vide et il me prend tout ce que je gagne, répliqua-t-elle en tapant du pied.

« Autant devenir une courtisane », devait-elle se dire.

Et celles du Palais vert-de-gris menaient sans doute la belle vie, comparé aux miséreux du bas de l'échelle sociale... En tout cas, les jeunes

filles qui venaient, de temps à autre, toquer à la porte de Mao Mao le pensaient. Sachant que l'herboriste entretenait des liens particuliers avec la maison close, elles espéraient qu'elle glisse un mot à leur sujet pour les aider à y entrer.

Était-ce la raison de la présence de celle qui se tenait sur le pas de sa porte ? L'apothicaire examina sa visiteuse de la tête aux pieds, puis poussa un soupir.

— Et tu penses suffire à me rembourser ? Une jeune fille fraîchement sortie de sa campagne vaudrait bien plus que toi, vu ton état.

— Ma sœur ne vaut pas mieux, et en plus, elle ne parle pas !

— Oui, mais elle est jeune. Elle apprendra plus vite à obéir. Et puis, certains hommes préfèrent les filles taciturnes, répondit-elle avec cruauté.

Malgré tout, le regard de l'aînée restait plongé dans celui de Mao Mao. L'étincelle au fond de ses yeux continuait à briller.

— Je m'en fiche. Je dois quitter cet endroit. Tout plutôt que de finir ma vie dans la boue !

L'herboriste l'écoutait en se grattant l'oreille. Ce discours n'avait rien d'inhabituel. Quand on était pris dans la fange, plus on se débattait, plus on s'enfonçait. Au demeurant, mieux valait tenter de s'en sortir que de se laisser sombrer. Pour sa part, l'apothicaire préférait largement ceux qui se battaient contre leur sort aux personnes qui attendaient des jours meilleurs en se tournant les pouces.

Malgré tout, elle n'avait aucune raison d'aider les deux sœurs... ni de ne pas le faire non plus.

— La tenancière de cette maison close est la femme la plus avare de toute la capitale. Si elle juge que le bénéfice qu'elle pourrait tirer de toi sera trop faible, elle ne t'achètera pas... Et si elle le fait, tu risques d'en voir de toutes les couleurs. (La jeune visiteuse regardait l'herboriste sans flancher.) Si tu n'as que ton corps à offrir, elle ne te laissera jamais partir, tu seras

enchaînée à elle, poursuivit Mao Mao. Et si tu tentes le diable en décidant de t'enfuir, prépare-toi à devoir le payer d'une côte ou deux.

— Si ce n'est que ça... Mon père m'a quand même cassé un bras... Et j'en ai plus qu'assez de me terrer comme un rat !

— Et pour ta sœur ?

— Quand on verra que je rapporte assez pour deux, on la prendra, elle aussi.

Le Palais vert-de-gris fonctionnait au mérite. Si l'aînée rapportait assez d'argent, la tenancière ne verrait pas d'inconvénient à accepter sa cadette au sein de la maison close.

— Si ta sœur et toi ne lui êtes d'aucune utilité, elle vous chassera sans la moindre hésitation.

Agacée, Mao Mao se dirigea vers une malle, dont elle tira une tenue à peu près appropriée, qu'elle avait eue gratuitement à la boutique de la robe céleste. Elle était un peu criarde, mais elle la jeta malgré tout à la jeune souillon.

— Va au puits te décrasser. Je sais qu'il fait froid, mais n'oublie pas tes cheveux. S'il te reste un seul pou, la vieille maquereille te chassera à coups de balai avant que tu aies franchi la porte d'entrée.

La fillette s'en alla au puits, les vêtements dans les bras.

Ce qui lui arriverait ensuite ne concernait plus Mao Mao. La petite mendicante avait choisi sa propre voie. Si elle avait des regrets, elle n'aurait qu'à retourner se noyer dans la boue.

Chapitre 6

Le dernier volume

Basen, le fils de Gaoshun, toqua à la porte de l'apothicairerie, plusieurs volumes de l'encyclopédie entre les mains. Mao Mao offrit au jeune homme, toujours d'aussi mauvaise humeur, un coussin usé pour s'asseoir, ainsi qu'une tasse de thé.

— Maître Jinshi était trop occupé, lança-t-il pour justifier sa présence.

Il avait choisi de l'appeler par son nom d'eunuque, tel un sobriquet, parce qu'il était incapable de prononcer son véritable patronyme. Le nom des individus de haute naissance n'avait pas vocation à être utilisé à tout bout de champ.

Les courtisanes du Palais vert-de-gris, voyant Mao Mao s'occuper d'un client inhabituel, avaient les yeux qui brillaient de curiosité. La vieille grippe-sou, pour sa part, tentait d'agir de façon nonchalante, mais l'herboriste s'imaginait sans mal un boulier s'agiter dans ses pensées.

Contrairement aux fois où Jinshi lui rendait visite, la porte de l'échoppe resta grand ouverte, permettant au premier venu de savoir ce qu'il s'y passait. Peut-être était-ce un signe de sollicitude de la part de Basen, qui souhaitait éviter qu'on puisse croire que leur rencontre était inconvenante.

— C'est ce que tu avais demandé, lança-t-il en sortant les livres de leur ballotin de tissu.

Mao Mao se souvenait bien de l'un d'entre eux. Elle s'empara donc du volume qui traitait des insectes, laissant de côté ceux décrivant les oiseaux, les poissons et les plantes.

Avant tout intéressée par les herbes médicinales, l'herboriste avait dévoré le livre consacré à ce sujet, mais s'était contentée de jeter un simple coup d'œil à l'encyclopédie sur les insectes.

Contient-il ce que je cherche ?

Sazen avait mentionné les pages sur les sauterelles. Le passage devait bien être quelque part, mais Mao Mao avait beau feuilleter l'ouvrage, elle ne le voyait pas. Elle chercha, encore et encore, en vain. Au bout d'un certain temps, Basen vint lui prêter main-forte.

— Tu ne trouves pas ce que tu voulais ? s'enquit-il.

— Non.

— Pourtant, tu avais dit que ce serait dedans...

L'apothicaire n'était pas du genre à inventer des histoires pour le plaisir. La perplexité l'envahit. Sazen leur avait-il joué un mauvais tour ? Non... Il n'avait rien à y gagner.

— Est-ce que quelqu'un a touché à ce livre quand il était en réserve ? demanda-t-elle, sachant que les soupçons se porteraient sur le soldat qui avait réquisitionné les ouvrages.

— Qui s'intéresserait à un objet pareil ?

— Oh, les goûts et les couleurs, vous savez...

Il restait néanmoins difficile de le concevoir. Quitte à s'embêter à jouer aux voleurs, autant choisir ce que l'on savait avoir de la valeur.

Mao Mao pesta avant de s'apercevoir qu'une silhouette s'approchait de l'apothicaire. Son corps, tout en courbes, se déplaçait avec souplesse et volupté : Pailin.

L'herboriste se renfrogna. La tenancière, qui devait avoir trouvé le temps de jauger Basen, la suivait sans faire mine de l'arrêter. L'aînée de Mao Mao était une courtisane des plus agréables. Bien qu'étant la plus âgée

des employées du Palais vert-de-gris, elle possédait une beauté qui n'avait pas flétri et continuait à envoûter les hommes – Lihaku, ce chien fou, en était un bon exemple. Il se disait même qu'elle était la meilleure danseuse de la capitale, et qu'elle était bienveillante avec ses consœurs plus jeunes, avec les apprenties... Peut-être, mais elle n'était pas sans défauts, pour autant.

Elle se glissa derrière Basen, puis fit courir l'un de ses doigts parfaits sur la joue du jeune homme. Le fils de Gaoshun sursauta, manquant de s'étrangler. Par on ne sait quel miracle, il avait réussi à bondir tout en restant assis.

— Pailin... la mit en garde Mao Mao.

— Oh, pardon... Il avait de la poussière sur ses épaules.

Quelle fieffée menteuse. Ce n'étaient pas les épaules de Basen qu'elle venait de frôler.

Chacun des mouvements gracieux de la courtisane transpirait la féminité. Son regard exprimait une tendresse désarmante. Pourtant, Mao Mao y voyait surtout les yeux d'un prédateur.

Les derniers jours, Pailin s'était contentée de prendre le thé. C'est-à-dire qu'elle ne recevait pas de clients, non parce que son succès faiblissait, mais simplement parce que les courtisanes de son statut travaillaient moins. Seulement, prendre le thé ne lui suffisait pas. Madame était frustrée.

— Qu'est-ce que... vous me voulez ? s'étrangla le jeune homme.

— Oh non, il en reste... Ne bougez pas, je vais vous épousseter.

Dans l'étroitesse de l'apothicairerie, Pailin accula rapidement Basen contre le mur.

Mao Mao débarrassa pilon et mortier afin de les ranger sur leur étagère, avant qu'il ne renverse tout. Elle escamota aussi le plateau qui contenait le thé et les gâteaux.

Pailin lui fera cadeau de sa première fois, j'en mettrai ma main à couper.

Difficile de dire si le visage du jeune soldat était écarlate ou livide, mais elle aurait tout donné pour voir la réaction de Lihaku s'il était arrivé à cet instant précis. Prise dans ses pensées, Mao Mao se chaussa, puis engloutit l'un des encas. Ils n'étaient pas aussi délicats que les gâteaux destinés à Jinshi, mais connaissant la tenancière, il n'y avait là rien d'étonnant. Les biscuits de riz étaient toutefois délicieux, fins et croustillants, tout à fait au goût de l'herboriste.

Ça y est, j'ai compris ! Il n'est encore jamais passé à l'acte...

Toute son attitude trahissait sa gêne – et sa virginité. L'apothicaire s'adossa contre le mur, où elle grignota une nouvelle friandise en la faisant passer avec une gorgée de thé.

Une jeune apprentie lorgnait son goûter avec envie, mais lui offrir l'un des gâteaux devant la vieille grippe-sou aurait été malvenu. Elle décida de lui mettre le dernier biscuit de côté. Elle le lui donnerait plus tard.

— Je m'en vais ! Je t'ai donné ce que j'étais venu te donner.

Basen quitta l'échoppe en remettant sa ceinture en place. Mao Mao se demanda s'il fallait lui dire qu'on voyait ses sous-vêtements.

— Ah... se lamenta Pailin en s'asseyant. Un jeune homme encore innocent ! Et dire que j'ai failli l'avoir !

L'herboriste ne s'était pas trompée. Sans ce comportement de prédatrice – qui empirait d'année en année –, la courtisane aurait été la plus parfaite des grandes sœurs.

— Il suffit d'une fois pour connaître le paradis... renchérit l'ancienne, déçue.

L'enfer, plutôt, non ?

Lihaku allait devoir se dépêcher de réunir l'argent nécessaire au rachat de Pailin. Sinon, Cho-u serait bientôt assez grand pour qu'elle jette son dévolu sur lui.

Sazen passait le balai devant l'entrée principale du Palais vert-de-gris. Encore trop faible pour rejoindre les serviteurs, il était cantonné aux

corvées des apprenties. L'herboriste reconnaissait bien là la méthode d'Ukyo. Si l'ancien voleur se contentait de sa condition, et qu'il ne montrait pas les compétences adéquates pour rejoindre l'équipe de l'intendant, il serait congédié. En revanche, s'il s'indignait et témoignait d'une volonté d'évoluer, alors il irait grossir les rangs des serviteurs.

Sazen agitait son balai tout en chantonnant – une attitude qui le rangeait sans aucun doute dans la première catégorie.

— Eh, lança Mao Mao.

— Oui ? répondit-il.

Vêtu de vêtements propres et rasé de près, il semblait bien plus jeune à présent.

— Les livres sont arrivés, enchaîna l'apothicaire en posant sur un comptoir, sans aucune délicatesse, les ouvrages emballés que Basen avait apportés. Vous nous avez menti.

L'encyclopédie complète comptait quatorze volumes, en incluant les tomes que Sazen avait chapardés. Dans aucun des deux livres consacrés aux insectes, numérotés « un » et « deux », ne figurait la moindre sauterelle. Le compte y était pourtant : Mao Mao se rappelait bien avoir vu le même nombre de volumes dans le débarras où on l'avait enfermée.

— Je vous assure que non, répliqua Sazen. (Quand il dénoua le paquet pour en inspecter le contenu, son visage s'assombrit.) Mais, la collection n'est pas complète !

— C'est tout ce qu'il y avait dans la pièce.

Mao Mao était sûre de son compte.

— Ces livres-là... ajouta l'ancien garde du clan Shi en s'emparant des ouvrages sur les insectes. Je suis certain qu'il y avait trois tomes.

— Pardon ?

Dans ce cas, il ne se trouvait pas dans la pièce dévolue à l'apothicaire à l'arrivée de Mao Mao. Quelqu'un avait dû l'emporter avant.

— Je me demande qui aurait envie de s'encombrer d'un tel livre... songea Sazen.

— Vous, peut-être ? rétorqua l'herboriste.

— Bien sûr que non. L'encyclopédie était dans cette pièce quand le vieil homme y menait ses recherches.

Il parlait certainement du médecin que l'on avait banni de la cour intérieure et qui s'était retrouvé à travailler pour le clan Shi. Mao Mao savait que son objet d'étude concernait l'immortalité.

— On l'a enterré dans un cercueil, vous croyez ? dit Sazen.

— Pour quelle raison aurait-on fait une chose pareille ? s'étonna l'herboriste.

— C'est la tradition, là d'où je viens.

La jeune fille se moquait bien de savoir de quelle région ou ville il était originaire. En revanche, elle aurait bien aimé en apprendre un peu plus sur ce fameux savant qu'il venait de mentionner.

— Comment est-il mort, au fait ?

De vieillesse, peut-être... Ce qui n'aurait rien de surprenant, puisqu'il aurait désormais l'âge du père adoptif de l'herboriste, s'il était encore en vie. Le vieil homme, disait-on, aurait étudié en Occident. Peut-être Luomen et lui s'y étaient-ils même rencontrés...

— Eh bien... À cause d'une expérience qui a mal tourné, expliqua Sazen.

— C'est-à-dire ?

— Quand on veut fabriquer une potion d'immortalité, il faut bien faire des essais...

Et donc ?

Une question taraudait Mao Mao depuis quelque temps. L'élixir avait été testé sur les enfants, dont Cho-u. Le petit en avait certes gardé des traces de paralysie, mais la conception d'un remède qui redonne vie à un corps

inanimé n'était pas une mince affaire. Il fallait renouveler les tentatives un nombre incalculable de fois pour augmenter peu à peu le taux de réussite.

Comment ces expériences avaient-elles été conduites ? Sur des rats, bien entendu – mais pour être sûr de son coup, il fallait passer aux cobayes humains.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Sazen.

Un instant perplexe face à la réaction de l'ancien garde, Mao Mao se rendit compte qu'un très – trop – large sourire s'était dessiné sur son propre visage.

— Dites-moi, où a-t-il été enterré ?

— Je n'en sais rien. Ce n'était pas moi qui m'occupais de ces choses-là.

— Qui, alors ?

Sazen réfléchit un peu à la question avant de répondre.

— Je crois que vous la connaissez sous le nom de Suilei. C'était l'aide du vieil homme, celle qui avait toujours le visage impassible... La demi-sœur de la jeune maîtresse, si je ne me trompe pas.

Abasourdie, Mao Mao assena une grande claque sur le dos de son interlocuteur. Comment avait-elle fait pour ne pas le voir ? Une survivante du clan Shi, petite-fille du précédent empereur, demi-sœur de Shisui...

— Aïe ! Mais qu'est-ce qui te prend ? s'écria Sazen.

— J'ai enfin compris ! Retournez à votre travail !

Mao Mao remballa les livres, puis s'empressa de rentrer à l'apothicaire où elle commença la rédaction d'une missive.

Elle confia sa lettre à l'un des serviteurs du Palais vert-de-gris avec pour instruction de l'apporter à son destinataire le plus vite possible. Son rang ne lui permettant pas d'écrire directement à Jinshi, elle s'adressait donc en général à Gaoshun – et plus rarement à Basen, qui était parfois un peu tête en l'air.

La réponse lui parvint dès le lendemain matin, accompagnée d'une calèche venue chercher Mao Mao. Elle la conduirait à l'endroit où se

trouvait Suilei : en l'occurrence chez Aduo, l'ancienne favorite.

La jeune fille confia les volumes de l'encyclopédie au serviteur venu pour l'escorter, puis ferma la porte de son herboristerie.

— Oh, tu sors ? La chance ! lança Cho-u avant de tirer énergiquement sur la manche de l'herboriste. Laisse-moi venir avec toi !

— Non, répondit-elle d'un ton autoritaire.

Suilei n'était pas la seule à avoir trouvé refuge chez Aduo, puisque tous les enfants du clan Shi y étaient aussi. À l'exception de Cho-u, que Mao Mao élevait séparément – ce n'était pas le moment de ruiner tous ses efforts.

— Allez ! Laisse-moi venir !

— J'y vais pour le travail. Tu n'auras qu'à t'occuper de faire le ménage dans la boutique.

Elle lui tapota la tête, puis le confia à Ukyo, qui avait toujours aimé les enfants. L'intendant de la maison close prit le garçon sur ses épaules et s'en alla. La fillette malade que Mao Mao avait soignée traînait elle aussi dans les parages. Sa grande sœur avait été acceptée en période d'essai au Palais vert-de-gris, mais la tenancière avait été très claire : si elle se montrait incapable d'apprendre, elle prendrait la porte. Le père était venu à plusieurs reprises pour tenter de récupérer ses filles, mais les serviteurs l'avaient toujours chassé. Il s'en était même plaint à Mao Mao, mais l'aînée avait elle-même affirmé vouloir devenir courtisane. L'herboriste avait refusé de s'en mêler, prétextant que cette histoire ne la concernait pas. Restait qu'elle n'avait toujours pas retrouvé son argent.

J'aimerais bien qu'il se dépêche un peu...

Elle espérait que le montant refléterait le travail qu'elle avait accompli. Puis ses pensées prirent un autre chemin. Elle lança un regard à Cho-u par-dessus son épaule.

Que va-t-on faire de lui ?

Sans la paralysie qui affectait la moitié de son corps, il aurait eu les capacités nécessaires pour intégrer les rangs de serviteurs de la maison close. Sauf que ce travail demandait de la force.

Peut-être devrais-je l'employer à l'apothicairerie...

Malheureusement, les soins et les remèdes ne semblaient pas beaucoup intéresser le garçon pour le moment. À son âge, Mao Mao savait déjà préparer une centaine de formules médicinales.

C'est pourtant passionnant !

Perdue, elle s'installa dans la calèche.

Aduo vivait dans une demeure somptueuse, caractéristique des résidences impériales. Mao Mao reçut d'ailleurs pour instruction de changer de tenue avant de descendre de voiture afin de respecter le rang de son hôte. L'ancienne favorite n'attachait aucune importance à ce genre de cérémonial, mais l'étiquette passait avant les goûts personnels.

L'apothicaire souleva l'ourlet de sa longue jupe afin de ne pas la salir en marchant. Elle passa sous le portail majestueux, puis traversa la cour recouverte de gravillons. Entre les pierres, le gravier et la mousse, Mao Mao se serait crue en train de déambuler dans une peinture. La splendeur du jardin devait faire la fierté de ceux qui l'entretenaient.

Elle continua d'avancer, jusqu'à parvenir au salon où l'attendaient la maîtresse de maison, Aduo, ainsi qu'une autre personne. Toutes deux présentaient des silhouettes masculines.

— Bienvenue.

La voix de l'ancienne favorite avait conservé tout son dynamisme. Peut-être était-il même encore plus prononcé qu'auparavant – une particularité que son nouvel environnement avait peut-être accentuée.

La jeune femme qui l'accompagnait n'était autre que Suilei. Avait-elle pris l'habitude de s'habiller en homme ou existait-il une autre raison à son accoutrement ? Aussi impassible que dans le souvenir de Mao Mao, elle avança d'un pas derrière Aduo.

— Faisons fi des politesses. Je serai là, mais ne faites pas attention à moi, lança la maîtresse de maison avant de s'asseoir dans un canapé confortable.

Elle fit signe à l'herboriste, son invitée, de venir prendre un siège près d'elle. Suilei l'imita.

Facile à dire...

Ne pas lui prêter attention représentait un vrai défi. Mal à l'aise, Mao Mao fit comme si de rien n'était. Elle récupéra les volumes qu'elle avait confiés au garde, puis les posa sur une table devant elle. De toute évidence, si la discrétion importait tant à Jinshi, il s'y serait pris autrement pour organiser cette rencontre. Elle n'avait d'autre choix que de lui parler de l'affaire qui l'amenait.

— Est-ce que tu te souviens de ces livres ? s'enquit Mao Mao.

— Oui, mon mentor s'en servait souvent, répondit Suilei.

Sa courtoisie s'expliquait peut-être par la présence d'Aduo juste à côté d'elles.

— La collection est-elle complète ?

L'expression de Suilei se fit pensive, puis elle inspecta les livres.

— Il en manque un. Cette encyclopédie compte quinze volumes, répondit-elle.

— Sais-tu où se trouve l'ouvrage manquant ?

— Non, répondit-elle, calme.

Elle semblait sincère. Au demeurant, rien ne la poussait à mentir.

Même si ses liens avec le clan Shi avaient été rompus, se montrer en public lui restait cependant défendu. Elle en était donc réduite à finir sa vie dans cette prison dorée. Mao Mao ignorait ce qu'il allait advenir d'elle ou ce que l'empereur avait en tête, mais c'était un beau gâchis quand on pensait aux talents de cette survivante en ce qui concernait la préparation des remèdes.

Puisque l'intéressée ignorait où trouver le livre, il ne restait plus qu'une piste à explorer.

— Peux-tu me dire où se trouve ton maître ?

Le léger mouvement de sourcils de Suilei n'échappa pas à Mao Mao. Aduo sirotait son thé en les observant.

— J'en étais sûre. Il est vivant, en conclut l'herboriste. Il a testé le remède de résurrection sur lui-même, n'est-ce pas ?

L'ancienne assistante du savant détourna le regard, avant de fermer les yeux, puis de hocher la tête, résignée.

— Oui, finit-elle par dire après un moment. Il n'y avait pas d'autre moyen pour lui de s'échapper de la forteresse.

Le vieil homme avait donc pris l'élixir, sous prétexte d'en tester les effets sur lui. Et si l'on en croyait Suilei, il avait survécu. Mais elle n'en avait pas terminé.

— Tu ne trouveras pas les informations que tu cherches, ajouta-t-elle. Lui parler ne changera rien.

— Comment ça ?

— Ce garçon... Cho-u, maintenant, c'est bien ça ? Tu as bien vu ce qu'il lui est arrivé, répondit-elle, les yeux plissés.

En effet, l'enfant était certes revenu à la vie en buvant la décoction, mais il avait perdu l'usage de la moitié de son corps et la mémoire lui faisait défaut.

— Ton mentor est amnésique ? s'enquit Mao Mao.

— Pas tout à fait, mais presque. En fait, tu as peut-être déjà croisé sa route.

— Ah bon ?

— Te souviens-tu du village aux sources chaudes ? demanda Suilei, tout à coup attristée.

— Oui.

Elle parlait du hameau qui vénérât Kousen, la divinité renard. Mao Mao se rappelait à la perfection de la lumière des lanternes.

— Mon maître faisait partie des hommes alités là-bas. (Les sources aux vertus thérapeutiques du village attiraient de nombreux malades.) À mon avis, il ne sait même plus qui il est. S’il avait eu toutes ses facultés, jamais elle ne t’aurait impliquée dans cette histoire.

Au mot « elle », ses yeux s’étaient assombris. Mao Mao ignorait la nature exacte de la relation entre les deux demi-sœurs. Pour autant, Suilei était assez brillante pour avoir compris qu’elle faisait partie des raisons qui avaient poussé Shisui à agir – pour le bien de son pays, en le débarrassant du mal qui l’infectait, mais aussi de son aînée, en la libérant du joug de la terrible marâtre.

Mao Mao se sentit un peu découragée. Elle était si près du but... Mais tout espoir n’était pas perdu.

— D’accord... En fait, j’aimerais en apprendre un peu plus au sujet des sauterelles que le vieux savant étudiait.

Elle posa les deux volumes consacrés aux insectes devant Suilei, qui hocha de nouveau la tête.

— Je n’ai pas participé à ces recherches. Je déteste les insectes. Ça relevait plus de ses compétences... à elle.

— Je me doute, oui.

Les punitions, et même la torture, endurées par Suilei avaient fait naître chez la jeune femme une phobie des serpents et des bestioles en tous genres. Et à présent, sa cadette n’était plus là pour la protéger.

Les épaules de Mao Mao s’affaissèrent un peu plus.

— Lorsqu’on a ordonné à mon mentor de trouver la formule de l’élixir de jouvence, toutes les ressources utilisées pour ses travaux précédents ont été détruites. Tout ce qu’il avait pu sauver, il le conservait dans la pièce qui lui servait de chambre.

Ainsi, tout avait été fait pour qu'il se dédie entièrement à ce fameux remède. Mais le savant souhaitait continuer d'étudier les sauterelles. Il avait donc confié à Sazen, qui travaillait pour lui, la mission d'investiguer à sa place.

— Je commence à comprendre, les interrompit Aduo, qui s'était jusque-là cantonnée à son rôle de spectatrice. (Elle posa son thé sur la table, puis regarda Suilei.) Il paraît qu'« elle » était très intelligente.

— Intelligente ou pas, elle n'est plus là.

On ne pouvait plus rien y faire. Elle était bel et bien partie. Suilei semblait avoir accepté cet état de fait. Mao Mao serra les poings à s'en faire blanchir les phalanges.

— Et tu penses vraiment qu'avec une telle vivacité d'esprit, elle serait partie sans rien laisser derrière elle ?

L'herboriste n'en croyait pas ses oreilles. Elle abattit son poing sur la table. Surprise, Suilei se leva d'un bond.

— Veuillez m'excuser, murmura Mao Mao.

— Détendez-vous un peu, toutes les deux ! répondit Aduo. Vous savez bien que l'étiquette, ce n'est pas ma tasse de thé. Allons. Ne vous en faites pas.

Mao Mao trouvait pourtant que des excuses étaient de mise. Mais elle n'insista pas car les paroles de l'ancienne favorite faisaient écho à l'un de ses souvenirs. Qu'est-ce que c'était, déjà ?

Allez, rappelle-toi !

Elle plongea dans les tréfonds de sa mémoire. Était-ce en lien avec la forteresse ? Avec autre chose de plus ancien ? Le *hougong* ? Le dispensaire ? Non... C'était... Mao Mao frappa de nouveau la table du plat de la main.

— L'infirmerie ! Oui, c'est ça ! Qu'est-elle devenue ?

L'apothicaire s'y trouvait quand elle avait été enlevée par le clan Shi. Et elle y avait remarqué un livre rangé sur une étagère, qui s'avérait être

illustré et traiter... d'insectes. Vraiment astucieuse, cette Shisui !

À la pensée de la jeune fille disparue, Mao Mao se mit à sourire. Qu'elle ait été assez maline pour profiter du peu de temps qu'il lui restait pour montrer à l'herboriste ce qu'elle voulait qu'elle voie reconforta cette dernière. Son sourire s'élargit, prenant le pas sur son chagrin.

Le sourire espiègle et malicieux de la passionnée d'insectes à l'esprit, l'apothicaire continuait à pianoter sur la table.

L'infirmierie avait été temporairement fermée. Les servantes qui avaient participé à l'enlèvement de l'herboriste et à la fuite de deux jeunes espionnes avaient commis un crime sévère – Shenryu, en particulier. Elle avait, en plus du reste, tenté de se suicider.

Mais ce genre de lieu était indispensable à la cour intérieure. Il avait donc rouvert sous la supervision des eunuques. Hélas, tous les biens qui s'y trouvaient lors de la dernière visite de Mao Mao avaient été confisqués, jusqu'au dernier, y compris le volume qu'elle cherchait avec tant d'acharnement.

— C'est ce qu'il te fallait ? demanda Jinshi en tendant le livre tant convoité à l'herboriste.

Apparemment, il ne travaillait pas ce jour-là. Une apprentie était venue servir du thé à Gaoshun, qui attendait à l'extérieur de l'apothicaire, comme d'habitude.

— Un instant, s'il vous plaît, je dois vérifier quelque chose.

Elle se saisit de l'ouvrage, puis le feuilleta rapidement, en quête de l'endroit où de nombreuses notes manuscrites avaient été griffonnées. Elle ouvrit un peu plus le livre et une feuille couverte de commentaires s'en échappa, puis voleta jusqu'au sol.

Elle posa l'ouvrage – ouvert à la bonne page – devant Jinshi afin qu'il puisse constater la véracité de ses paroles par lui-même. Elle mit la feuille volante à côté.

— Oui, c'est bien ça, conclut Mao Mao.

Le volume renfermait de nombreuses illustrations détaillées. Il était difficile de différencier tous les insectes, mais elle remarqua la mention « criquet pèlerin » sous plusieurs dessins. Certains montraient le corps en entier, quand d'autres se concentraient sur des détails, comme les pattes ou les ailes. Des couleurs, bien qu'un peu passées, avaient été ajoutées avec soin.

L'ouvrage contenait deux illustrations différentes, trois si l'on faisait plus attention. Mao Mao les décortiquait tout en lisant les légendes qui les accompagnaient.

— Je crois que les sauterelles ressemblent à ça, dit-elle en désignant un dessin dans les tons verts.

Le corps n'étant pas représenté dans sa totalité, il fallait se fier à la représentation des ailes, dont la taille était plus petite que chez les deux autres espèces. En y regardant de plus près, le criquet brun avait des ailes plus longues que le vert.

— Alors que là, ce sont les criquets pèlerins, ceux qui vont proliférer cette année. Les mêmes qui sont responsables des invasions.

Jinshi pouvait très bien lire le texte lui-même, mais Mao Mao préférait le prononcer à voix haute, afin que l'information se grave dans l'esprit du prince impérial qui, bien que silencieux, semblait être sur la même longueur d'onde que l'herboriste.

— Si on en croit ce que dit le texte, c'est cette sorte-là qui est responsable des légers dégâts sur les récoltes de l'an dernier, poursuivit l'apothicaire en pointant du doigt l'insecte dessiné au centre de la feuille volante.

Sa taille était à mi-chemin entre le criquet brun et le vert, tout comme sa couleur.

— En d'autres termes, on se rapproche de plus en plus de l'espèce brune...

— Exactement.

Selon les circonstances, la couleur ou la forme des ailes pouvait évoluer. Le changement s'opérait au fil des générations. En parallèle, la population de l'espèce augmentait. Quant à savoir si la hausse de la population était responsable de cette évolution ou l'inverse... L'ouvrage semblait pencher vers la première hypothèse.

Autrement dit, les dégâts modérés déjà causés par les insectes l'année passée laissaient présager une catastrophe d'une tout autre ampleur cette saison-là.

— Et donc, les récoltes souffriront plus cette année ?

— Oui, même s'il est difficile de déterminer à quel point.

La seule certitude étant que s'ils estimaient mal la situation, le peuple souffrirait de la famine. Il ne fallait pas prendre la menace que représentaient les criquets à la légère : ils pouvaient obscurcir le ciel et dévorer l'intégralité des récoltes.

Mao Mao, qui avait toujours vécu à la capitale, n'avait jamais assisté à un tel événement, mais nombreuses étaient les courtisanes d'origine paysanne à avoir été vendues au quartier des plaisirs à cause de ce fléau.

Le moment était aussi très mal choisi. La récente annihilation du clan Shi était encore sur toutes les bouches. Si une invasion dévastatrice ravageait les récoltes l'année suivant cette entreprise d'éradication, l'émotion serait générale.

Pour l'heure, Jinshi et Mao Mao n'avaient qu'une seule question en tête : le savant qui avait travaillé sur la question avait-il trouvé un moyen d'arrêter une déferlante de criquets pèlerins ?

Hélas... L'ouvrage ne faisait mention d'aucune solution miracle. La bonne méthode consistait à mettre en place des mesures préventives dès les premiers signes d'invasion pour se préparer à affronter les vagues suivantes. Il fallait lancer, en clair, une attaque frontale, afin d'exterminer tous les insectes lorsqu'ils n'étaient encore qu'à l'état de larve. L'encyclopédie indiquait plusieurs insecticides efficaces, dont les ingrédients s'avéraient

plutôt simples à obtenir – sans doute en raison de la quantité exigée, qui elle était considérable.

Si les insectes avaient atteint leur taille adulte, les recommandations étaient d'allumer de grands feux. Il s'agissait d'une méthode ancestrale : attirés par la lumière, les nuisibles venaient se jeter d'eux-mêmes dans les flammes.

— Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés... lança Mao Mao.

— La situation pourrait être bien pire, sans ces quelques informations. Au moins, nous savons à présent comment fabriquer de quoi exterminer ces insectes, rétorqua Jinshi.

Pensif, il sortit une grande carte des plis de sa tunique. Elle représentait le centre du pays, la province septentrionale de Shihoku, ainsi que des territoires situés plus à l'ouest. Certaines zones étaient cerclées de rouge. La région centrale portait le nom de Kao. On ignorait encore comment serait rebaptisée Shihoku, l'ancienne terre natale du clan Shi.

— Ce sont surtout les villages agricoles qui ont subi des dégâts. Arrives-tu à en déduire quelque chose ?

Mao Mao avait entendu dire que les espaces ouverts favorisaient les invasions. Les endroits encerclés correspondaient bien à cette description.

— Hmm... Il y a beaucoup de plaines. J'imagine que c'est le paradis pour les criquets pèlerins...

— Sans doute... Sauf que ça fait des décennies que les nuisibles laissent ces régions tranquilles.

Jinshi traça des cercles avec son doigt autour d'un lieu en particulier : Shihoku, riche en terres rurales, à proximité de forêts et de montagnes. Il tapota ensuite avec irritation la zone forestière.

— En général, les oiseaux qui vivent dans les bois mangent les insectes, non ? demanda Mao Mao.

— À ce propos... commença Jinshi, mal à l'aise.

La région de Shihoku, autrefois couverte d'arbres, n'abritait plus que des montagnes dénudées. À l'époque de l'impératrice régnante, la déforestation excessive avait été interdite. À sa mort, des membres peu scrupuleux du clan s'en étaient donné à cœur joie, sans en informer la capitale impériale.

Pour ne pas attirer les soupçons sur leurs agissements, ils avaient rehaussé le prix des produits destinés au marché local et poussé les ventes auprès des pays voisins. La nature environnante avait fortement souffert de la déforestation intensive.

— Et donc, les oiseaux ont disparu et les insectes ont proliféré ?

— Ce serait la conclusion logique.

Le constat était accablant. Mao Mao n'en croyait pas ses oreilles. Si Jinshi semblait à ce point désespéré, c'était sans doute qu'il espérait utiliser les ressources de Shihoku. Il aurait pu vouloir compenser les maigres récoltes par la vente de bois, ce qui aurait permis d'acheter des vivres dans des pays éloignés... Sauf qu'à présent, ce plan-là aussi tombait à l'eau.

S'il disait vrai, Mao Mao comprenait pourquoi l'impératrice régnante avait souhaité limiter la déforestation. D'autres préoccupations plus urgentes nécessitaient leur attention.

Elle consulta l'encyclopédie où elle relut, à plusieurs reprises, les ingrédients pour concevoir l'insecticide. Puis elle se leva pour prendre un livre sur l'étagère et le feuilleta avant de regarder Jinshi.

— Je doute que cette formule suffise à produire les quantités qu'il nous faut. Je vais en préparer une autre, qui sera toutefois un peu moins efficace, expliqua Mao Mao. Est-ce qu'il serait envisageable d'incendier les zones où les larves se concentrent ?

— Tout dépend de l'endroit, mais il faut reconnaître que le feu est une méthode simple et radicale.

— Sinon, on peut aussi interdire la chasse au moineau, suggéra l'apothicaire.

Ces passereaux avaient beau être considérés comme une espèce nuisible, ils se nourrissaient d'insectes. Or s'attaquer à la racine d'un problème était souvent la meilleure solution. La population qui vivait de la chasse au moineau risquait toutefois de se plaindre.

Il était difficile de prévoir combien ces mesures, à la condition qu'on les mette toutes en place, aideraient à réduire les dégâts provoqués par les invasions de criquets. Peut-être Mao Mao et Jinshi s'alarmaient-ils pour rien, au fond, mais compter sur sa bonne fortune était une stratégie des plus risquées.

Et puis, se creuser les méninges pour réduire au mieux les risques de crise relevait de la responsabilité des dirigeants – sans même considérer l'adhésion aux mesures prises. Par exemple, ces oiseaux entraient dans la composition de plats très populaires, même dans la capitale.

— Interdire la chasse aux moineaux du jour au lendemain ? Ce serait le meilleur moyen de provoquer une émeute, dit Jinshi. Si on pouvait les remplacer par autre chose, à la rigueur...

— Et si l'on répandait le bruit que les criquets font fureur à la cour ? lança Mao Mao, à moitié sérieuse.

Une telle rumeur créerait un véritable engouement pour ces insectes. On se bousculerait pour en attraper le plus possible, afin d'en fournir aux nobles. De plus, si l'empereur se mettait lui-même à en manger, ses courtisans s'empresseraient de l'imiter.

Cependant, l'homme-nymphe s'était figé. Son teint de bellâtre avait viré au gris.

Celui-là, alors...

Elle avait presque envie de lui mettre sous le nez ce qu'il restait de criquets cuisinés.

Jinshi regarda droit devant lui – Mao Mao aurait juré qu’il allait enfin bouger –, pressa un doigt entre ses sourcils puis poussa une espèce de grognement. Il semblait en proie à un conflit intérieur.

— Peut-être en dernier recours... finit-il par concéder.

— S’ils ne prolifèrent pas outre mesure, la question ne se posera même pas, dit l’herboriste, un peu déçue de ne pas voir son idée soutenue.

Au moins paraissait-il disposé à agir sérieusement, même si l’idée de manger des insectes continuait de lui donner des sueurs froides.

Un petit sourire malicieux se dessina sur les lèvres de la jeune fille. Le prince retrouva sa posture tout en raideur.

— Dites, maître Jinshi...

— Oui ? répondit-il, peu rassuré.

— Pourquoi ne pas manger avant de repartir ? demanda poliment l’herboriste.

Son rictus s’était agrandi.

Une fois leur conversation terminée, décision fut prise de servir à manger à Jinshi avant qu’il reparte. L’apothicaire étant minuscule, Mao Mao installa la table dans une pièce libre de la maison close.

Bien sûr, elle lui proposa ce qu’il restait des criquets mijotés, mais sans le forcer à en manger. C’était une simple taquinerie de sa part.

Elle les soustrairait à sa vue dès l’instant où le prince montrerait le premier signe de dégoût. La vieille grippe-sou les surveillait sans rien dire. Et puis, Mao Mao n’y tint plus...

— On ouvre grand la bouche !

À l’aide de ses baguettes, l’apothicaire s’était emparée d’un insecte qu’elle approcha du convive impérial, sur un ton joueur qui ne lui ressemblait pas. Jinshi en resta coi.

La farce va peut-être un peu trop loin...

Ce qui avait commencé comme une facétie innocente changea du tout au tout quand le prince, après un court instant d’hésitation, goba le criquet.

Mao Mao ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul.

L'homme-nymphe mâchait la bestiole en grimaçant, donnant lieu à un spectacle dont il aurait mieux valu ne jamais être témoin. C'était encore différent de la fois où elle l'avait vu vêtu en femme. Il fallait absolument bannir cette vision d'horreur à tout jamais.

Dans la pièce, tous les témoins présents semblaient avoir été frappés par la foudre. Les mains de Gaoshun tremblaient. La petite apprentie qui avait apporté le repas avait l'air sur le point de fondre en larmes, comme si sa poupée favorite était tombée dans la boue. Cho-u, qui était venu profiter du dîner, secouait la tête d'un air réprobateur. La vieille maquereille n'était pas plus à la fête.

Jinshi, ignorant la scène qui se jouait autour de lui, finit de mâcher son criquet, puis l'avala. Il semblait toujours aussi dépité.

— Gruau, grogna-t-il en cherchant Mao Mao des yeux.

— Tout de suite.

Elle lui tendit le bol, qu'il refusa de prendre. Ses yeux allaient et venaient entre le plat et l'apothicaire.

Ça va refroidir s'il ne se dépêche pas.

Incertaine quant à la raison qui le poussait à agir de cette manière, la jeune fille s'empara d'une fleur de lotus. Peut-être les ingrédients de la préparation ne lui convenaient-ils pas – en tout cas, il se contentait de fixer le gruaud sans bouger. Il semblait sur le point de se jeter sur le lotus qu'elle tenait toujours dans sa main.

Croit-il que je vais le nourrir à la cuillère comme un bambin ? songea Mao Mao, toujours muette.





Elle prit une portion de gruau avec la fleur et approcha le tout du prince. Comme l'ensemble menaçait de tomber, elle le lui mit devant la bouche. Il l'avala tout rond.

Intriguée, elle saisit un second criquet avec ses baguettes. Malgré sa moue, il l'accepta.

Gaoshun laissa échapper un petit cri. L'apprentie s'était laissé tomber au sol, au bord des larmes. Cho-u lui caressait le dos. La scène, que Mao Mao ne jugeait pourtant pas si choquante, semblait perturber les enfants.

— Eh, Taches de rousseur, j'emmène la petite dehors. Quant à vous, monsieur, vous feriez mieux d'agir en adulte.

Jinshi avait la bouche trop occupée à mâcher pour répondre. De toute évidence, il n'appréciait pas ce qu'il mangeait – pourtant, il continuait d'accepter docilement tout ce que Mao Mao lui présentait.

De son côté, Cho-u fit sortir la fillette, dont les larmes et le nez coulaient à présent.

J'ai dû faire quelque chose de travers...

Beau comme il l'était, l'homme-nympe s'abstenait de trop se montrer au Palais vert-de-gris. La tenancière préférait éviter de l'offrir à la vue des courtisanes, puisqu'il n'était pas l'un de leurs clients, et l'installait donc à chaque fois dans une pièce reculée.

L'apprentie qui lui avait apporté son repas n'était autre que la fillette malade de l'indigent venu frapper à la porte de l'herboristerie. Elle n'avait pas été vendue, mais l'accueillir à la maison close avait été jugé préférable à un retour chez son père. La générosité de la tenancière n'allait cependant pas jusqu'à lui offrir la nourriture. Elle l'avait donc prise à son service. La petite fille n'était pas d'une nature très courageuse, mais entre travailler dur et retourner à la rue, elle n'avait pas hésité une seule seconde.

Cho-u, qui se percevait comme le chef des petits, s'était donné pour mission de la protéger. On l'entendait souvent dire que la fillette était son fidèle bras droit.

Jinshi, qui venait de déglutir, regarda Mao Mao, comme s'il attendait la suite.

Ça vient, ça vient !

Elle lui fourra une autre fleur de lotus dans la bouche.

— Eh, Taches de rousseur... lança le petit impertinent.

Sa mission de protection achevée, il était revenu voir l'apothicaire dans son échoppe. Jinshi était déjà parti. Pour une raison quelconque, Cho-u tenait un pinceau et du papier à la main.

— D'où vient cette feuille ? s'enquit Mao Mao.

— C'est l'ancienne qui me l'a donnée.

— Comment ça, « donné » ?

La vieille maquerele était une pingre de haut vol. Il était impensable qu'elle lui offre un présent aussi onéreux sans contrepartie.

— Eh bien, elle me l'a donnée, c'est tout. Tu ne veux pas t'asseoir, au lieu de discuter ?

— Pour quoi faire ?

L'herboriste avait surtout envie de ranger son échoppe, puis de rentrer chez elle – mais voilà, un sale petit morveux venait lui casser les pieds.

Elle s'apprêtait à l'envoyer paître quand une voix enrouée se fit entendre :

— Allez, fais ce que dit le petit. Et puis, tu n'as qu'à dormir ici, ce soir. Ça t'évitera de devoir allumer un feu en rentrant chez toi. Je t'ai même apporté une tenue de nuit, susurra la maquerele.

— Pardon ? Tu as perdu la tête ou quoi ?

La soudaine gentillesse de la tenancière l'avait prise au dépourvu : Mao Mao restait plantée là, bouche ouverte. Une main vint lui frapper l'arrière de la tête, à une vitesse surprenante. Même si la vieille grippe-sou avait

depuis longtemps un pied – voire une jambe – dans la tombe, elle dominait toujours l'apothicaire par la taille. La force de la claque qu'elle venait de lui assener laissa l'herboriste tout étourdie.

— Tu me parles sur un autre ton, jeune fille. J'ai préparé une couchette dans la pièce que tu as utilisée tout à l'heure. L'eau du bain est encore chaude. Va donc en profiter, avant d'aller dormir.

Ça sent le traquenard, songea Mao Mao. Néanmoins, elle était d'accord sur un point : autant en profiter. Pendant que Cho-u déroulait son papier, l'ancêtre préparait le pot d'encre avec soin.

C'est vraiment très louche...

Par le plus grand des mystères, Pailin et Joka étaient là, elles aussi. Ce devait être encore une journée thé pour deux des joyaux du Palais vert-de-gris – les autres courtisanes, pour leur part, s'occupaient des clients.

— Ne dois-tu pas surveiller l'encens, grand-mère ?

— Ukyo s'en charge, ne t'en fais pas.

Mao Mao ne comprenait pas pourquoi tout ce petit monde se retrouvait dans cette pièce quand il y avait encore tant à faire. Cho-u, qui avait terminé de préparer son pinceau, planta ses yeux dans ceux de l'herboriste.

— Quoi encore ? s'énerva-t-elle.

— Dis-moi, c'est quoi ton type d'homme ?

— Pardon ?

Lui avait-on déjà posé question plus stupide ? Mao Mao en doutait. Elle récupéra la tunique de rechange dans le panier puis se prépara pour le bain sans même daigner répondre. Sauf que la vieille maquerelle l'arrêta en la saisissant par la manche.

— Sois gentille et réponds à la question, lâcha-t-elle.

— Écoute ce que dit notre bienfaitrice, Mao Mao ! renchérit Pailin.

Joka fumait la pipe dans une posture nonchalante. À cette heure-là, les clients allaient et venaient, mais la petite chambre étant légèrement à l'écart, elle passait donc inaperçue. On ne viendrait pas les déranger.

D'ailleurs, la vieille grippe-sou n'avait même pas réprimandé le comportement impertinent de Mao Mao.

— Dis-moi quel est ton type d'homme ! Est-ce qu'il est grand ? Musclé ?

C'est vraiment n'importe quoi.

— Je préfère quand ils sont plutôt petits, répondit l'herboriste.

— D'accord...

Jugeant qu'il valait mieux obtempérer, elle s'assit sur un coussin. Il ne faisait pas très chaud dans la pièce, aussi recouvrit-elle ses pieds d'une couverture.

— Je n'aime pas qu'ils soient trop minces.

Mao Mao, petite comme elle l'était, risquait de se tordre le cou avec un compagnon trop grand. Et s'il était maigre, on raconterait qu'elle ne le nourrissait pas correctement.

— Et pour les poils ?

— Ça ne me dérange pas, mais je n'aime pas quand il y en a trop.

Les poils étaient une marque de virilité, à ce qu'on disait. Pour Mao Mao, il s'agissait surtout d'un vecteur de saleté. Les hommes négligeaient parfois leur barbe au point d'y laisser traîner des grains de riz.

— Ensuite, le visage...

— Je préfère les traits doux à un visage trop anguleux.

Les hommes au regard aiguë qui leur donnait un air vulpin, très peu pour elle. Ils pouvaient bien disparaître de la surface de la terre, en ce qui la concernait.

— Au point d'avoir des sourcils tombants ?

— C'est toi l'artiste.

— Hmm... Ça donnerait quelque chose dans ce goût-là... dit Cho-u en montrant sa feuille à Mao Mao.

— Eh bien, il est plutôt commun, commenta Pailin, qui préférait les hommes bien bâtis.

— Il a une tête d'idiot, estima la tenancière, pas enthousiaste pour un sou.

— Je passe mon tour, lança Joka avec franchise.

La fumeuse de pipe, qui faisait partie des trois joyaux, n'était pas tendre avec les hommes. Elle les détestait, pour tout dire, malgré la nature de son travail, et elle les rejetait pour la plupart.

L'apothicaire examina le portrait. Elle ne trouva rien à y redire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la tenancière.

— C'est le dessin... Il lui ressemble vraiment...

— Tiens, quelqu'un aurait donc les faveurs de Mao Mao ? s'enthousiasma Pailin.

Bien qu'elle ne l'appréciât pas outre mesure, l'herboriste ne le détestait pas pour autant.

— De qui s'agit-il ? insista la vieille grippe-sou, qui n'avait pas bougé d'un pouce.

— C'est-à-dire que... Le portrait ressemble trait pour trait au médecin de la cour intérieure.

Mao Mao était impressionnée par cette prise de conscience, mais elle était bien la seule. Après un silence consterné, chacun estima qu'il était temps de retourner à ses affaires.

— C'est d'un ennui... lâcha Pailin, fleur bleue dans l'âme.

Elle fut la première à s'éclipser, à présent qu'elle avait perdu tout intérêt pour la conversation. Mao Mao fit semblant de ne pas remarquer le regard que lui lança son aînée. Ce fut ensuite le tour de la tenancière, qui s'en alla en haussant les épaules. Cho-u, de son côté, se dirigea vers la baignoire.

Ne restait plus que Joka, sa pipe toujours à la bouche. Elle alla ouvrir la fenêtre, laissant entrer un courant d'air frais. L'apothicaire regarda le croissant de lune et les étoiles disséminées dans le ciel d'un noir d'encre, ainsi que les quelques silhouettes d'hommes et de femmes se dessinant aux autres fenêtres.

Les amours florissant en ce début de soirée au Palais vert-de-gris se faneraient dès les premières lueurs du jour. Joka regardait l'herboriste en soufflant de la fumée.

— Tu sais, je te comprends. On ne sait jamais quand un homme retournera sa veste, et c'est encore pire quand ils ont du pouvoir.

La courtisane posa sa pipe dans un geste d'une gracieuse indolence. Des trois bijoux, elle était la plus jeune. Les clients admiraient l'éducation raffinée, parfaitement adaptée à son métier, qu'elle avait reçue. Quiconque parvenait à tenir une conversation avec elle réussissait les examens d'entrée pour devenir fonctionnaire, disait-on. Elle comptait donc parmi ses clients de jeunes gens fortunés qui souhaitaient tenter leur chance au concours.

— Si tu ressemblais davantage à Pailin, je ne dirais rien. Elle a un petit côté mesquin. J'aimerais bien qu'elle s'en rende compte, au lieu d'être aussi impatiente. Mais toi, tu es différente... En fait, tu me ressembles bien plus qu'on ne pourrait le penser. (Mao Mao voyait où son interlocutrice voulait en venir.) Les beaux princes aux sentiments constants sont un mythe. Tu le sais aussi bien que moi. Il n'y a rien à gagner à accorder sa confiance à ce genre d'hommes.

Joka reprit sa pipe, dont elle fit tomber les cendres. Elle rassembla ensuite son tabac et prit un morceau de charbon dans le brasero. Elle se retrouva enveloppée d'un halo de fumée blanche.

— Au bout du compte, je suis une courtisane et toi, tu es la fille d'une courtisane.

La réalité, sans aucun artifice. Mao Mao, qui regardait les cendres tomber dans le brasero, se rembrunit.

— Tu as assez fumé, tu ne crois pas ?

— De temps à autre, ça ne fait pas de mal. Et puis tu sais, ces bureaucrates un peu austères détestent les femmes qui fument.

Puisqu'elle n'était pas avec un client, elle pouvait bien faire ce qui lui chantait. Elle leva le menton, puis souffla sa fumée vers le ciel.

Chapitre 7

L'immortelle diaphane

Tout commença par l'histoire qu'un client rapporta.

— Je me disais bien que la clientèle se faisait rare, ces derniers temps, lâcha Mei Mei.

Étendue sur le flanc, elle posa un pion sur un plateau de jeu de go. L'apprentie qu'on avait mise à son service, très nerveuse, l'imita. Chaque coup semblait être une question de vie ou de mort.

— Les grands de ce monde aiment tout ce qui est rare ou nouveau, renchérit Joka en soufflant de la fumée.

Mao Mao préparait ses outils nécessaires à la moxibustion, réclamée par ses sœurs. Elles menaient des existences éreintantes. De temps à autre, elles avaient besoin de relâcher la pression. Et ce jour-là, elles étaient de repos.

Mei Mei avait entendu le récit la veille, pendant une partie de go avec un client. À ce qu'il racontait, il existait une jeune fille plus envoûtante encore que les trois beautés du Palais vert-de-gris : une immortelle.

— Nous ne sommes plus que des vieilles au charme fané à leurs yeux ! Dire qu'on nous considérait autrefois comme de véritables bijoux... cracha Joka, allongée sur le ventre.

Mao Mao, entre quelques « oui, oui » de circonstance pour montrer qu'elle écoutait, plaça les herbes à des endroits bien précis sur le dos de son

aînée, puis les alluma. La fumeuse de pipe lâcha un petit gémissement et ses orteils se recroquevillèrent de plaisir. L'apothicaire l'aurait bien rassurée en lui disant qu'elle n'avait pas de souci à se faire sur son potentiel de séduction si elle n'avait pas été aussi concentrée sur sa tâche.

— Apparemment, elle aurait des cheveux de neige. Enfin, s'il n'y avait que ça...

— Elle a aussi les yeux écarlates, ajouta Mei Mei.

Une chevelure blanche et des pupilles rouges...

Mao Mao dut bien l'admettre : voilà qui était fort peu commun. Elle hocha la tête. Une fois les plantes à moxa placées sur le dos de Joka, l'herboriste se tourna vers la seconde courtisane.

L'intéressée étendit l'une de ses jambes parfaites, la faisant glisser hors de sa tenue. L'apothicaire roula l'ourlet avec soin, pour éviter tout risque de brûler le vêtement, posa les herbes et les alluma.

— Elle a donc les cheveux blancs et les yeux rouges ? Ne serait-elle pas albinos ?

— C'est possible, oui...

Les deux courtisanes acquiescèrent. L'apprentie qui déplaçait les pions de go ne semblait pas comprendre de quoi il retournait, car elle tira sur la manche de Mao Mao. Il s'agissait de la même fillette qui s'était effondrée en regardant l'herboriste donner la becquée à Jinshi. Elle s'appelait Zulin. L'apothicaire se souvenait que la sœur aînée de la petite muette avait un nom similaire, mais elle avait décidé d'en changer bientôt, afin de couper tout lien avec leur père. Dans ces conditions, l'apothicaire avait jugé inutile d'encombrer son esprit avec un tel détail.

Irritée de devoir tout lui expliquer, elle fusilla la petite du regard, qui trembla de la tête aux pieds.

— Parfois, il arrive que des enfants naissent sans aucune couleur, lui dit Mao Mao, contenant son agacement. Leur peau et leurs cheveux sont blancs. Les vaisseaux sanguins, qu'on peut apercevoir derrière leurs

pupilles, donnent l'impression que leurs yeux sont rouges. On les appelle des albinos.

Cette caractéristique se retrouvait aussi chez les animaux. Les serpents et les renards blancs faisaient l'objet d'une vénération, mais qu'en était-il des êtres humains ? Dans un lointain pays, on voyait les enfants albinos comme une panacée et on les mangeait. Mao Mao ne prenait pas ce mythe au sérieux. En dehors de ce manque de mélanine, leur constitution était tout à fait normale. Son père adoptif, Luomen, le lui avait enseigné.

Une fois, elle avait attrapé un serpent blanc, une créature des plus curieuses. Et voilà qu'une immortelle tout aussi étrange faisait l'objet d'une espèce de culte à la capitale. Ses adorateurs pensaient sans doute qu'elle portait chance.

— Ces messieurs auront bien vite fait de se lasser d'elle.

— Je n'en suis pas si sûre... répondit Mei Mei en étendant son autre jambe. On la dit capable d'utiliser les arts des immortels.

Perplexe, Mao Mao haussa un sourcil. Son aînée lui raconta qu'entre autres miracles, le bruit courait que cette inconnue était capable de lire dans les pensées et de transmuter les métaux.

La prudence était de mise face à ce genre d'histoires, souvent très efficaces sur les curieux aux bourses bien remplies. Si la jeune femme albinos avait commencé par présenter son spectacle sur de simples tréteaux, elle se produisait à présent dans le plus grand théâtre de la capitale.

Sa représentation n'étant donnée qu'une seule fois chaque soir, les hommes les plus fortunés de la ville s'y pressaient. Les courtisanes du quartier des plaisirs avaient même commencé à s'en plaindre : quand leurs clients revenaient enfin vers elles, ils leur rebattaient les oreilles avec la beauté incroyable de l'immortelle et ses pouvoirs inouïs.

De son côté, la perte de vingt pour cent de ses bénéfiques habitués donnait à la vieille grippe-sou des envies de frapper tout ce qu'elle croisait avec sa pipe – et souvent de toutes ses forces. Les maisons closes

ordinaires, qui brassaient le tout-venant, ne souffraient pas trop de la concurrence, mais pour un établissement luxueux comme le Palais vert-de-gris, il en allait autrement. Sa bonne santé dépendait de ses clients fortunés.

— Qui peut bien avoir envie de voir le même spectacle deux fois ? grommela Mao Mao.

— Oh, tu serais surprise, répondit Ukyo.

Ces derniers jours, l'intendant de la maison close s'occupait de Cho-u et de Sazen à plein temps. Il profitait d'un instant de répit avant qu'on allume les lanternes de la maison close. En guise de déjeuner tardif, il se délectait d'une brioche fourrée à la viande.

Mao Mao lui offrit du thé, qu'elle avait préparé à partir de feuilles déjà infusées. Ukyo la remercia, prit la tasse et but une gorgée.

— As-tu déjà entendu parler du *liandanshu* ?

— Pourquoi cette question ?

L'art du *liandanshu* avait pour ambition la fabrication d'un élixir de longue vie. Quand son père lui en avait parlé, ses yeux s'étaient mis à briller – pourtant, il l'avait mise en garde contre l'envie de jamais tenter l'expérience. La technique était réputée douteuse.

— Est-ce qu'elle prétend vraiment être immortelle ?

— Je n'en sais rien, mais elle a un physique atypique et à ce qu'on dit, elle peut lire dans les esprits.

— Tiens donc.

Sans doute avait-elle dévoilé les pensées secrètes de quelques hommes influents qui, sceptiques au début du spectacle, s'en étaient trouvés bouleversés lorsque ses révélations s'étaient vérifiées. D'abord terrifiés à l'idée d'être escroqués, ils basculaient vite dans la croyance, acceptant tout ce qu'on leur disait, y compris cette histoire d'immortalité.

C'est d'une bêtise sans nom.

Mao Mao connaissait certes un savant qui avait réussi à fabriquer un remède de résurrection, mais il lui avait fallu quantité d'essais. Et malgré

tout son talent – sa découverte était une véritable prouesse médicale –, il n'avait pas su éviter les effets secondaires.

L'herboriste serra les poings de frustration. Elle aurait tellement aimé posséder les connaissances du vieil homme, ne serait-ce que pour avoir davantage de solutions face à l'invasion annoncée des criquets pèlerins ! Malgré tout, se lamenter ne servait à rien. Il leur restait encore un peu de temps pour agir. Jinshi et son équipe se creusaient les méninges pour contrer la catastrophe qui se profilait. Seulement, les autres huiles de la cour semblaient prendre le problème à la légère.

Enfin, et surtout, l'histoire du *liandanshu* ennuyait Mao Mao.

— Vous êtes en train de me dire que cette femme attire le chaland en affirmant avoir trouvé l'élixir d'immortalité ?

— Je n'en sais pas plus. J'ai juste entendu les gardes du palais discuter entre eux, répondit Ukyo.

L'heure était venue d'allumer les lanternes. Il engloutit donc le reste de sa brioche, qu'il fit passer avec du thé.

— Puisque tu es si curieuse, pourquoi ne pas y aller toi-même ?

— Je refuse de payer autant pour voir si peu.

— Eh bien, tu n'as qu'à te faire inviter, rétorqua-t-il avec un clin d'œil, avant de s'éclipser.

Me faire inviter ? Par qui ? songea Mao Mao, agacée. *Qui a du temps à accorder à de telles inepties ?*

Quelques jours plus tard, un visiteur inattendu, escorté par Ukyo, se présenta chez la jeune herboriste.

— Je ne m'attendais pas à ce que ce soit lui qu'on envoie, lâcha l'intendant de la maison close, surpris.

Les derniers temps, il était souvent au Palais vert-de-gris afin de s'occuper des enfants la journée. Il laissa le nouveau venu en compagnie de Mao Mao afin de retourner à sa mission du moment.

— Moi non plus... renchérit-elle.

— Tu pourrais te montrer un peu moins grossière, répondit l'intéressé, un homme de petite taille.

Derrière ses lunettes rondes se cachaient des yeux rusés. Lahan – de la famille La, comme l'indiquait son nom – était tout à la fois le neveu et le fils adoptif de l'excentrique stratège. Il venait inviter la jeune fille au spectacle de l'immortelle. Et il n'était pas seul : il avait apporté avec lui de la compagnie, ainsi que son sempiternel boulier.

— J'ignorais que vous vous intéressiez au théâtre, lança l'herboriste en lui proposant, pour la forme, un thé à base de feuilles déjà infusées.

— Comment ne pas être intrigué, quand le reste du monde n'a plus que ça à la bouche ? rétorqua-t-il en soulevant ses lunettes.

Mao Mao n'avait jamais vu le jeune homme qui se tenait aux côtés de Lahan. La vingtaine bien sonnée, il souriait, ce qui soulignait encore plus l'harmonie de ses traits fins. Mao Mao lui adressa un signe de tête poli, puis se tourna vers le fonctionnaire qui reprit :

— On dit que cette femme albinos est une vraie déesse.

Mais Lahan se moquait bien des jolies choses. À la différence des autres, il voyait la beauté dans les séries de chiffres. Décidément, l'excentricité était la marque de fabrique de cette famille.

— Et donc, pourquoi m'avoir invitée ?

— Je suis sûr que cette histoire t'intrigue.

Difficile de le contredire. Mais que gagnait-il, lui, à la faire venir au spectacle ? Mao Mao jeta des coups d'œil nerveux autour d'elle.

— Si c'est mon père que tu cherches, il n'est pas là. Et il n'est pas convié non plus à la représentation de l'albinos.

L'herboriste se demandait s'il n'avait pas prévu de la manipuler pour amadouer l'excentrique stratège.

— Vraiment ?

— Il a envoyé un subordonné à sa place, dit Lahan en fixant son compagnon.

Elle ne put s'empêcher de grimacer.

— Ne me regardez pas comme ça, lança l'intéressé, blessé dans son orgueil. Je travaille pour La... pour le stratège. Je me nomme Likuson.

Sur le point d'appeler Lacan par son véritable nom, il s'était ravisé en voyant l'expression dégoûtée de l'apothicaire. Quand il constata qu'elle s'était radoucie, il poussa un soupir de soulagement.

— Et moi Mao Mao.

— J'ai entendu parler de vous.

Blasée, elle dévisagea son cousin. Pourquoi l'excentrique au monocle avait-il demandé à un subordonné d'assister au spectacle au lieu de se déplacer lui-même ? Lahan sembla comprendre les interrogations de l'herboriste et haussa les épaules, en signe d'impuissance.

— Je crois que mon père ne sortira pas de chez lui avant un petit moment.

La remarque paraissait lourde de sens, mais la jeune fille préféra ne pas creuser la question.

— Ah... se contenta-t-elle de répondre. Je ne sais toujours pas pourquoi tu souhaites m'inviter, soit dit en passant.

Il était trop calculateur pour que sa proposition soit désintéressée. Et à ce qu'elle savait de lui, question avarice, il rivalisait sans peine avec la vieille grippe-sou.

— Une délégation de l'ouest ne va pas tarder à venir à la cour. Nous envisageons d'inviter la troupe à se produire.

— D'accord...

— Il y aura des femmes parmi les invités. Je voudrais l'avis d'une représentante de la gent féminine, expliqua-t-il.

— N'importe quoi, répliqua Mao Mao.

Certes, Likuson était présent, mais il ne s'agissait que d'un subordonné de l'homme au monocle. Soigner ses manières devant lui était le cadet de ses soucis.

Lahan écarta de nouveau les bras, dans un geste étudié – une vision tout à fait horripilante. Il avait clairement inventé un prétexte pour tester l’herboriste.

— En réalité... reprit Likuson, à la fois ennuyé et indécis sur la marche à suivre. Mon supérieur, le stratège, a laissé entendre que la troupe avait éveillé sa curiosité... C’est tout.

Il avait pris la remarque au sérieux et commencé à enquêter. Pourtant, les paroles de Lacan ne reposaient sur aucun fondement : seul l’instinct du jeune homme l’avait poussé à creuser le sujet. De potin en confidence, il avait fini par entendre une rumeur assez inquiétante, qu’il leur raconta, la mine énigmatique.

Espérons que cette affaire ne soit pas une nouvelle source d’ennuis... songea Mao Mao en enfilant une veste rembourrée. De plutôt bonne qualité, elle faisait partie des vêtements qu’elle avait achetés sans déboursier un sou. La couleur était plus vive qu’elle ne l’aurait souhaité, mais elle n’allait pas refuser un manteau gratuit ni s’empêcher de le porter. Bien protégée du froid, elle sortit de chez elle pour monter dans la calèche.

Il faisait déjà nuit. De gros flocons voletaient dans l’air. Mao Mao savait que si Cho-u apprenait où elle se rendait, il ferait des pieds et des mains pour l’accompagner. Elle avait donc confié à Ukyo la mission de le faire dîner en son absence.

— Quand vous voudrez, lui dit Likuson en ouvrant la porte de la voiture.

À croire qu’il escortait une princesse.

Lahan était déjà assis à l’intérieur. Une autre paire de lunettes que celles habituelles trônait sur son nez. Se sentait-il d’humeur festive ?

Le sous-fifre prit place à côté de lui. Enfin, le conducteur fit claquer les rênes.

Le théâtre où « l’immortelle » se produisait était situé dans la zone orientale du centre de la capitale, à proximité des demeures luxueuses. Le

quartier avait la réputation d'être le plus prospère de la ville : les échoppes y étaient nombreuses.

Le plus souvent, la salle de spectacle accueillait des troupes entières. Qu'une femme seule, immortelle ou non, loue les lieux pour s'y produire était assez exceptionnel pour le souligner.

J'en connais une qui a la cote...

Son nom, Pai Niang Niang, faisait référence à son apparence. Il signifiait « la blanche demoiselle ». De l'avis de Mao Mao, l'expression était un peu grandiloquente pour une simple saltimbanque.

Lorsque le petit groupe descendit de la calèche, ils virent qu'une longue file d'attente s'était déjà formée devant l'édifice. Un homme faisait entrer les spectateurs au compte-gouttes, en échange de leur argent.

— Qu'est-ce qui se passe ? laissa échapper la jeune herboriste.

Le public était particulièrement bien vêtu, avec un détail étrange : presque tous portaient un masque ou un voile. Rares étaient ceux qui avaient le visage découvert.

Lahan posa une légère étoffe sur la tête de l'apothicaire. Lui et Likuson, de même que le garde qui les accompagnait, dissimulèrent une bonne partie de leur visage sous un masque.

— C'est la coutume, mais aussi un bon prétexte pour faire semblant de ne reconnaître personne.

Les riches et les huiles craignaient peut-être d'être aperçus en train de prendre du bon temps... Il était néanmoins possible que l'accessoire participe aussi à l'atmosphère festive, qu'il permette aux spectateurs de se plonger dans cette ambiance mystérieuse.

Je suis sûre qu'elle a des mécènes pour se produire ici.

En effet, le prix de l'entrée ne pouvait couvrir à lui seul les frais de location d'un théâtre aussi fastueux. Les troupes de comédiens bénéficiaient souvent d'aides financières – ce devait également être le cas de l'immortelle, d'autant plus qu'elle était seule. Lahan pensait sûrement la

même chose : il balayait du regard les environs. Elle pouvait s’imaginer son boulier mental s’activer à toute vitesse.

Située au fond du théâtre, la scène était entourée de quelques dizaines de tables. La salle était conçue pour que le public puisse aussi profiter du spectacle depuis l’étage. En tout, l’espace pouvait accueillir une centaine de personnes à chaque représentation.

À la cour intérieure, certains bâtiments avaient été pensés pour accueillir davantage de monde, mais le grand théâtre de la capitale permettait à tout un chacun de disposer d’une bonne vue sur la scène. Par ailleurs, les piliers et les poutres étaient décorés de gravures aux jolis motifs très délicats. Une grande lanterne pendait du plafond, offrant assez de luminosité pour avancer dans la pénombre.

Mao Mao et ses acolytes s’assirent à deux rangées de la scène, sur la gauche, à une table pour quatre. Juste devant eux, une jeune fille servait un homme corpulent.

— Les sièges au centre sont très demandés. Ça se ressent sur les prix... lâcha Lahan, sans cacher son mécontentement.

Leurs propres places n’étaient certainement pas bon marché non plus, mais les radins de son espèce vivaient souvent mal le fait de déboursier une telle somme.

— On aurait sans doute pu s’installer un peu plus loin, lança Likuson.

En effet, il était facile de s’imaginer le statut social ou l’aisance financière des spectateurs assis à de bonnes places. L’homme qui trônait au milieu du parterre était sûrement richissime. Mao Mao se rappelait avoir vu un marchand se pavaner dans le quartier des plaisirs, ces derniers temps – c’était peut-être lui.

À peine furent-ils assis que des jeunes femmes, tout sourire, vinrent leur servir boissons et gâteaux. L’herboriste trouva cette association curieuse. Elle renifla son verre.

— C’est de l’alcool. Tu n’en veux pas ? lui demanda Lahan.

Elle appréciait les boissons alcoolisées, mais préférait garder les idées claires afin de voir la fameuse Pai Niang Niang à l'œuvre.

— Plus tard, peut-être. Mais je peux goûter, si tu insistes.

— Non, non.

Lahan reposa son verre. Il tenait aussi bien l'alcool que son père. Likuson n'y toucha pas non plus.

— Vous ne buvez pas ? s'enquit Mao Mao, assise auprès de lui.

— Je ne veux pas être le seul à me laisser aller.

Le garde du corps, bien entendu, ne consommerait pas une goutte d'alcool. Il avait l'air déçu, à en croire la moue, bien visible, malgré son masque, qui lui déformait les lèvres.

Le breuvage était de qualité – un coup d'œil circulaire dans la salle suffisait pour s'en convaincre. On mangeait aussi les gâteaux allègrement. En fin de compte, le mélange des deux avait été pensé avec soin. Mao Mao se dit que Likuson n'avait pas besoin de se montrer si prévenant, puis reporta son regard sur la scène.

Une brume blanche se répandit dans la salle obscure. Au son du gong, l'immortelle s'avança sur les planches, tel un rayon de lune. La peau diaphane, elle portait une tenue immaculée et ses cheveux incolores cascadaient dans son dos, libres de toute attache. Ses lèvres et ses yeux rouges offraient un contraste saisissant avec cette blancheur absolue.

Le chant du gong continuait à se réverbérer dans la salle. Pai Niang Niang alla se placer au centre de la scène, où on avait installé un joli bureau. Elle s'empara de la feuille de papier qui y avait été posée, sur laquelle figurait un plan du théâtre.

Un homme, lui aussi vêtu de blanc, vint la rejoindre. Hormis ses cheveux noirs, sa tenue était assortie à la blanche demoiselle, laissant supposer qu'il s'agissait de son assistant. Il lui prit le plan des mains pour l'accrocher sur une cloison du décor. Puis il s'éloigna et lança un poignard vers la feuille. L'arme transperça le papier et se ficha dans le mur, construit

dans une matière assez souple pour que la lame puisse s'y planter sans rencontrer de résistance.

— Qui sont les spectateurs installés à cette place ? demanda l'assistant.

Le plan était troué à un endroit précis : la deuxième rangée, à gauche de la scène. Là où le groupe de Mao Mao se trouvait.

— Je crois que c'est nous, chuchota Lahan.

— Oui, ça ne fait aucun doute, ajouta l'herboriste.

— Que fait-on ?

— Aucune idée.

Le passionné de chiffres se moquait de ce genre d'attraction. Quant à Likuson, il n'avait pas vraiment l'allure d'un joyeux luron. Le garde, présent seulement pour veiller à leur sécurité, ne broncha pas.

— Tu n'as qu'à y aller, lança Lahan à Mao Mao en la pointant du doigt. C'est le moment ou jamais de voir cette immortelle de plus près.

D'abord hésitante, la jeune fille finit par reconnaître que l'idée n'était pas mauvaise. C'était en effet l'occasion rêvée.

— Très bien, dit-elle avant de monter sur scène.

Sous la lumière vacillante de la lanterne, Pai Niang Niang semblait presque luire. Sa peau translucide laissait entrevoir ses veines. Clairement, il ne s'agissait pas d'un simple déguisement à base de poudre blanche.

— Écrivez le chiffre de votre choix, je vous prie, murmura-t-elle d'une voix feutrée.

L'assistant répétait ses paroles, comme pour s'assurer que tout le public entende bien.

— Faites en sorte que je ne puisse pas le lire, puis pliez le papier en tout petit, afin que personne ne puisse voir votre écriture.

La blanche demoiselle et son assistant se retournèrent pour laisser faire Mao Mao, qui écrivit avec le pinceau qu'on lui avait fourni. Les poils avaient été abondamment imbibés d'encre, si bien qu'il s'avérait délicat de s'en servir. La sensation sur le papier n'était pas très plaisante, presque

rugueuse. Elle en conclut que l'encre choisie était de qualité médiocre. Un sous-main avait été installé afin d'éviter les taches sur le bureau.

Ce pinceau n'avait pas besoin d'une telle quantité d'encre...

Une fois son chiffre écrit, elle plia la feuille en tout petit.

— Ça y est.

Pai Niang Niang et son assistant lui firent à nouveau face. Ensuite, l'homme alla ranger le bureau dans les coulisses, avant de pousser un chariot cahotant sur la scène, sur lequel se trouvait une boîte. Plusieurs tubes étranges étaient alignés au fond. L'herboriste en dénombra cent, organisés en rangées et colonnes de dix.

— Insérez votre papier dans l'un des tubes, s'il vous plaît, indiqua la blanche demoiselle.

Son assistant et elle lui tournèrent le dos une seconde fois, ce dont ils auraient aussi bien pu s'abstenir : les tubes n'étaient pas visibles depuis la scène ou le parterre.

Mao Mao dut à nouveau plier son petit bout de papier afin de le glisser dans l'un des tubes. Malgré la souplesse de la feuille, les cylindres étaient si étroits qu'elle eut du mal à l'y faire entrer. Enfin, elle réussit à l'enfoncer. L'en retirer ne serait pas une mince affaire...

Quand l'herboriste en eut fini, elle plaça un voile fin sur la boîte pour être sûre qu'on n'en voyait plus le contenu. L'assistant vint chercher le dispositif qu'il alla poser sur un autre bureau, situé dans un coin de la scène. L'étoffe fine et légère qui recouvrait l'ensemble s'agita pendant qu'il le transportait.

— Tout est prêt, lança-t-il à Pai Niang Niang.

Au même moment, le gong résonna. Les yeux de Mao Mao s'écarquillèrent de surprise. Par chance, elle portait toujours son voile : personne ne serait témoin de sa réaction.

Un grand sourire aux lèvres, la blanche demoiselle attendait, le bras levé devant elle, paume ouverte. Mao Mao comprit ce qui était attendu

d'elle et tendit donc la main en retour pour sentir des doigts froids se refermer sur son poignet. Une cloche se mit à sonner. L'artiste plongea le regard dans celui de l'herboriste.

Comme l'avait supposé Mao Mao, l'immortelle souffrait d'une mauvaise vue – ce que confirmaient ses iris parfois agités de mouvements inhabituels et dénués de toute pigmentation. Son affection lui causait à n'en point douter bien des tracas, au quotidien.

La pauvre...

— Sept ! Vous avez choisi le chiffre sept ! lança soudain Pai Niang Niang.

— Oui, finit par admettre l'apothicaire, après un temps de stupeur.

Les lèvres écarlates de la femme albinos s'étirèrent en un sourire satisfait. Son apparence évoquait beaucoup dans l'esprit de Mao Mao le serpent blanc aux yeux rouges qu'elle avait attrapé quand elle était enfant.

Lorsqu'elle avait voulu le faire griller, à la manière des anguilles, son père s'était mis dans tous ses états. Il avait argué que le reptile était envoyé par les dieux et qu'il était hors de question de le manger. Mao Mao refusait de croire à ce genre de mythes. Elle savait que la peau laiteuse du reptile n'avait aucun rapport avec les dieux, et tout à voir avec la science. Au grand dam de la jeune fille, Luomen s'entêtait parfois dans des croyances insensées.

Sur le point d'être engloutie par les grandes billes rouges qui servaient d'yeux à Pai Niang Niang, l'herboriste entendit un nouveau coup de gong.

Étrangement, Mao Mao avait commencé à avoir chaud, ainsi que mal à la tête. La fumée blanche qui enveloppait la scène y était peut-être pour quelque chose. Elle sentit une sorte de moustique bourdonner à son oreille, ce qui l'irrita profondément.

— Troisième rangée en partant du haut, deuxième colonne en partant de la gauche, précisa la blanche demoiselle.

L'herboriste se figea.

— Alors ?

L'assistant souleva le voile, puis montra l'intérieur de la boîte aux spectateurs. Il s'empara du tube que Pai Niang Niang avait indiqué et y glissa un fin bâtonnet. La feuille que Mao Mao avait insérée dans le cylindre en sortit. L'homme déplia le petit bout de papier sur lequel elle avait écrit le chiffre sept. C'était bel et bien son écriture.

Tout en tentant de comprendre ce qui venait de se produire, Mao Mao rejoignit son siège, sous les acclamations. L'alcool qui coulait dans les veines des spectateurs favorisait sans aucun doute l'allégresse générale.

Lahan, Likuson et le garde, pour leur part, attendaient sagement le retour de l'herboriste à leur table.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit le fils du stratège, soudain très intéressé.

— Bonne question, répondit-elle.

— On ne t'aurait pas glissé une petite pièce, à tout hasard ?

— Je ne suis pas comme toi.

— Jamais je ne me laisserais soudoyer. Ce serait indécent.

On pouvait donc aimer l'argent et conserver un certain sens moral ? C'était à n'y rien comprendre. Likuson, pour sa part, semblait passer un bon moment, en fin de compte.

— On ne m'a rien donné du tout, insista l'herboriste en montrant ses mains.

Elle alla même jusqu'à rouler ses manches afin de le prouver.

— Quelqu'un a peut-être pu te voir écrire ? continua Lahan.

— Je ne pense pas.

Sur scène, elle avait été seule avec Pai Niang Niang et son assistant. Ils ne l'avaient pas vue écrire, et puisqu'elle avait placé elle-même le voile sur la boîte, il leur était impossible de savoir quel tube elle avait choisi.

Se pourrait-il que...

Mao Mao inspecta l'ensemble de la salle. De petits pompons rouges étaient suspendus à l'immense lanterne qui pendait du plafond.

Un miroir aurait pu permettre au duo de lire ce qu'elle avait inscrit sur le papier, mais accrocher ce genre d'accessoire au plafond était loin d'être facile. De plus, c'était un objet encore rare. La fumée et la pénombre qui régnaient dans les lieux auraient de toute façon obscurci la glace, et qu'elle soit d'une qualité supérieure ou en simple bronze n'y aurait rien changé. Enfin, Pai Niang Niang avait une mauvaise vue. Selon les estimations de Mao Mao, à plus d'un *shaku* de distance, la vision de la blanche demoiselle devait se brouiller.

La jeune herboriste s'aperçut que le numéro suivant avait déjà commencé. Un autre bureau avait été installé sur scène, avec divers accessoires posés dessus.

Munie d'une paire de baguettes, l'immortelle saisit un petit objet métallique, ainsi qu'une sorte d'assiette. Son assistant les lui prit et les disposa sur un plateau, qu'il promena ensuite parmi les spectateurs des premiers rangs. Le disque métallique n'était rien d'autre que du bronze poli. Le plat était, lui, assez profond pour que le liquide à l'intérieur ne déborde pas.

L'aide de l'immortelle ne prit pas la peine de monter jusqu'au balcon, par manque de temps, et des cris mécontents se firent entendre. Mao Mao trouvait leur réaction excessive : après tout, ils avaient opté pour les places les moins chères.

Une fois son assistant revenu sur scène, Pai Niang Niang récupéra les accessoires. Elle déposa le morceau de métal dans l'assiette, qu'elle plaça sur un feu préparé sans que le public s'en aperçoive. Elle récita une espèce d'incantation avant de se mettre à danser. Dans la salle obscure et enfumée, son corps luisait.

Sa danse terminée, la blanche demoiselle retira le morceau de métal des braises avec ses baguettes.

Tiens, la couleur a changé.

La teinte rougeâtre du bronze avait pris un aspect métallique étincelant. Des exclamations de ravissement s'élevèrent d'un peu partout dans la salle.

— Elle a transformé le bronze en argent ! lança quelqu'un.

— Vraiment ?

Les spectateurs les plus éloignés de la scène ne voyaient rien, mais tentaient de se rapprocher, contaminés par l'engouement général. Certains essayaient même de monter sur scène, mais des gardes étaient là pour les repousser.

Pai Niang Niang plongea le morceau de métal dans un liquide inconnu, puis l'essuya avec un chiffon. Elle le plaça ensuite directement dans le feu.

Les clameurs s'intensifièrent.

— L'argent est devenu de l'or !

La pièce métallique s'était en effet parée de reflets dorés. L'immortelle l'attrapa avec ses baguettes, l'agita pour la faire refroidir, puis la posa sur l'assiette. Son assistant la fit tourner afin que tout le monde puisse admirer le plaqué or.

— Et ça, tu peux l'expliquer ? s'enquit Lahan en essuyant ses lunettes.

— Oui, mais plus tard. Pour le moment, profitons du spectacle, répondit Mao Mao, un petit sourire aux lèvres et les yeux brillants d'enthousiasme.

La représentation la captivait, au point de ne pas vouloir en perdre une miette. En s'adressant à Lahan, sa voix avait pris les inflexions du quartier des plaisirs. Likuson avait peut-être été surpris de l'entendre s'exprimer de la sorte, mais il travaillait pour un maître excentrique. Il en avait sans doute vu d'autres. Et puis elle avait mieux à faire que de penser à lui.

Tout ceci est fascinant.

Elle était si intriguée par les techniques originales qui étaient employées qu'elle en oubliait presque de cligner des yeux. Elle se moquait bien que cette femme soit ou non une immortelle, seul ce spectacle remarquable importait à présent.

Pai Niang Niang enchaîna quelques autres numéros tout aussi fascinants. Elle plaça une pierre mouillée sur une feuille de papier et récita des incantations. Peu après, l'ensemble prenait feu.

Des papillons apparurent, sortis de nulle part, avant de s'enflammer en plein vol, puis d'être réduits en cendres. À chaque nouvelle mise en scène, les spectateurs poussaient des exclamations de joie. Puis la représentation arriva à son terme. La blanche demoiselle fit apparaître un liquide argenté scintillant, qui en lui-même captiva déjà le public. Il ne s'attendait pas à voir l'immortelle y plonger une coupe, ni qu'elle la porte ensuite à ses lèvres pour boire.

Abasourdie, Mao Mao se tenait à sa chaise, prête à bondir. Heureusement, elle trouva la force de se maîtriser. Son attention était rivée sur Pai Niang Niang.

— J'espère que vous avez passé une bonne soirée, conclut l'immortelle avant de quitter la scène, le sourire aux lèvres.

L'effervescence de la salle ne retombait pas. Les spectateurs continuaient à bavarder gaiement de ce qu'ils venaient de voir. Certains regards flamboyaient, d'autres étaient tournés vers la scène et l'objet de culte que la femme toute de blanc vêtue représentait pour eux.

L'attitude de Mao Mao et de ses acolytes tranchait avec l'ambiance survoltée de la salle – le fait qu'ils n'aient pas bu une goutte d'alcool pouvait expliquer ce décalage.

— C'était vraiment quelque chose, lança Likuson.

Il tendit la main pour attraper son verre, mais l'apothicaire l'arrêta net dans son élan. Il la regarda, incrédule.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'herboriste s'empara du verre qui se trouvait juste devant elle. Elle renifla la boisson, avant d'en verser une goutte sur sa peau. Elle observa la réaction puis lécha le liquide du bout de la langue.

— Hmm... C'est mélangé avec autre chose, mais ça n'est pas empoisonné. Pourtant...

Le breuvage, qui contenait très peu d'alcool, était aussi facile à boire qu'un jus de fruits, mais elle y détectait une autre saveur, moins commune. Divers ingrédients – dont du sel – entraient dans la composition de la boisson. Malgré tout, elle restait forte, et c'était tout ce que la jeune fille pouvait en déduire pour le moment.

Allez, réfléchis...

La lanterne au plafond qui vacillait, l'obscurité de la salle, l'étrange fumée, l'immortelle fantomatique... Tout était fait pour donner l'impression d'assister à un spectacle surnaturel. Comment ne pas croire aveuglément aux rumeurs ? En tout cas, une grande majorité du public était convaincue par cette représentation. Intriguée, Mao Mao reprit une gorgée de la boisson.

Je mettrais ma main à couper qu'il y a du sel là-dedans. J'aurais préféré qu'ils évitent de... Ah !

Elle venait tout à coup de comprendre. Elle trempa un doigt dans son verre, qu'elle fit ensuite glisser sur la table, comme si elle écrivait à l'encre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Lahan.

— C'était donc ça, répondit Mao Mao, regardant autour d'elle.

Je le savais !

Elle regretta de n'avoir pas inspecté la scène de plus près lorsqu'elle y était allée. Elle avait manqué sa chance de récolter des indices.

La fumée y était plus dense qu'ailleurs, il faisait chaud, elle avait eu mal à la tête et des difficultés à garder les idées claires, ce qui avait éveillé ses soupçons.

D'ailleurs, cette fumée...

Était-ce de la vapeur d'eau, envoyée depuis l'autre côté de la scène ? Si c'était le cas, qu'elle ait eu chaud n'était pas surprenant. Mais il y avait

aussi les migraines, et l'impression qu'un moustique bourdonnait à ses oreilles. Comment expliquer toutes ces sensations ?

Elle touchait la solution du doigt quand elle vit Pai Niang Niang apparaître au fond de la pièce. Mao Mao mit deux doigts à la bouche et souffla.

— Il y a des manières plus élégantes de se faire remarquer, tu sais, protesta Lahan, le regard réprobateur.

Elle n'avait pas sifflé très fort et avec le vacarme que faisait le public, on n'avait pas dû l'entendre bien loin. Pourtant, l'immortelle avait sursauté. Elle jetait à présent des coups d'œil nerveux autour d'elle.

Ça y est, j'ai compris.

L'apothicaire sourit, puis dévora ses gâteaux.

Il faisait frais à l'extérieur du théâtre. Mao Mao aurait préféré qu'ils attendent d'être de retour au Palais vert-de-gris pour donner ses impressions, mais Lahan et Likuson trépignaient d'impatience. Leur petit groupe s'arrêta dans un restaurant pour discuter. L'établissement n'était pas spécialement bon marché. Le fils du stratège n'en était pas ravi, mais l'herboriste ignora ses geignements. Le serveur les invita à entrer puis les installa autour d'une table ronde. Elle choisit les plats recommandés, qu'elle agrémenta d'une bonne bouteille d'alcool.

— Connais-tu le concept de « retenue » ? maugréa Lahan.

— Ce n'est pas moi qui ai les poches bien remplies, rétorqua Mao Mao.

— On est sur la paille, depuis cet achat très onéreux de l'an passé...

Elle savait très bien de quoi il parlait, puisque la transaction s'était effectuée avec le Palais vert-de-gris.

L'apothicaire entreprit d'abord d'expliquer ce changement du bronze en argent, puis en or.

— C'est très proche de ce qu'on appelle la transmutation.

Ou, pour employer un terme plus répandu, du *liandanshu*. La transmutation en était une sous-catégorie qui avait pour but de transformer

les métaux ordinaires en matières précieuses. La fabrication de la poudre à canon utilisait d'ailleurs les mêmes techniques. Le *liandanshu* avait pour véritable but d'allonger l'espérance de vie. Malheureusement, le charlatanisme gangrenait la discipline. On racontait encore l'histoire d'un empereur qui, à force de courir après l'immortalité à l'aide de méthodes fallacieuses, avait fini par trouver la mort.

Certes, les deux techniques avaient des points communs, mais...

— À mon avis, ça ressemble plus à ce qu'on appelle de l'alchimie en Occident, expliqua Mao Mao.

— En Occident ? s'étonna Likuson.

— Oui.

Elle s'était, jusqu'à présent, efforcée de s'adresser au subordonné du stratège de la même manière qu'à un membre de la noblesse – ce qui avait peut-être pu paraître curieux à Lahan –, mais elle songea qu'elle n'avait plus besoin de traiter le jeune homme avec tant d'égard désormais.

— Mon père m'en avait déjà parlé, mais c'est la première fois que j'assiste moi-même à ce phénomène. Le bronze ne peut pas se transformer en argent ou en or. Le morceau de métal devait être recouvert d'un placage. La chaleur du feu a permis de la faire fondre et de passer d'une couleur à l'autre.

Mao Mao avait toujours voulu en faire l'expérience, mais Luomen ne lui avait jamais dit quels matériaux utiliser. Et quand bien même il lui aurait enseigné la méthode, ce genre d'ingrédients ne se trouvait pas dans les tiroirs d'une apothicairerie.

— Un placage ? Qu'est-ce que c'est ? voulut savoir Likuson.

— C'est une technique qui consiste à entourer une pièce de métal d'une matière plus précieuse, répondit l'herboriste.

Débordante d'enthousiasme, elle faisait tourner une cuillère entre ses doigts. Ses yeux brillaient de ferveur.

— Si vous souhaitez en savoir plus, demandez à mon père, poursuivit-elle. D'ailleurs, n'hésitez pas à me transmettre... Non, transmettez-moi absolument tout ce qu'il vous dira.

En ce qui concernait le papier qui s'était enflammé comme par magie, le tour fonctionnait grâce à des matériaux issus des mêmes techniques. Si l'on partait du principe que les papillons étaient eux aussi en papier, l'explication était la même.

Tous les spectateurs avaient eu la vision brouillée par la fumée, sans compter qu'ils avaient consommé une boisson qui les avait enivrés. Même le groupe de Mao Mao, le seul à n'avoir pas touché à l'alcool, s'était laissé avoir par les tours de Pai Niang Niang.

D'ailleurs, le papier employé pour confectionner les papillons offrait beaucoup de similitudes avec un matériau utilisé dans un art originaire d'une île orientale. Il était fin, de bonne qualité et facile à découper sans l'endommager.

— Comment expliques-tu, dans ce cas, qu'elle ait pu lire dans tes pensées ? demanda Lahan, toujours perplexe.

— Eh bien... réfléchit Mao Mao.

L'herboriste cherchait comment lui expliquer le tour avec des mots simples quand le serveur arriva, leurs entrées en mains – des bols de soupe, plus précisément. Il tombait à point nommé.

Voilà qui devrait faire l'affaire.

Elle plongea une cuillère dans le liquide.

— Donne-moi du papier, dit-elle.

— On joue les petits chefs ? cingla Lahan, de plus en plus mécontent.

Il sortit malgré tout une feuille de sa manche. La jeune fille s'en saisit, puis dessina dessus des gribouillis enfantins du bout de la cuillère humide. Elle l'agita ensuite pour la faire sécher. Ce qu'elle avait écrit n'était déjà plus visible.

— Alors ? demanda Mao Mao.

— Les endroits que tu as mouillés ont rétréci, on dirait, répondit Lahan.

— Je ne parle pas de ça.

— Fais preuve d'un peu plus de respect envers ton frère, veux-tu ?

Dans ses rêves...

— Quel est le rapport avec le spectacle ? s'enquit Likuson.

— J'y viens.

Mao Mao approcha le papier désormais sec de la lanterne accrochée au mur. Après avoir délicatement retiré l'abat-jour, elle tint la feuille à côté de la flamme.

Lahan et Likuson en furent abasourdis. Enfin, ils saisissaient ! Décidément, la vivacité d'esprit n'était pas l'une de leurs principales qualités. Jinshi et Gaoshun auraient compris bien plus vite. La chaleur de la flamme avait fait réagir le papier aux endroits où la soupe l'avait mouillé.

— Est-ce que vous avez compris, maintenant ?

— Mais quel est le rapport avec son don pour lire dans les pensées ? s'impatienta Lahan.

Mao Mao lui fourra la cuillère dans la bouche.

— Quel goût a la soupe ?

— Je sens du bouillon de poisson, et c'est salé.

— Donc, il y a du sel.

— Et alors ?

Et alors : l'encre épaisse et granuleuse qu'on lui avait fait utiliser durant le numéro contenait elle aussi du sel. Pas étonnant qu'il ait été si désagréable d'écrire avec.

— L'encre en contenait, elle aussi. Quand le sel est bien dilué, on ne le voit même pas, comme dans la soupe. Mais pas de doute possible sur sa présence, conclut l'herboriste.

En l'approchant d'une flamme, on s'apercevait très vite que le liquide n'était pas vraiment aqueux.

— Elle aurait donc chauffé le papier ? Mais comment ? s'enquit Lahan.

— Il existe plusieurs moyens de procéder...

Sur le bureau, on avait placé un sous-main noir sous le papier. L'encre, qui imbibait généreusement le pinceau, avait pu dégorger dessus et révéler ce qui était écrit.

Lahan observa la feuille roussie. Il traça les contours du gribouillis du bout du doigt.

— C'est donc ce qui s'est passé...

— Oui, je pense. Je reste sur la théorie qu'il s'agissait de sel dans l'encre.

D'ailleurs, n'importe quel ingrédient laissant un résidu, une fois sec, aurait fait l'affaire – il n'en restait pas moins qu'il était facile d'imaginer qu'on ait bel et bien utilisé du sel dans cette supercherie. Tandis que Mao Mao s'en servait pour écrire son chiffre sur le papier, fin et souple, le buvard l'avait absorbé. Il ne restait plus qu'à laisser sécher la feuille pour faire apparaître l'excédent de sel. Les particules blanches, contrastant sur le sous-main noir, suffisaient pour deviner le numéro qui avait été choisi.

— D'accord... dit Likuson en tapant dans ses mains. Mais alors, comment a-t-elle su dans quel tube tu as inséré le papier ?

— Ah, eh bien...

Mao Mao déchira en trois endroits le papier que lui avait donné Lahan, qu'elle plia ensuite en deux. Elle le posa contre sa bouche, plaça ses doigts de chaque côté pour le maintenir, puis souffla dedans, ce qui produisit un petit bruit strident.

— J'imagine que vous connaissez le principe d'une flûte ? demanda-t-elle à ses compagnons.

— Il faut souffler dedans pour produire un son.

— Et pour changer de note ?

— On modifie le nombre de trous par où l'air passe, non ? C'est logique, dit Lahan.

Dans ce cas, il aurait déjà dû comprendre. Enfin, peut-être pas. Après tout, il n'avait pas vu les caractéristiques du tube dans lequel elle avait enfoncé le papier.

— Imaginons que les cylindres agissent comme les trous d'une flûte...

— Je n'ai rien remarqué pendant le spectacle...

Au théâtre, on avait beaucoup entendu vibrer le gong et tinter la clochette. Cependant, un autre son, presque indétectable, était aussi présent à ce moment-là.

— Quand je me suis retrouvée sur scène, j'ai eu très mal à la tête. À cause d'un bruit très aigu et difficile à percevoir.

Un son plutôt douloureux, d'ailleurs. Même si elle ne l'avait pas discerné distinctement, il avait fait naître un certain inconfort en elle.

— Un bruit aigu, dis-tu ?

— Oui, répondit l'apothicaire avant de souffler dans le trou du papier. Est-ce que tu as entendu ?

— Oui.

— Et là ?

Elle souffla pour produire un son encore plus aigu, le même que lorsqu'elle s'était retrouvée piégée dans la grotte avec Jinshi et qui avait attiré l'attention du chien de Lihaku. Lahan restait impassible, Likuson semblait perplexe et le garde plissait les yeux de confusion.

— J'ai entendu, confirma le premier.

— Moi aussi... Enfin, je crois, lança le deuxième.

— Je n'ai rien entendu, déclara le troisième après réflexion, car il ignorait s'il avait le droit de participer à la conversation.

Le pauvre homme devait se sentir bien seul.

— Il n'y a rien d'anormal. En vieillissant, il devient plus difficile de percevoir les bruits aigus, le rassura la jeune fille.

Le garde approchait en effet de la quarantaine. L'information semblait le bouleverser. D'ailleurs, l'expression de son visage rappelait Gaoshun à

Mao Mao. Tous les hommes de cette tranche d'âge réagissaient-ils de la même manière ?

— L'échelle des sons que l'on peut entendre varie aussi d'une personne à l'autre, poursuit l'apothicaire. À mon avis, cette immortelle a l'ouïe très sensible.

Dans une même génération, certains voyaient parfaitement et d'autres très mal. Il en allait de même pour l'ouïe. Par ailleurs, on semblait tenir pour acquis que les personnes avec une mauvaise vue développaient une très bonne oreille pour compenser, mais c'était là une théorie qui n'avait pas été vérifiée.

Pai Niang Niang avait perçu le sifflement de Mao Mao au milieu du brouhaha, et ce d'assez loin. Elle s'entraînait certainement à discerner les sons au quotidien. Le souvenir du chien qui accompagnait Lihaku lors des événements au pavillon de montagne lui revint en mémoire.

D'autre part, aucune flûte n'était présente dans le spectacle de la blanche demoiselle. Cet instrument pouvait se jouer en le tenant à la verticale ou à l'horizontale, selon les modèles. En fonction des trous que l'on fermait ou non, les flûtes pouvaient produire des notes plus ou moins aiguës. La centaine de tubes dans la boîte pouvaient très bien agir de la même façon. Quand Mao Mao avait dû batailler pour insérer son papier dans l'un des cylindres, c'était comme si elle avait bouché l'un des trous d'un instrument.

— Tu la penses capable de différencier le son de cent tuyaux différents ? demanda Lahan. D'ailleurs, si cette boîte fonctionne comme une flûte, comment a-t-on pu souffler à l'intérieur ?

— Elle a utilisé une méthode infallible.

Le gong et la clochette servaient de signaux. Ensuite, on soufflait dix fois dans les tuyaux de la boîte : puisqu'un voile la recouvrait, l'assistant pouvait agir en toute discrétion. Il existait sûrement un système pour

envoyer de l'air dans la boîte sans se faire voir du public. Et puis, il était inutile de retenir cent sons. Dix suffisaient.

— Quant à la manière de faire... Eh bien, la fumée servait à ça, conclut Mao Mao.

La brume venait forcément de quelque part. Il était fort possible qu'elle ait été produite sous le bureau. Le public, concentré sur le spectacle, n'aurait jamais prêté attention à un quelconque appareil situé à cet endroit.

— Est-ce que vous avez tout compris, maintenant ?

— Oui.

Lahan, Likuson et le garde hochèrent la tête.

— Une dernière chose... lança la jeune fille, se rappelant la fin du spectacle. Le liquide argenté est toxique. J'ignore si elle l'a vraiment bu, mais personne ne doit l'imiter. Faites passer le mot aux autres fonctionnaires dès que possible.

Sa consigne donnée, elle fixa l'homme au boulier d'un air grave.

Quelques jours plus tard, Pai Niang Niang et son spectacle se volatilèrent. Ils laissaient dans leur sillage de mystérieuses intoxications alimentaires parmi les marchands de la capitale.

Quel était le but de la blanche demoiselle ? Cette prétendue immortelle, semblable au serpent des souvenirs de Mao Mao, avait parsemé son chemin d'énigmes.

Les puissants d'autrefois avaient tous cherché un moyen d'accéder à l'immortalité. Ils buvaient alors un liquide argenté, croyant qu'il s'agissait d'un élixir. Ils ignoraient néanmoins que ce faisant, ils écourtaient leur vie. On l'appelait vif-argent, en raison de son apparence et de sa couleur caractéristique.

Que s'était-il vraiment passé, à la fin du spectacle ? Pai Niang Niang avait-elle feint d'avaler la boisson ou en avait-elle réellement ingurgité ? Si le vif-argent avait été évacué de son organisme à l'état liquide, le risque d'intoxication était écarté. En revanche, s'il se mélangeait à la fumée ou

qu'il se transformait, allié à d'autres substances, c'était une autre paire de manches.

Au demeurant, le vif-argent était autrefois consommé en tant que solution curative... Bien souvent, la différence entre un remède et un poison se situait dans la manière de s'en servir.

Mao Mao examina un temps son morceau de cinabre écarlate, puis le rangea dans son armoire à remèdes et tira un trait sur toute cette histoire.

Chapitre 8

Trouver sa voie

— Sur ce, je vous laisse...

Mao Mao regarda sans rien dire le messager quitter l'apothicairerie. Puis elle lut la lettre qu'il avait apportée, avant de la ranger dans une boîte. Son contenu ne ressemblait pas aux missives habituelles de Jinshi. Confuse, l'herboriste croisa les bras.

Hmm... Que faire ?

Quand le prince impérial était impliqué dans une histoire, les ennuis suivaient souvent de près. Et cette fois-là ne semblait pas déroger à la règle. Mao Mao n'avait pas particulièrement envie de s'y frotter, mais elle n'était pas en position de refuser. Mieux valait réfléchir à la meilleure façon de se préparer à ce qui allait suivre.

Comment vais-je pouvoir expliquer ça à l'ancienne ?

Elle se creusait la tête pour trouver une solution, mais deux garnements, Cho-u et Zulin, n'arrêtaient pas de jacasser et de s'agiter dans tous les sens, l'empêchant de se concentrer. Les deux enfants portaient des paniers de jeunes pousses.

Ah oui, ils m'ont dit qu'ils voulaient manger des mochis aux herbes...

Elle se contenta d'abord de les observer, mais en voyant qu'ils se dirigeaient vers la cuisine, elle se dépêcha de les attraper par la peau du cou.

— Eh, mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria le garçon.

— Montrez-moi votre récolte.

Mao Mao arracha le panier des mains de Cho-u pour en inspecter le contenu. Elle en resta bouche bée. Comment avait-il pu se tromper à ce point ? Elle examina les plantes de plus près, les yeux réduits à deux fentes.

— Comment t'es-tu débrouillé pour mettre la main sur de l'aconit ? demanda l'herboriste en dévisageant le garçon.

Cho-u s'assit, la mine boudeuse. La fillette, à ses côtés, avait l'air de s'inquiéter pour lui. Zulin, la plus jeune des deux sœurs venues du quartier pauvre, paraissait bien décidée à endosser son rôle de bras droit du petit impertinent.

— Mais ça y ressemblait tellement...

— Tu n'as qu'à préparer des mochis avec, si tu tiens tant que ça à mourir.

Le duo avait dû partir en quête d'armoise fraîche pour leur encas, au lieu de quoi ils avaient ramené une plante d'apparence similaire, à un détail près : elle était toxique !

Je suis pourtant sûre qu'on ne trouve pas d'aconit, par ici...

Comment avaient-ils fait pour tomber sur cette variété ? Cette récolte était pour le moins étrange.

— On ne peut pas faire de mochi aux herbes, alors ?

Cho-u et Zulin se regardèrent, déçus.

— Malheureusement, non.

— Dis, Taches de rousseur... Tu en as ramassé l'autre jour, non ? Tu ne veux pas nous en donner un peu ?

— C'est pour la moxibustion.

L'apothicaire ne céderait pas. Le jeune garçon, dépité, se fendit d'une moue suppliante, bientôt imité par sa protégée. Mao Mao leur pinça les joues pour qu'ils cessent leur grimace.

— Aïe ! Mais ça fait mal ! Tu es vraiment trop nulle ! protesta Cho-u.

Zulin, bien que silencieuse, soutenait sans conteste son chef.

— Ah oui ? Et c'était quoi, votre plan ? Empoisonner tout le Palais vert-de-gris ? En plus, je croyais t'avoir dit de ne pas sortir tout seul.

— On n'était pas seuls, Sazen nous accompagnait.

Stupéfaite, Mao Mao se renfrogna un peu plus encore. D'ailleurs, en parlant du loup... L'ancien garde apparut, un sac dans les mains.

— Mais enfin, attendez-moi ! Je ne suis plus tout jeune ! lâcha-t-il, essoufflé.

L'ancien employé de la famille Shi connaissait l'histoire de Cho-u, mais continuait pourtant à le traiter comme son jeune maître. L'herboriste lui avait sommé d'arrêter à plusieurs reprises.

— Eh, Sazen, Taches de rousseur s'est mise en colère parce que tu es arrivé en retard !

La réponse de Mao Mao fut immédiate : elle assena une petite tape à l'arrière de la tête du garnement. Zulin ne savait plus où se mettre. L'ancien garde voulut intervenir, mais le regard noir de l'herboriste l'en dissuada.

Elle alla chercher l'armoise qu'elle avait cueillie la veille. Elle avait un peu fané, mais son apparence restait inchangée. Elle prit ensuite l'aconit que Cho-u avait ramassé, puis montra les deux plantes à Sazen. Les enfants ne voyaient peut-être pas la différence, mais la jeune fille pouvait au moins enseigner à l'adulte qui les surveillait ce qui distinguait les deux variétés.

— Connaissez-vous ces herbes ?

— Bien sûr. C'est de l'armoise et de l'aconit, répondit l'ancien garde, l'air de rien. (Mao Mao en eut le souffle coupé.) J'avais prévu de remplacer discrètement leur récolte, mais ces petits fripons courent vraiment trop vite...

Il sortit de sa besace l'armoise qu'il avait lui-même cueillie, ainsi qu'un pochon qu'il tendit à l'apothicaire. Intriguée, elle l'ouvrit pour y découvrir une autre surprise.

— C'est...

— Une racine d'aconit. À mon avis, quelqu'un a dû trouver que ses fleurs étaient jolies et les a replantées dans le coin après une escapade à la montagne... Mais comme c'est une plante dangereuse, j'ai préféré l'arracher. Ce serait dommage de les laisser se perdre, c'est un ingrédient utile.

Il avait raison. Les racines d'aconit entraient dans la composition de certains remèdes. Impassible, Mao Mao agrippa fermement la main de Sazen.

— Hein ?

Elle le traîna derrière elle dans l'apothicaire où elle commença à aligner devant lui certains ingrédients qui se trouvaient sur son étagère.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des feuilles de néflier, je dirais.

— Comment les utilise-t-on ?

— En tant qu'antitussif ou antidiarrhéique, entre autres...

Mao Mao prit l'herbe suivante et la lui montra avant de lui poser les mêmes questions. Perplexe face à cet interrogatoire, Sazen répondait malgré tout. Curieux, Cho-u et Zulin les observaient depuis l'entrée.

Quand elle estima en avoir terminé, l'apothicaire croisa les bras.

— Vous connaissez environ la moitié des plantes qui se trouvent ici... réfléchit-elle à voix haute.

— Et alors ?

Sans rien rétorquer, elle tira un livre d'une étagère, qu'elle lui montra. N'avait-il pas mentionné qu'une fois rétabli, il souhaitait racheter les encyclopédies ?

— Est-ce que vous savez lire ?

— Le vieil homme m'a appris.

« Le vieil homme »... Sans aucun doute le savant qui avait précédé Mao Mao et perdu l'esprit après avoir pris l'élixir d'immortalité. S'il tenait

aussi de lui la connaissance des plantes dont il venait de faire la démonstration, alors tout concordait.

Le hasard faisait décidément bien les choses.

— Apprenez tout ce que contient ce livre, dans ce cas. Ah, et vous passerez une bonne partie de vos journées ici, maintenant, lança l'herboriste en frappant la couverture de l'ouvrage dans sa main.

— Pardon ?

— Je me charge de tout expliquer à la tenancière et à Ukyo.

Sazen était perdu. Mao Mao, qui se sentait d'humeur charitable, lui fournit quelques précisions.

— Vous n'êtes pas fait pour être garde du corps, je me trompe ?

— Eh bien...

— Le métier d'apothicaire vous conviendrait bien mieux, non ?

— Je...

L'herboriste n'avait pas l'intention de renoncer à son activité mais à l'origine, ils étaient deux à s'occuper de l'échoppe : son père et elle. Disposer d'une deuxième paire de bras ne serait pas de trop. Elle avait tenté d'inculquer des connaissances médicales à Cho-u, pour compenser son handicap physique, mais il ne s'y intéressait pas du tout. Le petit garnement préférait s'amuser et dessiner.

Former Sazen serait plus rapide et efficace. Tant que Jinshi serait dans les parages et aurait besoin de son aide, il arriverait à Mao Mao de devoir quitter l'herboristerie. Il fallait que quelqu'un puisse tenir la boutique en son absence. Elle cherchait un remplaçant.

Il ne reste plus qu'un problème à régler...

L'intéressé souhaitait-il se diriger dans cette voie ? Il fixa le livre, puis commença à le feuilleter avec sérieux.

— Je ne suis qu'un simple paysan. Si je suis allé à la forteresse, c'est parce que j'étais sans le sou, rien de plus. Sans ça, je n'aurais jamais appris à lire. Je ne suis bon qu'à choisir les médicaments qu'on m'indique.

Le métier d'apothicaire bénéficiait d'une réputation de prestige. Sazen hésitait donc par manque de confiance en lui. Son attitude servile résultait d'un mépris trop longtemps enduré.

C'était un problème pour Mao Mao. À présent qu'elle savait que Sazen avait les connaissances pour la remplacer, elle comptait bien le mettre à contribution.

— Et donc ? Ce monde abrite des charlatans qui gagnent leur vie en chantant des incantations douteuses pour éloigner la maladie, ou qui se lancent dans des danses ridicules pour soigner un rhume. Vous, au moins, vous savez qu'il vaut mieux leur recommander de rester au chaud et leur prescrire des antitussifs ainsi que des antipyrétiques, remèdes que vous savez fabriquer.

— Oui, mais... comment est-ce que je fais, si un patient très malade vient me voir ?

— Vous n'aurez qu'à lui dire que vous ne pouvez pas l'aider. Certaines personnes mourront, qu'elles prennent des remèdes ou non. Si le diagnostic est mauvais, dites-leur d'aller voir ailleurs. Il existe des médecins bien moins consciencieux que vous, en ce qui concerne le traitement à donner.

Je pense notamment à un certain médocastre.

En théorie, l'homme à moustache de loche possédait un large éventail de connaissances médicales, mais en pratique... il ne savait pas s'en servir. Au moins, il était à l'aise pour discuter avec les autres.

— Eh bien, l'affaire est conclue.

— Cette histoire sort vraiment de nulle part, répliqua Sazen. Tout s'enchaîne beaucoup trop vite.

— Il le faut, sinon nous allons manquer de temps, rétorqua Mao Mao.

Elle pensait au contenu de la missive reçue le matin même. Elle se désintéressa ensuite de Sazen, qui resta interdit, pour aller se planter devant les deux enfants.

— Puisque vous avez le temps de traîner, profitez-en donc pour nettoyer l'entrée. Quant à vous... (Elle se tourna vers l'ancien garde.) Apprenez le contenu de ces livres-là.

Elle chassa les deux garnements de l'échoppe, puis posa la pile de manuels devant son tout nouvel assistant.

Comme Mao Mao le pensait, Sazen apprenait vite. Il retenait les recettes les plus simples en un rien de temps, et parvenait à lire les ouvrages tant bien que mal. Elle lui montra aussi les champs situés autour de l'apothicairerie et au-delà des murs, ainsi que les herbes qui y poussaient.

J'aimerais aussi lui indiquer quelles sont les plantes toxiques...

Elle savait que ces connaissances n'induiraient aucune curiosité mal placée chez lui, mais n'avait de toute façon pas le temps de tout lui enseigner dans le détail. Il apprendrait sur le tas, au fur et à mesure – comme tout le monde. Pour l'heure, elle se contentait de lui apprendre comment utiliser les ingrédients les plus courants. Sazen s'était renfrogné lorsque la jeune fille lui avait montré comment préparer un abortif, mais il avait assez de bon sens pour comprendre que les remèdes étaient préférables aux méthodes physiques, qui consistaient à plonger les courtisanes dans un bain glacé ou leur frapper le ventre.

Elle avait tenté d'enseigner toutes ces choses-là à Cho-u, mais il s'enfuyait à la moindre occasion pour aller peindre. Sa bourse s'était drôlement bien garnie, les derniers temps : le garçon dessinait même les filles de joie des autres établissements.

Après avoir demandé à Sazen de préparer une concoction simple, Mao Mao quitta l'herboristerie avec un paquet dans les mains. L'une des courtisanes d'une maison close concurrente lui avait passé commande d'un remède. Une clochette tintinnabula. En cherchant d'où provenait le son, elle aperçut une silhouette s'approcher d'elle à toute allure : un chat calico, qui vint se frotter contre ses jambes.

L'apothicaire écarquilla les yeux de surprise. Ce type de félin n'avait rien d'exceptionnel, au contraire du collier raffiné fait de soie et agrémenté d'une belle clochette qu'il portait. Le détail n'était pas commun.

— Mao Mao ! Reviens ici ! lança une voix familière.

Un homme entre deux âges approchait à petits pas rapides, sans pour autant courir, gêné qu'il était par sa tenue : le charlatan.

L'herboriste prit le chat dans ses bras. Il avait bien grandi ! Puis elle attendit que le médicastre se traîne jusqu'à eux.

— Jeune fille... Ça faisait longtemps, dit-il en souriant, tentant de reprendre son souffle.

— Oui, en effet... Mais que se passe-t-il, au juste ?

Médicastre et félin, censés se trouver à la cour intérieure, étaient bien là, juste devant elle.

— C'est-à-dire que...

Sa respiration restait erratique après sa course. Mao Mao le conduisit jusqu'à l'apothicairerie. Elle lui servit du thé froid, qu'il avala d'une traite.

— Excusez-moi, mais... qu'est-ce que vous faites là ? Non, oubliez la question, ça ne me regarde pas.

L'avait-on enfin mis à la porte ? L'herboriste ressentait de la peine pour lui. Certes, ce n'était pas un mauvais bougre, mais ce n'était pas un motif suffisant pour recevoir un salaire que rien ne justifiait. Il ne serait pas aisé pour lui de retrouver un emploi, étant donné son passif d'eunuque... Cette réflexion poussa Mao Mao à être la plus courtoise possible à son égard.

— Je crois qu'il y a méprise, jeune fille... rétorqua le charlatan, l'œil sceptique.

— Ne vous en faites pas. Il n'y a pas de raison d'être gêné. Ça arrive à tout le monde, un jour ou l'autre.

— Non, je ne pense pas...

Il caressait sa moustache dégarnie. Le félin, installé sur ses genoux, se mit à bâiller.

Le médicastre avait continué d'en prendre soin. À présent que dame Gyokuyo était l'épouse officielle de l'empereur, elle avait quitté ses appartements de la cour intérieure, au grand dam de la petite princesse Linli. Elles vivaient désormais dans un palais jouxtant la résidence de l'impératrice douairière, ce qui allait de pair avec un certain nombre de règles plutôt strictes à respecter. Malgré ce changement de situation, on aurait tout de même pu accorder à la fillette le droit d'avoir un animal de compagnie...

S'il n'y avait que l'impératrice douairière...

Les autres dames de la cour, en revanche, ne l'auraient sans doute jamais accepté. Néanmoins, Gyokuyo, dans son nouveau rôle d'impératrice, devait être encore plus entourée qu'avant. Déjà, au pavillon de Jade, ses sept dames de compagnie suffisaient à peine.

Mao Mao se sentit soudain un peu triste, mais elle savait qu'elle avait fait le bon choix en ne suivant pas la nouvelle impératrice. Elle avait conscience, en toute humilité, qu'elle aurait causé bien plus de tumulte que son homonyme poilu.

— Et donc, à propos de ce qui m'amène... se lança le médicastre, qui avait enfin repris son souffle. (Il but une autre gorgée de thé.) On m'a offert l'opportunité de rentrer chez moi. J'étais donc en chemin pour mon village natal...

— Ah, enfin ! On vous renvoie chez vous !

— Allons. Tu le fais exprès ! rétorqua l'homme à moustache de loche, un peu exaspéré.

En effet, la conversation tournait en rond. Mao Mao jugea préférable de s'en tenir là avec ses taquineries.

— Vous étiez en chemin pour rentrer, et vous vous êtes retrouvé ici.

— Oui, en fait... répondit-il en regardant l'herboriste d'un air insondable. On m'a autorisé à partir à une seule condition et j'aurais besoin d'un conseil.

— De quel genre de condition s’agit-il ?

— Rien de bien méchant. En fait, quelqu’un a demandé à m’accompagner sur une partie du voyage. La requête venait de la servante en chef en personne, donc je ne me suis pas posé de question...

Mao Mao en conclut que la rencontre devait avoir lieu dans le quartier des plaisirs, dans son herboristerie plus exactement.

Silencieuse, elle se souvint de la missive reçue quelques jours plus tôt, qui l’informait que Jinshi allait devoir s’absenter quelque temps, et qu’elle l’accompagnerait, sans discussion possible. Il n’avait précisé ni la durée ni le lieu du séjour. Elle ignorait même quand elle était censée partir. Elle ne fermait jamais son échoppe de gaieté de cœur, sans compter qu’elle savait aussi que la tenancière du Palais vert-de-gris n’apprécierait pas son absence. Aussi s’était-elle dépêchée d’enseigner ce qu’elle pouvait à Sazen.

Je pensais avoir un peu plus de temps devant moi.

Par chance, son nouvel assistant apprenait vite. Elle avait aussi préparé plusieurs remèdes à l’avance. Malgré tout, elle ignorait toujours si le médicastre participerait à leur escapade. Elle poserait la question plus tard.

— Je comptais profiter de l’occasion pour laisser Mao Mao à mes parents... Ils seront heureux d’avoir un chat qui chasse les souris pour eux.

En effet, si le charlatan s’occupait seul du petit animal, le confier à des mains de confiance était la meilleure solution. La séparation lui causerait beaucoup de peine, mais le félin avait été accepté à la cour intérieure grâce à un caprice de la princesse Linli. La fillette partie, il devenait difficile de justifier sa présence.

Le médicastre ne cachait pas sa joie de pouvoir rendre visite à ses proches, qu’il n’avait pas vus depuis plus de dix ans. Mao Mao se souvenait qu’ils fabriquaient du papier, notamment pour la cour impériale. Avec un chat dans les parages, les souris y regarderaient à deux fois avant de grignoter la marchandise en réserve. Tout était donc pour le mieux.

— Je comprends, approuva la jeune fille.

Quoi qu'il en soit, le trajet serait long. La Mao Mao à quatre pattes saurait-elle se comporter correctement ?

— Oh, un chat ! s'exclamèrent les courtisanes qui profitaient encore d'un moment de répit avant l'arrivée des premiers clients.

Leurs voix haut perchées effrayèrent le félin. Il sauta des genoux de l'homme à moustache de loche, le griffant au passage, puis s'enfuit de l'apothicaire.

— Ouille ! Non, Mao Mao, attends !

— « Mao Mao » ? s'enquit l'une des jeunes femmes attroupées en suivant des yeux l'animal en fuite.

L'homonyme à quatre pattes de l'herboriste – oui, malheureusement – se faufila à travers un interstice de la porte pour filer tout droit vers l'entrée du Palais vert-de-gris. L'apothicaire et le charlatan enfilèrent leurs souliers à la hâte pour se lancer à la poursuite de la petite boule de poils.

Le chat passa à côté des courtisanes qui sortaient tout juste de leur bain, sans avoir eu le temps de s'apprêter, puis se glissa entre les servants qui arrangeaient les coussins des différents salons. Enfin, il atteignit la cuisine.

À cet instant, Mao Mao et le médocastre aperçurent quatre petites jambes qui appartenaient à deux enfants en train de prendre un déjeuner tardif.

— D'où est-ce que tu sors, toi ? demanda le petit garnement.

Mao Mao s'était arrêtée devant Zulin et Cho-u. Le garçon regardait le félin calico tout en mâchouillant. La fillette l'observait, elle aussi, les yeux grand ouverts. L'animal se colla aux jambes de Cho-u.

— C'est ça qui t'intéresse ?

À l'aide de ses baguettes, il prit un petit poisson bleu cuit à la braise et naturellement salé.

— Miaou !

D'un coup de patte, le félin fit tomber sa proie.

— Dis donc !

Une fois le poisson à terre, le chat s'était empressé de l'engloutir voracement. Ce n'étaient pas des manières de déguster un plat raffiné, mais l'herboriste avait déjà été témoin de ce type de comportement en d'autres occasions...

— Non, Mao Mao ! Ce n'est pas bien ! s'exclama le médocastre, hors d'haleine.

— Qu'est-ce qui lui prend ? Et puis vous êtes qui vous, d'abord ? s'écria Cho-u, qui n'en avait pas fini avec les questions. Attendez... « Mao Mao » ? C'est quoi, ce nom ?

Le petit garnement regardait l'herboriste, hilare. Zulin, mutique, riait sous cape.

L'apothicaire, furibonde, attrapa la bestiole par la peau du cou, sans parvenir cependant à lui faire lâcher sa proie, fermement maintenue entre ses crocs.

Le garçon semblait un peu triste de s'être fait voler son repas, mais il observait quand même le coupable d'un air amusé. Lorsqu'il toucha les petits coussinets roses du félin, les yeux de Cho-u se mirent à briller de joie. Il lâcha un petit « oh ! » attendri.

Au bout du compte, la Mao Mao à quatre pattes fut confiée à la garde des deux petits, avec la mission de ne pas la laisser s'enfuir. Par acquit de conscience, on informa aussi l'un des gardes, histoire de s'assurer qu'ils ne fassent pas trop de bêtises.

Une fois de retour à l'apothicairerie, l'herboriste put enfin demander au médocastre de quoi il retournait réellement.

— Tu sais que dans ma famille, on fabrique du papier, commença-t-il en jouant avec sa moustache.

— Oui.

— En fait, si on me laisse rentrer chez moi, c'est parce qu'il y a eu un souci.

Par le passé, la sœur cadette du médicastre lui avait écrit pour lui parler de la dégradation de la qualité du papier. Le problème était censé avoir été résolu, mais un autre incident était survenu depuis.

— Quand j’ai demandé un congé pour aller rendre visite à ma famille, un certain fonctionnaire a voulu m’accompagner...

Jinshi s’intéressait à la fabrication du papier depuis l’époque où il prétendait être un eunuque. Peut-être avait-il voulu profiter de l’occasion pour assister au processus de ses propres yeux. Mais pour le moment, Mao Mao n’était pas beaucoup plus avancée.

— Que disait la lettre ?

— Je ne suis pas sûr de pouvoir en parler ici... répondit le charlatan, un peu mal à l’aise. Je t’expliquerai quand nous serons arrivés. Un peu de patience.

— Très bien.

Comme pour faire écho à l’assentiment de Mao Mao, un cheval se mit à hennir.

Un jeune homme à l’allure discrète fit son apparition. Son visage était d’une grande beauté mais une brûlure, dissimulée par sa frange, lui balafrait la joue droite. Mao Mao reconnut sans mal le visiteur.

Beau déguisement !

Pour ce client, on avait fait venir bon nombre de courtisanes au Palais vert-de-gris. Pourtant, il s’était contenté de boire sans leur prêter la moindre attention. Il s’agissait de Jinshi. Il avait dissimulé sa cicatrice sous une fausse brûlure, ce qui avait affadi l’effet qu’il faisait d’habitude, au point qu’on aurait pu le prendre pour quelqu’un d’autre. Mao Mao lui avait appris à se déguiser, une fois. Visiblement, il avait retenu la leçon. Si elle ne l’avait pas déjà vu grimé en femme, elle ne l’aurait sans doute pas reconnu.

Le médicastre, de son côté, ne devina rien de la supercherie. Il dévisageait le beau noble qui se trouvait devant lui comme s’il le voyait pour la première fois.

— Es-tu prête à partir ? demanda Basen à la place de son maître déguisé, resté un peu en retrait.

Ses vêtements étaient plus luxueux que ceux de Jinshi, qui se comportait comme un serviteur. Peut-être était-ce la raison expliquant l’embarras de Basen, mais il restait plus probable qu’il soit terrifié à l’idée de voir apparaître Pailin, la sœur de cœur de Mao Mao.

— Si je suis prête ? C’est un peu inattendu...

La jeune fille, qui n’avait pas été prévenue du jour du départ, n’avait pas eu le temps de faire ses bagages.

— Des histoires d’emploi du temps, tu comprends... Nous avons fait préparer des affaires pour toi.

L’accoutrement de Jinshi, qui semblait vouloir voyager incognito, laissait présager un périple d’une durée assez longue, ainsi que des préparatifs conséquents. Sauf que... Comprenaient-ils seulement ce qu’impliquait de rassembler des vêtements de rechange pour une femme ?

Mao Mao ignorait si l’homme-nymphe était bel et bien le frère biologique de l’empereur. Ce dont elle était sûre, en revanche, c’était que le souverain n’hésitait pas à le faire travailler d’arrache-pied. Bon nombre d’affaires restaient sans doute en suspens à la cour intérieure, ainsi que d’autres missions susceptibles de lui provoquer plus d’une migraine. Certes, c’était son travail, mais quand même...

Il cherche à former un successeur, ou quoi ?

L’herboriste refusait de s’aventurer plus loin sur ce terrain. Pour l’heure, le seul héritier officiel était le fils auquel dame Gyokuyo – ou plutôt l’impératrice Gyokuyo – avait donné naissance. De plus, dame Lifa avait elle aussi eu un petit garçon.

L’empereur, dans la force de l’âge, était encore loin d’avoir quarante ans. Il était en bonne santé. Il ne laisserait pas le trône de sitôt, sauf s’il lui arrivait malheur avant que son héritier n’atteigne l’âge adulte... Mais Mao Mao préférait ne pas laisser ses pensées aller sur cette voie.





Chapitre 9

Le village des papetiers

Après deux jours de voyage, la diligence arriva devant le village du médicastre, situé au sud-ouest de la capitale, en bordure d'une forêt plantée au pied d'une zone montagneuse. Le véhicule avait remonté le fleuve qui séparait le pays d'est en ouest jusqu'à sa source, puis roulé encore un peu. Bien que le cours d'eau soit flanqué de canaux d'irrigation, seules de mauvaises herbes semblaient pousser dans les champs.

Mao Mao était plongée dans la contemplation du paysage. Le charlatan, véritable moulin à paroles à ses heures perdues, jugea l'instant propice pour un exposé. Il parlait à voix basse, sans doute pour ne pas déranger Basen, assis en face de lui. À côté du jeune militaire se tenait Jinshi, dont la présence ne paraissait pas perturber l'eunuque.

— Ce qu'on voit, là-bas, c'est du blé.

— Du blé ? Les environs doivent être vraiment bien irrigués.

Il est vrai que de nombreux canaux entouraient les champs. La jeune apothicaire s'étonna que la culture de cette céréale nécessite d'aussi grandes quantités d'eau. Elle pencha la tête, intriguée. À ses pieds se trouvait Mao Mao, le chat. Lassé de son panier, soit il se contorsionnait sur les genoux du médicastre soit il allait jeter des regards curieux par la fenêtre.

Contrairement au charlatan, la présence de Jinshi ne lui avait pas échappé, car le félin allait se frotter contre ses jambes de temps à autre.

Basen, de son côté, n'avait sûrement jamais côtoyé aucun chat : il évitait l'animal autant que possible. Le jeune militaire avait décidément du mal à supporter bien des choses...

— On cultive aussi du riz dans ces champs, l'été. La région produit chaque année deux types de céréales : riz et blé.

— Intéressant.

— Avec le riz aquatique, on peut se permettre de faire pousser d'autres plants sur la même parcelle. La terre ne s'appauvrit pas.

Soumettre les sols à deux types de récoltes chaque année les mettait à rude épreuve. Dans les rizières, toutefois, l'irrigation charriait de nouveaux nutriments, ce qui épuisait moins la terre. Cette pratique n'était viable que là où l'eau abondait.

La calèche laissa les champs derrière elle, longeant à présent la forêt. Ils approchaient du village.

— Il semblerait que votre région soit très riche en ressources, non ? souligna Mao Mao.

Si fertile que la famille du charlatan n'avait pas à se donner la peine de fabriquer du papier, se dit la jeune fille. Une conclusion sans doute hâtive, car les artisans étaient soumis à un tas d'obligations.

— Quand mes ancêtres se sont installés ici, les terres étaient déjà la propriété d'autres familles. Heureusement, la forêt ne les intéressait pas. Elles n'y avaient donc pas touché.

De l'eau de source coulait de la montagne la plus proche. Les arbres qui croissaient dans les bois servaient de matière première pour la confection du papier. En produire de grandes quantités n'avait rien d'aisé, aussi les fabricants avaient-ils mis en avant la qualité de leur production dans l'espoir de mieux la vendre. Le fleuve qui serpentait non loin représentait une autre aubaine, car il facilitait le transport de leur marchandise.

La famille du médicastre entretenait de bonnes relations avec celles implantées de longue date dans la région, tournées vers la culture de la terre. Les deux groupes ne produisaient pas le même type de biens, ce qui favorisait cette bonne entente.

— Lorsque ma famille est arrivée ici, il y avait un propriétaire terrien. C'était un homme bon.

Pour autant, un point tracassait toujours l'apothicaire. Elle croisa le regard d'un paysan en train de fouler le blé au pied. Cette technique, qui consistait à endurcir les tiges, paraissait presque guidée par une forme de rancœur. Les yeux du travailleur lui semblèrent étrangement froids et inquisiteurs.

Mao Mao, feignant de n'avoir rien remarqué, continua d'acquiescer au récit de son interlocuteur.

À l'entrée du village, la diligence fut accueillie par une dame d'une quarantaine d'années. Son regard tendre et ses sourcils un peu tombants évoquaient fortement les traits du médicastre. Il devait sans doute s'agir de sa sœur cadette.

Quand l'homme à la moustache de loche lui confia le petit félin, leur hôte plissa les yeux, puis se mit à caresser son doux pelage. Elle devait déjà avoir entendu parler de l'animal. Cependant, lorsque Mao Mao et ses compagnons lui emboîtèrent le pas les uns après les autres, tel un excédent de bagages, elle parut surprise de les voir.

— Cher grand frère ! Bienvenue à la maison.

— Merci de ton accueil.

À première vue, le charlatan affichait un grand calme, mais quelques larmes brillaient dans ses yeux. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il retrouvait le lieu de son enfance après plus de dix années d'absence.

— J'aimerais me rendre sur la tombe de nos parents.

Ils étaient sans doute morts durant le service de leur fils au *hougong*. Le médicastre reniflait à grand bruit.

— Bien sûr. Mais qui sont ces gens qui t’accompagnent ? s’enquit sa sœur après s’être tournée vers le groupe.

Une mère de famille soudain inquiète pour la préparation du dîner ne se serait pas montrée moins préoccupée.

— Alors comme ça, tu es venu avec ton maître et ton assistante ? Pourquoi ne pas me l’avoir dit plus tôt, enfin ?

Moi ? L’assistante du médocastre ? Et puis quoi encore ?

La sœur cadette de l’eunuque s’était présentée, mais Mao Mao avait oublié son nom aussitôt qu’elle l’avait entendu.

Eh bien, tant pis, elle sera « Madame Charlatan ».

Quant au terme d’« assistante », il n’était ni tout à fait juste, ni entièrement faux. Et si Basen n’avait pas protesté à l’appellation de « maître », c’était sans doute qu’il lui convenait.

Madame Charlatan disposa plusieurs plats sur la table : poissons d’eau douce aux herbes aromatiques cuits à la vapeur, petits pains farcis dans leur panier, eux aussi à la vapeur, et riz aux reflets dorés. Un vrai festin ! Pour un repas organisé à la va-vite afin de nourrir plusieurs bouches supplémentaires, la maîtresse de maison s’était fort bien débrouillée.

Mao Mao, le chat, eut même droit à une gamelle de bouillie de riz mélangée à du poisson spécialement préparée à son intention. Le félin se précipita sur la nourriture qu’il engloutit sans manières – loin de l’élégance habituelle des représentants de son espèce. À n’en point douter, il se serait jeté sur le poisson qui trônait sur la table s’il avait pensé pouvoir s’enfuir avec...

— Si on m’avait dit qu’un eunuque comme toi serait accompagné d’une aussi jeune fiancée...

— Ah non ! Tu fais fausse route...

— Le contraire m’eût étonnée.

La conversation, futile, allait bon train quand le bruit d’un bol heurtant une matière dure se fit entendre. Mao Mao leva les yeux : Jinshi avait fait

tomber une assiette.

— Oh, ce n'est rien, j'en amène une autre tout de suite.

Leur hôtesse, au lieu d'ignorer l'homme à la brûlure sinistre, lui accordait les mêmes attentions qu'aux autres convives. Étant donné qu'il se faisait passer pour un serviteur, il aurait été plus logique qu'il aille prendre son repas dans la diligence, mais Basen ne l'aurait sûrement pas toléré. Le déguisement de l'homme-nymphe frôlait la perfection, vendre la mèche pour de telles broutilles aurait désespéré l'herboriste.

Une fois les plats disposés sur la table, le reste de la famille se présenta : un homme d'âge moyen, serviette nouée autour de la tête, accompagné de deux plus jeunes. Le plus âgé des trois devait être l'époux de la sœur du charlatan, et les deux autres leurs fils.

— Beau-frère, ça fait si longtemps... lança le mari de Madame Charlatan en ôtant la serviette sur sa tête pour saluer avec amabilité le médocastre.

— Oui, des lustres... lui répondit ce dernier en souriant.

Prenant la suite de son père, l'un des fils salua à son tour le nouvel arrivé. Cependant, son frère se contenta de s'asseoir puis d'attaquer son repas sans un regard pour son oncle.

— Non, mais pour qui te prends-tu ? Accueille ton oncle comme il se doit ! s'écria la mère de famille avec un regard noir.

— Grand frère ! s'indigna le deuxième fils.

Il jeta au malotru un coup d'œil effaré. Il était donc le cadet, et le frère incorrect, l'aîné ?

Ce dernier ouvrit en deux l'une des brioches fumantes avant de la fourrer dans sa bouche. La pâte moelleuse était farcie au porc – Mao Mao salivait rien qu'à l'idée d'en goûter une.

— À quoi bon respecter mon oncle ? Ce n'est qu'un eunuque, qu'on n'a pas vu depuis des années, après tout. Comment se fait-il qu'il revienne nous

voir aujourd'hui ? Avec des invités qu'il n'avait pas annoncés, par-dessus le marché.

Le médocastre afficha son sempiternel sourire gêné, les sourcils tombants. Il était habitué à être ridiculisé au vu et au su de tous à propos de sa condition d'eunuque, mais que son neveu le traite de manière aussi peu amène avait sans doute dû le blesser.

Même Mao Mao se sentit quelque peu vexée par une telle attitude. De quel droit ce rustre serait-il le seul autorisé à se régaler à ce festin ? Elle prit place avec bruit sur une chaise et dit :

— Il serait fâcheux que le repas refroidisse. Je me permets donc de me servir.

Elle s'empara de justesse d'un plat que le malotru s'apprêtait à saisir. Le malpoli poussa un grognement, puis jeta un regard agacé à Mao Mao qui l'ignora royalement. Elle connaissait des serviteurs et des eunuques autrement mieux bâtis que lui – elle ne le craignait pas. Basen semblait sur le point d'intervenir, mais en voyant que la jeune fille gardait le contrôle de la situation, il prit le parti de ne rien faire. Par chance, Jinshi évita lui aussi de s'en mêler.

La maîtresse de maison, de toute évidence agacée par son fils, distribua les plats contenant la bouillie de riz et la soupe à tous, sauf à son aîné. Son mari et son cadet agirent comme si de rien n'était – ne surtout pas réveiller le chat qui dort. Le comportement de ses proches aurait-il excédé le plus âgé de la fratrie ? Quoi qu'il en soit, il s'empara d'un petit pain farci avant de sortir aussitôt de la maison dans la foulée. Son père se gratta la tête, puis s'inclina devant son beau-frère.

— Je te prie de l'excuser. Il ignore ce que tu as fait pour le bien du village. Se comporter ainsi en présence de ton supérieur...

— Oh, ce n'est rien. Je suis habitué, tu sais, le rassura le charlatan en coulant un regard soucieux vers Basen.

De la pointe du pied, Mao Mao donna un petit coup dans le tibia du militaire, qui sursauta.

— Non, c'est nous qui sommes désolés. Nous sommes arrivés ici sans nous annoncer.

Au moins savait-il se montrer poli quand le contexte l'exigeait. L'herboriste se rasséra. Même si, bien sûr, cet accès de politesse avait été impulsé par le regard lourd que lui jetait Jinshi.

— Tout va bien alors, conclut le médicastre en attaquant sa bouillie avec appétit.

« Je suis habitué. » Cette remarque proférée de manière anodine semblait avoir blessé sa sœur. L'homme à moustache de loche avait sans doute embrassé la condition d'eunuque pour éviter à sa cadette d'être vendue au *hougong*. Quand bien même le fils avait sûrement eu plus de valeur que la fille aux yeux de leurs parents.

— Enfin, reprit-il, vous imaginez bien que je ne suis pas venu jusqu'ici pour manger des brioches. N'y a-t-il pas un sujet dont vous aimeriez parler ?

Les autres membres de la famille demeurèrent muets. Le moment où Mao Mao et le reste de leur groupe allaient enfin savoir ce qui avait poussé le médicastre à revenir dans son village natal approchait.

En lui-même, le sujet intéressait peu Mao Mao, mais elle n'aurait pas d'autre choix que d'écouter dans tous les cas. Autant en profiter pour manger ce qu'on lui offrait ! Le poisson cuit à la vapeur était salé à souhait, et les aromates le relevaient à la perfection – un vrai régal. Il allait lui falloir percer les secrets de cet assaisonnement.

Le mari posa ses baguettes, puis leva les yeux vers le charlatan. Enfin, il inclina la tête avec lenteur.

— Mon cher beau-frère, j'ai appris que tu étais un médecin renommé, au point d'avoir eu l'honneur de faire venir au monde l'illustre enfant de

notre souverain. C'est pourquoi je voudrais que tu transmettes quelque chose à Sa Majesté Impériale.

— Quoi ?

L'accouchement ?

Le médocastre n'avait bien sûr rien à voir avec la naissance de l'enfant, au contraire de Luomen, le père adoptif de Mao Mao. Que voulez-vous, escroc un jour, escroc toujours...

À coup sûr, le charlatan s'était vanté d'une prouesse imaginaire au détour d'une lettre. Pour autant, même l'herboriste eut la bonté de ne rien dire. Le visage de Basen se crispa légèrement. Jinshi restait parfaitement impassible.

Les moustaches de l'eunuque ne s'en affaissèrent pas moins. Un peu gêné, il posa à son tour ses baguettes.

— Formuler une demande à Sa Majesté Impériale va bien au-delà de ce que je puis espérer, répondit-il.

— Même en ayant assisté à l'accouchement de sa favorite ?

Quelle naïveté ! Les fonctionnaires de haut rang eux-mêmes se voyaient rarement accorder la grâce d'une audience. Pire, n'avoir ne serait-ce que l'idée de solliciter directement une entrevue à l'empereur pouvait très bien passer pour un crime de lèse-majesté et coûter sa tête au prétentieux.

À quelques reprises, Mao Mao avait eu l'honneur de parler au maître de l'univers, mais uniquement parce qu'à chaque fois, la demande avait émané du souverain. Par ailleurs, dame Gyokuyo n'était plus seulement sa favorite, mais son impératrice. Dans ces conditions, l'approcher ne serait pas chose aisée.

Le charlatan semblait acculé, aussi Mao Mao décida-t-elle de parler à sa place – et puis mieux valait éviter que Basen ne commette un impair en ouvrant la bouche.

— Un jour, un médecin du *hougong* a été accusé de ne pas avoir su rester à sa place en agissant au-delà de ses fonctions habituelles. Il a été

condamné à être mutilé, avant d'être banni de la cour intérieure. (La surprise et l'incrédulité muselèrent l'auditoire de la jeune fille.) Selon la rumeur, il se serait retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment et aurait entendu des paroles qu'il n'aurait pas dû. Ce qui lui aurait valu d'être puni.

Elle parlait de son propre père, et l'histoire était proche de la vérité. Avait-elle eu raison d'en dire autant ? Basen et Jinshi ne réagirent pas. Ils voulaient certainement éviter de la mettre dans l'embarras, au grand soulagement de la jeune fille.

La surprise se lisait sur les visages de Madame Charlatan et des membres de sa famille. Chacun avait la gorge serrée, consterné. Le médocastre agita nerveusement les mains, puis se pencha en avant.

— Oublions Sa Majesté Impériale. Même sans m'adresser à elle, je pourrais sûrement trouver un autre interlocuteur. Dites-moi à quel sujet vous souhaitez que j'intercède.

Femme et époux échangèrent un regard discret. Parler devant Mao Mao les gênait sans doute. Or, quitte à avoir fait un si long trajet, elle voulait tout entendre. Jinshi et Basen semblaient du même avis, car ils ne firent pas mine de bouger.

— N'ayez crainte, vous pouvez parler devant nous. Même si je ne puis vous garantir de pouvoir vous aider.

L'incitation était venue de Basen. En temps normal, ces mots auraient dû être prononcés par Jinshi, mais son bras droit avait choisi de le décharger de cette responsabilité en endossant le rôle de supérieur. L'homme à moustache de loche hocha la tête en signe de gratitude.

— Rassurez-vous, appuya-t-il, ces personnes sont dignes de confiance.

Une fois n'était pas coutume, l'incapable avait fait preuve de perspicacité.

Bien qu'encore hésitante, la sœur du médocastre finit par se lancer.

— Dans ce cas... C'est au sujet des droits sur les terres du village.

À l'origine, expliqua-t-elle, la famille Charlatan louait pour une somme modique des terres à un homme qui vivait non loin de là et n'en avait pas l'usage. À mesure que les années passèrent, cependant, il fut de plus en plus question que la famille les lui achète. Des négociations s'ouvrirent. Le propriétaire avait bon caractère et, selon la sœur du médocastre, il s'entendait bien avec les habitants du village.

À sa mort, quelques années auparavant, son fils avait repris les affaires familiales. Peu après, les négociations s'étaient enlisées. À la différence de son père, le nouveau propriétaire haïssait les étrangers et avait pour fâcheuse habitude de se moquer des artisans – d'après Madame Charlatan, il ne supportait pas que de simples locataires soient devenus les fournisseurs officiels du palais impérial.

Jadis, quand la qualité du papier avait chuté, il était venu plus d'une fois exiger que les papetiers paient leurs dettes. Le contrat établi avec le précédent propriétaire stipulait pourtant que les terres du village leur étaient cédées pour une durée de vingt ans avec le droit d'en exploiter la forêt, pour une somme écrite noir sur blanc, dont le paiement n'avait jamais souffert le moindre retard...

— Il n'arrête pas de se plaindre que le rendement du riz aurait baissé car on aurait pollué l'eau, ou à nous accuser d'utiliser trop d'eau et de ne rien laisser pour les champs, et bien d'autres reproches... expliqua le fils cadet, excédé. La dernière fois, il a insisté en nous disant de nous dépêcher de payer, sinon il nous expulserait d'ici !

Bien que le contrat ne dût arriver à terme que dans cinq ans, le propriétaire exigeait le loyer de toutes ces années en avance – la colère des papetiers n'avait rien d'étonnant.

Mais posséder des terres rendait puissant. Tout comme Mao Mao ne pouvait rivaliser avec la vieille grippe-sou, la famille Charlatan ne disposait que de moyens d'action limités.

— Partir signifierait abandonner nos maisons et la plupart de nos biens. Sans même savoir combien de temps il nous faudrait pour trouver un nouvel endroit où vivre.

— Apparemment, le propriétaire souhaite reprendre le village pour fabriquer lui-même du papier avec sa famille.

— Mais comment est-ce possible ? Il n'a aucune expérience dans ce domaine ! s'exclama le médocastre.

Sa fine moustache s'agita doucement et, à ses pieds, Mao Mao la féline, désœuvrée depuis la fin de son repas, remua l'arrière-train, prête à bondir dessus.

— Il a ses raisons... réagit la sœur du médecin du *hougong* en secouant la tête. Les taxes sur les céréales ont augmenté d'un coup cette année.

— Alors que l'impôt sur le papier a diminué il y a deux ans, ce que le propriétaire doit trouver encore plus intolérable.

C'est donc ça...

La baisse de l'impôt sur le papier avait pour objectif de démocratiser cette marchandise afin d'augmenter le taux d'alphabétisation. Quant à la hausse du prélèvement sur les céréales, elle avait certainement pris en compte les rendements à venir. Comme le climat de la région permettait deux récoltes par an, le gouvernement avait dû considérer qu'une telle augmentation ne poserait pas de problème.

L'apothicaire jeta un coup d'œil discret à Jinshi. Sous son calme apparent, quelque chose semblait le titiller.

S'agirait-il de décisions prises pour éviter que les récoltes soient dévorées par les insectes ?

L'idée était d'envoyer des céréales provenant des régions où les récoltes étaient abondantes vers les zones les plus touchées par les nuisibles, afin d'éviter la famine. Mao Mao se doutait qu'une telle mesure avait été pensée en haut lieu par Jinshi et le gouvernement. Elle la trouvait même plutôt juste, sauf pour les paysans qui voyaient leurs impôts augmenter. Ils avaient

donc cherché un moyen de compenser le manque à gagner. En serrant la vis aux papetiers, notamment.

Seulement, le charlatan l'avait bien dit : même en récupérant toutes les terres du village, le nouveau propriétaire ne pouvait espérer reprendre la production de papier sans mal. Fabriquer cette matière nécessitait un certain savoir-faire, sans quoi, obtenir un produit de bonne qualité tenait de la gageure...

— Et par-dessus le marché, on a un autre problème sur les bras. Lui, dit le beau-frère du médicastre, d'un coup de tête vers la porte d'entrée. (Il parlait sans nul doute de son fils aîné, le jeune homme malpoli.) Il aurait ses raisons d'être du côté des paysans plutôt que du nôtre.

— Oui, mon frère... commença le cadet avec un sourire gêné. Comment dire ? Il a perdu toute lucidité.

Voilà ce qui s'appelle tourner autour du pot...

— À notre grande honte, il n'est pas très instruit, reprit le père de famille. Il s'imagine que tous les fonctionnaires du gouvernement sont les mêmes.

Il aurait donc mis eunuques et fonctionnaires responsables de l'augmentation des taxes dans le même panier... Ce qui expliquerait qu'il ait passé sa colère sur le médicastre.

— Voilà pourquoi nous voulions te demander un petit service.

En clair, ils espéraient une ristourne sur les taxes.

Même pas en rêve.

Ce serait impossible, songea Mao Mao, en dépit de la présence de Jinshi. Comment garder un pays en paix quand les ordres donnés le matin étaient modifiés le soir même ? Si le nouveau prélèvement avait mis en danger les familles de cette région, une telle demande aurait pu se comprendre, mais elles semblaient à l'abri de la famine.

Le charlatan ne savait plus où se mettre. Il ne pouvait dans tous les cas pas faire grand-chose. Sur ses genoux, le félin tentait avec sa patte

d'attraper sa moustache qui oscillait – lui griffant le menton au passage.

— C'est que je ne suis qu'un simple eunuque...

La réponse fit à sa famille l'effet d'une douche froide.

— Demain, nous devons rencontrer le propriétaire, ajouta le mari, malgré un découragement notable. Accepterais-tu au moins de venir à cette discussion avec nous ?

— Si ce n'est que ça...

Le médicastre coula un regard vers Mao Mao... qui à son tour jeta un coup d'œil à Basen.

— Pourrai-je vous accompagner ? s'enquit le militaire.

En dépit de son air impassible, l'histoire le concernait d'assez près. Il devait brûler d'impatience et de curiosité.

— Je souhaiterais être présent, en tant que simple observateur.

— Eh bien... marmonna le chef de famille.

Lui-même n'y voyait sans doute aucun inconvénient, mais le parti d'en face ne serait peut-être pas du même avis.

— Je me tiendrai en retrait et resterai muet, assura Basen. Je n'interviendrai que si le propriétaire vous cherche querelle.

Le mari hésita un peu, avant d'acquiescer.

— Je viendrai aussi, précisa l'homme à moustache de loche.

Comme s'il allait servir à quelque chose...

Tout en se demandant si elle aurait aussi le droit d'en être, Mao Mao attrapa son homonyme poilu pour éviter qu'il n'égratigne encore davantage le médicastre.

La maison de famille du charlatan était assez vaste pour héberger des invités – après tout, son beau-frère occupait la position de chef du village. Les voyageurs, qui avaient prévu de passer la nuit dans une auberge en bordure de la route, acceptèrent de poser leurs bagages sur place.

Une petite chambre fut préparée pour Mao Mao, le charlatan se voyant offrir celle des époux. Quant à Jinshi et à Basen, ils eurent droit au spacieux

salon. La poignée de gardes qui restaient à loger fut envoyée dans la dépendance. Pour assurer les livraisons de papier en temps et en heure, les papetiers embauchaient parfois des journaliers, aussi y avait-il assez de literie pour tout le monde.

Madame Charlatan proposa de préparer un bain pour ses invités, mais Basen déclina son offre, refusant de l'importuner à ce point. Pour être honnête, Mao Mao n'aurait pas été contre une petite immersion dans l'eau chaude, mais elle garda ses envies pour elle. Jinshi avait dû glisser des ordres à Basen en toute discrétion.

Elle se contenta donc d'une toilette de chat avec le baquet qu'on lui apporta dans sa chambre. Le froid ambiant n'incitait guère à aller au-delà d'un rapide nettoyage, mais ses cheveux avaient besoin d'un décrassage en règle, aussi décida-t-elle de se laver la tête. Elle versa de l'eau chaude dans un seau en bois, y plongea sa chevelure un moment et, une fois assez mouillée, l'enduisit d'un produit savonneux. Elle prit bien le temps de se masser le cuir chevelu.

Après avoir rincé la mousse, elle se couvrit la tête d'une serviette. Le froid ayant gagné ses pieds, elle les plongea dans l'eau chaude. Elle était encore à se sécher les cheveux lorsqu'on frappa à la porte.

— Oui ?

Pas de réponse. Sur ses gardes, Mao Mao entrouvrit le battant pour y glisser la tête. Un homme à l'apparence suspecte, une brûlure sur la joue, se tenait sur le seuil.

Sans un mot, elle laissa entrer l'individu – Jinshi, pour être précis. De toute évidence, il n'y avait aucun danger : elle avait fermé la fenêtre pour ses ablutions et la pièce voisine, occupée par l'homme-nymphe, servait de tampon entre l'herboriste et les oreilles indiscrettes.

— Je pense que vous pouvez parler sans risque.

— T'ai-je dérangée en pleine toilette ?

Comme d'habitude, la voix au timbre céleste était douce et mélodieuse. Cette fois, il n'avait pas cherché à la dissimuler sous une intonation rauque – ce qui expliquait sans doute pourquoi il était resté muet tout ce temps...

— Je n'ai fait que me laver les cheveux. Désolée, je ne suis pas très présentable.

Tout en continuant à se sécher la tête, Mao Mao déplaça le baquet dans un coin de la pièce. La chambre, plutôt exiguë, n'offrait guère de possibilité de s'asseoir en dehors du lit. La jeune fille resta donc debout à observer Jinshi.

— Tu ne t'assieds pas ?

— Je ne voudrais pas tout mouiller avec mes cheveux, prétextait-elle.

Elle lui jeta un regard qui signifiait : « Mais que faites-vous ici à la fin ? »

Tout en caressant la fausse brûlure sur sa joue, le prince impérial sortit de la poche de son vêtement un objet emballé dans du tissu.

— J'aimerais enlever ce maquillage, mais je voulais savoir si tu serais capable de le reproduire plus tard.

Le paquet contenait de la teinture rouge, de l'empois ainsi que de la poudre blanche. L'empois, concocté à partir de riz finement broyé, avait un peu séché. En l'observant de plus près, Mao Mao remarqua que la marque sur la joue de Jinshi commençait à s'estomper. Il transpirait sûrement malgré le froid, et le maquillage devait s'effacer lorsqu'il dormait.

— Oui, je pense.

Dans un premier temps, il lui faudrait raffermir la peau à l'aide de l'empois mélangé à la teinture, puis appliquer la poudre blanche par-dessus pour reproduire l'artifice. Ensuite, elle n'aurait plus qu'à parfaire le résultat en ombrant la joue de Jinshi pour lui donner mauvaise mine.

— Alors, vas-y. Enlève-moi ça, lui demanda-t-il.

Il trempa la serviette dans le baquet d'eau chaude.

Euh...

— Qu’y a-t-il ?

— Je vais chercher de l’eau propre dans ce cas.

— Inutile, tu vas déranger tout le monde, ça ira très bien comme ça.

L’herboriste fixait le récipient en silence. En apparence, son contenu ne semblait pas si sale.

— Qu’est-ce que tu as ?

— Non, rien.

Après s’être lavé les cheveux, elle s’était accordé un petit bain de pieds, mais le préciser n’était peut-être pas nécessaire. Le prince n’avait pas non plus l’air de s’en soucier. Inutile d’en faire toute une histoire dans ce cas.

Mao Mao essuya la joue de Jinshi avec sa serviette humide. Le linge en coton propre devint tout collant avec la teinture et l’empois. La jeune fille aurait beau laver la serviette, se désola-t-elle, elle n’arriverait pas à la récupérer. Elle aurait mieux fait de se servir d’une en moins bon état.

Jinshi prenait-il quelque plaisir au contact du tissu encore chaud sur sa peau ? Les yeux fermés, il s’abandonnait entièrement. Dans un tel état de sérénité, il pourrait tout aussi bien se laisser égorger sans broncher, un sourire aux lèvres, ce qui ne manqua pas d’inquiéter l’herboriste.

Au fait, je ne sais plus si la trichophytie se transmet au visage...

Mao Mao ne souffrait cependant pas de cette infection, donc nul besoin de s’inquiéter.

L’empois fondit peu à peu, révélant la peau nue de l’homme à la beauté de nymphe. Lisse et saine, elle restait toutefois traversée par une cicatrice. La teinte rougeâtre de la balafre s’estomperait avec le temps... sans jamais vraiment disparaître.

— Maître Jinshi.

— Oui ?

— Pourquoi avoir fait halte au village du médecin ?

« En me traînant avec vous », se garda-t-elle d’ajouter.

— Il se trouvait sur notre route. J'étais curieux de voir à quoi il ressemblait.

— Sur notre route...

Fallait-il comprendre que le retour prendrait encore plus longtemps que l'aller ?

Mais où est-ce qu'on va, à la fin ?

— Cette visite tombe à pic. Nous avons pu voir comment le peuple réagissait à la hausse de l'impôt.

— En effet.

Chaque année, au moment de la collecte fiscale, la production annuelle était soumise à une observation attentive, afin de l'évaluer en regard de la population locale. Le pouvoir n'était en effet censé prélever qu'une quantité juste, afin de ne pas rendre le quotidien des sujets de l'empereur trop difficile. Pour autant, il ne s'agissait que de chiffres, à ne pas prendre pour argent comptant.

— Et puis il se passe quelque chose d'étrange dans la région.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas encore quoi exactement. Demande plutôt à ton cousin. Je l'ai vu sortir son boulier avec un regard soucieux l'autre jour. Il a compris que quelque chose clochait.

La passion de Lahan pour les nombres était difficile à décrire, tant cet excentrique travaillait jour et nuit à la recherche de chiffres toujours plus beaux, dans l'espoir d'atteindre un jour une forme de perfection mathématique. S'il s'était confié à Jinshi, il fallait en conclure qu'il y avait anguille sous roche.

— D'après lui, les livraisons de riz de ces dernières années présentent quelques anomalies.

Tout fantasque qu'il soit, Lahan faisait preuve d'une rigueur implacable sur les questions de comptabilité.

— Je ne m’attendais cependant pas à tomber sur ce genre d’affaires en venant ici. L’industrie du papier est amenée à jouer un rôle important dans notre politique. Il serait fâcheux que les artisans actuels soient remplacés par de parfaits débutants en la matière.

Leur escapade n’avait donc rien d’un voyage d’agrément. En mission, Jinshi travaillait dur. Mao Mao se sentait d’autant plus coupable de lui laver le visage avec l’eau de son bain de pieds.

Le prince impérial était-il pris de somnolence ? Il sombrait à vue d’œil, jusqu’à finir allongé sur le lit. La jeune fille, agacée, s’assit à côté de lui pour lui démêler les cheveux avec soin. Il n’avait pas mis de parfum, mais sa chevelure dégageait une senteur subtile – une odeur florale. Pouvait-on être plus proche d’une nymphe céleste ?

— Voulez-vous que je vous remaquille maintenant ou préférez-vous attendre demain matin ?

— Maintenant.

Sa voix étouffée paraissait encore plus suave que d’habitude. Tout en songeant qu’il aurait été catastrophique de le mettre à la porte sur-le-champ, elle mélangea du bout des doigts l’empois et la teinture. Elle ajouta un peu d’eau à la mixture pour la diluer, puis commença à l’appliquer autour de la cicatrice.

Je me demande qui a eu l’idée de ce déguisement.

Une fois qu’elle en eut terminé, le résultat se révéla plutôt satisfaisant. Tant qu’il ne se mouillait pas la joue, le maquillage tiendrait. Par chance, en cette saison sèche, la pluie tombait très rarement.

— Basen ne pourrait-il pas s’en charger ?

— Il est trop maladroit.

— C’est donc la raison pour laquelle vous m’avez amenée avec vous ?

— Pas seulement.

Jinshi semblait apprécier le contact de la main de Mao Mao sur sa peau. Comme un bienheureux, il gardait les yeux fermés pendant qu’elle étalait

l'empois du bout des doigts.

— Ne vous endormez pas tout de suite. Je vais d'abord aller chercher Basen.

— Pourquoi ? Penses-tu qu'il saurait me protéger ?

Sans doute pas, non, songea l'herboriste. Contrairement à Gaoshun, son père, le jeune militaire se montrait encore bien gauche. En toute honnêteté, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'était pas à la hauteur du rôle d'assistant de Jinshi.

— Pourquoi vous êtes-vous adjoint Basen ? ne put-elle se retenir de demander.

Il fallait dire qu'elle ne s'était pas encore reposée du voyage et que la fatigue lui avait fait oublier à qui elle s'adressait. Et puis, elle n'avait pas vu Gaoshun depuis un moment. Le côté excessif de l'eunuque, qui confinait parfois au comique, lui manquait.

Jinshi ouvrit lentement les yeux. Son regard d'obsidienne se voila sous l'effet de la surprise.

— Pourquoi cette question ? Je me doute de l'image qu'il peut parfois renvoyer, mais... oui, crois-moi, il sait se montrer compétent quand la situation l'exige.

— Vous n'avez pas l'air très convaincu, pourtant.

Le prince impérial manquerait-il d'impartialité sur le sujet ? Après tout, Basen était son frère de lait. Enfin, le simple fait que le fils de Gaoshun parvienne à adopter un comportement normal en présence de son maître pouvait passer pour un talent en soi.

La fausse brûlure à présent achevée, Mao Mao s'apprêtait à rincer sa paume poisseuse quand une pensée l'arrêta. De sa main propre, elle alla piocher dans ses affaires la plaque de bronze qui lui servait de miroir. Attentive à son reflet, elle appliqua de l'empois autour de sa bouche. Puis elle sourit en affichant une monstrueuse grimace.

— J'en ai la chair de poule, se moqua Jinshi, mais le coin de ses lèvres s'était tout de même étiré en un minuscule sourire.

Songeant qu'elle pourrait facilement se laver après, la jeune fille céda à son grain de folie : elle se grima ensuite le contour des yeux et les joues. Un visage sinistre se reflétait à présent dans le bronze – on aurait dit un cadavre.

Jinshi s'était laissé prendre au jeu, faisant son possible pour ne pas rire à gorge déployée. Mao Mao se sentait presque désolée pour lui, mais s'approcha un peu plus de lui, histoire de lui délivrer le coup de grâce.

Quand soudain...

— C'est moi, j'entre !

La voix de Basen s'éleva alors même qu'il toquait à la porte, qui s'ouvrit sans que ni l'herboriste ni l'homme-nymphe n'aient eu le temps de l'arrêter.

Dans les yeux exorbités du jeune militaire se reflétèrent Jinshi, qui se tenait les côtes, et Mao Mao qui s'approchait de lui, les mains et le visage couverts de rouge.

Personne n'osa prononcer le moindre mot.

L'instant suivant, l'apothicaire fourrait la serviette mouillée dans la bouche de l'assistant pour l'empêcher de crier pendant que le prince impérial le plaquait au sol... soit l'action la mieux coordonnée qu'ils aient jamais accomplie ensemble.

Le lendemain, Mao Mao accompagna tout le groupe à la négociation. La rencontre devait se tenir à l'auberge du village où vivait le propriétaire, tout proche de celui des papetiers. Il leur fallut moins d'une heure de marche pour le rallier.

Malgré son aspect de gargote un peu morne, le lieu n'en offrait pas moins tout l'espace nécessaire à l'accueil de voyageurs, et profitait sans doute de son emplacement pour attirer les gens de passage sur la grande

route – plutôt que ceux du cru. La petite troupe y aurait sûrement dormi si la famille du charlatan n'avait pas insisté pour l'héberger.

Le clan des papetiers était représenté par le beau-frère du médicastre et ses deux fils, ainsi que par trois hommes d'âge mûr, des habitants du village. Avec l'homme à moustache de loche, Mao Mao, Basen et Jinshi, la délégation était composée de dix personnes au total. Ce nombre élevé suscita un peu d'inquiétude chez la jeune fille. Basen saurait-il protéger le prince impérial si les choses tournaient mal ? Au demeurant, l'homme-nymphé semblait en mesure de se défendre et de s'en sortir sans l'aide de quiconque.

Le clan opposé comptait une quinzaine d'individus : des hommes bien charpentés, dont un barbu d'âge moyen, assis dans une posture hautaine, le menton haut.

L'aubergiste et sa femme, tous deux assez âgés, jetaient des regards ennuyés à cette assemblée. Leur établissement avait été choisi en gardant à l'esprit que la discussion pouvait mal tourner et finir en pugilat, ce qui n'était pas pour leur plaire.

Le médicastre tremblait comme une feuille. Il lança un coup d'œil à la tenancière. Quand il vit qu'elle était avec Mao Mao, la seule autre femme présente, il ne s'en trouva pas vraiment rassuré. Personne d'autre ne s'intéressait à cette jeune inconnue, maigre comme un clou – tout au plus certains, perplexes, se demandaient-ils avec un rire méprisant ce qu'elle faisait là.

Au reste, l'herboriste avait dû batailler ferme pour obtenir le droit d'assister à la rencontre. Madame Charlatan avait voulu l'en empêcher, arguant que malgré son manque d'atouts naturels, elle n'était encore qu'une jeune fille non mariée qui s'en mordrait les doigts si elle se retrouvait dans une situation périlleuse. À ses yeux, elle n'avait tout simplement rien à faire là-bas.

Seulement, le médicastre avait supplié l'herboriste de les accompagner d'un regard implorant. Et puis, il lui fallait reconnaître que le fameux contrat qui liait le propriétaire terrien aux papetiers intriguait Mao Mao.

Faute d'une meilleure solution, elle avait donc servi à la sœur du charlatan un prétexte fallacieux.

— *Je connais un expert dans le domaine qui nous intéresse. M'autoriseriez-vous à lui rapporter la teneur des échanges de cette rencontre ?*

Son interlocutrice avait cru que la jeune fille parlait d'un homme de loi, ce qui la fit changer d'avis, bien qu'à contrecœur. En réalité, Mao Mao songeait à Jinshi – qui était lui-même de la partie –, mais elle n'avait aucune raison de le faire savoir. La jeune apothicaire se retrouva donc assise à une place un peu excentrée, où elle se fit servir un thé par la tenancière. Une odeur d'alcool vint soudain lui piquer le nez. L'endroit faisait-il aussi office de taverne ? Elle faillit poser la question sans réfléchir, mais se retint de justesse. Jinshi et Basen s'étaient assis à la même table qu'elle.

— Fallait-il vraiment que tu viennes, toi aussi ? grommela le nouvel assistant du prince impérial.

L'échange corsé qu'elle avait eu avec Madame Charlatan se répétait à l'identique. Le jeune militaire choisissait bien son moment pour se plaindre...

— C'est une requête du médecin en personne. Ne pas lui rendre ce service aurait été cruel, non ?

— Tu parles vraiment sur un ton...

Le fils de Gaoshun n'acheva pas sa phrase. Depuis quelques minutes, le charlatan lançait de furtifs coups d'œil à Mao Mao, ce qui dissuada le militaire d'en dire plus. Il promena son regard dans la salle.

— La quantité d'alcool est assez impressionnante pour un établissement de cette taille, dit-il.

Des bouteilles de liqueur de riz s'alignaient sur les étagères, mais le principal breuvage servi avait l'apparence d'un vin trouble. Dans la cuisine, de grands tonneaux étaient rangés le long du mur, qui laissaient apercevoir une boisson d'un blanc un peu laiteux. Cela évoquait davantage un rustique tord-boyaux que les variétés claires ou distillées prisées dans la capitale. Servait-on les bouteilles qui trônaient sur les étagères aux clients de l'auberge et le vin douteux des tonneaux aux locaux ?

Mao Mao se laissa distraire par cette question, et à quelques pas de là, la discussion s'engagea.

— Avez-vous apporté l'argent ?

La voix, typique d'un méchant joué par un acteur de piètre talent, appartenait au barbu, le fils de l'ancien propriétaire du village, toujours assis dans une posture hautaine. Il était entouré de gens à l'allure peu amène, dont Mao Mao se demanda s'il s'agissait de métayers ou d'hommes de main.

Le chef de la famille de papetiers et ses fils avaient beau être bien bâtis eux aussi, leurs opposants avaient l'avantage du nombre. La jeune herboriste scruta la pièce en quête d'un coin qui pourrait servir d'abri au cas où ils en viendraient aux mains.

— L'échéance n'est pas encore arrivée, répondit le beau-frère du médocastre, le visage fermé. Ne pourriez-vous pas reconsidérer votre position ?

Une feuille se trouvait posée entre le propriétaire terrien et lui – sans doute le fameux contrat.

— Je n'ai pas le temps de réfléchir. Je ne vous loue pas ces terres par pure bonté d'âme. S'il vous est impossible de payer, vous n'avez qu'à partir.

Il se montrait sans pitié. À coup sûr, cette menace était loin d'être la première que cet individu proférait.

— Enfin, je suis tout de même disposé à vous faire une petite faveur. Je peux éventuellement consentir à patienter jusqu'à l'année prochaine. À la condition que d'ici là, vous nous enseigniez deux ou trois choses sur le métier.

Et puis quoi encore ?

En fait, il ne leur laissait comme alternative que de partir sur-le-champ... ou dans un an... Sauf que ce bref temps de répit servirait au propriétaire à acquérir quelques techniques de papetier.

Dans l'immédiat, les artisans n'avaient nulle part où aller, mais accepter cette année supplémentaire signifiait céder le savoir-faire familial à des rivaux. Les paysans lorgnaient sans doute sur la position de fournisseurs officiels du palais...

On s'indignerait à moins. Cependant, aucune raison ne justifiait que les choses se déroulent ainsi. La preuve de ce chantage se trouvait d'ailleurs exposée sur la table.

La proposition parut étrange à Mao Mao. Plutôt que de les chasser après leur avoir extorqué leur savoir-faire, ne valait-il pas mieux profiter de leur dette pour les faire travailler sous leurs ordres ? Les fermiers avaient certes la réputation de détester ceux qui n'étaient pas de la région, mais tout de même...

Elle observa le propriétaire terrien. Il fixait les papetiers d'un œil chargé de haine – et ces fils encore plus, semblait-il.

L'herboriste se rapprocha à petits pas rapides du chef de famille. À ses côtés se tenait le médocastre, dont la moustache tremblait. Elle ignora le regard incrédule et furieux que lui lança Basen.

Le contrat avait été rédigé dix ans auparavant, mais le papier était de très bonne qualité. Un support plus conventionnel serait tombé en morceaux au bout de quelques années. L'accord contraignait les artisans à payer chaque mois une certaine somme d'argent pour l'exploitation des terres, et ce sur une durée de vingt ans. En bas du document figuraient en bonne et

due forme les *kaō*, ces sceaux en forme de fleur qui tenaient lieu de signature.

Les conditions étaient inscrites noir sur blanc de façon si incontestable que Mao Mao se demanda de quel droit le propriétaire montait ainsi sur ses grands chevaux. Elle pencha la tête sur le côté, ce qui incita sans doute le cadet des frères artisans – le plus prévenant des deux – à lui expliquer de quoi il en retournait.

— Il prétend que le contrat est caduc.

Il avait pourtant été rédigé par un scribe.

— Alors qu’il porte les *kaō* des deux familles ?

— Les marques sont authentiques, mais... le père de l’actuel propriétaire n’a pas bénéficié d’une aussi bonne éducation que son fils.

— Vous voulez dire qu’il ne savait pas lire ? demanda Mao Mao.

À la campagne, être illettré n’avait rien d’étrange en soi, mais la jeune fille n’en demeurait pas moins perplexe. Lire des contrats faisait partie des activités habituelles d’un propriétaire terrien. Ils étaient même éduqués pour !

— C’était un enfant adopté.

Ah...

Tout s’expliquait. L’homme, sans doute un métayer qui s’était illustré par son sérieux au travail, n’avait pas eu le loisir d’étudier dans sa jeunesse. Un manque qui s’avéra fâcheux après qu’il eut été adopté par la famille de son épouse, quand bien même il aurait eu la volonté d’apprendre.

— À l’époque, il ne confiait pas la rédaction de ces documents à un scribe, mais à sa femme.

Seulement, le contrat avait été rédigé alors qu’il était déjà veuf.

Hmm...

Mao Mao restait convaincue de l’authenticité du contrat. Les *kaō* se voulaient authentiques et le document avait dû être signé en présence du propriétaire précédent.

— Le scribe et le témoin ne sont-ils pas dans la région ?

— Ils sont morts tous les deux, malheureusement.

À l'époque de la signature du contrat, quinze ans auparavant, ils étaient déjà âgés.

Cela ne va pas arranger leurs affaires, bien au contraire...

Tandis que Mao Mao se grattait la tête, en pleine réflexion, le propriétaire pressait le papetier de prendre une décision à l'ultimatum qui lui était imposé. Autour d'eux, les paysans affichaient des sourires goguenards, voire méchants. Les artisans n'avaient d'autre choix que de faire profil bas. Seul le fils aîné du chef de famille se pinçait les lèvres, une expression indécise sur le visage.

— Si vous refusez de quitter le village tout de suite, il ne vous reste qu'une seule solution. Dès demain, je vous enverrai des jeunes de ma famille pour vous aider dans votre travail et vous ferez tout pour leur apprendre le métier d'ici la fin de l'année. Vous n'avez pas le choix.

Les poings des papetiers tremblaient. Le médocastre, qui avait accepté de les accompagner, n'était décidément qu'un bon à rien. Sa présence ne leur était d'aucun secours.

Seule Mao Mao promenait un regard indifférent sur l'assistance. C'était surtout la quantité d'alcool présente dans l'auberge qui l'intriguait vraiment. Elle irait en boire un verre plus tard, pour l'heure, l'ambiance s'y prêtait peu – ce qu'elle-même avait bien perçu, malgré son détachement.

Sauf que le propriétaire, d'humeur festive, se prit soudain à en commander.

— Eh, apportez-nous des verres !

À l'idée des joyusetés qui semblaient se profiler, les paysans ne se sentirent plus de joie. Les artisans, au contraire, affichaient des têtes d'enterrement. Un peu réticente, la tenancière s'exécuta en apportant un plateau chargé de verres.

Mao Mao, perplexe, renifla de plus belle.

Tiens ?

Un rapide coup d'œil dans les coupes des paysans lui confirma que le vin qu'elles contenaient n'était pas trouble, mais bien clair. Elle nota aussi que le propriétaire buvait quant à lui tout autre chose : un vin distillé de couleur ambrée, qui semblait plutôt fort en alcool – sûrement la boisson qui se trouvait sur les étagères.

En soi, rien d'étonnant à ce qu'un maître fortuné se fasse servir sa liqueur préférée. Offrir un vin raffiné à de simples métayers dénotait néanmoins une très grande largesse... L'auberge possédait plusieurs vins troubles de qualité moindre qui auraient tout à fait convenu pour l'occasion.

Mao Mao réfléchit un instant puis attira l'attention de la tenancière, agacée, qui transportait les boissons.

— Que veux-tu ?

— J'aimerais un verre aussi. De cet alcool.

La femme de l'aubergiste s'exécuta sans poser de question.

— Crois-tu vraiment que le moment soit bien choisi, jeune fille ?
l'interpella le médicastre.

Il jeta à l'herboriste, comme sa famille, un regard ahuri. Basen, quant à lui, ne put se retenir de grimacer. Seul Jinshi lui fit signe de commander pour toute la table.

Aurait-il deviné lui aussi ? Mao Mao demanda donc deux coupes supplémentaires pour l'homme-nymphe et son assistant.

Elle vida son verre d'un trait. Son palais accueillit la saveur douceuse. Sans être aussi raffiné que les vins servis à la capitale, le breuvage n'était vraiment pas mauvais, au-delà du défaut de contenir trop d'alcool comparé à sa suavité en bouche. Si le goût avait été notablement mauvais, cela aurait expliqué le déséquilibre, mais non. Mao Mao s'en purlécha les babines.

Si elle résumait la situation, elle se trouvait dans une auberge contrainte d'accueillir des clients potentiellement turbulents, où étaient entreposées de

grandes quantités d'un vin trouble. Et où l'on servait une eau-de-vie sophistiquée au propriétaire terrien, mais pas aux autres.

Hmm... Je crois que j'ai compris.

L'herboriste tourna la tête vers le chef de la famille des papetiers pour l'interroger :

— Excusez-moi, y aurait-il une distillerie par ici ?

— Non... Ni même rien qui s'en approche, du moins je crois.

— C'est bien ce que je pensais.

Les lèvres de l'apothicaire s'étirèrent en un sourire carnassier. Elle se leva, puis alla se poster, sa coupe de vin à la main, devant le propriétaire terrien et ses compères – qui faisaient un raffut de tous les diables. Elle posa avec fracas son gobelet sur la table avant d'afficher une expression triomphante.

— Qu'est-ce que tu nous veux, petite ? Tu viens remplir nos verres ? lui dit-il avec un rictus, soulevant les rires de l'assemblée.

— Jeu... jeune fille !

Voilà que le médocastre s'agrippait aux vêtements de Mao Mao, terrifié par l'attitude incompréhensible de la jeune fille. Basen fit mine de se lever à son tour, mais reprit vite place – Jinshi avait dû tirer doucement sur sa manche.

Son sourire toujours accroché aux lèvres, l'apothicaire lança au propriétaire :

— Un concours de boisson, ça vous tente ?

Histoire d'éviter tout malentendu quant aux participants, elle se pointa du doigt.

— Un concours de boisson ? Mais c'est qu'elle a du cran, la petite... répondit le propriétaire terrien.

Les paysans, moqueurs, éclatèrent de rire. Les papetiers, quant à eux, restaient médusés. La panique du charlatan augmenta encore d'un cran et

Basen, rouge de colère, devint furieux. Jinshi, à présent habitué au comportement de Mao Mao, s'efforçait de calmer son assistant.

— Attends, tu es sérieuse ? s'inquiéta le beau-frère du médocastre.

Le papetier et ses fils la regardaient d'un œil affolé.

— Rassurez-vous, tout ira bien. Dites-moi plutôt à combien s'élève votre dette.

— À mille pièces d'argent par an, répondit-il après un instant d'hésitation. Mais cette année, nous nous sommes déjà acquittés d'une bonne moitié de la somme. Il ne reste plus que 4 500 pièces à verser.

Hmm... Rares étaient ceux disposés à prêter une telle somme. Tout fournisseurs officiels de la cour qu'ils soient, les papetiers ne savaient pas produire en masse. Percevoir de grosses quantités d'argent leur était tout bonnement impossible.

Mao Mao se laissa tomber sur une chaise.

— Je vois. (Elle se tourna vers le propriétaire.) Pour la peine, est-ce qu'on ne ferait pas un petit pari ?

— Un pari ? ricana l'intéressé. C'est qu'elle n'a pas froid aux yeux, cette petite ! (Confiant en sa capacité à tenir l'alcool, il la raillait ouvertement.) Parce que tu as quelque chose à parier, au moins ?

— Oui. Ma mise se trouve d'ailleurs devant vous depuis le début, expliqua-t-elle en pointant une nouvelle fois sa poitrine du doigt. Vous pouvez me vendre à une maison de plaisir pour trois cents pièces.

Les hommes attablés crachèrent leur boisson les uns après les autres. Les papetiers en restèrent bouche bée. Un bruit de chaise se fit entendre : Jinshi s'était levé. Mao Mao lui adressa un hochement de tête pour le rassurer.

— Ce que tu es drôle ! Trois cents pièces ? Ça fait beaucoup d'argent pour une petite maigrichonne ! As-tu seulement la moindre idée des prix du marché, fillette ?

Ce n'était pas lui qui allait apprendre quoi que ce soit à ce sujet à l'herboriste. Elle avait assisté à bien des ventes de jeunes filles...

— Même le plus beau des bijoux ne vaut pas cent pièces, alors toi...

L'hilarité du propriétaire allait croissant. Il ne cachait pas son ton condescendant, éclatant d'un rire gras à grand renfort de postillons. Ses compagnons et lui avaient déjà bu quelques verres, ce qui arrangeait bien les affaires de Mao Mao. Elle les toisa, puis les gratifia d'un rire sarcastique. Cette marque de mépris manifeste n'échappa en rien aux paysans. La moitié, pas encore soûle, la foudroya du regard.

— Vous dites ça car vous ne pensez qu'à vos radis tous terreux. Ceux-là, j'en conviens, personne n'en voudrait pour cinquante pièces. Mais ce n'est pas une raison pour généraliser.

Soudain, son corps fut tiré vers l'avant. Une main l'avait empoignée par le col, faisant décoller ses pieds du sol. Comparer les filles de la campagne à des plantes potagères avait, semblait-il, fait mouche.

Du coin de l'œil, elle fixa Jinshi qui s'apprêtait à réagir. Il compliquerait tout s'il s'en mêlait à présent.

— Répète un peu, si tu l'oses !

C'était l'un des fermiers qui, le visage rubicond, l'avait agrippée. S'il abattait sur elle son poing noir de terre, elle n'aurait aucune chance de se relever.

Ma foi, s'il faut en passer par là...

Il était de toute manière trop tard pour calmer le jeu et se rétracter. Le charlatan s'était évanoui. De leur côté, les artisans papetiers n'en menaient pas large non plus.

— Vous ne savez même pas lire et écrire correctement. Jamais vous n'utiliserez du papier de toute votre vie. À quoi bon apprendre à en fabriquer ? Aucune chance que vous arriviez un jour à en produire de bonne qualité, même si on vous enseignait comment faire.

Le poing recula, prêt à frapper, mais le coup ne vint jamais. À la place, un bruit sourd résonna dans la salle. Quelqu'un s'était interposé entre Mao Mao et son bourreau. Une grande bourse gonflée de pièces reposait désormais sur la table... déposée là par Jinshi.

Le prince impérial fit basculer le petit sac de cuir, d'où s'écoula une cascade de jetons d'or et d'argent. Tous les yeux s'ouvrirent comme des soucoupes, ceux de Basen y compris. Ses lèvres remuaient sans qu'aucun son n'en sorte, trop éberlué qu'il était pour poser la moindre question.

— Trois cents pièces pour cette jeune fille me semblent bien peu.

Jinshi avait modulé le ton de sa voix. Son timbre, plus grave que d'habitude, et son visage aux traits aussi magnifiques que sinistres en imposèrent à l'assemblée. Il repoussa d'un geste la main qui tenait encore Mao Mao.

Pourquoi exhiber une telle somme ?

La jeune apothicaire n'avait plus qu'à jouer le jeu. Elle rajusta son col, posa bruyamment un pied sur la chaise, puis bomba le torse, en une tentative de mettre en avant sa poitrine plate.

— Vous voyez ? Il suffit d'avoir des yeux pour apprécier la valeur de la marchandise.

Le paysan qui l'avait empoignée grinçait des dents, sans se départir de son regard assassin. Jinshi et Mao Mao affichaient tous les deux un rictus provocateur.





— Venez, les amis, on va leur apprendre une bonne leçon ! lança le fermier à ses camarades.

— Assez ! Ne vous emportez pas de la sorte ! les somma leur patron. (Ses hommes sursautèrent, puis eurent un mouvement de recul.) Si vous avez de quoi miser, je suis votre homme.

L'idée du pari avait fini par le convaincre. Un sourire plein d'audace aux lèvres, Mao Mao retira son pied de la chaise, avant de demander :

— Alors, qui souhaite se lancer ?

C'était le chaos dans l'auberge. Les papetiers éberlués la dévisageaient, interdits. Les aubergistes n'en croyaient pas leurs yeux. Le charlatan n'avait toujours pas repris connaissance, gisant à même le sol. Jinshi ne pouvait s'empêcher de jeter un regard lourd de reproches à Mao Mao, tandis que Basen hésitait à s'arracher les cheveux. Quant aux pièces de monnaie, elles demeuraient étalées sur la table, exposées à la vue de tous.

— Moi ! s'écria le rustre qui avait empoigné la jeune herboriste par le col.

Elle ne pouvait rêver meilleur adversaire pour se lancer.

Combien de bouteilles vides avaient roulé au sol ? Personne n'avait tenu le compte. En revanche, trois gaillards étaient étendus par terre, bientôt rejoints par un quatrième.

— C'est une blague ? s'exclama le plus jeune neveu du charlatan, affairé à ranimer son oncle.

— Quoi, c'est déjà fini ? dit Mao Mao en vidant d'un trait l'alcool restant dans son verre.

Le breuvage, un vin distillé, lui brûlait la gorge. Un produit de bien trop bonne qualité pour une auberge de campagne – mais rien que la jeune fille, rompue à des boissons bien plus fortes, ne puisse supporter.

On leur avait d'emblée servi un breuvage très alcoolisé dans l'espoir de la faire tomber de sa chaise en un rien de temps, mais la stratégie échoua bien vite. Ces paysans avaient beau être braves, ils n'étaient en rien habitués à un tel degré d'alcool. Résultat, ils tombaient comme des mouches, amorphes – sans que leur vie n'en soit cependant menacée. Mao Mao n'avait pas l'intention de les mettre en danger, seulement de remporter son pari.

— Trois cents pièces. Ce serait un bon prix, tu ne trouves pas ? lui chuchota Jinshi à l'oreille.

La perspective de redevenir la possession de l'homme-nymphe renforça la volonté de la jeune fille : elle devait remporter ce pari coûte que coûte. Il fallait préciser que les tenanciers des maisons de plaisirs tiraient les prix vers le bas et achetaient une jeune villageoise pour seulement vingt pièces. Jinshi avait donc une conception légèrement faussée de la valeur des choses.

Quoi qu'il en soit, avec le haut fonctionnaire à la beauté troublante de son côté, elle avait vaincu son premier adversaire. Le deuxième s'était alors présenté. Il avait sous-estimé l'herboriste, pensant qu'elle serait déjà ivre, et lui avait proposé un vin fort qu'il avait descendu d'une traite. Quelques verres plus tard, il était tombé raide.

Les troisième et quatrième concurrents avaient commis la même erreur, entraînant les mêmes conséquences. Que Mao Mao affronte ses adversaires les uns après les autres était bien sûr injuste, car elle se retrouvait contrainte de boire bien plus que chacun d'entre eux. Il lui fallait, hélas, composer avec ce désavantage, qui ne l'avait pas empêchée de sortir victorieuse à chaque fois.

Et de quatre.

Le premier opposant lui avait fait gagner trois cents pièces, qu'elle avait remises en jeu contre le deuxième... pour en empocher six cents, puis 1 200 avec le troisième. Sa quatrième victoire lui avait permis de faire monter son

pécule jusqu'à la coquette somme de 2 400 pièces d'argent. Les paysans au visage rougeaud comprenaient-ils ce qui était en train de se passer ? Ils la fixaient tous d'un regard mauvais.

Plusieurs adversaires souhaitaient encore en découdre, mais Mao Mao n'avait plus qu'à en terrasser un seul, puisque la dette des papetiers s'élevait à 4 500 pièces.

Par chance, les fermiers étaient déjà ivres. Ils avaient parlé et accepté le pari sans réfléchir. Elle leur avait fait signer à chacun un accord écrit rudimentaire de la pulpe de leur doigt. Ces gens pensaient peut-être qu'il s'agissait de bouts de papier sans importance – pour preuve, même l'homme à la tête du groupe avait failli les jeter.

Enfin, le propriétaire terrien se présenta face à l'herboriste, une bouteille de vin à la main. Ses traits tirés trahissaient une exaspération contenue.

— Prête à te mesurer à moi ?

Sous sa barbe, il souriait, mais son regard restait vif, pas encore voilé par l'alcool. Mao Mao, incertaine, se frotta le ventre.

Vais-je y arriver ?

De toute évidence, après ses quatre duels, la quantité de liqueur commençait à s'accumuler dans son organisme. Le propriétaire avait pour coutume de boire de l'eau-de-vie, il tenait donc certainement mieux la boisson que ses acolytes. La jeune fille ne put s'empêcher de grimacer. Son dernier adversaire sourit, puis jeta un coup d'œil à l'accord écrit.

— Ne me mets pas dans le même panier que les autres.

Il griffonna une signature d'un geste expéditif, puis reposa violemment la feuille sur la table.

— Eh, toi, je veux mon argent, tu n'as pas intérêt à m'arnaquer, lança-t-il à l'attention de Jinshi.

L'homme-nymphe gardait les bras croisés, sans prononcer le moindre mot.

— Ne vous en faites pas, nous sommes des gens honnêtes, assura Mao Mao.

Elle sortit une fiole de l'intérieur de son vêtement – c'était le seul moyen pour elle de relever ce défi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrièrent les hommes restés debout en cercle autour de leur patron, menaçants.

— Le goût de ce vin finit par devenir lassant à force. Il a besoin qu'on le relève un peu.

Elle versa dans sa coupe de liquide ambré une bonne dose du contenu du flacon. Son adversaire tressaillit.

— Minute ! Dans ce cas, moi aussi, j'en veux.

Mao Mao lui tendit la fiole. L'homme l'étudia attentivement, puis versa le restant du liquide dans son verre.

— Ne serait-ce pas ton petit secret pour tenir l'alcool ? lui souffla-t-il sur un air conspirateur.

Impassible, Mao Mao avala sa boisson d'un trait.

Lorsque le propriétaire se fut assuré qu'elle avait tout bu et gardait un visage impassible, il sourit puis vida à son tour sa coupe jusqu'à la dernière goutte.

Un instant plus tard, il s'affala de tout son long sur la table. Ses hommes de main accoururent pour le relever, mais il était inconscient.

— Qu'est-ce que tu lui as servi, fillette ?

— Rien du tout, j'ai bu la même chose que lui.

L'alcool était en effet l'unique responsable de son état comateux.

— En tout cas, j'ai gagné.

L'assemblée en resta bouche bée. Mao Mao se releva puis s'empara des cinq accords écrits. Sans même tituber, elle les porta au chef de la famille des papetiers. Cela fait, elle se dirigea sans attendre vers la tenancière.

— Où sont les latrines, je vous prie ?

— Dehors, sur la droite.

— Merci beaucoup.

La jeune fille s’y dirigea à petits pas rapides. Rien de plus normal que de ressentir une envie pressante après avoir vidé autant de coupes de vin. Mao Mao, sans être particulièrement pudique, n’en était pas à se soulager en public.

— Mais alors, qu’est-ce que tu as fait ? lui demanda le papetier.

L’incompréhension se lisait sur son visage. Il tenait dans sa main les reconnaissances de dettes, soigneusement roulées.

— Rien de spécial, j’ai juste mélangé un peu d’alcool au vin pour en changer le goût.

Dans les plis de sa tunique, la jeune apothicaire gardait souvent des plantes médicinales, ainsi que quelques remèdes communs... notamment un peu d’alcool à désinfecter.

Comme le liquide servait à aseptiser, sa composition différait des vins habituels. Une gorgée suffisait à terrasser un homme en bonne santé. Le propriétaire terrien, lui, s’en était versé une longue rasade.

— Puis... puis-je te poser une question ? insista le chef de famille.

— Je vous écoute.

— Toi aussi, tu as bu de cet alcool, fit-il remarquer, presque suspicieux.

— Oui, parce que je savais que je réussirais à supporter une telle quantité de boisson. J’espérais juste que les choses ne s’éterniseraient pas.

Mao Mao avait volontairement agi de manière suspecte, curieuse de voir si son adversaire rentrerait dans son jeu. Et fort heureusement, il était tombé dans le panneau. Aurait-elle tenu le coup sans cette ruse ? Elle n’aurait de toute façon pas réussi à se contenir quelques instants de plus sans aller aux latrines.

— Je suis contente d’avoir pu m’éclipser quand je l’ai fait, en tout cas.

— Euh... oui, tant mieux. Mais peu importe à quel point tu avais confiance en tes capacités, je ne pense pas que tu aies bien fait de mettre en jeu ta propre personne. Surtout pour nous aider, nous.

— D'ailleurs, à ce propos... (Mao Mao reprit les rouleaux des mains du papetier.) Voilà ma part. Mais il faudra que je vous rende le capital de départ, dit-elle, un sourire aux lèvres.

— Une minute, jeune fille ! s'exclama le charlatan, soudain revenu à la vie et qui répondait à la place de son beau-frère stupéfait. Je te trouve bien cruelle, tout à coup...

— Peut-être bien, mais ce n'est pas comme si je vous étais réellement obligée. Qui plus est, vous ne m'avez pas laissée finir.

Mao Mao jeta un coup d'œil discret de l'autre côté de la pièce. Le propriétaire terrien se relevait en vacillant, soutenu par ses sbires, la tête entre les mains. La flaque douteuse à ses pieds témoignait du rejet par son organisme de tout l'alcool ingurgité.

— Il ferait mieux d'attendre encore un peu avant de se relever... lança la jeune fille.

— Ce pari ne compte pas !

L'homme barbu réagissait exactement comme elle s'y attendait.

— C'était juste pour amuser la galerie. Ce n'était pas sérieux.

— J'ai pourtant là un contrat que nous avons conclu, signé de votre propre main. Ah, mais j'y pense, peut-être ne savez-vous pas lire ce genre de document ?

— Et alors ? Ce contrat est caduc. Caduc, tu entends !

Mao Mao croisa les bras, contrariée, puis se dirigea vers l'un des tonneaux de vin de l'auberge.

— Dans ce cas, vous ne me laissez pas le choix. (Avec un petit sourire en coin, elle tapota le couvercle de la barrique, avant de lancer un regard furtif vers Jinshi et Basen.) Je vais devoir prévenir les autorités que vous ne payez pas les impôts.

L'ambiance dans la salle était telle qu'on aurait pu entendre une mouche voler. La mâchoire du propriétaire se décrocha, et la peur s'empara des paysans encore alertes. Les aubergistes montraient eux aussi quelques

signes d'inquiétude, à laquelle se mêlait une forme de soulagement. Les papetiers s'interrogèrent du regard les uns les autres, avant de tourner la tête vers Mao Mao. Le charlatan, quant à lui, ne se départait pas de sa perplexité.

Les chiffres aberrants qui préoccupaient Jinshi et les autres fonctionnaires venaient de trouver leur explication.

— Comment ça, il ne paie pas ses impôts ? intervint l'aîné de la famille de papetiers, en rébellion contre les siens.

— Pour fabriquer de l'alcool, une autorisation du gouvernement est nécessaire. Si la production sert juste à un usage personnel, passe encore, mais s'il s'agit d'en vendre à des clients, comme ici, alors il faut payer, quoi qu'il arrive, la taxe sur l'alcool.

N'importe quel commerce était redevable de tels prélèvements. Plus on vendait des biens de confort et de luxe, plus le taux d'imposition augmentait. Une échoppe qui écoulait du vin serait davantage imposée qu'une auberge. Et ne parlons même pas d'une maison de plaisir. Mao Mao en savait bien quelque chose : la vieille grippe-sou ne cessait de s'en plaindre.

La jeune fille avait trouvé étrange que cet établissement mette sa salle à disposition pour ce genre de négociation. Les tenanciers auraient certes pu la louer, mais la quantité d'alcool présente lui avait mis la puce à l'oreille. S'approvisionner en grandes quantités de vin de qualité à bon marché profitait forcément à l'auberge. Une telle opportunité ne se refusait pas, même si les risques n'étaient pas inexistantes.

Selon Mao Mao, cela expliquait pourquoi on n'avait pas servi de vin trouble au propriétaire. Si l'on partait du principe que les paysans distillaient de l'alcool sur ses terres, il n'avait aucune raison, surtout dans de telles circonstances, de commander un vin qu'il devait connaître par cœur.

— Si ça se trouve, les ingrédients n'ont même pas été déclarés.

Fabriquer de l'alcool demandait de disposer d'une grande quantité de riz ou de blé. Le breuvage qu'on leur avait servi semblait être à base de riz. Soudain, Mao Mao se rappela les prétendues accusations que le propriétaire avait portées sur les artisans : faire diminuer les récoltes de riz en polluant l'eau, et même empêcher le riz de pousser en utilisant trop du précieux liquide.

La jeune apothicaire médita sur le sujet.

— Ces accusations n'étaient que des mensonges, je suppose... Les récoltes de riz ont toujours été bonnes, n'est-ce pas ?

Le cours d'eau charriait vers les champs des feuilles en décomposition et des nutriments mélangés à de la terre, ce qui permettait au sol de se régénérer. S'il emportait aussi des substances nocives, Mao Mao aurait compris les reproches, mais la fabrication du papier rejetait dans l'eau des déchets tels que de l'empois, fabriqué notamment avec du son de riz, et des copeaux du bois utilisé comme base pour la pulpe de papier. Soit des substances qui agissaient comme de bons fertilisants.

Était-ce pour cela que le précédent propriétaire souhaitait dans un premier temps vendre ses terres aux papetiers, plutôt que de les leur louer ? Peut-être bien...

Le clan des fermiers en ignorait peut-être la raison, mais le rendement de son riz avait augmenté, aucun doute n'était permis sur ce point. Dans de telles circonstances, on avait jugé utile de faire en sorte que les papetiers restent sur les terres.

Puis, supposa Mao Mao, les paysans s'étaient mis à dissimuler les excédents de la récolte de riz pour en faire de l'alcool – ce qui revenait à tromper doublement le gouvernement ! Ils allaient le sentir passer...

Exposer son raisonnement à voix haute lui ferait trahir les enseignements de son père, aussi Mao Mao garda-t-elle pour elle ses pensées. À en juger par les expressions qu'affichaient le propriétaire terrien et les fermiers, toutefois, elle avait vu juste.

— Tu... tu as des preuves de ce que tu avances ? demanda l'un des paysans.

— C'est vrai, ça ! Est-ce qu'elle peut le prouver, d'abord ? s'indigna un autre.

Des preuves ? Pour quoi faire, puisque Jinshi avait tout vu et entendu ? Ils n'échapperaient pas à une inspection en bonne et due forme.

— Rassurez-vous. Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous ne verrez pas d'objection à ce qu'un fonctionnaire vienne fouiller vos maisons. Il ne trouvera sûrement rien... glissa Mao Mao, un sourire narquois aux lèvres.

Les deux virulents protestataires n'eurent plus rien à dire. Aurait-elle touché une corde sensible ?

— Tu as du cran, petite, dit le propriétaire encore vacillant, une main sur le front. Mais si tu crois que tu peux agir de la sorte et t'en tirer à bon compte...

— Je vous retourne la mise en garde, rétorqua l'herboriste, le dos droit, en regardant son interlocuteur de haut. Peut-être devriez-vous y réfléchir à deux fois avant de parler étant donné la situation dans laquelle vous vous trouvez.

L'alcool avait mis un tiers de ses compagnons hors de combat, et lui-même s'en sortait à peine mieux. Quant à ceux qui n'étaient pas au tapis, ils restaient bien éméchés.

En face, le clan de Mao Mao comptait six hommes, sobres et bien charpentés – excepté le charlatan, bien incapable de se battre. Surtout, la présence de Jinshi et de Basen signifiait qu'au moindre danger les menaçant, les gardes postés à l'extérieur accourraient à leur secours.

Les aubergistes semblaient vouloir se tenir le plus loin possible de toute cette discussion.

Mao Mao n'avait au reste pas l'intention de régler cette affaire par la violence, mais si le clan d'en face souhaitait faire parler les poings, son groupe ne se laisserait pas faire. La jeune fille afficha son sourire le plus

désobligeant, avant d'avancer pour agiter les contrats sous le nez du propriétaire terrien.

— Vous avez le droit d'appeler à l'aide si vous voulez... Mais dans ce cas, j'enverrai ces documents à l'administration par messenger spécial ! le nargua-t-elle d'une voix chantante tant sa victoire la grisait.

En réalité, un personnage bien plus dangereux que n'importe quel fonctionnaire se trouvait en ces lieux.

— Tu m'as l'air un peu différente de d'habitude, jeune fille, lui souffla le médocastre.

Elle l'ignora, promenant le regard sur le propriétaire acculé et ses paysans. Puis, de sa voix la plus menaçante, elle chuchota à l'oreille du plus proche d'entre eux :

— Si vous voulez tenter votre chance, j'espère juste que vous êtes prêt à en assumer les conséquences. (L'homme grinça des dents. Elle braqua sur lui un œil glacial.) Et puis, au fond, pourquoi harceler à ce point les papetiers ? demanda-t-elle.

Au même moment, la porte de l'auberge s'ouvrit avec fracas. Toutes les têtes se tournèrent vers une jeune fille vêtue d'une tenue élégante, qui se tenait sur le seuil. Aussitôt, la nouvelle venue comprit ce qui se jouait dans la salle et blêmit. Elle se précipita aux côtés du propriétaire terrien, toujours à terre, près duquel elle tomba à genoux, le visage baissé en signe de déférence.

— Mon père a encore dû vous presser de demandes insensées, je vous en prie, ne lui faites pas de mal...

Elle s'inclina davantage, non en direction de Mao Mao, mais vers les fabricants de papier.

— Vous vous méprenez, nous n'y sommes pour rien, assura le cadet de la famille en secouant la tête.

La jeune fille ne se redressa pas pour autant. Elle gardait le front collé au plancher, la chevelure en désordre, sans se préoccuper le moins du

monde de son allure.

— Je vous en prie, pardonnez-le. Excusez mon imbécile de père...

Elle continuait de plaider la cause de son géniteur, sourde aux voix autour d'elle. Ce fut l'aîné rebelle de la famille de papetiers qui s'avança vers elle.

— Rassure-toi, on ne va rien lui faire.

Il la prit doucement par les épaules, avant de lui faire relever la tête et de la rassurer. Les joues baignées de larmes, elle regarda le jeune homme, puis finit par acquiescer. La scène entre les deux amoureux fit sortir le propriétaire de ses gonds.

— Toi ! Espèce de bon à rien sorti de nulle part ! Ne t'approche pas de ma fille ! tonna-t-il.

Il tenta de se relever, mais ses jambes le trahirent. Il s'effondra de nouveau.

— Père !

— Beau-père !

— Non, tu ne seras jamais mon gendre !

Eh bien, on aime se donner en spectacle par ici...

Un tel revirement dégrisa bien vite Mao Mao. Le cadet des frères dévisageait son aîné et la jeune fille.

— Si je comprends bien... commença l'herboriste.

— Ça se passe d'explications, lui répondit le benjamin des papetiers.

Elle saisit enfin pourquoi l'aîné avait pris le parti des paysans, et pourquoi le propriétaire vouait une haine si farouche envers les étrangers qu'il souhaitait les expulser de ses terres.

Deux mystères s'en trouvaient résolus, mais d'un autre côté, Mao Mao aurait préféré rester dans l'ignorance. Elle assistait à un échange digne d'une mauvaise comédie, un spectacle qui ne valait pas la peine d'être vu.

— Mon frère est... loyal en amour.

— Et il sera bien arrangé si son village est détruit...

Mao Mao avait dit tout haut ce que le clan des artisans pensait tout bas. Les papetiers marquèrent leur approbation d'un hochement de tête. Elle songea qu'ils avaient eu tort d'amener l'aîné de la famille à la négociation. Seulement, il leur était lié par le sang...

Adviennne que pourra, après tout !

Sauf que non, ça ne va pas se passer comme ça !

L'idée qu'un village entier coure à sa perte à cause d'une amourette lui était insupportable. Seul problème : les différents partis ne semblaient pas voir les choses sous le même angle. Tout cela était absurde, d'une stupidité sans nom. À bout de nerfs, Mao Mao se laissa tomber sur une chaise.

— Du vin, s'il vous plaît, dit-elle en levant la main à l'attention de la tenancière.

— Tu veux encore boire ?

— Je suis loin d'avoir atteint mes limites.

Les regards éberlués convergèrent sur l'apothicaire, ce dont elle se moquait éperdument.

Elle était peut-être plus éméchée qu'elle ne l'aurait cru. Plus tard, après avoir retrouvé toute sa lucidité, elle se rendit compte qu'elle s'était montrée bien plus loquace que d'habitude.

Au bout du compte, la situation en revenait à son point de départ : le village continuerait de payer la location des terres pendant les cinq prochaines années. La question de la dette que le propriétaire avait contractée envers Mao Mao fut réglée quand les deux partis tombèrent d'accord pour que le cultivateur envoie une quantité fixe de riz au Palais vert-de-gris après chaque récolte pendant dix ans.

Une fois n'était pas coutume, Mao Mao s'était peut-être montrée un peu trop accommodante, mais les paysans recevraient bientôt la visite d'un inspecteur impérial. Dans de tels cas, on n'obligeait pas les fraudeurs à payer d'arriérés, semblait-il, ce qui, en soi, était fort généreux.

Quant au neveu du charlatan et à la fille du propriétaire terrien...

Je m'en moque comme d'une guigne.
Voilà tout ce qu'il y avait à en dire.

Chapitre IO

Le chanvre et les croyances populaires

— Je me demande si le voyage de Yue vers l'ouest se déroule sans encombre, pensa tout haut l'empereur, un verre de vin à la main.

Il avait parlé en présence de Gaoshun tout en regardant la lune (« Yue ») qui brillait dans le ciel. Or le Yue évoqué par le maître de l'univers ne désignait pas l'astre nocturne, mais le surnom affectueux d'un jeune homme que nul autre que le souverain n'avait le droit d'appeler ainsi.

— Il comptait inspecter le village des papetiers. Je suppose qu'il doit avoir accompli la moitié de son trajet à présent.

L'eunuque Jinshi n'ayant plus donné signe de vie à la cour intérieure, Gaoshun avait repris sa place auprès de l'empereur. Depuis des générations, le clan Ma assumait le rôle de garde du corps de la « fleur de l'empire ». Par conséquent, à l'instar de son fils Basen avec Jinshi, Gaoshun côtoyait Sa Majesté Impériale depuis sa plus tendre enfance. Il avait même joué à cache-cache avec elle et un autre illustre personnage, élevé aux côtés de l'enfant céleste, pour l'unique raison que leur jeune âge abolissait la barrière du rang.

À présent, veiller sur le surnommé Yue incombait à Basen. L'eunuque expérimenté s'était demandé, inquiet, s'il n'aurait pas mieux valu envoyer son autre fils en voyage avec l'homme-nymphe, mais il avait fini par confier cette mission au benjamin. Certes, ce dernier manquait encore de sagesse, mais tout être en ce monde possédait au moins une qualité qui le distinguait

des autres. Gaoshun se rongeaient les sangs depuis le récent impair commis par son fils au détriment de Yue. Malgré tout, et à son grand soulagement, tous deux étaient accompagnés par l'apothicaire, une jeune fille qui ne manquait pas de bon sens.

Le jeune militaire avait rechigné quand son père avait suggéré qu'elle les accompagne, mais Gaoshun l'avait convaincu en plaidant qu'une tentative d'assassinat par empoisonnement était possible durant leur périple. Le prince impérial, quant à lui, avait été plus qu'enthousiaste à cette annonce.

L'herboriste y consentirait certainement, non sans mauvaise volonté. Le médecin du *hougong* serait lui aussi de la partie, au moins jusqu'à la moitié du voyage. Certes, la jeune fille ne semblait pas prendre l'homme à la moustache de loche au sérieux, mais Gaoshun savait qu'ils parvenaient malgré tout à s'entendre.

Non, le souci venait surtout de ce qu'ils iraient faire à la capitale de l'Ouest, après qu'ils se seraient séparés du médicastre.

— Ce ne sera pas de tout repos pour ce pauvre Yue. Quel genre de fleurs risque-t-il d'attirer à lui ?

— Des fleurs... L'image est intéressante, Votre Majesté.

— Je n'allais pas les comparer à des insectes, elles se fâcheraient. Il suffit de jeter un coup d'œil à mon jardin, pour s'en assurer.

Si le maître de l'univers se laissait aller à ce genre de plaisanterie, c'était sans doute parce qu'il se trouvait non pas au *hougong*, ni dans le palais de l'impératrice douairière ou de l'impératrice régnante, mais dans une résidence éloignée de la cour, où logeait à présent Aduo, sa précédente favorite. Aduo qui était aussi la sœur de lait du monarque, ainsi qu'une amie d'enfance de Gaoshun.

Peut-être le souverain affichait-il une mine aussi attristée car son ancienne concubine était absente des lieux. À vrai dire, elle aussi avait mis le cap sur la capitale de l'Ouest, mais elle ne s'y rendait pas seule... De son côté, le « prince de la lune » n'était pas aussi délicat et fragile que son apparence le laissait supposer. Gaoshun le savait bien, lui qui le servait

depuis son plus jeune âge, passant avec lui plus de temps que ses propres parents. Le jeune prince n'appréciait guère l'ostentation, préférant la simplicité et la sincérité. Sa mission à la cour intérieure désormais terminée, il en avait une autre à accomplir en sa qualité de frère cadet de l'empereur. La charge d'agir au nom de Sa Majesté Impériale, qui ne pouvait quitter la capitale, lui revenait.

— Une invasion d'insectes, donc... reprit le maître de l'univers.

Une telle catastrophe naturelle pouvait déstabiliser un pays tout entier. Une certaine inquiétude transparaisait dans la voix de l'empereur car, bien qu'il ne s'agisse que d'une superstition, cette plaie risquait d'être perçue par le peuple comme une marque d'impuissance de leur souverain. Pour assurer son règne après l'extermination du clan Shi, l'empereur avait décidé de placer dame Gyokuyo, l'une de ses quatre concubines de haut rang, sur le trône impérial.

Dans nombre de cas, les nuées de sauterelles surgissaient quand ces nuisibles se laissaient porter par le vent d'ouest. Elles arrivaient de plusieurs centaines, voire milliers de lieues. Ces insectes volants se reproduisaient dans leur pays d'arrivée, où ils n'occasionnaient dans un premier temps que de faibles dégâts. En revanche, si on les laissait faire, ils causaient des dommages bien plus conséquents l'année suivante. Et peut-être s'inquiétait-on pour rien. Malgré tout, il fallait prendre des mesures pour éviter le pire — une tâche qui incombait au « prince de la lune ».

Les ravages des sauterelles ne se limiteraient toutefois pas au pays de Li. Les insectes venaient de l'ouest. Il était donc fort probable que des dégâts y soient aussi à déplorer.

Le peuple se révoltait lorsqu'il avait faim. Souvent, la famine changeait les paysans en brigands. Plus la flamme de la rébellion était forte, plus la nation tout entière était en danger. Le peuple se mettait au pillage, en commençant par les lieux les plus prospères.

Par le passé, de nombreuses guerres avaient eu pour origine des nuées de nuisibles. Le dernier exemple en date : le clan Yi, une ancienne famille

régnant sur la province occidentale de Seiyi, avait été détruit voilà plusieurs décennies. La raison d'une telle extermination ? Il avait fomenté un complot sous le règne de l'impératrice douairière. À présent, cette région du pays se trouvait sous la coupe du père de l'impératrice Gyokuyo. Son clan n'avait pas encore reçu de nom, mais l'empereur ne tarderait pas à lui en décerner un. En réalité, il prévoyait d'accomplir cette formalité avant ses noces avec la nouvelle impératrice.

Si une guerre éclatait, l'Ouest redeviendrait une région stratégique. Cet aspect avait pesé dans son choix de faire monter sur le trône une jeune femme originaire de cette partie du pays. Le souverain comprenait sans peine la position de son entourage qui avait jugé ce mariage prématuré, bien que Gyokuyo lui ait déjà donné deux enfants : la princesse Linli et le prince héritier. Sans doute parce que dame Lifa présentait une ascendance plus respectable pour le statut d'impératrice.

Le mariage servait avant tout à nouer des alliances politiques. Cette contrainte était d'autant plus lourde qu'on se situait haut sur l'échelle sociale. Sa Majesté Impériale avait beau régner à la tête de la nation, il lui fallait quand même prendre en compte l'avis de son beau-père de temps à autre.

Quoi qu'il en soit, que le maître de l'univers se laissât aller à maugréer de manière aussi ouverte en présence de Gaoshun témoignait, à tout le moins, de la confiance qu'il accordait à son frère de lait.

L'empereur souriait en faisant tourner le vin dans sa coupe.

— Savoir de temps en temps ce qui pèse sur le cœur de ton souverain ne peut pas te faire mal, dit-il.

Il leva la tête vers la lune, puis finit son verre d'un trait.

Tout en fixant l'horizon, Gaoshun songea avec inquiétude au jeune homme à la beauté resplendissante qui se trouvait à des lieues de là, enfoncé loin dans les terres occidentales.



Au nord-ouest de Li se trouvait une nation du nom de Hokuaren, une terre riche en ressources agricoles et en forêts. Elle s'était maintes et maintes fois opposée au pays de Li. Si des peuples barbares avaient récemment mené des raids contre le pays de Sa Majesté Impériale, il fallait en chercher les responsables du côté de Hokuaren.

Les deux pays n'entretenaient aucune relation diplomatique. Ils ne communiquaient jamais de manière directe, mais par l'intermédiaire d'une troisième partie.

Pourquoi ce rappel historique ? Parce que l'endroit vers lequel se dirigeait Mao Mao à ce moment précis était justement la capitale de l'Ouest, ville la plus proche de ce pays frontalier. Une rencontre au sommet avec des membres d'un gouvernement étranger allait s'y dérouler, où serait présent un dignitaire important qui entretenait des liens indirects avec Hokuaren.

Je ne pensais pas me rendre là-bas...

Elle en était restée bouche bée quand elle avait appris leur véritable destination, une fois qu'ils avaient quitté le village du charlatan. Le voyage leur prendrait plus de deux semaines en diligence et en bateau. Elle avait commencé à nourrir de l'inquiétude pour Cho-u et Sazen, qu'elle avait laissés seuls.

Ils sauront bien se débrouiller sans moi.

Se faire du souci pour eux ne servirait à rien, autant lâcher prise... et en profiter pour trouver un moyen d'obtenir une compensation financière digne de ce nom de la part de Jinshi.

Quoi qu'il en soit, Basen s'était lancé avec plaisir dans un exposé barbant à souhait sur la politique régionale. À bien y réfléchir, il avait déjà montré cette inclination à vouloir expliquer des choses à la jeune fille. Au demeurant, il semblait relativement cultivé – ce n'était pas très flatteur pour lui, mais enfin... Elle étouffa un bâillement et lui prêta une oreille pas vraiment attentive.

Au moment de reprendre leur interminable voyage, ils avaient aussi laissé l'autre Mao Mao – le félin – et le charlatan au village des papetiers.

Quant à Jinshi, peut-être s'était-il entiché de sa fausse brûlure, car il continuait de se faire maquiller. Il était vrai qu'au cours de leur périple, il leur faudrait faire halte dans différentes villes pour se réapprovisionner, aussi devait-il trouver ce grimage plus pratique que le masque étrange derrière lequel il se cachait auparavant. Ils cheminaient pourtant à des lieues et des lieues de la capitale impériale à présent, où plus personne ne devait être en mesure de reconnaître le frère cadet de l'empereur. Malgré tout, Mao Mao comprenait qu'il préfère ne pas se faire alpaguer par toutes les jeunes filles qu'il croiserait sitôt qu'il mettrait le pied hors de la diligence...

— Arrêtons-nous dans l'auberge de ce village, nous avons fait assez de route pour aujourd'hui, décréta Basen.

L'apothicaire descendit de la calèche en se frottant le bas du dos, endolori par les longues heures passées assise. Il s'agissait davantage d'un bourg que d'un village mais pour le jeune militaire, la campagne restait la campagne.

— Ne t'éloigne pas trop, compris ? ajouta-t-il à l'intention de la jeune fille.

— Je vais aller nous acheter de quoi manger, déclara l'herboriste en tendant la main.

Il finirait bien par comprendre qu'elle lui réclamait un peu d'argent.

— Est-ce que tu m'écoutes quand je te parle ? insista Basen.

Une pièce tomba dans la paume de Mao Mao, mais elle venait de la bourse bien garnie de l'homme-nymphe.

— Maî...

Le militaire parvint à retenir le « maître Jinshi » qu'il avait à l'esprit. Les gardes qui les accompagnaient devaient rester convaincus que Basen était le supérieur et Jinshi son serviteur.

— Je vais l'accompagner, proposa le prince impérial d'une voix qui n'était pas la sienne.

Espèce de... songea Mao Mao en jetant un regard furtif au jeune homme à la brûlure. Elle qui espérait pouvoir se retrouver et souffler un peu... C'était raté pour cette fois.

— Est-ce qu'on va trouver des choses intéressantes ? s'enquit l'homme-nymphe.

Il avait chuchoté près de l'oreille de l'apothicaire pour être sûr de rester discret. Sa voix, sublime au point de faire frissonner son interlocutrice, s'était colorée d'une curiosité déroutante. Un peu comme lors de leur escapade au marché de la capitale. Les gens bien nés comme lui développaient parfois des lubies tout à fait étranges.

— Apparemment, on ne jure que par la culture du chanvre, ici.

Tous les habitants portaient des vêtements tissés en grande partie avec ce matériau... qui ne protégeait toutefois pas assez du froid, car des peaux de bêtes venaient compléter la tenue locale. Des graines de chanvre étaient mêlées au pain vendu dans les boutiques. On en faisait aussi de l'huile, à en croire les jarres remplies d'un liquide épais qu'aperçut Mao Mao. Peut-être était-ce la production des artisans qu'elle voyait non loin occupés à tirer sur de longues pipes. Ils fumaient un mélange à base de feuilles de chanvre séchées, ce qui fit grimacer la jeune fille.

— Que t'arrive-t-il ?

— Rien, je me demandais juste s'ils n'abusaient pas un peu de cette substance.

À faible dose, le chanvre servait de remède, mais fumé au quotidien, il entraînait une dépendance, ce que l'herboriste ne pouvait que déplorer. À l'instar de l'opium, il se révélait bénéfique en petite quantité, mais dangereux à fortes doses.

— Alors comme ça, tu ne te jettes pas sur tous les poisons que tu trouves ? plaisanta Jinshi.

La saillie ne fit pas rire l'herboriste, au contraire.

— Vous ignorez peut-être à quel point les substances qui créent une dépendance sont redoutables. Leur poison ne vous quitte jamais vraiment. Les efforts pour s'en libérer sont louables, mais se sevrer se révélera toujours incomparablement plus pénible que de s'extraire de ses couvertures par une matinée d'hiver.

— Vraiment ? Quand la chambre est bien chauffée, ce n'est pourtant pas si terrible.

Ah oui, j'oubliais...

Hélas, le prince à la beauté céleste était incapable d'appréhender le monde à travers les yeux du peuple. À coup sûr, sa servante allumait le brasero pour chauffer sa chambre avant qu'il ne se réveille. Quel maître horrible, pour exploiter à ce point la vieille Suilen. Sans doute ne s'était-il jamais rendu compte de la souffrance que la manœuvre lui causait. Sans même s'en apercevoir, Mao Mao se renfrogna.

— Cela faisait un moment que tu ne m'avais pas regardé ainsi, commenta le jeune homme, sans se départir de son calme.

Il n'y avait aucun reproche dans la voix du prince impérial. Avait-il seulement toute sa tête ? s'interrogea-t-elle en scrutant ses traits. Si Gaoshun avait été là, il se serait frotté le front, mal à l'aise, avant de jeter un regard lourd de sens à Mao Mao.

Basen, qui les accompagnait à la place de son père, courait partout pour assurer leur réapprovisionnement. Ils allaient bientôt pénétrer dans une région plus aride, il leur fallait donc des chevaux accoutumés à ce type de climat. Ils changeaient de monture chaque jour, mais ils avaient besoin d'animaux plus robustes. Ils s'étaient arrêtés dans un modeste village où quelques dizaines de maisons seulement entouraient l'unique auberge des lieux. Malgré tout, une grande route le traversait. Basen y trouverait sans doute les bêtes dont ils avaient besoin. Encore faudrait-il en dénicher assez pour la diligence et les gardes qui l'escortaient. La tâche lui prendrait un peu de temps.

— Pour ma part, j'aimerais acheter de quoi manger.

Mao Mao regarda les pains présentés sur les étals. Peut-être parce qu'on fabriquait de l'huile, des galettes frites étaient exposées. Il y avait aussi des *mahua*, une sorte de pâtisserie torsadée à base de farine de blé également frite. « Avec des graines de chanvre », informait un écriteau comme argument de vente. La pâte frite se conserverait longtemps et, surtout, Jinshi lorgnait ces gâteaux avec grand intérêt.

Mais seront-ils assez raffinés pour son noble palais ? s'inquiéta l'herboriste en regardant le boulanger affairé à pétrir sa pâte.

— Un *mahua*, s'il vous plaît.

— Bien sûr. N'en voulez-vous pas un deuxième ?

— Seulement s'ils sont bons.

Mao Mao mordit dans le gâteau enveloppé dans une feuille de bambou. Tout juste sortie du four, la pâte était encore moelleuse et chaude. Elle mâcha en tâchant de ne pas se brûler le palais.

— Dis-moi, tu comptes tout manger ?

— Je goûte au cas où ce serait empoisonné, rétorqua-t-elle d'un ton sec.

Le petit pain sortait du four, et elle le trouvait assez savoureux pour être apprécié par n'importe qui. Elle en acheta en grand nombre. Comme ils ne tenaient pas dans la feuille de bambou, le boulanger les lui plaça dans un sac de chanvre grossièrement tissé, non sans les avoir emballés dans une feuille de papier de mauvaise qualité pour éviter que l'huile n'imbibe le reste.

Jinshi piocha d'un geste vif un *mahua* qu'il engloutit aussitôt.

— Ce n'est pas mauvais.

En vérité, il y eût trouvé meilleur goût que les plats qu'on lui servait au quotidien qu'ils en auraient chassé les cuisiniers du palais !

— Est-ce bien raisonnable de vous promener sans escorte ?

— Basen m'a semblé épuisé après les événements du village des papetiers. Je pense qu'avoir un peu de temps pour lui sans avoir à veiller sur moi lui fera du bien.

Le jeune militaire était un piètre menteur, alors jouer au supérieur du prince impérial durant tout le voyage constituait une épreuve en soi. Son

caractère anxieux, au point d'en souffrir parfois physiquement, lui faisait au moins un point commun avec son père.

Lors de leur balade, Mao Mao et Jinshi firent plusieurs autres belles découvertes. À mesure que l'on avançait vers l'ouest, les pâturages étaient de plus en plus nombreux et l'offre de produits laitiers croissait en conséquence. En passant devant une bâtisse qui semblait servir d'entrepôt, l'herboriste étudia les produits à base de lait caillé qui se trouvaient sur des étagères. Une vieille femme, dont ce devait être la maison, était occupée à allumer un four.

En y regardant de plus près, les piliers de cette cuisine étaient gravés d'étranges motifs. Les croyances différaient parfois beaucoup selon les provinces, et dans la campagne où ils s'étaient arrêtés, les dessins laissaient penser qu'un culte était voué aux serpents. Quand Jinshi s'en rendit compte, il fronça les sourcils, soudain contrarié.

— Excusez-moi, dit Mao Mao à la cuisinière.

— Oui ?

— Croyez-vous pouvoir nous vendre quelques-uns de ces produits ? Nous vous paierons le juste prix.

La plupart du temps, les denrées qu'on emportait en voyage n'étaient pas des plus savoureuses et on finissait par se lasser de leur goût. L'apothicaire avait bien envie de relever le niveau, au moins un peu, ne serait-ce que pour les quelques jours que dureraient ces fromages.

— Hmm... Qu'est-ce qu'il vous faudrait ? voulut savoir la fromagère en dévisageant les deux curieux.

— Celui-ci, celui-là, et puis celui-ci aussi. Environ dix portions de chaque. Ah, et si vous avez d'autres articles à nous proposer...

— Un instant, fit-elle en prenant les produits demandés sur les étagères avant de les emballer dans des tissus de chanvre. Ce sera tout ?

La vieille femme, qui les avait jugés à leur arrivée, finit par leur céder le tout à un prix étonnamment abordable. Et elle ne leur donnait que des produits de qualité.

— Vous n'étiez pas obligée, c'est vraiment généreux de votre part, dit Mao Mao, surprise par tant de largesse.

La femme lui sourit de toutes ses dents.

— On ne sait jamais quand les dieux nous observent. D'ailleurs, il y en a un ici, dit-il en désignant les motifs tracés sur les piliers de la cuisine.

Mao Mao était sceptique. Cependant, elle n'avait rien contre ce genre de croyances. Sa seule inquiétude concernait les fâcheuses répercussions qui pouvaient parfois en découler.

— Vous vénerez les serpents par ici, c'est bien ça ?

— Oui, les années où un serpent blanc apparaîtrait, les récoltes sont abondantes.

Il ne s'agissait que d'une superstition, bien sûr, mais Jinshi se renfrogna encore davantage. L'herboriste comprit que c'était la mention de « blanc » qui avait suscité cette réaction chez l'homme-nymphe. À n'en pas douter, l'histoire de la « blanche demoiselle », Pai Niang Niang, devait lui être parvenue aux oreilles. Peut-être lui avait-on même demandé de régler cette affaire.

Sa fausse brûlure conférait au jeune homme un air sinistre. Mao Mao aurait bien aimé qu'il s'éloigne un peu car la vieille femme semblait bien mal à l'aise en sa présence.

Malgré tout le respect et l'admiration que l'apothicaire avait pour les serpents, entendre parler de spécimens blancs ne lui plaisait guère. Ce qui lui fit soudain se demander où pouvait bien se trouver la fausse immortelle à présent.

— J'ai l'impression que vous allez vers l'ouest, alors il faut que vous sachiez : restez sur vos gardes, dit la villageoise en terminant d'emballer les articles avec soin.

Elle en ajoutait d'autres au passage, ce qui dépassait largement ce que Mao Mao lui avait commandé.

— Pour quelle raison ?

— Ces derniers temps, les attaques de brigands se sont multipliées sur la route de l'ouest. Même les marchands l'évitent.

Qui sait, elle vendait peut-être ses produits aux marchands.

Elle avait dû trouver préférable de les brader à Mao Mao plutôt que de les voir se perdre, d'où les quelques fromages cédés gratuitement.

— Merci, nous ferons attention, répondit l'herboriste.

Elle fit comprendre d'un regard à Jinshi qu'il était temps de rejoindre le reste de leur groupe.

À l'auberge, Basen se reposait après s'être occupé de trouver de nouvelles montures. Le doux parfum du thé flottait dans l'air. Dès qu'il aperçut Jinshi, il se redressa.

— Les chevaux devraient être prêts d'ici demain matin, mais nous allons avoir besoin de recruter un guide local.

Il parlait des caravaniers qui assuraient l'acheminement des biens grâce à leurs chevaux.

— Très bien, fit Jinshi en s'affalant sur une chaise.

Basen lança à Mao Mao un coup d'œil qu'elle n'eut aucun mal à interpréter et qui signifiait « prépare-lui vite du thé », aussi n'eut-elle d'autre choix que d'aller chercher de l'eau chaude.

— Non, reste, l'eau tiède m'ira bien.

— Vraiment ?

Après tout, s'il insistait...

La jeune fille se contenta donc de faire infuser de nouvelles feuilles de thé. La casserole contenait encore assez d'eau chaude.

— Nous avons entendu parler de brigands, dit l'homme-nymphe en sirotant la boisson tiède.

— Oui, on m'a aussi prévenu. C'est pourquoi je n'ai pu louer les montures qu'à la condition de faire appel à un guide.

Plusieurs formes de brigandage existaient, selon Basen. Dans cette région, les bandits qui sévissaient exigeaient un « droit de passage » sur les

routes empruntées. Les voyageurs ne les croisaient pas à coup sûr mais, au cas où, un guide local sachant leur parler permettait de s'en tirer sans leur céder plus qu'un léger pourcentage de sa marchandise.

Mao Mao observa les deux hommes tour à tour. L'un et l'autre avaient suivi l'entraînement des soldats impériaux. Leur apprentissage et leur code de conduite leur commandaient de mettre ces brigands hors d'état de nuire, mais ils étaient bien trop peu pour ne serait-ce qu'espérer mater une bande entière.

Du coin de l'œil, Mao Mao aperçut les mines renfrognées de ses supérieurs. Pour sa part, elle espérait vraiment ne pas faire de mauvaise rencontre.

Chapitre II

Les brigands

— Si on devait tomber sur des brigands, ce serait dans ces environs, affirma le guide avec un accent à couper au couteau.

On aurait presque pu penser qu'il en rajoutait pour faire couleur locale. Il désignait une zone sur sa carte en peau de mouton : un col de montagne. L'endroit rêvé pour prendre un convoi en tenailles.

— Ces gens-là ne sont pas plus idiots que vous ou moi. Ils n'ont jamais tué personne, et ce n'est pas aujourd'hui qu'ils commenceront. Si vous leur laissez la moitié de vos possessions, ils ne s'en prendront pas à vous. Et puis il faut savoir qu'on ne les rencontre qu'une fois sur trois à peu près.

La stratégie était habile, en effet : à cette fréquence, les marchands se retrouvaient face à un dilemme. Comme la probabilité d'être attaqué n'était que de trente pour cent, faire un détour leur faisait perdre du temps et de l'argent.

— Vous n'avez qu'à prendre ça pour un droit de passage un peu élevé. De l'autre côté, on dit que ces types sont « d'honnêtes brigands ».

— « D'honnêtes brigands » ? répéta Basen, incapable de dissimuler son indignation.

Impulsif comme il était, saurait-il se retenir de foncer sur les bandits, sabre au clair ? Mao Mao en doutait fortement.

Les nouvelles montures adaptées aux zones arides plurent tant à Jinshi qu'il délaissait à présent la diligence pour voyager à dos de cheval – ce qui obligeait Basen à faire de même. Grâce à quoi, Mao Mao se retrouvait seule dans la calèche. Elle poussa les bagages dans un coin pour se préparer un espace qui lui ferait office de lit. Puisque rester assise aussi longtemps l'incommodait, autant en profiter pour s'allonger. Ressasser la possibilité d'une attaque ne servait à rien : ce n'était qu'une perte de temps. La jeune fille préférait employer le sien à dormir. En espérant qu'à son réveil, et avec un peu de chance, leur groupe aurait dépassé le barrage des honnêtes brigands.

Hélas, elle allait être déçue.

Ils n'avaient pas parcouru la moitié de la route qui menait au col que Mao Mao se sentit tomber de sa couchette improvisée. Les chevaux hennirent, la diligence marqua brusquement l'arrêt. Tout en frottant sa hanche endolorie par le choc, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Nul bandit à l'horizon – rien que le guide en train d'expliquer quelque chose à Basen.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle au cocher.

— Des brigands seraient sortis de nulle part pour attaquer une calèche qui roulait devant nous. Le guide doit avoir envie qu'on s'arrête un moment.

En clair, il valait mieux pour eux attendre là que le temps passe, ce qui leur permettrait de poursuivre leur route sans encombre. Quelqu'un, vraisemblablement un passager de l'autre convoi ayant fui pendant l'attaque, parlait à Basen, sans doute pour lui demander de l'aide. Mao Mao ignorait ce qu'ils étaient en train de se dire, mais le soldat impérial fulminait. Il réussit toutefois à se contenir.

Puis la situation changea. L'homme venu demander de l'aide tendit quelque chose à Jinshi et à son assistant. Ils regardèrent l'objet, avant de

pâlir. Le prince impérial le prit des mains du voyageur, sans pouvoir en détacher les yeux.

Intriguée, Mao Mao descendit de la diligence, les cheveux encore en bataille. Elle tenta d'approcher de l'homme-nymphé, mais avant qu'elle ait pu le rejoindre, Basen lança son cheval au galop. Jinshi somma plusieurs gardes de le suivre. Or, le temps de donner l'ordre, le militaire avait déjà disparu.

— Tu dormais, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, feignit innocemment l'herboriste.

— Tu as une drôle de marque sur la joue.

— Dites... dites-moi plutôt ce qui se passe, insista-t-elle en se frottant la joue de sa paume.

Sans un mot, l'homme-nymphé lui présenta l'objet qu'on venait de lui donner : une plaque de bois marquée au fer d'un emblème floral. Mao Mao connaissait ce motif. Chaque concubine du *hougong* s'en voyait décerner un. Il s'agissait de l'un d'eux. Mais à qui appartenait-il donc ?

— C'est la voiture de dame Aduo qui a été attaquée.

La voix de Jinshi lui parvint avec un temps de retard.

Mais que fait-elle par ici ? Et comment s'est-elle retrouvée sur une route aussi dangereuse ?

Le moment était mal choisi pour se poser ce genre de questions. Aux yeux de Mao Mao, l'ancienne concubine paraissait tout à fait capable de soudoyer des bandits pour se tirer d'affaire... comme de les provoquer inutilement – ce qui ne donnerait rien de bon.

Jinshi avait-il suivi le même raisonnement ? Quoi qu'il en soit, il ajouta :

— Dame Lishu est avec elle.

Sans en comprendre les raisons, l'apothicaire sentit son inquiétude enfler d'un coup. Une véritable malchance semblait s'attacher au destin de

la vertueuse concubine. Elle n'était d'ailleurs pas censée quitter le *hougong* – mais ce mystère serait éclairci plus tard.

— Êtes-vous sûr que ce sera suffisant ? demanda le voyageur affolé à Jinshi.

Il ne savait sans doute pas à qui il s'adressait. En dévisageant leur interlocuteur avec attention, Mao Mao eut le sentiment de l'avoir déjà vu chez dame Aduo.

L'inquiétude du voyageur portait sur le nombre d'hommes envoyés au secours de la diligence attaquée. L'herboriste ignorait combien de bandits avaient mené l'assaut, or Basen et les gardes qui l'accompagnaient ne constituaient qu'une maigre escouade de cinq guerriers. Jinshi n'avait sûrement pas mobilisé plus d'hommes pour la simple et bonne raison qu'il ne pouvait dépouiller sa propre escorte outre mesure. Qu'il ait dépêché son assistant restait cependant inexpliqué. Peut-être pour s'assurer que rien n'était arrivé à dame Aduo ? Mao Mao espérait vraiment qu'elle n'ait pas été blessée durant l'attaque-surprise.

Loin de se ronger les sangs comme l'apothicaire, Jinshi semblait étrangement calme.

— Il s'en serait aussi bien sorti seul. Du moment qu'il arrive à temps.

— Pardon ?

Elle n'allait pas tarder à comprendre le sens caché derrière ces mots.

Leur convoi reprit la route, rattrapa l'autre diligence et trouva sur place un groupe de bandits ligotés. Des traces de lutte étaient visibles çà et là. Les vêtements aux lourds relents de crasse des voleurs, déchirés, laissaient voir des blessures toutes fraîches. Les coupures n'étaient pas le pire, au demeurant, car plusieurs prisonniers avaient les bras ou les jambes tordus à des angles peu naturels. Quelles techniques de combat permettaient donc de briser des membres de la sorte ?

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Les brigands avaient tous un cordon un peu sale noué autour du poignet. Ce bracelet possédait-il un sens particulier ? Mao Mao l'étudia de loin, n'ayant guère envie d'approcher des gredins à moitié inconscients, dont certains avaient l'écume aux lèvres.

Elle aperçut ensuite les gardes d'Aduo – eux aussi en fort piteux état. Par chance, aucun n'avait perdu la vie, mais l'un d'entre eux se retrouvait avec un bras en moins. L'herboriste descendit de la diligence et se précipita vers lui.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'étonna le guide recruté par Basen.

Son visage légèrement hâlé était exsangue.

— Alors comme ça, un peu d'argent leur suffit pour pouvoir passer ? fulmina le militaire.

Derrière lui se tenait un individu d'une grande beauté, aux traits sévères. Malgré ses habits d'homme, on reconnaissait sans mal l'ancienne concubine Aduo, heureusement indemne.

— Je voulais leur en proposer, mais ils ont dit qu'ils vendraient les femmes sur lesquelles ils mettraient la main, leur raconta-t-elle. Ce qui m'aurait beaucoup dérangée car la jeune fille qui m'accompagne m'a été spécialement confiée...

Tout en écoutant les explications de la rescapée, Mao Mao inspectait le bras tranché du garde. La blessure était encore fraîche, mais le membre n'avait pas été proprement sectionné. Luomen, son père adoptif, savait recoudre les bras tranchés net, mais pour sa part, elle ne maîtrisait pas une technique aussi poussée. Elle aurait beau s'y essayer, le membre ne ferait que pourrir avant de finir par tomber. Les dents serrées, elle s'appliquait à faire son possible avec les moyens du bord.

Elle n'avait que trop peu d'herbes médicinales sur elle. Elle décida donc de s'en procurer et, en se dirigeant vers les diligences, tomba sur un autre visage connu.

— Je pensais venir te voir tôt ou tard, mais je ne pouvais sortir à ma guise, expliqua l'intéressée à Mao Mao.





Sous ses vêtements d'homme, cette beauté n'était autre que Suilei. Elle venait à la rencontre de l'apothicaire et apportait des bandages ainsi que des herbes médicinales.

— J'ignorais que tu te trouvais avec Aduo dans cette diligence.

— Je me suis moi-même demandé si je faisais bien de m'aventurer loin de la protection de sa demeure.

L'herboriste resta fort étonnée d'apprendre que la jeune femme était aussi du voyage. Le sens de toute cette expédition lui échappait de plus en plus.

— Est-ce que tu es douée pour la couture ? l'interrogea Suilei en chauffant une aiguille à la flamme d'un feu.

— Non, je n'en fais qu'à mes heures perdues. Mais ce qui me désole le plus, c'est que nous n'avons aucun anesthésiant, lui répondit Mao Mao en rassemblant le nécessaire pour la désinfection.

Toutes deux s'adonnaient à leurs préparatifs avec un grand détachement face au garde au bras coupé et aux yeux révulsés par la douleur. Suilei immobilisa le blessé pris de tremblements, puis le bâillonna pour qu'il n'avale pas sa langue. Son aisance à exécuter ces gestes trahissait une certaine habitude.

Selon toute vraisemblance, la rencontre avec les brigands n'était due qu'à une simple erreur de calcul. Bien qu'il n'en soit pas responsable, le guide embauché par Basen s'était recroquevillé dans un coin, terrorisé.

Sachant qu'il serait peu crédible de se faire passer pour un groupe de marchands lambda, Jinshi et Basen avaient prétendu que le convoi transportait un fils de bonne famille envoyé comme fonctionnaire dans une campagne reculée. Seulement, les brigands avaient remarqué que les voyageurs étaient d'un rang bien plus élevé.

Il faut dire qu'avec tous ces gardes, aussi...

Mao Mao alla se changer – sa tenue était maculée du sang du garde – avant de rejoindre la tente d’Aduo. Jinshi avait demandé à l’herboriste de recueillir le témoignage de la noble voyageuse sur la raison de leur présence sur cette route.

Sous la toile, dame Lishu s’accrochait fermement à la main d’Aduo, sans montrer le moindre signe de vouloir la lâcher de sitôt. La présence de la vertueuse concubine en ces lieux était de loin la question qui taraudait le plus Mao Mao. La favorite tremblait de la tête aux pieds.

Suilei, qui avait elle aussi changé de vêtements, était à leurs côtés. La servante ressuscitée avait montré un tel talent qu’il était aisé de comprendre qu’on la prenne comme guérisseuse pour un si long voyage. Pour autant, sa présence n’était pas sans soulever de nouvelles interrogations chez Mao Mao.

Trouver en ces lieux une concubine qui d’habitude avait interdiction de sortir du *hougong* ne laissait pas d’étonner. Cependant, l’attitude de Jinshi suggérait qu’il existait, une nouvelle fois, une bonne raison à ce mystère.

— J’imagine que tu viens chercher des explications sur la présence de la concubine, lui dit l’ancienne favorite.

— En effet.

Par bonheur, dame Aduo avait l’esprit vif, ce qui évita à Mao Mao la gêne de lui poser directement la question.

— Sais-tu pour quelle raison maître Basen a entrepris ce voyage vers l’ouest ?

L’identité de Jinshi était censée rester secrète. Aduo, toujours aussi perspicace, avait eu la présence d’esprit de feindre l’ignorance.

— À ce que l’on m’a dit, des négociations doivent avoir lieu dans cette province.

En sus du prince impérial, d’autres membres éminents du gouvernement seraient présents. L’homme-nymphe et son assistant venaient pour observer, mais ils avaient aussi des intentions secrètes.

— Notre participation aux négociations a été requise, reprit Aduo. Nous avons évité de voyager en trop grande pompe pour préserver la concubine, mais peut-être serait-il plus juste de dire que nous avons été traitées comme quantité négligeable.

Des paroles lourdes de sens. Au fond, quel rôle pourrait bien jouer dame Lishu dans ces discussions avec l'Ouest ? S'il s'était agi de l'impératrice Gyokuyo, originaire de la région, ou de dame Lifa, liée par le sang à l'empereur, Mao Mao aurait compris, mais...

Aduo avait l'air amusée de la voir se torturer les méninges. Sur ce point, elle ressemblait à l'impératrice Gyokuyo, se dit l'herboriste. Le maître de l'univers appréciait peut-être ce genre de caractère chez une femme...

— Ce voyage a aussi un autre objectif... Trouver une épouse au frère cadet de Sa Majesté Impériale.

Mao Mao comprenait désormais pourquoi Aduo semblait à ce point prendre du bon temps.

Chapitre I2

Une pluie de problèmes

*J*e n'aimerais pas être à sa place, songeait encore et encore Mao Mao.

Les grands de ce monde n'avaient pas le droit à l'amour. Seulement de choisir la ou le partenaire approprié afin de donner naissance à un héritier et préserver la lignée. Elle cherchait donc à comprendre pourquoi dame Lishu accompagnait Aduo dans ce périple.

L'empereur souhaite-t-il l'offrir en cadeau ?

En vérité, dame Lishu n'avait pas l'étoffe d'une concubine de haut rang. Malgré son illustre ascendance, elle était d'une nature délicate et fragile, à mille lieues de la fermeté de caractère qu'il fallait posséder pour piétiner les autres fleurs du *hougong*. Pire, ses dames de compagnie n'avaient eu de cesse de se jouer d'elle et de lui manquer de respect. Qui sait si elle n'eût pas connu une vie plus heureuse en étant offerte à un noble d'un tempérament plus doux ?

Le problème résidait dans l'identité de son futur époux.

À première vue, il y a de quoi le trouver irréprochable. Sauf qu'il possédait en réalité bien trop de défauts. Le jeune homme en question était si beau que, né femme, il aurait pu mener la nation à sa perte. En dépit de sa cicatrice sur la joue, le peuple réagirait de façon terrifiante si la nouvelle qu'il n'était pas eunuque s'éventait.

Serait-ce la raison de l'attaque du convoi de l'ancienne concubine ?

Non, cette explication paraissait bien trop saugrenue : qui aurait donc découvert la vérité à propos de Jinshi ? Mais à la réflexion que l'histoire tenait la route, Mao Mao fut prise de tremblements. Combien de destins pourraient être bouleversés par la simple existence d'une beauté susceptible de ruiner tout un pays ?

Les bandits qui avaient attaqué la diligence d'Aduo n'avaient pas agi selon leur habitude. Loin de se comporter comme « d'honnêtes brigands », satisfaits de laisser passer les voyageurs en échange de la moitié de leurs possessions, ils avaient amputé un garde de son bras, et même menacé de vendre une femme contre de l'argent. Sans le secours de Basen et ses hommes, des morts auraient été à dénombrer.

Et puis, cet étrange cordon passé au poignet des brigands laissait l'herboriste perplexe. Était-ce un signe de reconnaissance pour ces hors-la-loi ?

Assaillie de questions, Mao Mao se tournait sans cesse dans son lit à l'auberge. Les gardes blessés se reposaient dans la petite ville où le convoi avait fait halte. Les autres s'occupaient de réparer les véhicules et de remplacer les chevaux qui avaient fui lors de l'attaque.

Cette fois, la jeune fille, libérée de la corvée du réapprovisionnement, s'était rendue à l'herboristerie locale pour constater qu'elle n'offrait aucun remède digne d'intérêt. Les gardes blessés étaient au service d'Aduo, c'était donc Suilei qui veillait sur eux. Étant donné les compétences de la servante ressuscitée, Mao Mao n'avait pas besoin de lui venir en aide.

Pour la première fois depuis longtemps, l'herboriste se sentait totalement désœuvrée quand elle entendit toquer à sa porte. Et si la visite était inattendue, l'identité de celle qui patientait sur le seuil l'était plus encore.

— Puis-je entrer ? demanda dame Lishu.

Son visage était dissimulé sous un voile. Elle se tenait sur le qui-vive, à la manière d'un petit animal apeuré.

— Bien sûr.

La vertueuse concubine pénétra dans la chambre avec la célérité d'une souris. Elle jetait des regards inquiets dans la pièce. Sans doute s'était-elle glissée hors de sa chambre à la dérobée.

Mao Mao désigna une chaise et la visiteuse s'en saisit d'une main tremblante. L'étiquette exigeait que son hôte lui serve le thé, mais quitter la chambre en quête d'eau chaude risquait d'éveiller les soupçons. Faute de mieux, l'apothicaire lui offrit des gâteaux de lune. Certes, ils lui donneraient sans doute soif, mais seule l'intention comptait.

— Que me vaut l'honneur de votre visite ? Vos dames de compagnie seront punies si l'on apprend que vous avez échappé à leur surveillance. Votre première suivante n'est pas avec vous ?

Mao Mao ne l'avait aperçue nulle part. Dame Lishu voyageait bien entourée, mais aucune des jeunes femmes de son escorte actuelle n'était à son service au *hougong*.

— On m'avait prévenue que je quitterais seule la cour intérieure. Mon père m'a adjoint les nouvelles suivantes qui m'accompagnent.

Elle parlait à voix basse, mais d'un ton plus assuré que Mao Mao ne l'aurait supposé. Aurait-elle commencé à s'habituer à l'herboriste ? L'intéressée lui avait certes rendu plus d'un service, mais que la jeune concubine se soit chaque fois montrée apeurée en sa présence avait fini par vexer l'apothicaire.

— Alors, que puis-je pour vous ? la pressa Mao Mao.

— Eh bien...

Il fallait à tout prix écourter cette visite. Plus elle durait, plus le risque qu'elle s'évente était grand. Or c'était l'herboriste qui en subirait les conséquences. Il fallait donc qu'elle tire les vers du nez à la favorite... qui se trémoussait sur sa chaise, mal à l'aise.

Pourquoi ne pas commencer par une petite question innocente ?
— Allez-vous être fiancée au frère cadet de Sa Majesté Impériale ?

Mao Mao n'y était pas allée par quatre chemins.

— Non, de ce côté-là, rien n'est décidé... pour le moment, répondit dame Lishu, un peu gênée.

« Pour le moment », ce qui signifiait qu'il s'agissait plus que d'une simple rumeur. Quoi qu'il en soit, elle ne semblait pas éprouver l'émoi qu'aurait dû susciter chez elle une telle nouvelle. En ce cas, quelle était la raison de sa venue ?

— Vous sentez-vous coupable à cause de l'attaque des brigands ?

— Ce... ce n'est pas pour ça que...

Elle était incapable de mentir. Aurait-elle reconnu l'un des assaillants ?

— Alors, pourquoi êtes-vous là ?

Dame Lishu promena ses yeux dans la pièce. L'apothicaire ne la jugeait pas mauvaise dans son rôle de favorite, tout en comprenant pourquoi elle faisait l'objet d'un harcèlement répété. Elle manquait clairement d'assurance, ce qui faisait d'elle une cible facile.

— Co... connais-tu un moyen de savoir avec certitude si un parent et un enfant sont bien liés par le sang ?

Que fallait-il comprendre ? Mao Mao pencha légèrement la tête sur le côté, intriguée.

— C'est au sujet de mon père. Euh... De l'homme qui s'appelle Uryu. Y a-t-il un moyen de savoir s'il est réellement mon géniteur ?

Ses traits étaient déformés par la douleur, ses yeux gonflés de larmes.

L'herboriste ne répondit pas. Elle alluma de l'encens à la senteur apaisante. Il appartenait à Jinshi, mais il s'en remettrait...

— Pourquoi vous posez-vous cette question ?

Mao Mao avait entendu dire que la mère de la vertueuse concubine était morte depuis de nombreuses années. Son père ne voyait en sa fille qu'un atout à faire valoir dans son jeu politique. Il l'avait fait entrer au *hougong*

alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. À l'époque, dame Aduo – concubine du prince héritier, qui deviendrait l'empereur actuel – avait servi de soutien psychologique à dame Lishu.

La bouche et les sourcils de la jeune fille de noble famille se déformèrent. Sur le point de fondre en larmes, elle réussit malgré tout à se contenir. Elle braqua les yeux sur Mao Mao en reniflant.

— En... en vérité... je n'étais pas censée retourner au *hougong*... parvint-elle à expliquer.

Lorsque le précédent souverain avait rejoint l'au-delà, dame Lishu avait été placée dans un couvent, mais son père avait jugé qu'elle pouvait encore servir ses ambitions et avait voulu la marier au gouverneur du Sud. L'homme, un libidineux qui avait l'âge d'être son grand-père, sans être officiellement marié, vivait entouré de pas moins de dix concubines.

Dame Lishu appartenait au clan U, l'une des familles qui avait reçu un nom de l'empereur. La prise du pouvoir par l'impératrice changea la donne – et le destin de la jeune fille. Le pays devint une méritocratie et l'autorité conférée par les noms impériaux s'affaiblit. En conséquence, une famille à l'influence déclinante, comme celle d'Uryu, aurait fait n'importe quoi pour remonter dans la hiérarchie.

— C'est grâce à dame Aduo et à Sa Majesté Impériale que j'ai pu échapper à cette union avec le vieux gouverneur.

La rumeur des fiançailles de dame Lishu était parvenue aux oreilles de la sœur de lait de l'empereur, qui en avait touché mot au nouveau souverain. En y réfléchissant bien, ce jeu d'influence faisait peut-être partie du plan du chef de clan. Les fiançailles étant presque officielles, il fallait une raison solide pour les annuler au dernier moment.

Ça tient la route...

Dame Lishu ne soutenait pas la comparaison avec les trois autres favorites impériales. Non à cause de son apparence, mais plutôt du fait de sa

culture et de son état d'esprit, très éloignés de ce qu'on attendait d'une concubine de si haut rang.

Mais entre laisser dame Lishu devenir l'épouse d'un vieux rapace sorti de nulle part, et lui offrir ne serait-ce que quelques années de répit en tant que fleur du *hougong*, Aduo avait fait son choix – au grand bonheur de la jeune fille.

— C'est que, autrefois, j'étais si proche de Sa Majesté qu'elle me faisait même monter sur ses genoux.

— Ah...

Enfant, il n'y avait pas matière à en redire, mais que cette situation se reproduise à présent et cette oie blanche s'en étranglerait de gêne.

Après tout, les mariages entre époux d'âges très différents étaient légion dans le pays. Il arrivait aussi que la promise soit plus âgée que son mari, bien que l'inverse domine. Aduo pensait sans doute qu'après quelques années passées à la cour intérieure, dame Lishu aurait suffisamment gagné en maturité... et qu'elle ne serait pas mal traitée en tant que favorite du plus haut personnage de la nation.

Pour autant, quel était le rapport entre cette histoire et la volonté de la vertueuse concubine de s'assurer de son lien de parenté avec son père ? Certes, Uryu l'avait traitée de façon particulièrement ignoble, mais Lishu était-elle fleur bleue au point de croire qu'un véritable père s'occuperait mieux de son enfant ? Dans ce cas, en toute honnêteté, Mao Mao avait autre chose à faire que de l'écouter se plaindre.

Si la jeune naïve haïssait son géniteur, l'herboriste lui souhaitait de faire preuve d'assez d'intelligence pour parvenir à concrétiser cette histoire de fiançailles avec le frère cadet de l'empereur. Elle n'avait sans doute pas gardé un mauvais souvenir de Jinshi. Au *hougong*, elle rougissait chaque fois qu'il s'approchait d'elle... alors qu'elle aurait pu séduire n'importe qui...

— Il paraît que ma mère était proche de dame Aduo.

— Je l'ignorais.

Tout naturellement, l'ancienne favorite s'était prise d'affection pour la fille d'une amie.

— J'ai aussi entendu dire qu'elles prenaient souvent le thé ensemble avec Sa Majesté Impériale. (Mao Mao ne réagit pas, attendant la suite.) Mon père a été adopté par la famille de ma mère. S'ils ne s'étaient pas mariés, elle aurait pu devenir, à ce qu'il paraît, la concubine du prince héritier.

Non, Mao Mao refusait d'y croire. À l'époque, Aduo était la favorite du prince héritier, et n'était plus en mesure d'enfanter. Le prince n'avait pas pris d'autre concubine, puis la maladie avait affaibli le précédent empereur. Dans ces conditions, si une autre prétendante au titre de concubine s'était présentée...

— Mon père avait déjà été adopté par la famille de ma mère. Cependant, il ne me... (Il ne la considérait pas comme sa véritable fille, voilà ce qu'elle s'empêchait de dire.) Ce que je veux dire, c'est que le frère cadet de Sa Majesté est une personne charmante. Seulement, pour moi...

Dame Lishu semblait sincère. À son âge, on tombait amoureuse pour un rien. Heureusement, elle se rangeait à la voix de la raison la plus élémentaire.

Minute...

Dame Lishu n'avait pas osé exprimer le fond de sa pensée. Mais n'avait-elle pas voulu dire que...

Soupçonnerait-elle l'empereur d'être son véritable père ?

Dans ce cas, elle n'était pas sans savoir qu'un mariage avec Jinshi, lui-même frère cadet de l'empereur, aurait le goût pour le moins amer d'un mariage consanguin.

Pour être tout à fait honnête, Mao Mao n'avait pas envie de creuser la question. Sauf que la seule idée de dire à voix haute qu'elle ne pouvait rien faire la mettait dans l'embarras.

Enquêter sous l'impulsion d'un orgueil mal placé était déjà un défaut en soi mais chez l'apothicaire, l'orgueil se mêlait à la curiosité, ce qui ne faisait qu'empirer les choses.

Elle réfléchit au moyen de vérifier les liens du sang entre un parent et son enfant. Le plus simple serait de remonter jusqu'au jour de la naissance du sujet étudié, mais cette méthode était impossible à mettre en œuvre. Elle n'était pas non plus en mesure d'interroger le père de dame Lishu. Restait la possibilité de poser la question à l'empereur... mais rien que d'y songer, elle se mettait déjà en danger !

Si au moins la vertueuse concubine avait eu les cheveux roux et les yeux bleus, comme l'impératrice Gyokuyo... Or, aussi adorables que soient ses traits, sur le plan physique, dame Lishu restait sans conteste une femme du pays de Li, sans trait distinctif particulier. Ses cheveux, raides, et ses yeux étaient du même noir d'encre. Mao Mao ignorait à quoi ressemblait Uryu, le géniteur supposé, mais son apparence n'aiderait en rien à affirmer ou à infirmer leur lien de parenté.

À court d'idées, l'apothicaire se retrouvait dans une impasse. Elle décida donc d'aller chercher de l'aide et, délaissant sa chambre, se dirigea vers une partie bien précise de l'auberge, là où se trouvait Suilei. La servante ressuscitée, occupée à broyer des herbes dans un mortier, était visiblement de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Elle pourrait être plus aimable, songea Mao Mao en ignorant toutes ces fois où elle se montrait tout aussi peu disposée à être dérangée. Son mécontentement se lisait peut-être sur son visage, mais de toute évidence, elle n'en avait cure.

La chambre accueillait aussi l'homme au bras coupé, ainsi que deux autres blessés. Hors de danger, ils devraient rester alités encore un moment.

Ah, comme cette odeur me détend...

Suilei était en pleine préparation d'un antiseptique. Elle plaça la mixture épaisse dans un bol, puis ôta les bandages des blessés qui grimacèrent durant l'opération. Les deux jeunes femmes avaient recousu les plaies des gardes ensemble. Malgré la douleur, les patients s'étaient retenus de bouger, grâce à quoi elles avaient pu pratiquer des sutures propres et nettes.

— Tu as des remèdes pour faire baisser la fièvre ? lui demanda Suilei en inspectant les plaies de l'un des blessés.

— Non, mais j'ai de quoi en fabriquer.

— Donne-m'en un peu, tu veux. Il va m'en manquer.

Des blessures de cette importance déclenchaient de la fièvre. Se procurer des ingrédients dans cette ville s'était toutefois avéré impossible. Suilei avait fait chou blanc à l'apothicairerie du coin, soit qu'elle ait vendu presque tout son stock, soit qu'elle ait possédé trop peu d'ingrédients. Si la ville profitait de sa qualité d'étape sur une route commerciale, les transactions ne s'effectuaient pas entre ses murs et on n'y trouvait aucun bien d'importation. Mao Mao aurait donné n'importe quoi pour que le marché local propose des remèdes de bonne qualité...

Elle sortait chercher les ingrédients demandés par Suilei quand elle tomba sur une connaissance, en train de faire les cent pas dans le couloir.

— Ah, quelle belle soirée, jeune fille !

Je ne vois pas bien ce qu'elle a de belle...

Le guide gardait son parler toujours aussi étrange. Il se frottait les mains, mal à l'aise, aussi hésitant que s'il avait croisé dame Lishu en personne.

— Que puis-je pour vous ?

— Oh, je me demandais juste comment allaient les blessés. J'ai là un remède qui pourrait vous être utile. Le voulez-vous ?

— Et combien coûte-t-il ?

— Oh non ! Je n'ai pas besoin d'argent ! Je me disais seulement que les blessés devaient atrocement souffrir, alors...

Cette attitude, bien que suspecte, cachait peut-être une réelle volonté de se racheter. On avait loué ses services sur la foi de sa capacité à limiter les dégâts en cas de rencontre avec des brigands. L'un de ses homologues, originaire du même village, avait été embauché par dame Aduo pour les mêmes raisons, mais il s'était enfui en comprenant que les hors-la-loi n'étaient pas les mêmes que d'habitude. Un garde de l'escorte avait crié après le fuyard pour tenter de l'arrêter et s'était retrouvé avec un bras en moins...

La confiance était cruciale dans ce genre de commerce. Quand un guide trahissait ses clients, le tort rejaillissait sur toute la profession.

— Regardez. On me l'a vendu comme un antidouleur. Vous croyez que ça peut vous être utile ?

Le guide lui tendit un petit récipient qui contenait des grains semblables à du sucre noir.

— Mais c'est...

Mao Mao s'empara du flacon pour aller le montrer à Suilei qui écarquilla les yeux à son tour, incrédule.

— Comment t'es-tu retrouvé avec ça ?

Elle jeta un regard sévère au guide. Ce n'était qu'un jeune homme et il en fut impressionné. Il eut un mouvement de recul.

— Vous vous en êtes déjà servi ? demanda Mao Mao.

— Euh... eh bien... C'est que je ne sais pas du tout comment ça se prend, alors je pensais poser la question à l'une de vous...

Il avait l'air sincère.

— Tu as bien fait d'attendre, répondit l'apothicaire.

En effet, s'il en avait pris, il aurait risqué de ne plus jamais travailler correctement – ni même de faire quoi que ce soit.

La substance contenue dans la fiole possédait bel et bien un effet analgésique. Il s'agissait d'un remède efficace... à condition d'en maîtriser

la posologie. Sinon, il se révélait plus nocif encore que les feuilles de chanvre.

— Merci beaucoup, cela nous sera utile. Mais dites-moi, comment l'avez-vous obtenu ?

Les petites boules collantes n'étaient autres que du suc issu de capsules de pavot, également connu sous le nom d'opium.

Les problèmes s'accumulaient et semblaient liés entre eux de manière tout à fait inattendue. À en croire le guide, l'opium lui avait été cédé par un marchand qui s'était greffé à la caravane d'une troupe d'artistes itinérants. L'inconnu lui avait confié : « Cette substance soigne l'esprit, elle saura te faire oublier les ennuis de ce monde. » Un esprit plus perspicace aurait compris le véritable sens de ces paroles.

Si ça, ce n'est pas une technique de trafiquant, je ne sais pas ce que c'est...

Dans la ville d'étape où s'était arrêté le groupe de Mao Mao, on mettait à sécher les feuilles de chanvre pour les fumer. Leur guide aurait pu vouloir tenter de consommer les boulettes d'opium de la même façon. Par chance, le vendeur ne lui avait pas expliqué la marche à suivre.

Les feuilles de chanvre pouvaient vite créer une dépendance. L'idée qu'un individu déjà accoutumé à consommer cette substance puisse se procurer de l'opium était un peu terrifiante.

Le guide avait par ailleurs partagé un détail essentiel. Quand Mao Mao lui avait demandé de décrire la caravane, il avait répondu :

— Je ne l'ai pas vue longtemps, mais j'ai eu le temps d'apercevoir une jeune femme. C'était l'artiste la plus importante de la troupe, à ce qu'on m'a dit. Elle était encore jeune, elle devait avoir à peine plus de quinze ans. (La rencontre avait eu lieu un an auparavant.) Je ne suis pas près de l'oublier. Elle avait les cheveux blancs, je n'avais jamais rien vu de tel. C'était l'incarnation du dieu serpent. Il doit être descendu ici-bas pour

observer le monde en secret. En tout cas, c'est la première fois que je raconte cette histoire à quelqu'un.

Inutile de préciser à qui Mao Mao songea à l'évocation des cheveux blancs. L'année précédente... soit juste avant que la jeune fille ne vienne à la capitale.

Peut-être était-ce en partie à cause de leurs croyances à propos des serpents que le guide avait pris le cadeau pour un simple antidouleur, et non une drogue.

Il peut remercier sa bonne étoile...

Quoi qu'il en soit, ce puissant analgésique s'avéra providentiel. Il parvint à calmer les souffrances des blessés – en dépit des inquiétudes de l'apothicaire quant à l'efficacité du produit, car l'opium se conservait mal. Elle était navrée pour le guide, mais elle comptait bien garder tout le flacon. Elle ferait néanmoins ajouter une petite prime à son salaire en guise de rétribution, afin d'éviter toute plainte de sa part.

Mao Mao, déjà noyée par cette pluie d'ennuis, manqua défaillir quand un nouveau problème vint s'ajouter à la liste : un tatouage de serpent avait été découvert sur le corps d'un brigand. De surcroît, le cordon que les hors-la-loi portaient autour du poignet, blanc à l'origine, représentait en réalité deux serpents en plein accouplement. Or, elle savait que tout interrogatoire serait inutile : tous les bandits étaient sous l'emprise de l'opium.

Chapitre 13

À la capitale de l'Ouest

(première journée)

Le déluge de problèmes finit par se tarir sans qu'aucun mystère ne soit résolu mais, fort heureusement, le convoi put reprendre la route et arriver au terme de son voyage sans plus d'encombre. Peut-être à cause de la présence d'Aduo et de dame Lishu, Jinshi laissa Mao Mao tranquille le reste du trajet, et l'herboriste en profita pour passer un peu de temps avec Suilei. Elles avaient toutes les deux étudié la science des apothicaires, mais sous la tutelle d'un maître différent. Aussi leur manière de préparer les remèdes divergeait-elle quelque peu. Mao Mao se délectait de leurs échanges.

Bientôt, la verdure se fit plus éparse et céda la place à des étendues de pierres mêlées de sable. En découvrant pour la première fois le désert, semblable à une mer d'huile, la jeune fille poussa malgré elle une exclamation de surprise. Elle s'était enroulé un morceau d'étoffe autour de la tête pour ne pas avoir de poussière dans les yeux. La journée, la lumière réfléchi par le sable vous faisait plisser les paupières de douleur, mais dès la nuit tombée, le froid devenait d'une rudesse extrême. L'herboriste était loin de s'être imaginé un tel périple... ni que tout était prévu, au point qu'on lui avait amené des vêtements de rechange. Elle en était reconnaissante bien sûr, mais également un peu déstabilisée à l'idée qu'on

lui ait préparé aussi des dessous... Cette attention impudique la plongeait dans une grande perplexité.

On l'avait également mise en garde contre les scorpions et autres serpents venimeux qui sortaient dès le soleil couché. Suilei, qui avait en horreur ces bestioles, faisait brûler des quantités astronomiques d'encens répulsif, grâce à quoi aucune n'osa s'approcher. Au grand dam de Mao Mao !

Quelqu'un supportait cependant moins bien le périple qu'elle : dame Lishu. Son statut de concubine de haut rang l'empêchait de trop se montrer, ce qu'elle ne faisait donc presque jamais. Ainsi cloîtrée, cette jeune fille timide, que ses dames de compagnie suivaient comme son ombre, ne risquait pas d'avoir une discussion digne de ce nom. Son seul salut lui venait d'Aduo, assez prévenante pour lui faire la conversation de temps à autre.

Au demeurant, si dame Lishu se révélait bien être la fille cachée de l'empereur, la réaction d'Aduo serait intéressante à observer. Quand le souverain n'était encore que prince héritier, l'ancienne favorite était sa seule concubine. Éprouverait-elle des sentiments complexes vis-à-vis de Lishu, ou bien n'attacherait-elle aucune importance à cette histoire ? Si la théorie se vérifiait, elle jetterait un jour nouveau sur ce que Mao Mao prenait pour de la simple bienveillance à l'égard de la jeune fille candide. Et ainsi, l'hypothèse qu'Aduo connaissait depuis toujours la vraie ascendance de Lishu s'en verrait confirmée.

Assez, je ne veux plus penser à ça...

Mais quand même... Les manières de petite fille apeurée de dame Lishu – non, le fait qu'elle soit en vérité la progéniture de l'empereur – expliqueraient que le souverain ne l'ait jamais touchée. Et pourtant, elle allait être mariée à Jinshi...

Les unions entre proches parents étaient monnaie courante au sein des familles puissantes. Par le passé, des nièces, des tantes et des demi-sœurs du

souverain au pouvoir étaient entrées au *hougong*. Seul problème : à partir d'un certain niveau de consanguinité, toute la descendance risquait de finir fauchée par une même maladie.

Vont-ils répéter les mêmes erreurs qu'à l'époque du précédent empereur ?

Lorsque leur convoi fit son entrée dans la capitale de l'Ouest, l'herboriste vécut leur arrivée comme un réel soulagement.

Il régnait entre les murs de la cité une animation différente de l'ambiance de la capitale impériale. La ville s'était développée autour d'une oasis, un endroit précieux en plein désert. Le vent chargé de sable s'engouffrait dans ses rues tortueuses, un véritable labyrinthe qui faisait passer les artères rectilignes de la capitale de l'empire pour un plateau de go.

— On m'avait pourtant prévenu, mais je crains de me perdre ici.

Tiens...

Elle n'avait plus entendu la voix de Jinshi depuis un moment. Aduo était la seule à avoir reconnu l'homme derrière la fausse brûlure. Suilei aussi, peut-être, mais elle n'en avait rien laissé paraître. Les autres ne s'étaient rendu compte de rien.

Comment réagirait dame Lishu si elle apprenait qu'elle avait voyagé aux côtés de ce splendide prince ? Se comporterait-elle comme une prétendante ou comme une demi-sœur – ou plutôt, une nièce ?

L'homme-nymphe s'était enfin débarrassé de sa brûlure factice. Une marque subsistait sur sa joue, peut-être à cause de l'application répétée de ces fards pendant près d'un mois. Il se frottait la peau, comme si la trace le gênait.

À la capitale occidentale, l'ambiance était à la fête. D'autres sommités ainsi que des émissaires venus de l'étranger devaient être arrivés avant la délégation de Mao Mao.

Un marché s'était installé, et par moments, on entendait résonner le claquement des pétards. Entre les maisons aux murs laiteux et aux toits de tuiles rouge foncé ondoyaient des nattes tendues comme protection contre les rayons brûlants du soleil. Les boucheries ne proposaient pas uniquement du poulet, mais aussi du mouton. Mao Mao était captivée par les nombreux plats saupoudrés de généreuses quantités d'épices sur les étals. Hors de question de s'arrêter, cependant, le groupe se dirigeait vers une imposante résidence située à proximité de l'oasis.

Les architectes de cette demeure avaient fait un usage immodéré du bois pour la bâtir, ce qui en soi renseignait sur l'opulence de son propriétaire. L'intérieur de son enceinte abritait une nature foisonnante, sans doute encouragée par la présence toute proche d'une source d'eau. Rares étaient les plantes aux feuilles larges, au contraire des nombreuses espèces peu familières de Mao Mao. Devant l'imposant portail, un homme d'âge moyen aux traits avenants – sûrement le maître des lieux – se tenait avec ses domestiques pour les accueillir.

Jinshi, puis Aduo, descendirent de la diligence. En découvrant le jeune homme à la beauté de nymphe, tous les yeux s'écarquillèrent. Même les gardes qui accompagnaient la délégation en furent déstabilisés, preuve qu'ils ne s'étaient vraiment rendu compte de rien.

— Bienvenue à vous, chers voyageurs venus de loin...

Sans trop savoir pourquoi, Mao Mao eut l'impression d'avoir déjà vu ce visage rayonnant aux traits harmonieux... ce regard doux qui débordait de gentillesse.

— Je me présente, Yo Gyokuen, gouverneur de cette province.

Ces propos manquaient singulièrement de modestie. Malgré tout, on n'y percevait aucune prétention.

— Merci d'avoir pris soin de ma fille.

Ah ! Elle avait enfin compris de qui il s'agissait : en dépit de ses cheveux et de ses yeux noirs, il dégageait la même aura que l'impératrice

Gyokuyo.

— Rassurez-vous, je ne vais pas vous assommer avec un long discours après un aussi long voyage. Tout est prêt pour vous permettre de vous rafraîchir dans vos chambres. Je vous en prie, prenez le temps de vous détendre.

— Quel soulagement, se contenta de dire Jinshi.

Sur ces mots, il pénétra dans la vaste demeure. Mao Mao lui emboîta le pas.

N'est-ce pas un peu trop ? se demanda la jeune fille, stupéfaite de découvrir la pièce où on l'avait conduite. Certes, la traiter avec trop peu d'égards eût été inconvenant – elle faisait tout de même partie de la suite du frère cadet de l'empereur –, mais on lui avait attribué une chambre bien au-dessus de sa condition.

Le sol était recouvert sur toute sa surface d'un tapis aux poils longs. Au toucher, la jeune herboriste comprit que de la soie avait été tissée avec du poil d'animal. Le lit, à baldaquin, était protégé des regards par des rideaux décorés de fines broderies. Sur la table avaient été disposées des coupes de verre avec un pied en argent, ainsi qu'un panier rempli de jujubes séchés. Tout ce décor lui donnait l'impression de se trouver dans un conte exotique.

On ne va pas nous présenter la note à la fin du séjour au moins ? espéra-t-elle en mordant dans un fruit. La douceur de la chair dessiquée se répandit dans sa bouche. Le goût était agréable, mais un peu trop sucré pour son palais. Elle s'en tiendrait à un seul.

L'envie d'explorer le reste de la demeure la tenaillait quelque peu, mais se déplacer sans autorisation lui vaudrait à coup sûr une réprimande. Elle avait reçu l'ordre de prendre son repas seule et de se reposer dans sa chambre.

Dîners et banquets s'enchaîneraient plusieurs jours durant à compter du lendemain, et des réunions occuperaient Jinshi et les autres le reste de la journée – autant dire que leur emploi du temps serait chargé. Les

personnalités importantes donnaient souvent l'impression de vouloir organiser des agapes à la moindre occasion, sans se soucier de l'état de fatigue de leurs hôtes, mais Gyokuen semblait trop attentionné pour les épuiser de la sorte.

D'ailleurs, il leur avait fait préparer un bain à chacun, ce dont Mao Mao lui était sincèrement reconnaissante. L'eau était le plus précieux des biens dans ces contrées arides, et peu importait qu'elle se sente quelque peu intimidée par la baignoire taillée à même un bloc de marbre.

Après le bain, elle sortit sur le balcon. Ses cheveux sécheraient en un rien de temps avec cette chaleur, se dit-elle, avant de craindre que du sable ne vienne s'y coller. Elle était en train de retourner à l'intérieur quand...

Oh !

Elle surprit le bruit d'une conversation. Elle tourna la tête de droite et de gauche, sans apercevoir quiconque. La discussion, pour le moins animée, venait peut-être de la chambre voisine.

Eh bien, voilà qui est curieux...

Les murs étaient peut-être épais, mais les fenêtres ouvertes permettaient de tout entendre sans la moindre difficulté. Mao Mao s'appuya contre la rambarde du balcon pour une petite séance d'espionnage.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici, d'abord ?

Hmm... Il s'agit à n'en pas douter d'une femme, encore assez jeune, je dirais.

Si la mémoire de l'herboriste ne lui faisait pas défaut, la chambre d'à côté était occupée par dame Lishu. À qui donc pouvait appartenir cette voix ?

Elle tendit l'oreille. Une autre personne prit la parole, à peine audible. Ce devait être la vertueuse concubine, cette fois.

— Et que veux-tu que ça me fasse ? Je suis sûre que tu vas me rendre la vie impossible. Tu ne sais faire que ça !

La mystérieuse inconnue accablait la jeune fille sans s'arrêter. Bien que Mao Mao ne trouvât pas désagréable d'entendre quelqu'un s'énerver aussi ouvertement, elle se rembrunit lorsque le claquement caractéristique d'une gifle lui parvint.

L'apothicaire alla jeter un coup d'œil dans le couloir. De la chambre voisine sortit une femme élégante. Le port altier, elle dissimulait sa bouche derrière un éventail. Des suivantes, qui attendaient dans le corridor, inclinèrent la tête devant elle avec déférence. Deux d'entre elles emboîtèrent le pas à leur maîtresse, mais la dernière pénétra dans la chambre de la vertueuse concubine. Faire sortir les subalternes pour pouvoir se disputer tranquillement... Pourquoi pas, mais Mao Mao devrait peut-être leur conseiller de fermer la fenêtre la prochaine fois.

Elle s'assura que la désagréable inconnue avait tourné à l'angle du couloir, puis frappa à la porte de dame Lishu. Le battant s'ouvrit sur la troisième dame de compagnie, qui afficha un léger soulagement en voyant qu'il ne s'agissait pas de l'horrible femme qui serait revenue sur ses pas.

— Puis-je entrer ? demanda l'herboriste, assez fort pour être entendue de l'intérieur.

La suivante qui remplaçait la première dame de compagnie à l'occasion de ce voyage se montra très pragmatique. Après un bref aller-retour dans la chambre, elle laissa entrer la visiteuse.

Dame Lishu était assise sur une chaise, mais à voir l'état du lit, elle avait dû courir se réfugier dans ses draps après la dispute. Son oreiller présentait des traces d'humidité, et ses cheveux étaient décoiffés. Elle détournait un peu la tête, non pour éviter le regard de l'apothicaire, mais plutôt pour cacher sa joue rougie par la gifle.

— Montrez-moi, je vous prie.

Dame Lishu ne dit rien, mais comprit que l'altercation avait attiré l'attention. Elle releva la tête, docile.

— Allez chercher de l'eau, exigea Mao Mao.

Il ne s'agissait pas d'une demande, mais d'un ordre. Et puisque la suivante la regardait d'un œil mauvais, l'herboriste ajouta avec une pointe de fiel dans la voix :

— Vous ne vous êtes pourtant pas fait prier pour quitter la chambre tout à l'heure !

L'incriminée s'éclipsa aussitôt. Mao Mao s'assit devant dame Lishu, puis lui saisit la mâchoire avec délicatesse. Sa joue dégageait une certaine chaleur, qui passerait vite.

— Si vous le permettez, j'aimerais examiner votre bouche. Simple précaution.

Réticente, la concubine accepta malgré tout. Ses dents blanches étaient parfaitement alignées, et l'intérieur de sa bouche ne présentait nulle coupure.

Tiens ? Ce n'est pas commun.

L'apothicaire, qui avait repéré un détail inattendu, continuait d'étudier avec attention la bouche de la jeune fille, dont l'expression se faisait de plus en plus gênée. Mao Mao finit par mettre un terme à son inspection.

— Cette dame m'a semblé assez virulente. Puis-je vous demander de qui il s'agit ?

— C'est ma demi-sœur.

Après la mort de la mère de dame Lishu, son père, Uryu, s'était remarié sans attendre. Sa nouvelle épouse était l'une de ses concubines, si bien que la jeune orpheline avait déjà des demi-frères et sœurs à l'époque. L'une d'elles, née avant Lishu, était la femme acariâtre venue se disputer avec la jeune fille.

Les parents de la vertueuse concubine étaient cousins au deuxième degré, sa mère faisait déjà partie de la branche principale du clan U, que son père intégra grâce à leur union. Cette configuration familiale ressemblait à l'histoire du clan Shi, à une différence près : le traitement réservé à dame Lishu, la fille de la première épouse. Ses grands-parents maternels n'étant

plus de ce monde, Uryu, chef de famille, détenait le pouvoir au sein du clan. Il soupçonnait son épouse légitime de l'avoir trompé, et agissait donc comme si leur fille n'existait pas – un acte des plus vils, étant donné qu'il avait lui-même eu des enfants par ses concubines.

Si dame Lishu était réellement la fille cachée de l'empereur, Uryu n'aurait-il pas considéré cette information comme une véritable aubaine, une carte dont il pourrait se servir plus tard ? Et pourtant, il semblait privilégier l'aînée de ses filles – ce n'était pas logique.

— Ces doutes sur l'identité de votre géniteur... Serait-ce votre sœur qui les aurait fait naître ? (Mao Mao prit l'absence de réponse pour un oui.) Et quand vous êtes restée vague au sujet des brigands, est-ce parce que vous nourrissiez des soupçons quant à leur commanditaire ?

Jalouse de Lishu, sa demi-sœur aurait envoyé des assassins pour la faire disparaître du tableau. Une théorie fort déplaisante, mais qui était loin d'être absurde.

— Je... je ne sais rien à ce sujet, répondit la vertueuse concubine.

Néanmoins, son expression ne pouvait dissimuler sa souffrance quant à ce qu'elle avait subi aux mains de sa sœur aînée.

Tout le monde avait reçu pour consigne de prendre son repas seul en ce premier soir, mais Mao Mao fit toutefois une proposition à la favorite.

— M'autoriseriez-vous à dîner avec vous ce soir ? Je pourrais aussi demander à dame Aduo de se joindre à nous.

À ce nom, le visage maussade de dame Lishu s'illumina. L'ancienne concubine serait incapable de refuser, et Mao Mao pourrait jouer les goûteuses. Empoisonner un repas entrerait dans la liste des méthodes envisageables pour des ennemis prêts à engager des brigands pour attenter à une vie.

Tout ça ne m'aide pas à découvrir l'identité de ses vrais parents...

La vertueuse concubine n'était pour rien dans cette affaire, et Mao Mao se sentait mal pour elle. Même la jeune apothicaire était capable de

compassion.

Aduo accepta l'invitation à dîner de bon cœur. Quand l'apothicaire demanda que l'on apporte leurs repas dans la même chambre, le chef cuisinier, très accommodant, leur fit préparer une salle spécialement pour elles. La pièce était couronnée d'un dôme composé de plusieurs panneaux de verre coloré, probablement importé de l'ouest. Une fois les bougies allumées, le chandelier chatoyait de mille nuances splendides, semblables à des bijoux.

— Je dois dire que c'est impressionnant, reconnut Aduo.

Dame Lishu avait les yeux qui brillaient autant que la salle. L'apothicaire, quant à elle, réfléchissait aux différentes techniques qui pouvaient donner de tels coloris au verre.

— Êtes-vous sûr qu'il nous est possible de dîner ici ? demanda l'ancienne favorite.

Le chef lui offrit son plus beau sourire.

— Autrefois, notre jeune maîtresse utilisait cette salle pour dîner en bonne compagnie. Cependant, depuis quelques années, elle n'est plus guère utilisée.

La « jeune maîtresse » dont il parlait était sans doute l'impératrice Gyokuyo.

— Ce plafond n'a pas été construit dans notre région. À l'origine, il se trouvait dans un lieu de culte d'un pays étranger. J'espère que le savoir ne vous perturbera pas. Et rassurez-vous, vous ne croiserez aucun adepte de ce culte ici.

Mao Mao comprenait désormais pourquoi la structure lui avait paru si curieuse. Le pays de Li ne pourchassait pas les hérétiques, mais elle n'aurait pas aimé qu'on cherche à la convertir à quoi que ce soit.

— Cela m'est égal, affirma Aduo.

— En ce cas...

La réponse de l'ancienne favorite fit pousser un soupir de soulagement au chef cuisinier qui envoya un serveur lancer les préparatifs du repas. La salle avait été nettoyée de fond en comble. Malgré tout, telle une belle-mère à cheval sur la propreté, Mao Mao passa un doigt sur un meuble... sans trouver la moindre trace de poussière.

— Comment a-t-on produit ce verre ? laissa échapper l'herboriste, qui brûlait de curiosité.

Aduo avait aussi invité Suilei, qui avait décliné la proposition. Fait curieux, sa personnalité semblait beaucoup plaire à l'ancienne concubine. Pour autant, et même en ne restant qu'entre femmes, la présence de la jeune femme ressuscitée aux allures androgynes aurait presque fait passer la soirée pour un dîner arrangé en vue d'un double mariage.

Mao Mao crut bien voir l'ombre d'une silhouette dépitée dans le couloir, mais tant pis pour elle. De bon appétit, toutes trois savourèrent moult plats au charme exotique.

— Je vais débarrasser la table, annonça Mao Mao à la fin du repas.

La manœuvre visait à laisser Aduo et dame Lishu regagner ensemble leurs chambres, d'ailleurs toutes proches, et à éviter que la vertueuse concubine ne soit importunée en chemin par son horrible demi-sœur.

— Je vais t'aider, lui dit Aduo.

— Ne vous donnez pas cette peine, je n'aurai qu'à appeler un domestique.

Lorsque tous les plats avaient été apportés dans la salle à manger, Aduo avait renvoyé le serveur pour pouvoir discuter librement. Au cours du dîner, l'ancienne concubine et dame Lishu avaient fait l'essentiel de la conversation, Mao Mao se contentant d'acquiescer à ce qu'elles disaient. Elles s'entretinrent du périple mouvementé, racontèrent quelques anecdotes et évoquèrent l'animation qui régnait en ville. Dame Lishu avait semblé ravie d'échanger de telles badineries : tout au long de la conversation, elle avait eu un grand sourire aux lèvres.

L'impératrice Gyokuyo avait décidément grandi dans une immense demeure. Mao Mao faillit s'y perdre lorsqu'elle partit en quête d'un serveur pour l'aider à débarrasser les restes du repas. Elle déambulait dans les couloirs, hésitante sur la direction à suivre, quand elle sentit une présence dans son dos. Le bruit de pas qu'elle entendait quand elle marchait cessait dès qu'elle s'arrêtait. Elle se retourna. Et en fut tétanisée, de même que son poursuivant, qui n'était autre que... Basen.

Le jeune militaire ne savait plus où se mettre.

— Quelque chose ne va pas ?

— Oh, non, tout va pour le mieux.

Quel piètre menteur ! Son regard fuyait celui de l'apothicaire.

— Vous seriez-vous perdu ?

— Quoi ? Bien sûr que non !

Mao Mao commençait à s'inquiéter pour le jeune homme : servir de bras droit à Jinshi semblait complètement le dépasser ! Le voir à ce point embarrassé en devenait presque risible, mais le taquiner davantage serait cruel de sa part. Elle décida donc de jouer le jeu.

— Vous tombez bien, pourriez-vous me raccompagner jusqu'à ma chambre ? Elle est assez loin d'ici.

— Eh bien, j'imagine que je n'ai pas le choix...

En effet, le pavillon de l'herboriste jouxtait le sien. Il devrait réussir à ne pas se perdre sur le chemin du retour. Quel enfant que ce Basen ! Avec les empotés dans son genre, Mao Mao ne gâcherait pas son temps à engager la conversation. Elle espérait juste pouvoir faire le trajet en silence.

— Dis-moi, quel type de personne est dame Lishu ?

Raté...

La question du jeune homme n'avait été qu'un murmure à peine audible, couvert par le bruit de leurs pas.

— Ne vaudrait-il pas mieux poser ce genre de question à maître Jinshi ?

— Tu imagines bien que ça m'est impossible...

Le contraire m'aurait étonnée !

Basen devait avoir été mis au fait que les discussions des prochains jours seraient aussi consacrées à la recherche d'une épouse pour le prince. Il avait donc décidé de se renseigner lui-même sur l'une des candidates potentielles, à savoir la vertueuse concubine, dont la personnalité n'était pas bien difficile à percer.

— Je ne sais trop que vous dire...

Elle s'y essaya tout de même. Le caractère de la jeune fille oscillait souvent entre crise de panique et crise de larmes. Très puérile à bien des égards, elle avait cependant gardé une candeur intacte. Une telle immaturité ne plaisait pas à tout le monde mais au quotidien, Lishu se révélait être une jeune fille adorable, susceptible d'éveiller chez la gent masculine un désir de protection.

— Est-ce vrai ?

— Pourquoi doutez-vous de mes propos ?

Basen l'observa un instant, bras croisés, puis lui fit signe d'approcher. Ils s'éloignèrent du couloir pour aller se cacher derrière un rocher du jardin qu'ils étaient en train de traverser. Il faisait froid dehors, autant en finir au plus vite.

— Parce que maître Jinshi et mon père ont semblé hésiter quand ils ont entendu son nom.

— Hésiter vis-à-vis de quoi ? demanda-t-elle pour feindre l'ignorance.

S'il s'avérait que Basen avait eu vent de la rumeur sur une filiation cachée entre dame Lishu et l'empereur, Mao Mao resterait assez vague pour ne pas se compromettre.

— Elle appartient au clan U, ce qui nous inquiète à cause des remous qu'il crée depuis quelque temps, mais pas au point de la rejeter comme candidate. Non, c'est plutôt...

La voix du militaire s'était faite si ténue qu'elle en était devenue inaudible.

— Je ne vous entends plus, vous marmonnez dans votre barbe... dit Mao Mao, oubliant qu'elle faisait souvent de même.

— Me promets-tu de ne rien dire de tout ça à qui que ce soit ?

— Si c'est un secret, je préfère ne rien savoir.

— J'en ai déjà trop dit, de toute façon ! Trop tard pour m'arrêter là. (Il se pencha à l'oreille de Mao Mao.) On parle de donner dame Lishu en mariage... à maître Jinshi, souffla-t-il.

— Non ! Vraiment ?

La nouvelle était loin d'en être une pour elle, mais elle feignit la surprise du mieux qu'elle put. Basen sembla s'en agacer.

— Mais enfin, tu ne trouves pas que la situation est terrible ?

— Plutôt que de m'inquiéter pour les autres, je ferais sans doute mieux de me préoccuper de mon cas. Après tout, ma prime jeunesse est déjà derrière moi.

— Hmm... Tu n'as pas entièrement tort.

Il aurait pu au moins la contredire un peu avant d'acquiescer ! Et après, il viendrait se plaindre de ne pas avoir de succès auprès des femmes...

Jinshi et dame Lishu...

Du point de vue de l'âge, leur union serait idéale. Le prince avait vingt ans, la concubine, seize. Il paraissait un peu plus âgé, voire bien plus adulte qu'il ne l'était en réalité, mais pour lui, il n'était pas trop tard pour se marier, selon les critères de la société. Bien que l'héritier du trône soit le fils de l'impératrice Gyokuyo, en tant que frère cadet de l'empereur, Jinshi avait encore la possibilité de succéder à Sa Majesté Impériale. Quant à dame Lishu, plutôt que de subir la concurrence féroce du *hougong*, elle s'épanouirait sans doute davantage auprès de l'homme-nymphé, qui n'avait encore aucune épouse.

Et quand bien même elle ne devenait jamais impératrice, elle serait tout de même la femme du chancelier de l'empire. À l'évidence, elle s'attirerait

l'animosité des autres femmes du pays, et même d'une partie des hommes. Mais au côté d'un tel partenaire, elle jouirait d'une sécurité non négligeable.

En ce qui concernait le mariage, les puissants se voyaient contraints de se montrer pragmatiques. Se laisser guider par l'amour, comme le défendait Pailin, n'était pour eux qu'une chimère.

L'ombre de la consanguinité viendrait secrètement planer au-dessus de ces noces – à supposer que leur lien de sang existe réellement –, mais leur union ne poserait pas de problème, car les deux promis n'avaient pas la même mère. Et si, pour la bonne santé de leur descendance, l'idéal serait d'éviter un mariage à un degré aussi proche, Basen n'avait pas l'air au fait de cette partie de l'affaire.

À côté des autres prétendantes, dame Lishu était sans doute la plus légitime d'entre toutes. Mao Mao dévisagea le jeune militaire : frère de lait de Jinshi, il devait le savoir aussi bien qu'elle. Pourtant, à bien y regarder, cette perspective paraissait le déranger.

Autrement dit...

Il se l'imagine en future belle-sœur.

Et il voulait s'assurer par lui-même qu'elle était digne du sublime prince qu'il servait en tant que nouveau bras droit.

— Mon père n'a pas montré beaucoup d'enthousiasme à l'annonce de cette potentielle union, précisa Basen.

Voilà donc d'où lui venait son inquiétude.

Je le comprends... Gaoshun en savait peut-être plus sur la naissance de Jinshi et de dame Lishu.

L'homme-nymphé n'avait, lui, vraisemblablement pas encore arrêté son opinion sur la vertueuse concubine. Elle possédait des traits adorables, et gagnerait sans doute un peu en maturité au fil des années. Il était vrai qu'elle ne brillait pas par sa finesse, mais sans être du genre à se compromettre par de fâcheux écarts de conduite. Le seul problème, encore

lointain, serait celui des relations familiales, à priori compliquées, mais comme dans n'importe quel mariage...

— Si ça se trouve, elle souffre d'un défaut quelconque... supposa Basen, soudain inquiet.

J'en connais un qui ferait mieux de surveiller sa langue...

Tombée dans la mauvaise oreille, une telle saillie lui vaudrait une sérieuse réprimande.

— Si la question vous préoccupe tant, pourquoi ne pas aller voir vous-même dame Lishu ?

— Comment ?

— Elle est certes un peu farouche avec les inconnus, et porte toujours un voile en présence d'un homme, mais si elle s'habitue à vous, elle finira bien par vous parler.

De fait, elle avait pris la parole en présence de Suilei, qu'elle prenait vraisemblablement pour un homme, et à qui elle n'avait jamais adressé un mot auparavant. Par chance, dame Lishu n'avait jamais vraiment côtoyé la servante ressuscitée à la cour intérieure. Peut-être l'y avait-elle croisée quelques fois, mais sans faire le rapprochement.

— Et puis, vous vous êtes porté au secours de la diligence de dame Aduo, non ? Elles ont une dette envers vous. Pourquoi ne pas en profiter pour approcher dame Lishu quand elles seront ensemble ?

— Eh bien, oui... répondit Basen d'un ton hésitant, avant de détourner les yeux, gêné. En fait, je m'interroge... Les femmes n'ont-elles pas peur des hommes comme moi ?

Pardon ? Mais de quoi parle-t-il ?

— Je crois pourtant me rappeler qu'au Palais vert-de-gris, l'une d'entre elles vous trouvez à son goût...

— Tais-toi !

Le souvenir de Pailin fit rougir le jeune militaire jusqu'aux oreilles. Pris au dépourvu, il s'était écrié plus fort qu'il n'aurait dû : c'en était fini de la

discrétion. Des bruits de pas se firent entendre.

Pris de panique, Basen plaqua la paume sur la bouche de Mao Mao. Il appuya si fort qu'elle faillit gémir de douleur.

C'est lui qui crie, et c'est moi qu'on bâillonne ?

Furieuse, elle blêmit, mais garda son calme.

— Il y a quelqu'un ? entendirent-ils demander d'un ton poli.

Les curieux étaient plusieurs, à en croire le bruit des pas. Toujours muselée par Basen, Mao Mao entendait le cœur du jeune homme battre la chamade contre son oreille.

Il n'est peut-être pas très malin, mais il a de la force...

Elle grimaça sous la poigne du jeune homme. Il ne restait plus qu'à espérer que son emprise se relâcherait au plus vite.

L'obscurité empêchait de bien voir, mais la patrouille lui semblait composée de trois hommes. L'un d'eux s'approcha, jusqu'à se retrouver très près de Mao Mao et de Basen, dont seul le rocher le séparait encore d'eux.

— J'ai dû rêver.

Puis une voix bien connue de l'herboriste s'éleva soudain :

— Vraiment ? Cela ne nous dit toujours pas où est passé Basen.

L'intéressé manqua de s'étrangler de surprise. Son cœur bondit dans sa poitrine. On entendit alors un craquement : un pied avait marché sur une brindille.

Par pitié, non...

Jinshi était juste là, en quête de son assistant. Les deux hommes qui l'accompagnaient n'étaient autres que Lahan, le nez chaussé de ses éternelles lunettes rondes, et le charmant Likuson, bras droit de son père.

Chapitre I4

À la capitale de l'Ouest

(deuxième journée)

Le lendemain, Lahan convoqua Mao Mao.

— C'est vrai, je n'ai pas pensé à te prévenir de ma venue, lui avoua-t-il.

L'homme au regard de renard et à la chevelure hirsute prit une gorgée de thé. À ses côtés se tenait Likuson, calme et serein. Ils avaient pris place sous une tonnelle proche de l'oasis, dont la seule existence rafraîchissait l'atmosphère. L'agencement des lieux semblait entièrement pensé dans cet unique but.

— On m'a demandé de me rendre dans la capitale de l'Ouest, pour plusieurs raisons. Des discussions commerciales, dirons-nous, sont prévues au programme.

Dès qu'on parlait de chiffres, ce passionné de calculs finissait toujours par montrer le bout de son nez. Après tout, il était plus que qualifié pour ce genre d'affaires. Quant à la raison de la présence de son compère...

— Je suis venu à la place de mon maître, qui ne souhaite pas quitter la capitale.

— C'est un maître bien incapable que vous servez...

— Ta franchise n'est pas la moindre de tes qualités, Mao Mao, mais étant donné l'endroit où nous nous trouvons, j'aimerais que tu fasses preuve

d'un peu plus de discernement.

Une fois n'était pas coutume, Lahan tenait des propos sensés. La jeune fille n'était pas idiote, elle avait d'ailleurs tâché de se montrer polie dans sa manière de s'exprimer.

Après la rencontre impromptue avec Jinshi la nuit passée, tout le monde avait dû veiller tard. Au vu de l'heure déjà avancée, Mao Mao avait vite été renvoyée dans sa chambre. Elle ne s'était pas fait prier, tant les discussions qui allaient suivre s'annonçaient ennuyeuses. Bien lui en avait pris, car elles n'avaient abouti à rien, de ce qu'elle avait compris. Et puis faire disparaître les marques rouges causées par la main serrée de Basen avait été sa priorité.

Jinshi et son acolyte, quant à eux, devaient assister à des négociations dans la journée. L'herboriste trouvait ces dîners organisés autour d'affaires politiques, où tout le monde tentait de sonder tout le monde, au mieux soporifiques. Négocier avec Gyokuen, dont la fille était devenue impératrice, n'était déjà pas une mince affaire en soi, mais quel besoin y avait-il d'ajouter autour de la table des étrangers ? Il y avait de quoi s'arracher les cheveux.

— Et donc, de quoi voulais-tu me parler ?

— Ah, eh bien...

Lahan repoussa de l'index les lunettes sur son nez, puis sortit une feuille des plis de sa tunique. Le document comportait des portraits fort détaillés d'individus recherchés.

— C'est...

Un visage de femme... ou plutôt de jeune fille, de belle apparence. Tout seul, ce portrait n'était pas très utile, mais une note l'accompagnait : « Yeux rouges, cheveux blancs, peau blanche. »

La liste des candidates se réduisit vite à une seule.

— C'est Pai Niang Niang, nous l'avons vue ensemble.

— Oui, je m'en souviens, confirma Lahan avant de lui montrer un autre papier.

— Qui est-ce ?

Un portrait d'homme, cette fois. Or, toute image présentait déjà un écart avec la réalité, et surtout, Mao Mao ne cherchait jamais à retenir les visages des personnes qui ne l'intéressaient pas. En clair : elle n'avait aucune idée de qui il s'agissait. Lahan disposa les deux documents côte à côte.

Ah ?

Curieux. Elle aurait juré avoir l'identité de l'inconnu sur le bout de la langue, mais il lui était impossible de s'en souvenir. Serait-ce quelqu'un qu'elle avait déjà vu ?

— Nous avons retrouvé cet homme il y a peu.

— C'était lui, pas de doute possible, appuya Likuson.

— Likuson n'oublie jamais un visage.

— C'est là ma seule qualité, j'en ai bien peur, confirma le fonctionnaire, le rouge aux joues.

En effet, cet homme, qui approchait la trentaine, ne semblait pas taillé pour la fonction d'officier militaire. Son talent de physionomiste pouvait cependant se révéler utile au stratège excentrique qui lui servait de patron, et qui demeurait incapable de reconnaître le moindre visage. L'homme au monocle possédait un don incroyable pour déceler les talents chez les autres.

— Quand était-ce ?

— Il y a deux jours. Il ne devait pas s'attendre à être repéré aussi vite. Il se faisait passer pour un porteur et transportait d'ailleurs un chargement.

Mais encore ?

— La cargaison appartenait à un marchand de Shaou.

Le pays de Shaou se situait au-delà du désert qui bordait l'ouest de Li. Hérissé de montagnes dans sa partie méridionale, il était cerné sur ses trois autres flancs par des États plus puissants. Si la mémoire de Mao Mao était bonne, les deux émissaires étrangères venues l'année précédente au

palais impérial étaient originaires de Shaou. Et l'une d'elles fournissait des feifa au clan Shi.

Le visage de l'apothicaire s'assombrit.

— J'imagine que... ce n'est pas très rassurant.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Ainsi, les mêmes personnes qui avaient causé toutes sortes de désagréments dans la capitale tentaient à présent de se fondre dans la masse des marchands étrangers. En plus de leur lien évident avec la « blanche demoiselle », il devenait désormais possible qu'ils soient en possession d'opium et entretiennent des relations commerciales avec les brigands du désert.

Même Mao Mao, qui n'y entendait goutte en politique, comprenait qu'il n'était pas souhaitable qu'un pays étranger abritât de tels individus.

— De plus, Shaou est connu pour ne pas apprécier l'ingérence dans ses affaires.

En d'autres termes, il faudrait agir avec précaution, si l'on tentait d'arrêter ces criminels.

— On ne peut espérer faire comme bon nous semble.

Si les marchands avaient fait tout ce chemin jusqu'à Li, difficile d'imaginer qu'ils n'agissaient pas au nom du gouvernement de Shaou.

— Le problème, c'est que nous n'avons aucune preuve à ce sujet.

Après tout, ils ne disposaient que du témoignage d'un simple subalterne qui prétendait avoir une bonne mémoire. Peu importait ce que Likuson affirmait : s'il était le seul à avoir vu cet homme, on pourrait lui opposer qu'il se trompait. Et même avec le cheval le plus rapide de la province, apporter la nouvelle au palais impérial prendrait plus d'une dizaine de jours, et donc dix de plus pour obtenir une réponse. Dans ces conditions, Mao Mao était apparue comme un dernier recours.

— Et donc ?

— J'aimerais que tu participes au banquet. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on t'a décerné une chambre dans cette demeure. Tu es ici en tant que fille bien née du clan La.

L'apothicaire resta de marbre. Lahan se rembrunit, mais poursuivit :

— Je t'en prie, cache mieux tes émotions. On ne sait jamais qui peut être en train de nous observer. Regarde, tu terrorises ce pauvre Likuson.

— Pas du tout ! nia le physionomiste.

Il levait les yeux au ciel, comme si de rien n'était. Peut-être était-ce quelqu'un de sympathique après tout.

Les négociations commerciales étaient si cruciales que Mao Mao se voyait difficilement refuser. Or, s'il y avait anguille sous roche, la situation pourrait devenir fâcheuse. En admettant que l'individu repéré soit bien celui que l'on soupçonnait, il serait sûrement lié à Pai Niang Niang. Dans ce cas, il ne fallait pas écarter la possibilité qu'un poison inconnu fabriqué par quelque procédé alchimique, ou encore un narcotique, soit servi au banquet. Et qui savait si les comploteurs n'avaient pas engagé d'autres manœuvres pour nuire aux invités ?

— Tu auras peut-être l'occasion de découvrir des poisons rares... N'es-tu pas curieuse ?

Voilà que ce lâche tentait à présent de la prendre par les sentiments. Il la pensait bien plus naïve qu'elle ne l'était...

— Si l'on parvient à attraper notre homme, tu auras le champ libre pour mener des recherches sur ses poisons.

Mao Mao s'obstinait à garder le silence.

— Mais si tu n'es pas intéressée, ma foi, tant pis...

Elle finit par pousser un soupir... Ce qui fit apparaître un large sourire sur le visage de Lahan. Oui, pour une fois, elle s'avouait vaincue. Hors de question d'accepter cette mission sans contrepartie, toutefois. Que pourrait-elle bien demander en échange de sa participation – en plus d'une rétribution financière qui, elle, allait de soi ?

Soudain, elle repensa à dame Lishu.

— Vous disiez tout à l'heure ne jamais oublier un visage que vous avez vu, je crois ? s'adressa-t-elle à Likuson.

— Oui, un talent fort inintéressant s'il en est, répondit-il en baissant les yeux.

— Dans ce cas, croyez-vous pouvoir déterminer, à partir du visage de deux personnes, si elles sont liées par le sang ? Si elles sont parent et enfant, disons.

— Déterminer ? Je peux essayer...

Un enfant qui ne ressemblerait pas à ses parents héritait néanmoins d'eux quelques traits. Ce fonctionnaire saurait-il les déceler ?

— Mais ce ne serait qu'un avis subjectif. Sans élément plus probant, il ne pourra en aucun cas servir de preuve formelle.

— Il a raison, abonda Lahan.

Son intervention lui valut un regard noir de son confrère.

— Dans ce cas, n'y aurait-il pas un autre moyen ? lui demanda Mao Mao.

Cet amoureux des chiffres voyait lui aussi le monde sous un prisme différent des autres. Si au moins ce don pouvait lui servir à quelque chose...

— Tu imagines bien que personne n'accepterait comme preuve un élément que j'aurais découvert.

La jeune fille redescendit sur terre. Sans critère distinctif clair pour juger de la parenté de deux individus, l'opinion d'un simple fonctionnaire, quand bien même elle serait juste, n'attesterait jamais de rien. Les parents transmettaient toutes sortes de caractéristiques physiques à leurs enfants, mais il ne s'agissait pas de copies parfaites, et une ressemblance n'indiquait au mieux qu'une possibilité. Des critères bien plus objectifs seraient nécessaires pour mettre tout le monde d'accord.

— Navré de ne pouvoir vous être utile, se lamenta Likuson.

— Ne vous en faites pas, ce n'est rien.

— Vous allez peut-être me trouver impertinent, reprit le fonctionnaire après un temps d'hésitation, mais que diriez-vous de venir un jour dans la résidence de maître Lacan ?

Mao Mao marqua une pause, avant de répondre :

— Quant à vous, que diriez-vous d'oublier cette idée pour toujours ?

Un rictus de dégoût déformait son visage. Le physionomiste n'était sans doute pas malintentionné, mais il existait des limites à ne pas franchir.

— Je vous prie de m'excuser, réagit-il en inclinant la tête. Sur ce, le travail m'attend.

Aussitôt, Likuson quitta la tonnelle. Lahan tourna vers Mao Mao un visage dont elle peinait à déchiffrer l'expression.

— Alors, viendras-tu ?

— Au banquet dont tu parlais ? Jamais !

Son ton s'était fait plus agressif à présent qu'ils se retrouvaient seuls.

— Oh, pas besoin de t'énerver, tu sais. Ces articles que le marchand de l'Ouest cherche à vendre, ils ne t'intéressent vraiment pas ?

Il tentait désormais de l'appâter avec une sorte de pot-de-vin en nature – bien sûr qu'elle voulait savoir de quoi il retournait. Elle s'efforça malgré tout à rester de marbre. Lahan la fixait du regard, réfléchissant à son prochain coup.

— Ah, j'y pense... reprit-il.

— Oui ?

Bien qu'elle se soit montrée agressive envers son interlocuteur l'instant d'avant, elle savait encore être polie quand la situation l'exigeait. Elle sirota une gorgée du thé qu'elle s'était fait servir.

— Je me demandais... La nuit dernière, le jeune Basen et toi, est-ce que par hasard vous...

Mao Mao avait assez de bon sens pour savoir qu'il ne fallait pas cracher son thé au visage d'un fonctionnaire impérial, mais la boisson lui parut

soudain bien plus amère. Elle avala le tout. Qu'est-ce que cette question avait à voir avec leur sujet de discussion précédent ?

— Maître Basen est encore vier...

— D'accord, d'accord, inutile d'en dire plus ! Pas besoin de révéler des informations embarrassantes sur les gens !

Il est vrai qu'elle avait été inconvenante. L'absence d'expérience du militaire crevait les yeux quand on l'observait, mais elle comprenait qu'un jeune homme veuille le cacher. Enfin, s'il avait si honte, la sœur de cœur de l'apothicaire, Pailin, serait sans doute toute disposée à y remédier, elle qui appréciait les hommes bien bâtis comme lui...

— Rassure-moi, tu n'es pas en train de penser à des choses déplacées ?

Lahan la scrutait, suspicieux.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Elle ne s'était pas du tout imaginée en train de pousser Basen dans la chambre de Pailin, non...

— Hmm... Bien, dans ce cas...

Lahan reprit son souffle, puis enchaîna avec une question parfaitement impensable.

— Je me demandais... N'aurais-tu pas envie de proposer au frère cadet de Sa Majesté Impériale de planter sa graine dans ton ventre ?

Qu'est-ce qui empêchait vraiment Mao Mao de lui jeter le reste de son thé au visage ? Rien, si ce n'était qu'elle se trouvait chez un hôte étranger.

La jeune fille ne daigna même pas répondre.

— Je te connais assez pour être sûr que tu voudrais faire l'expérience de la grossesse, mais que tu te moques complètement d'élever un enfant. Tu peux compter sur moi pour m'occuper de la descendance du frère de l'empereur. Quant à toi, tu seras libre d'agir selon ton désir. Tu ne serais même pas obligée de l'épouser... Au fond... quelques nuits d'égarement pourraient suffire. De mon côté, j'obtiens un héritier. Tout le monde y gagne.

— Fais-le toi-même, ton héritier, aboya-t-elle.

— J'ai beau chercher, je n'ai pas trouvé la personne idéale.

Sa « personne idéale » correspondait probablement à l'équivalent féminin de Jinshi, une beauté capable de causer la ruine d'un empire. Il était vrai que les individus de ce genre ne couraient pas les rues.

— Quel gâchis que le frère de l'empereur soit encore célibataire... Dire qu'en dépit de sa cicatrice sur la joue, personne ne le surpasse en beauté.

— Pourquoi ne pas trouver le moyen de devenir une femme dans ce cas ?

— Ce... ce serait possible ?

Il était sérieux et, du même coup, terrifiant. Quand Mao Mao lui apprit que non, il n'existait aucun moyen de le transformer physiologiquement en femme, il baissa la tête, un peu déçu. Tout de même, il était attiré par le sexe opposé, mais demeurait très à l'aise avec le changement de sexe. Il devenait décidément bien difficile à cerner...

Lahan ne pourrait jamais avoir Jinshi, mais pourquoi pas quelqu'un qui lui ressemblerait, pour peu qu'il récupère son enfant ? Voilà quelle était donc l'idée qu'il devait avoir derrière la tête pour lui faire cette proposition impensable. Mao Mao avait un visage quelconque, peut-être que les traits de Jinshi prendraient le dessus. Lahan n'aurait ensuite plus qu'à trouver un prétexte pour adopter l'enfant.

Il avait parlé d'un successeur au trône, mais que se passerait-il s'il s'agissait d'une héritière ?

— Rassure-toi, j'assumerai toute ma vie durant le rôle de parent, et je prendrai grand soin de cette enfant.

En clair, il élèverait sa fille adoptive et rien ne le retiendrait de l'épouser une fois qu'elle aurait l'âge requis. À tout le moins, impossible de l'accuser de ne pas avoir de vision sur le long terme...

Sur le coup, Mao Mao fut encline à le considérer comme un pédophile, mais peut-être n'était-ce au fond que la marque de son attachement à la

beauté de Jinshi. Lahan avait l'intime conviction que si sa fille lui ressemblait, fût-ce de très loin, elle deviendrait, tôt ou tard, une beauté inégalée. L'homme à lunettes était vraiment irrécupérable... Mao Mao se jura de ne jamais, au grand jamais, lui présenter qui que ce soit, même s'il venait la supplier à genoux.

— Voilà pourquoi tu devrais lui proposer mon idée. Fais-le, s'il te plaît ! l'implora-t-il, les yeux pleins d'espoir.

Elle finit sa tasse de thé, puis quitta la tonnelle... sans oublier d'écraser les orteils de Lahan au passage.

De retour dans sa chambre, la jeune fille tomba nez à nez avec un tailleur. Était-ce sur ordre de Lahan ? Qui que soit le commanditaire, l'artisan venait retoucher des vêtements qu'on avait préparés à l'intention de Mao Mao. Les tenues, quelque peu originales, se composaient de jupes dont le style rappelait les robes portées dans les contrées de l'Ouest.

— À présent, mademoiselle, accepteriez-vous de vous changer, je vous prie ?

Le tailleur, les lèvres entièrement peintes de rouge, lui fit passer plusieurs tenues. Pour une fois, cet avare de Lahan n'avait pas regardé à la dépense.

Elle passa une heure dans la peau d'un mannequin d'essayage. Dès que l'artisan l'eut quittée, Mao Mao s'affala sur son lit. Elle remarqua soudain un objet posé sur la table : une boîte en bois de paulownia.

Il doit vouloir que je mette ce qu'elle contient...

Elle ouvrit le coffret. Elle s'attendait à y trouver un fermoir de ceinture, mais vit à la place une longue épingle d'argent. L'espace d'un instant, elle se demanda si l'accessoire à cheveux que lui avait offert Jinshi n'était pas revenu en sa possession, mais il ne s'agissait pas du même objet.

L'ornement, sublime, était gravé d'une lune, de fleurs et de pavots somnifères. Magnifique, en vérité, mais Mao Mao rit jaune en songeant que le pavot somnifère était la plante dont on extrayait l'opium. Elle essaya

pourtant l'épingle. Elle lui seyait parfaitement, bien que d'une étrange manière. Elle la laissa dans ses cheveux – ce qui ne lui ressemblait pas vraiment.

Cette nuit-là, en prévision des pourparlers qui auraient lieu plus tard, un dîner était donné dans une vaste salle de réception, auquel toutes les huiles présentes en ville, et notamment des personnes influentes venues de la capitale, participaient. D'éminents membres du gouvernement, qui auparavant lorgnaient Jinshi avec concupiscence ou mépris – eu égard à sa condition supposée d'eunuque –, se pressaient désormais à l'envi pour remplir son verre. Devant pareil spectacle, Mao Mao se retint de lâcher un rire méprisant.

L'apothicaire fut placée à la table de Lahan, déjà assis. En règle générale, les femmes ne participaient pas aux banquets des hommes, mais Mao Mao était traitée en invitée de marque. Au fond de la pièce se trouvait Jinshi, flanqué de Gyokuen. En face d'eux était assis un homme d'âge moyen, d'une taille et d'une corpulence tout à fait banales.

— Ah, c'est lui, souffla Lahan.

L'apothicaire comprit très vite qu'il parlait d'Uryu, le père de dame Lishu. Ressemblait-il à sa fille ? Oui... et non, tout dépendait du point de vue. Par acquit de conscience, Mao Mao jeta un regard à son voisin de table. Il avait deviné ce qu'elle avait en tête, mais se contenta d'une nouvelle réponse énigmatique.

— Qui suis-je censé comparer à qui ?

Il avait raison. Il ne fallait pas ébruiter les doutes sur la naissance de dame Lishu. L'apothicaire s'était montrée imprudente, mais que le passionné de chiffres ait flairé le secret signifiait sans doute que la rumeur circulait déjà à la cour impériale.

La vertueuse concubine, exceptionnellement en dehors des murs du *hougong*, dissimulait son visage derrière un voile en présence de ces messieurs. Si elle n'avait pas interdiction de laisser voir ses traits, il lui

fallait l'éviter quand elle le pouvait. Au demeurant, elle n'assistait pas au dîner. La place aux côtés de son père qui aurait dû lui revenir était occupée par une jeune femme qui jetait des coups d'œil faussement discrets à Jinshi. L'emblème brodé sur sa tenue et sa manière de manipuler son éventail pour cacher sa bouche permirent à Mao Mao de reconnaître la demi-sœur de dame Lishu, celle qui l'avait giflée la veille.

Elle tira la manche de son géniteur pour lui souffler quelques mots à l'oreille. En bon père dévoué, Uryu se tourna vers le prince impérial dans l'espoir de lui présenter sa fille adorée.

Mao Mao ne pouvait s'empêcher de regarder la scène.

La jeune femme couvrait l'homme-nymphé de regards enamorés – rien qui sorte de l'ordinaire. En toute franchise, ce dîner mixte laissait une impression étrange à l'apothicaire. Sa propre présence au milieu du gratin ne se justifiait que par sa parenté avec Lahan, mais au fond, était-ce un critère suffisant ? L'intention était peut-être, tout simplement, de mélanger la gent masculine et féminine...

D'autres invités, visiblement ravis de cette initiative, se trémoussaient sur leur chaise, impatients d'approcher Jinshi pour lui présenter leur fille. La progéniture du gouverneur de la province occidentale étant déjà impératrice, Gyokuen pouvait se permettre de laisser le prince tranquille. Épier les réactions du jeune frère de l'empereur semblait d'ailleurs beaucoup l'amuser. Tel père, telle fille, apparemment...

En découvrant le sublime visage de Jinshi, les servantes piquaient un fard, mais n'en oubliaient pas moins leur tâche : faire en sorte qu'aucune coupe de vin ne reste vide.

À peine une assiette était-elle terminée que le plat suivant était servi sur-le-champ mais hélas, les dignitaires touchaient peu à la nourriture. Uryu, surtout, s'en tenait à picorer son riz et sa viande de mouton à l'os, tout en refusant qu'on le resserve... hormis en alcool.

Lahan appréciait le poisson : il ne mangeait que ça. Mao Mao vit le soulagement des chefs cuisiniers, heureux que des convives se régalaient de leurs plats. Elle aussi avait privilégié les espèces maritimes, en l'occurrence une à chair blanche, vraisemblablement saumurée. Le plat dégageait une odeur un peu étrange, sans doute le résultat de la fermentation, et non d'une forme de pourriture. Coutumière du poisson frais de la capitale, elle trouvait que la qualité laissait à désirer, mais Lahan semblait pourtant préférer ce fumet iodé, plutôt déroutant, à l'odeur alléchante de la viande de mouton.

Mao Mao ne se laissait pas déstabiliser par ces légers désagréments, préférant profiter de sa présence au banquet pour se remplir la panse. De peur d'étaler leur rouge à lèvres, les autres jeunes filles, élevées dans des familles de haut rang, se contentaient de siroter de rares gorgées d'alcool de fruit. L'apothicaire ne faisait pas tant de manières. L'élégante tenue qu'on lui avait fournie donnait largement le change – sans quoi elle serait passée pour une domestique venue jouer les pique-assiette.

À plusieurs reprises, des dignitaires aux goûts douteux vinrent saluer Lahan, avant de lui demander poliment si la jeune fille assise à sa table était « son honorable sœur cadette ». L'apothicaire les saluait en retour, mais à la vue de sa bouche maculée de ragoût – de volaille, absolument délicieux –, ils répondaient d'un sourire gêné. Nul doute qu'ils lanceraient ensuite des rumeurs sur le clan La – « tous des excentriques »...

Aucune nourriture suspecte ne fut servie à ce repas. À la différence notable de ce qui avait cours au *hougong*, les convives piochaient tour à tour dans de grands plats communs disposés sur la table. Si l'un d'eux devait être empoisonné, les serviteurs seraient les premiers suspectés.

Je me demande comment ce dîner va tourner...

Mao Mao n'en était pas à son premier banquet important, mais à en juger par les tenues des invités, il se démarquait de tous ceux qu'elle avait connus. Son vieux père lui avait appris qu'à l'ouest, la nourriture ne constituait pas l'intérêt principal des festins. Selon ses dires, on y appréciait

davantage les spectacles de danse donnés à cette occasion. Elle ne savait pas trop quoi penser de cette coutume, si ce n'était qu'elle aurait du mal à déceler le moindre poison dans une situation inconnue.

Dans la mesure où elle ne savait pas qui allait manger quoi, il lui fallait garder un œil sur le service. De plus, il lui serait utile de connaître les ingrédients composant les plats afin de ne pas confondre des herbes aromatiques avec d'autres toxiques. Elle s'efforçait donc de retenir le goût et l'apparence des mets.

Sauf que la règle de base lors d'un dîner aussi formel commandait de manger le moins possible. Mao Mao était bien incapable de se plier à cette injonction – et s'en trouvait navrée pour le père de l'impératrice Gyokuyo.

Elle en profitait donc pour s'empiffrer quand une coupe de vin fut déposée à côté d'elle. Venait-elle d'une servante zélée ? Non, la main appartenait à son autre voisin de table, qui semblait ne pas vouloir boire.

— Merci beaucoup, maître Likuson, dit-elle à l'aimable physionomiste.

— Je vous en prie, les marques de respect sont inutiles avec moi, mademoiselle Mao Mao.

Le « mademoiselle », pareillement de trop, fit grimacer l'intéressée. Comme le corriger serait tout aussi agaçant que de l'entendre l'appeler ainsi, elle se mura dans le silence. Elle ne savait vraiment pas comment elle devait s'adresser à ce personnage.

— Ce sera donc Likuson tout court.

Le nom sonnait étrange dans la bouche de la jeune fille, mais elle voulait éviter à tout prix qu'il se permette un nouveau « mademoiselle ». Le fonctionnaire avait, semblait-il, compris le message. Il lui sourit.

— Et vous, juste Mao Mao. Comme je ne tiens pas très bien l'alcool, je serais heureux que vous puissiez profiter de ce verre à ma place.

Dans ce cas, pourquoi se gêner ?

Et puis, il ne faudrait pas qu'on l'ait empoisonné... C'est l'occasion de vérifier.

La goûteuse porta la coupe à ses lèvres : elle contenait du vin rouge, plutôt léger. Elle prit une gorgée d'eau pour se rafraîchir le palais, puis s'apprêta à tester le plat suivant.

La jeune fille n'étant pas vraiment la priorité des domestiques, elle dut se servir elle-même. La présence d'une femme était rare dans un tel dîner et, en général, elles se faisaient toutes aussi discrètes que possible.

— Est-ce ce plat que vous voulez ?

Likuson lui tendit celui sur lequel elle lorgnait.

— Oui, merci beaucoup.

Le stratège au monocle ne s'était pas adjoint ce jeune homme par hasard : l'attention était chez lui une qualité notable. Par moments, il faisait signe à un domestique pour lui demander de débarrasser une assiette ou le prévenir qu'il manquait quelque chose.

Mao Mao crut d'abord qu'il n'avait aucun scrupule à les faire courir à droite et à gauche, avant de remarquer qu'il en profitait pour observer leur visage et leur corps.

Cherche-t-il à mémoriser les traits de tout le monde ?

L'apothicaire se sentit soulagée de savoir qu'elle pouvait se reposer sur son voisin pour reconnaître chaque personne présente à ce banquet, serviteurs compris. Elle se consacra donc entièrement à étudier le goût des plats.

— C'est une épingle magnifique que vous portez.

— Vous trouvez ?

Et en plus, il maîtrisait l'art de la conversation mondaine. Mao Mao se rappela qu'elle avait en effet gardé l'ornement trouvé dans la boîte en bois de paulownia. Le bijou n'avait rien d'ostentatoire, mais était d'assez bonne facture pour se faire remarquer, même par un non-initié. Voilà peut-être pourquoi de jeunes femmes à l'œil exercé jetaient par moments des regards furtifs à sa chevelure.

Je pourrais peut-être la vendre plus tard...

Elle se faisait cette réflexion vénale, quand un fracas de vaisselle se fit entendre. Mao Mao leva la tête pour découvrir Uryu, le bras levé, en train de menacer une servante transie de peur.

— Je t'ai dit que je n'en voulais pas !

— Par... pardonnez-moi...

La jeune femme ramassa la porcelaine brisée, tremblant de la tête aux pieds. L'assiette s'était écrasée contre un mur, éparpillant son contenu un peu partout.

Quel gâchis...

La domestique avait dû vouloir écouler le poisson préparé en trop grande quantité. Mao Mao la comprenait, mais la coupable en avait clairement trop fait. Tous les convives restaient muets de stupeur. Uryu dut s'en rendre compte. Il se radoucit soudain avant de se lamenter :

— Mais qu'ai-je fait ? Je suis confus, vraiment...

Il dispensa des sourires à la ronde – ce qui ne suffirait pas à ramener la nourriture dans l'assiette. Des rumeurs peu flatteuses couraient sur le chef du clan U. Mao Mao trouvait en tout cas qu'il s'emportait un peu trop facilement.

Gyokuen caressa sa barbe, puis chuchota à l'oreille d'une autre domestique. Sans doute la fautive allait-elle être châtiée, ou renvoyée. Il ne restait plus qu'à espérer pour la pauvre servante que l'impératrice Gyokuyo ait hérité son doux tempérament de son père.

Chapitre 15

Le banquet

(première partie)

Peu de choses se révélaient plus pénibles que la politique, surtout quand elle vous faisait passer vingt jours à voyager pour seulement cinq de séjour. Et comme toutes sortes de cérémonies étaient données durant ce court laps de temps, les dignitaires couraient dans tous les sens, tandis que Mao Mao se retrouvait désœuvrée. Visiter librement les lieux était bien entendu exclu. Elle songeait à aller observer les plantes du jardin lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre.

Qui ça peut bien être ?

Elle ouvrit pour découvrir sur le seuil une femme qui souriait à en fermer les yeux, ou presque. L'herboriste ignorait son nom, mais reconnut son visage : la demi-sœur de la vertueuse concubine. Flanquée des deux côtés par ses suivantes, comme l'exigeait le protocole.

— En quoi puis-je vous aider ?

La chambre de dame Lishu, c'est celle d'à côté.

Elle avait assez de bon sens pour savoir quand il était préférable de garder ses pensées pour soi. L'honorable demoiselle regarda l'apothicaire, puis lâcha un petit bruit tout à fait moqueur. Mao Mao se demanda d'où lui

venait ce rire exaspérant de mépris, avant de se rendre compte qu'il lui était adressé.

— Je venais vous saluer. En tant que membres de deux clans ayant reçu un nom de Sa Majesté, je me disais que nous serions peut-être amenées à nous revoir.

Le visage de l'herboriste se crispa de contrariété. Être traitée en membre du clan La la révoltait – quand bien même cela n'arrivait presque jamais.

La fille d'Uryu jeta un coup d'œil discret à sa tête.

— Vous portiez une épingle à cheveux splendide, hier.

— Vous trouvez ? Hélas, je ne suis guère sensible à la valeur des objets.

C'est donc ça qui l'intéresse ?

Les petites princesses dans son genre avaient vraiment l'œil pour ce type de détails. Mao Mao souhaitait en effet vendre son épingle, mais elle ne s'y risquerait pas de sitôt – on remonterait jusqu'à elle bien trop vite.

— J'ai hâte de découvrir la tenue que vous porterez au banquet de ce soir.

Sur ce, la fille d'Uryu dissimula sa bouche derrière son éventail en plumes de paon, avant de tourner les talons et de s'éloigner.

Sa visite avait eu davantage pour but d'observer que de saluer. Après tout, Mao Mao comptait parmi les rares jeunes filles à avoir eu le cran de s'aventurer dans cette région reculée de l'Ouest pour la venue du prince impérial. Et toutes avaient tenté d'approcher Jinshi, si elle en jugeait par le dîner de la veille.

À se fier à la forme de ses hanches, qu'elle faisait dandiner en marchant, la visiteuse ne ressemblait pas beaucoup à sa demi-sœur, dame Lishu. Peut-être la vertueuse concubine ne se poserait-elle pas tant de questions sur ses origines si elles partageaient plus de traits en commun.

Or, si l'empereur était bien le père de la vertueuse concubine, n'aurait-on pas pu trouver un moyen plus habile de l'utiliser ? Une pensée sournoise

s'il en était, mais Mao Mao estimait qu'il existait des manières plus utiles de se servir de dame Lishu.

Restait qu'elle s'était fait ridiculiser sur le seuil de sa propre chambre. Elle décida de sortir dans le jardin pour se remettre de l'affront. Jouir d'une parcelle de verdure irriguée par une oasis passait comme un signe ostentatoire de pouvoir dans une région aussi aride. Pour autant, la jeune herboriste n'y voyait pas tant de frivolité. Le propriétaire, le père de l'impératrice Gyokuyo, ne semblait pas homme à verser dans un faste inutile, à en croire le style des suivantes qui servaient au palais de Jade, ainsi que leur nombre restreint. Au moins avait-il transmis cette vertu à sa fille, se dit l'apothicaire.

Qu'allait-elle découvrir dans ce havre de fraîcheur ?

Dans un coin du jardin poussait une curieuse plante. Mao Mao écarquilla les yeux devant cette espèce inconnue, sans réelles feuilles ni tige. Sa surface lustrée semblait enduite de cire et de fines épines poussaient dessus en grand nombre. Serait-ce une cousine de l'aloès ? Ses feuilles ressemblaient davantage à un éventail. Captivée, l'herboriste approcha la main.

— N'y touche pas. Une fois plantées dans la peau, ces épines sont très dures à enlever.





Difficile de déterminer s'il s'agissait d'une voix masculine ou féminine. Mao Mao se retourna, pour faire face à une beauté en habits d'homme, accroupie non loin, occupée elle aussi à observer cette curieuse plante : Suilei. Un jeune garçon l'accompagnait. On aurait pu penser qu'il était là pour l'assister, mais Mao Mao savait que son rôle consistait en réalité à la surveiller. Qu'elle ait pu se rendre dans le jardin était en soi surprenant. Elle bénéficiait d'un traitement assez souple.

Suilei était apothicaire, comme Mao Mao. Toutes deux pensaient d'une manière similaire et mouraient d'envie d'étudier chaque nouvelle plante qu'elles rencontraient.

— Sais-tu de quoi il s'agit et comment on l'utilise ? demanda la fille de Luomen.

— C'est un « cactus », apparemment. Cette plante a été découverte dans un lointain pays vers l'ouest. Comme elle résiste à la sécheresse, on la cultive ici à titre expérimental. Ses fruits et ses tiges sont comestibles.

Mao Mao hocha la tête, admirative. Tout portait à croire que Suilei s'était consacrée à l'étude de ce fameux cactus depuis son arrivée. Elle était en train de le dessiner dans un carnet.

— Est-ce que c'est une plante qui a des propriétés médicinales ?

— Je ne sais pas encore. Elle me fait beaucoup penser à l'aloès, j'imagine donc qu'elle peut être utile de diverses façons. Il en pousse d'ailleurs pas très loin.

Le jeune homme écoutait leur conversation sans piper mot. Tâchait-il de retenir chacune de leurs paroles pour les rapporter à ses maîtres ?

On ne fait rien de mal, de toute manière.

La discussion portait juste sur la pharmacopée.

— S'il y a de l'aloès, je me demande si je pourrais en prélever un peu.

— Pour soulager des brûlures ?

— Non, la nourriture qu'on a mangée durant le voyage ne m'a pas vraiment réussi, d'un point de vue digestif.

— Je comprends...

Bien que Suilei passât aisément pour un beau jeune homme, elle restait une jeune femme plus ou moins du même âge que Mao Mao. Elle comprenait assurément ces histoires de maux de ventre et de transit. Tout ce qui avait un lien avec la santé l'intéressait, leurs échanges étaient exempts de gêne, et Mao Mao trouvait facile de se confier à elle. Sur ce point, elles s'entendaient à merveille.

— Peut-être faudrait-il en donner à dame Lishu.

— En effet.

Si même Mao Mao se plaignait de troubles digestifs, il était à parier que la concubine de haut rang devait souffrir encore davantage. Dame Lishu se retenait souvent d'aller aux latrines par égard pour les autres... On pouvait donc se féliciter que la présence d'Aduo à ses côtés ait permis que l'on se souciât de sa santé.

— On trouve du yaourt dans les parages, ce serait une bonne idée d'en mélanger à cette plante.

Les produits laitiers fermentés participaient en effet à réguler les fonctions intestinales.

— Ah, je me demande si ce serait judicieux...

— Pourquoi donc ? voulut savoir Suilei.

Dame Lishu devait éviter toutes sortes d'aliments. Certains poissons comme ceux à chair blanche lui donnaient de l'urticaire, et elle ne supportait pas non plus le miel. Impossible de prévoir l'effet des produits laitiers, mais loin d'améliorer les choses, goûter un aliment nouveau risquait plutôt d'empirer ses troubles digestifs. De fait, lors du dîner le soir de leur arrivée, elle avait évité tous les plats dont elle n'était pas coutumière.

Le visage de Suilei s'assombrit. En vérité, le cas de la vertueuse concubine était délicat et pénible. Mao Mao en avait conscience. Née dans une famille du peuple, la candide enfant n'aurait sans doute pas vécu au-delà de l'âge de sept ans.

Au demeurant, il fallait aussi reconnaître qu'elle avait pris sur elle de manière assez admirable durant ce long voyage. Elle aurait presque mérité une petite tape amicale sur la tête pour la féliciter !

Et puis quoi encore ?

Les effusions sentimentales n'étaient vraiment pas le genre de Mao Mao.

La jeune apothicaire prépara, à l'instar de Suilei, son carnet et son matériel d'écriture. Dans le sien, sa consœur avait croqué avec passion des espèces absentes des encyclopédies. Pendant un moment, toutes deux dessinèrent en silence. Leur chaperon les couvrait du regard avec un sourire indéchiffrable, et pas une seule fois il ne bâilla.

Quel dommage que le petit garnement ne soit pas là...

Mao Mao songeait à Cho-u. Il ne savait rien faire de ses dix doigts, sinon créer des images. D'accord, il était doué avec un pinceau à la main, mais elle doutait que ce talent lui suffise pour vivre de son art. Pour le moment, les curieux le payaient pour le voir dessiner des portraits parce qu'ils étaient épatés de découvrir un tout jeune garçon produire de beaux dessins, mais ils finiraient par se lasser. Avant d'en arriver là, il fallait lui trouver une voie à suivre.

Et pourquoi pas en faire le peintre officiel du quartier des plaisirs ?

Ce n'étaient pas les modèles qui manquaient... Mao Mao s'en trouvait là de ses réflexions indécentes quand une sorte de grondement se fit entendre au loin.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle après être restée un instant interdite.

Une bête sauvage, sans doute. Le cri lui avait donné la chair de poule. Les oiseaux, surpris, s'étaient envolés à tire-d'aile.

— Une délégation de l'Ouest s'apprête à exhiber un cadeau intéressant, intervint le jeune garde. Une fois, ils avaient même apporté avec eux un animal qu'on appelle « éléphant ».

— Un éléphant ?

Mao Mao en connaissait les caractéristiques à travers des rouleaux illustrés. Il s'agissait d'un grand quadrupède doté d'une trompe interminable. Elle avait déjà vu des défenses en ivoire sculptées, mais jamais la bête en chair et en os. Sous son règne, l'impératrice en avait paraît-il reçu un spécimen en présent, mais il était mort avant la naissance de Mao Mao.

— Et ce qu'on vient d'entendre, c'en était un aussi ?

— Oh, non, plus probablement un tigre, j'imagine.

De toute évidence, il n'en savait pas plus. Tout de même, avait-on vraiment amené un tigre vivant ? L'herboriste en avait déjà vu à l'état de fourrures... ou d'ingrédients de pharmacopée. Leur pelage donnait des tapis aux rayures magnifiques, et leurs organes reproducteurs servaient à la confection d'aphrodisiaques – des stimulants d'une efficacité visiblement redoutable, se rappela Mao Mao. Sa sœur Pailin s'en était montrée tout à fait satisfaite en sortant de sa chambre un matin – signe qui prouvait que son partenaire avait tenu la distance toute la nuit durant...

— L'animal sera peut-être exhibé au banquet de ce soir.

— J'ai hâte, répondit-elle, sincère.

La musique et les danses intéressaient peu Mao Mao, à la différence des animaux. Son cœur battit un peu plus fort, et elle se mit à dessiner un tigre dans son carnet. En la voyant aussi impatiente, le jeune homme afficha un large sourire.

— Un serviteur nous a préparé du jus de cactus. En voulez-vous un verre ?

Il ne fallait pas le lui demander deux fois.

Mao Mao but sa boisson en papotant avec Suilei. Bientôt, ce fut l'après-midi. Durant leur conversation, par moments, la fille de Luomen se rappela Shisui. Les deux demi-sœurs s'étaient toujours bien entendues, en dépit de la haine que la mère de la cadette avait vouée à la première fille de son époux. Tout du moins Shisui avait-elle de l'affection pour son aînée : en fin de compte, même si elle avait manœuvré pour mener son clan à sa perte, elle avait tenté de la sauver, ainsi que les enfants.

Mais mieux valait penser à autre chose. À trop replonger dans ses souvenirs, on finissait par ressasser.

Mao Mao regagna sa chambre, où l'attendaient des personnes sans doute diligentées par Lahan, ainsi qu'une tenue retouchée accompagnée de divers accessoires. Une femme lourdement maquillée sourit aussitôt en voyant le visage sans fard de la jeune fille.

Oh non... Elle fit un pas un arrière.

Depuis toujours, elle ne détestait rien plus que les séances d'essayage et de maquillage.

Une flopée de personnages importants se bousculaient au banquet et, suivant les codes en vigueur dans l'Ouest, tout ce beau monde mangeait debout. Une multitude de plats étaient servis sur des tables, où chacun allait se servir à son gré pour remplir son assiette.

C'est la porte ouverte à tous les empoisonnements...

De plus, ce style de banquet représentait une entière nouveauté pour Mao Mao – d'un autre côté, pourtant, il lui rendait peut-être la tâche plus facile.

Tout d'abord, pour une raison qui lui échappait, l'usage dans ces festivités semblait de venir en couple. La plupart des hommes étaient accompagnés de leur épouse ou de leur maîtresse, les célibataires, de leur sœur ou d'une cousine, par exemple. D'ailleurs, Lahan avait eu l'intention

de présenter Mao Mao comme sa « petite sœur », mais avait fini par opter pour le terme vague de « parente » après qu'elle lui eut écrasé les orteils.

Ensuite, empoisonner la nourriture ne serait pas si simple. Le service tel qu'il était organisé empêchait de prédire qui allait manger quoi, et donc de cibler un invité en particulier. En revanche, il s'agissait d'une véritable aubaine pour qui souhaitait tuer sans distinction.

Enfin, picorer dans tous les plats n'éveillerait aucune suspicion. La goûteuse n'avait qu'à manger dans le sillage de son cousin. La méthode risquait de la faire passer pour une fieffée effrontée, mais Lahan avait prévu un mensonge poli : expliquer que sa parente avait quinze ans, l'âge où la croissance rend l'appétit insatiable. Comme si de rien n'était, elle broya sous son talon les orteils de son parent épargnés la première fois.

Puisque rien n'obligeait à finir son assiette, elle aurait préféré que personne ne mange – sa tâche en aurait été simplifiée –, mais les invités n'avaient pas à se priver pour elle.

— Je me demande ce que je fais là, dit Mao Mao.

— Tu n'es là qu'au cas où un incident se produirait.

— Hmm... réagit-elle d'un air mi-amusé, mi-ennuyé.

— En tout cas, reprit Lahan en détaillant sa cousine de la tête aux pieds, l'adage selon lequel « l'habit fait le moine » ne s'applique décidément pas à tout le monde...

— N'en rajoute pas !

Mao Mao était engoncée dans une lourde robe. Pour ces agapes à la mode occidentale, sa tenue avait pour objectif de l'aider à se fondre dans la foule. De toute évidence, on avait abandonné l'idée de lui confectionner une tenue qui soit une copie conforme des habits de l'Ouest, mais son vêtement comportait toutefois autour des hanches une armature solide destinée à en amplifier les formes, afin d'imiter la silhouette des autres femmes. Les robes du ponant avaient aussi pour particularité de marquer la taille et de dévoiler une partie du décolleté. Mao Mao, dépourvue d'attributs à mettre

en avant, portait un haut à manches longues, ne sacrifiant à la mode qu'au niveau de la taille, corsetée au moyen d'une ceinture de tissu.

Ses cheveux accueillaien également quelques mèches postiches, qui, bien que coiffées avec pompe, gâchaient l'effet par leur matière, de qualité moyenne. Si le résultat embellissait en effet sa chevelure naturelle, il souffrait nettement la comparaison avec les multiples coiffures splendides visibles ce soir-là. Mao Mao se sentait comme une pâquerette noyée au milieu d'un parterre de roses ou de pivoines.

Son unique atout consistait en son épingle d'argent. Par sa magnificence, elle détonnait avec cette tenue aussi ridicule que peu pratique.

— Tu n'as pas à t'en faire, tu passes au moins pour un pissenlit.

Comment ce maudit cousin avait-il pu lire aussi aisément dans ses pensées ? Elle répondit par un silence éloquent, accompagné d'un regard noir, puis se dirigea vers le centre de la salle de banquet.

Il est bien haut, ce plafond...

La pièce dans son ensemble offrait des dimensions impressionnantes. Un tel sentiment d'espace était rare, y compris à la capitale impériale.

Une partie du plafond s'ouvrait sur l'extérieur, et il en pendait plusieurs bannières tissées selon une technique locale. Bien que tout le monde soit chaussé, le sol était recouvert d'un grand tapis de poils fins – sans doute un autre produit du cru. Quel dommage qu'il doive finir couvert de saleté à la fin de la soirée.

Le festin se tenait dans un pavillon un peu éloigné de la résidence de Gyokuen. Le bâtiment avait été construit par la famille qui avait jadis reçu le nom de Yi, laquelle n'avait pas lésiné sur le luxe. Fallait-il voir dans ce goût pour le grandiose une raison de sa déchéance, puis de son extermination quelques décennies plus tôt ? Le clan incriminé s'était, paraît-il, attiré l'ire de l'ancienne impératrice régnante.

Décidément, se dit Mao Mao, toutes sortes d'histoires à glacer le sang existaient sur la réputation de cette souveraine à la fois redoutable et redoutée. Avec une telle femme pour grand-mère, l'empereur actuel avait dû vivre un enfer.

La foule se massait déjà dans la salle de banquet. Plusieurs hommes importants étaient accompagnés de jeunes filles tirées à quatre épingles – sans doute leur progéniture –, dans le but de leur trouver un mari. Une lueur brillait dans leurs yeux à tous, impatients de voir Jinshi, le grand favori de cette assemblée, arriver.

Dame Lishu était présente. Avec son visage voilé, elle jurait quelque peu avec l'assemblée de prétendantes. Elle demeurait en retrait, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas encore accompli ce qui avait justifié sa venue. Qui pouvait bien composer sa suite ? Mao Mao vit à ses côtés dame Aduo, toujours vêtue de vêtements d'homme.

Avec une telle maîtrise du déguisement, les hommes ayant découvert qu'elle était en réalité une femme devaient se compter sur les doigts d'une main, et encore plus rares étaient ceux qui auraient pu deviner qu'il s'agissait d'une ancienne concubine impériale. Les convives semblaient prendre le duo non pas pour un père et sa fille, mais pour un frère et une sœur. Des dames conversaient avec elles. Les femmes du *hougong* n'avaient pas idolâtré Aduo pendant toutes ces années sans raison.

Lahan, qui avait l'œil lui aussi, ne manqua pas d'aller les saluer. Mao Mao l'imita.

— Tiens ? lui lança l'ancienne concubine. Je t'avais prise pour la fille d'un illustre personnage.

— Je ne mérite pas un tel compliment, madame...

En guise de flatterie, elle s'y prenait autrement mieux que Lahan. La présence du comptable imposa à dame Lishu de rester cachée derrière son prétendu frère. Sa robe, ni trop voyante, ni trop terne, seyait à son âge, et

ses couleurs se mariaient bien aux habits d'Aduo – ce qui pouvait laisser penser qu'elles avaient composé leurs tenues ensemble.

Seul le parfum que portait la vertueuse concubine ne changeait pas de celui dont elle s'aspergeait d'habitude, une précaution afin d'éviter que les odeurs des lieux ne lui donnent mal au cœur, sans doute. Mao Mao aurait souhaité leur parler un peu plus longtemps mais de toute évidence, elles avaient d'autres obligations. Au demeurant, Lahan avait une mission à accomplir : renforcer les liens avec l'Ouest.

Au milieu des chevelures noires se mêlaient des têtes blondes, brunes et rousses. Certains yeux brillaient de leurs iris clairs, et les statures n'étaient pas non plus toutes identiques.

Dans la province de Seiyi vivaient nombre de sujets métissés avec des individus de l'Ouest, mais les étrangers aux cheveux et aux yeux clairs conviés au festin étaient des émissaires venus des contrées occidentales. Tout à coup, un homme et une femme aux cheveux bruns adressèrent la parole à Lahan.

Je ne comprends rien du tout à ce qu'ils racontent...

Mao Mao avait bien quelques notions de langues étrangères, mais tenir toute une conversation n'était pas de son niveau. De plus, on parlait à l'ouest du pays de Li une multitude de langues. Or les idiomes que Mao Mao avait étudiés se parlaient dans des pays situés encore plus loin à l'ouest.

Lahan, quant à lui, maîtrisait la bonne langue, bien que de façon très rudimentaire. C'était un excentrique, certes, mais un excentrique hautement cultivé.

Le couple salua brièvement l'herboriste, puis se fendit de quelques politesses avant de prendre congé.

— Puis-je aller goûter les plats à présent ?

Elle ne servirait pas à grand-chose d'autre au banquet. Si ce n'était à distribuer à la ronde le sourire de façade qu'elle avait appris à maîtriser au

quartier des plaisirs.

— Je t'en prie, je n'ai pas besoin de toi pour faire des ronds de jambe.
Un conseil : ne bois pas trop.

Mao Mao avait repéré les verres d'alcool sur le plateau d'un serveur, mais l'ordre d'abstinence lui avait été adressé avant même son arrivée au festin. Malgré tout, il s'agissait surtout de liqueur de fruit, à première vue, soit d'une boisson peu alcoolisée...

— Je ne vais pas finir ivre...

— J'ai appris que tu avais vidé tout un tonneau au cours de ton périple.

Qui l'avait donc dénoncée ? Jinshi, ou bien Basen ? Mao Mao fit claquer sa langue, déçue par ses compagnons de voyage.

Une pensée effleura la jeune fille : existait-il une possibilité crédible que la fameuse « blanche demoiselle », Pai Niang Niang, se soit mêlée d'une quelconque manière au banquet et ait empoisonné les boissons ? Au cas où, Mao Mao avait pris avec elle quelques remèdes utiles pour parer à toute éventualité.

De son côté, Lahan était comme un poisson dans l'eau. Ses yeux de renard luisaient derrière ses lunettes. Parmi les convives venus de Shaou, fort métissés, figuraient de nombreuses beautés. À l'en croire, la beauté des femmes résidait dans les nombres qui les composaient. Ce n'était donc pas tant la personne qui était belle que ses chiffres – et autres âneries sans queue ni tête. Pas étonnant que le neveu d'un stratège connu pour être excentrique le soit tout autant. Le monde qu'il voyait restait invisible aux yeux du profane. En avait-il conscience ? Rien n'était moins sûr.

— Regarde-moi ça, dit-il en se frottant le menton, le frère cadet de l'empereur est bien mieux proportionné qu'elle.

Il parlait sans voir où était le problème, ce qui finit de convaincre Mao Mao qu'il ne comprenait décidément rien aux femmes.

Soudain, il tourna la tête vers elle pour la jauger de la tête aux pieds. Il dut voir un résultat qui le déçut, car il ajouta :

— Avec quelques efforts, tu devrais réussir à avoir une descendance plus belle que toi.

Que cherchait-il à dire ? Dans le doute, la jeune fille lui écrasa de nouveau les orteils. Qui allait lui jeter la pierre ?

Les traits déformés par la douleur, Lahan lui tendit un simple verre de jus de fruit. Elle lui emboîta ensuite le pas, d'humeur toujours aussi massacrate.

Ma parole, je suis entourée de géants...

Le métissage semblait favoriser la croissance en taille de la population. Les peuples de l'Ouest étaient déjà grands à l'origine, mais les enfants nés des différentes unions l'étaient encore plus. L'herboriste ignorait ce qu'il en était des êtres humains, mais avait entendu dire que chez les plantes, les croisements d'espèces très proches donnaient des individus plus robustes.

Comme elle aimerait avoir le luxe de tester cette hypothèse dans un champ quand elle rentrerait chez elle... Elle se laissait aller à ces rêveries, lorsqu'elle s'aperçut qu'un mur s'était formé autour d'elle à son insu. Le rempart se composait d'une femme et deux hommes.

L'un des messieurs avait tout l'air d'être un interprète, quand l'autre ressemblait à un domestique. Le personnage le plus important du trio était la femme, une splendeur aux cheveux dorés et aux yeux de la couleur du ciel, dont la tenue mettait en valeur la poitrine. Déjà grande, elle portait en plus des chaussures à hauts talons.

Mao Mao resta muette. Elle croisa le regard de Lahan.

N'est-il pas censé créer des liens avec les marchands de l'Ouest ?

La jeune femme ne donnait cependant pas l'impression de mener des affaires. Plus encore, Mao Mao se souvenait de son visage et de son apparence : coiffe bleue, cheveux blonds, peau diaphane – l'une des deux émissaires venues l'année précédente en visite officielle à la capitale. Chacune portait une coiffe, rouge pour l'une et bleue pour l'autre. À en croire son ornement couleur azur, il devait s'agir de la plus calme des deux.

— J’aimerais parler un peu plus avec vous.

Ses lèvres étaient relevées en un joli sourire, ce qui créa une certaine angoisse chez l’herboriste. Elle craignait qu’il s’y dissimule quelque chose... mais il ne semblait pas si menaçant tout compte fait.

Le même sourire que l’impératrice Gyokuyo.

Elle percevait dans cette expression une manœuvre moins commerciale que politique. Fallait-il y voir la vraie raison de sa présence ?

Des marchands de l’Ouest, mais bien sûr... se dit Mao Mao en relevant ses jupes afin d’emboîter le pas à Lahan.

L’autre émissaire s’appelait... Aira, non ?

Son nom, bien qu’entendu à une seule reprise, revint à l’esprit de l’apothicaire. Pas mal, pour quelqu’un qui avait le don de tout oublier dans l’instant dès que ça ne concernait pas l’un de ses centres d’intérêt.

Aira était soupçonnée d’avoir fourni des feifa au clan Shi lors du récent soulèvement. Quel culot pour l’émissaire à la coiffe bleue de se présenter la bouche en cœur devant eux quand on savait ce dont son homologue s’était rendue coupable...

Tout comme la salle de banquet, le pavillon construit par le clan Yi imitait l’architecture occidentale. Au-delà de son hall immense, il possédait plusieurs pièces où les hôtes pouvaient se délasser en toute intimité – idéal pour un entretien secret, même si les rendez-vous réputés comme tels cachaient souvent des rencontres bien plus tendres.

Une danseuse à la peau dorée comme les blés se mouvait sur de la musique, jouée sur un instrument que Mao Mao n’avait que rarement eu l’occasion d’observer. Il serait facile à qui le voulait de se glisser hors de l’assemblée sans que quiconque y prêtât attention. Et quand bien même, venir écouter leur conversation serait trop grossier – la tranquillité était assurée.

Pourquoi cette femme s’est-elle approchée de Lahan ?

Le fonctionnaire à lunettes et la grande beauté aux cheveux d'or formaient un duo si disparate qu'il y avait de quoi rire. Fort heureusement, la présence de leur cavalier respectif évitait tout risque qu'on les prenne pour des amants.

Serait-ce pour cela qu'elle l'a choisi, lui ?

L'année précédente, la jeune femme était venue à la capitale pour affaires diplomatiques, mais il était probable qu'elle ait aussi eu comme projet de trouver un époux. Las, ses plans avaient été mis à mal par Mao Mao elle-même. Ce souvenir éveilla toutefois un doute dans l'esprit de l'apothicaire : la blonde dame ne risquait-elle pas de reconnaître en Jinshi l'esprit de la lune apparu le soir du banquet organisé en l'honneur des deux émissaires – malgré sa cicatrice à sa joue et un style indéniablement plus viril désormais ? Même si elle le reconnaissait, elle ne pourrait éventer le secret sans se ridiculiser.

On leur versa du thé dans une tasse de porcelaine fine. Les pieds de la table, comme ceux des chaises, étaient taillés en cabriole, et un lustre somptueux pendait au plafond.

— Les goûts de la maison me semblent fort occidentaux, fit remarquer Lahan.

Le propos aurait pu passer pour désobligeant, mais il n'en était pas moins juste. L'humeur du passionné de chiffres était aussi radieuse que son interlocutrice, lumineuse. Nul doute qu'en son for intérieur, il l'évaluait à l'aune des proportions de Jinshi.

— Oui, vous avez raison. Toutefois, une partie de l'ameublement me paraît démodé.

La pièce brillait du sol au plafond. Les meubles étaient en bon état, et pourtant, le sentiment dominait que la décoration n'avait pas changé depuis l'époque de l'ancien propriétaire. Il s'était écoulé bien assez de temps pour la rendre désuète.

Les murs épais avaient de quoi dissuader les oreilles indiscrètes. L'émissaire blonde fit signe à l'interprète de s'éloigner. Ils se retrouvèrent à quatre.

— Je suis honoré que vous m'ayez choisi pour converser. Sachez que je serais ravi de pouvoir vous parler seul à seule...

Lahan, avec son visage quelconque, n'était rien d'autre que le pendant masculin de Mao Mao. Comment se permettait-il de tenir de tels propos à une jeune femme aussi magnifique ?

— Tout dépend de ce dont vous voulez m'entretenir, maître Rahan.

Son parler était fluide, mais elle avait quelque peu buté sur le nom du fonctionnaire. Ce fut son unique maladresse. Par chance, Lahan lui parlait dans un style sans détour, afin de s'assurer d'être compris. L'herboriste suivait sans peine leur conversation. Le jeune homme qui accompagnait l'émissaire, quant à lui, gardait un visage sérieux, tant il faisait des efforts pour comprendre ce qui se disait.

— Des articles en provenance de contrées plus loin à l'ouest vous intéressent-ils, maître Rahan ?

— Oui, comme beaucoup, je pense.

Et pourtant, il lui faut encore rembourser la dette de son père...

Une année s'était quasiment écoulée depuis que l'excentrique stratège avait réalisé un achat fort coûteux au Palais vert-de-gris. Pour l'instant, il s'était, paraît-il, acquitté de la moitié de la somme, et avait mis sa demeure en gage afin de pouvoir régler le reste. Connaissant la vieille grippe-sou, dès l'échéance arrivée à son terme, elle s'y rendrait avec des hommes de main pour saisir le mobilier et les bibelots, afin de vendre le tout sans traîner.

— Merveilleux... Dans ce cas, nous devrions bien nous entendre ! répondit l'émissaire.

Elle sortit un document – un parchemin en peau de mouton proprement tannée. Y étaient inscrits des caractères que Mao Mao prit pour des chiffres.

Lahan sourit de plus belle.

— C'est une proposition intéressante, dit-il, mais je me demande si le bénéfice sera mutuel. Votre prix me paraît tout à fait acceptable. Simplement, je n'avais jamais reçu une telle proposition. Or, il me semble difficile de vous fournir en céréales sans risquer la faillite.

— C'est une possibilité. Sachez cependant que ma proposition est mûrement réfléchie. En passant par la mer, nous pourrions acheminer une grande quantité de marchandises et, plus intéressant encore, les prix du blé et du riz grimperont dans mon pays, plaida la femme blonde.

Puis elle sortit une carte.

Moi qui pensais que la discussion allait tourner autour de la politique...

Il était en effet question d'argent. Mao Mao sentait que la négociation présentait aussi des enjeux diplomatiques, mais sans certitude. Au demeurant, elle s'en fichait. Le regard perdu dans le vague, elle retint de justesse un bâillement en songeant aux possibles utilisations de ce fameux cactus, quand ses oreilles captèrent une phrase qu'elle ne put ignorer.

— Dans mon pays, nous nous attendons à une invasion d'insectes. Le fléau du Nord.

Stupéfaite, la jeune fille faillit abattre sa main sur la table – elle suspendit son geste au dernier moment. Malgré tout, sa réaction trahissait son intérêt pour le sujet.

Le Nord, c'est-à-dire la contrée au-dessus du pays de Shaou, où s'étendait Hokuaren. Alors comme ça, la crainte que nourrissaient Jinshi et le reste de l'expédition était liée à ces terres lointaines...

L'émissaire esquissa un sourire, avant de dire :

— Si cette négociation devait échouer, j'aurais une requête à vous soumettre. (Elle prit un air grave.) Accepteriez-vous de nous aider à fuir notre pays ?

Mao Mao eut la nette impression que les ennuis ne faisaient que commencer.

Chapitre I6

Le banquet

(deuxième partie)

— **B**ien, que faire à présent ? pensa tout haut Lahan.

Il repoussa d'un geste insouciant les lunettes sur son nez. Son cerveau tournait à plein régime. Plutôt que la demande d'asile politique de l'émissaire, il trouvait sans doute plus intéressant de réfléchir à un moyen de tirer son épingle de ce jeu de négociations commerciales. Qui disait commerce disait flux monétaire et échanges de biens, soit un petit univers peuplé de chiffres et de calculs, idéal pour captiver l'attention de cet amoureux des bouliers.

— Alors, qu'as-tu décidé ? s'enquit Mao Mao.

— Quoi que je fasse, ne trouves-tu pas que la discussion a été des plus passionnantes ? Ah... Oui, pardon, je rapporterai ses propos, on ne sait jamais. C'est ce qu'elle veut, j'imagine.

À l'entendre, l'affaire était d'une simplicité enfantine. Des insectes responsables d'un fléau : nul doute qu'il s'agissait de récoltes dévorées par des nuées de nuisibles. Le prix des céréales voué à grimper en flèche ne présageait rien de bon, sinon une famine sur le point d'éclater. La diplomate était originaire de Shaou, tout comme l'autre femme, Aira, qui avait, quant

à elle, été liée au clan Shi – loin d’être monolithique, leur pays, comme n’importe quel autre, comportait ses factions...

Cette demande de protection politique dépassait tout ce que Mao Mao aurait pu imaginer. La jeune fille détestait se torturer l’esprit avec les soucis des autres. Alors les problèmes d’un pays entier, il était inutile d’y penser.

Qu’elle le veuille ou non, elle se retrouvait mêlée à une nouvelle intrigue, internationale, cette fois ! L’émissaire aurait pu avoir le tact de s’entretenir en privé avec Lahan et la laisser en dehors de ce chaos...

M’aurait-elle reconnue ?

Elles s’étaient déjà croisées, et même regardées, une nuit, sous le clair de lune. Enfin, même si elle s’était souvenue d’elle, elle aurait pu s’y prendre autrement...

Peut-être voulait-elle juste montrer qu’elle n’est pas une parfaite inconnue ?

Dans ce cas, elle attendait peut-être de Mao Mao qu’elle en parle autour d’elle – une sorte de stratégie de sa part... Hors de question de rentrer dans son jeu, cependant. Pour l’heure, l’apothicaire préférait aller jeter un œil à ce qui se passait dans la grande salle du banquet. Au fond, à quoi bon se mettre à l’écart pour tenir une conversation secrète si elle pensait que des oreilles traînaient peut-être dans les parages ?

Dans la salle de réception, l’ambiance avait changé du tout au tout.

— Ça aussi, c’est une coutume occidentale ? se demanda Mao Mao.

Les hommes et les femmes dansaient face à face au rythme de la musique. Même si, en fait de danse, l’assemblée ne se contorsionnait pas de manière impressionnante, comme des artistes, se contentant de tourner dans la salle en suivant la mesure. Cela venait expliquer pourquoi les invités avaient été priés de venir en couple de sexe opposé.

À leur place, j’écraserais les pieds de tout le monde...

Se joindre au bal était bien la dernière chose qu’elle souhaitait. Elle regarda Lahan.

— Rassure-toi, je ne veux pas m’y essayer non plus, lui assura-t-il.
Enfin ils étaient d’accord sur un point !

Un attroupement s’était formé à l’écart de la piste de danse. L’herboriste en cherchait la raison, quand elle aperçut au centre de la foule un individu de grande beauté qu’elle connaissait bien. Jinshi, encerclé, dispensait ce divin sourire qu’elle avait vu jusqu’à la nausée, à l’époque où il se faisait passer pour un eunuque. À ses côtés se tenait Basen, le visage crispé.

Il n’aurait pas pu choisir pire chaperon.

Le fils de Gaoshun ne servait strictement à rien dans un tel contexte. Pour preuve, il avait perdu tous ses moyens dès que des jeunes filles s’étaient approchées d’eux.

Tant de force et si peu d’élégance. Je parie qu’un arbre danse mieux que lui.

Elle se frotta le poignet qu’il avait serré l’avant-veille. Une petite rougeur subsistait.

Puisque la soirée avait pour thème la mixité, Mao Mao mourait d’envie de savoir pourquoi ces deux-là se retrouvaient sur le carreau.

— Ils m’ont tout l’air d’être victimes d’une facétie de dame Aduo, supposa Lahan. Puisqu’elle se montre habillée en homme, cela en fait naturellement un de trop.

— Ah oui, je vois.

Si Jinshi prenait dame Lishu pour cavalière, Basen, par le statut conféré par son nom, devrait inviter Aduo – ce serait un duo étrange à voir, mais pas impossible.

Or, sauf le respect qu’elle devait à Jinshi et Basen, connaissant la jeune concubine, Mao Mao trouvait préférable pour elle qu’Aduo lui serve de cavalier. Qui savait si sa peste de demi-sœur ne s’en prendrait pas à sa timide cadette ? Elle serait bien capable de lâcher un scorpion dans sa chambre, si ce n’était pire...

Je pourrais peut-être ramener de ces scorpions grillés...

Les spécimens que Mao Mao avait vus étaient bien morts, mais il s'en vendait aussi de vivants, à ce qu'on racontait – à croquer pendant qu'ils remuaient encore les pattes. Elle mourait d'envie d'y goûter, mais la luxueuse demeure de Gyokuen ne semblait pas en proposer. Elle espérait vivement en trouver avant son retour à la capitale impériale...

La chance n'avait pas été de son côté à l'aller. Durant leur périple, elle n'avait croisé aucun scorpion ni aucune bête venimeuse, du moins digne de ce nom. Suilei avait eu la main un peu trop lourde sur les répulsifs. Une seule petite rencontre avec une bête à venin aurait pourtant suffi au bonheur de Mao Mao.

La jeune fille fut ramenée au moment présent par Lahan qui marmonnait des bouts de phrases inintelligibles en se frottant le menton : il était parti dans ses calculs.

— Il semblerait que vous ayez assisté à une discussion intéressante.

Mao Mao leva les yeux. Cette voix courtoise appartenait à Likuson, le fonctionnaire aux traits doux, qui tendit une fine coupe de verre à Mao Mao. Elle renifla la boisson, qui dégageait une très faible odeur d'alcool.

— Je vous remercie.

Elle vida la coupe d'un trait – c'était un petit verre, ça ne lui ferait aucun effet. Il s'agissait d'un alcool de fruit effervescent, très frais. Elle faillit fermer les yeux de plaisir tant le breuvage était délicieux. La subtile sensation du liquide pétillant s'accrochait à son palais.

— C'est exquis.

— Oui, c'est un alcool importé par un marchand de l'Ouest. Une boisson fort chère, dont vous venez de boire la dernière goutte.

Un sourire vint étirer le coin de ses lèvres. Mao Mao eut soudain un mauvais pressentiment.

— Je n'ai même pas eu la chance de la goûter, donc...

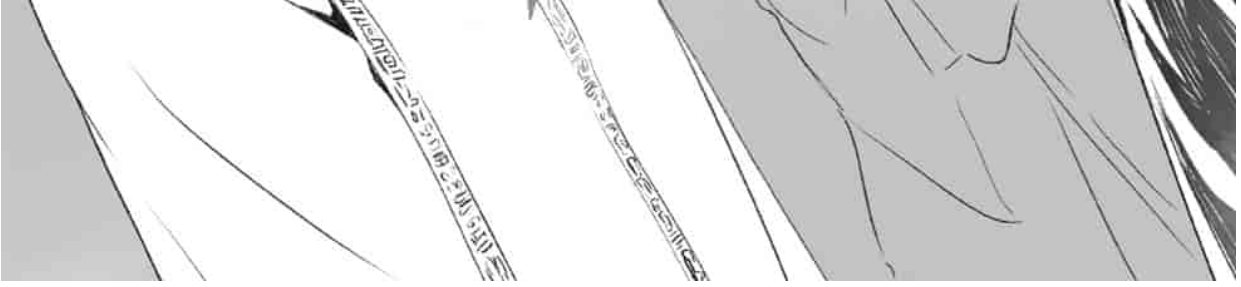
Il lui saisit le poignet. Stupéfaite par la soudaineté du geste, elle se laissa tirer au milieu de la salle, où tournoyaient les convives. Au contraire

de Basen, sa poigne restait légère.

— Pour vous faire pardonner, me feriez-vous l'honneur d'une danse ?

La douceur sur son visage avait soudain cédé la place à la ruse.





Il n'est pas l'assistant de l'autre excentrique pour rien...

La dernière dose d'amabilité que Mao Mao s'échinait à montrer vola en éclats. Elle prit un air furieux.

Likuson retint un fou rire. Il baissa la tête, afin de contenir son hilarité, un exercice visiblement difficile.

— C'est donc vrai ce qu'on raconte à votre sujet.

— J'ignore qui dit quoi sur mon compte. Dans l'immédiat, je souhaite surtout en finir au plus vite.

— Tenez bon jusqu'à la fin du morceau.

Gauche dans ses mouvements, la jeune fille tenta bon an, mal an d'imiter les autres danseurs. Elle parvint, au prix d'un effort certain, à ne pas écraser les pieds de son partenaire. Avec Lahan pour cavalier, elle ne se serait pas donné cette peine.

— Savez-vous pourquoi le frère cadet de Sa Majesté a tenu à ce que vous l'accompagniez jusqu'ici ?

— Parce que je sais me montrer utile, à ce qu'il paraît.

Likuson lui prit la main, qu'il posa sur sa hanche. Cette manière de danser très occidentale était impensable à la capitale. Mais autre lieu, autres mœurs : dans la cité du désert, elle ne choquait personne.

— Certes, mais à mon avis, vous ne perdriez rien à croire davantage en votre propre valeur, ajouta le jeune homme de son ton courtois. Sous-estimer l'influence que possède le clan La à la cour serait une grossière erreur.

— Pour ma part, je ne suis qu'une simple fille du peuple née dans le quartier des plaisirs. Une apothicaire, et rien de plus, rétorqua-t-elle en insistant sur chaque syllabe.

Qu'est-ce que cet homme savait sur elle, au juste ? Après tout, peu importait. Elle n'avait dit que la vérité.

— J’entends. J’aurais cependant une dernière chose à vous dire.

Il sourit, puis tourna la tête sur le côté vers un groupe de personnes. L’homme à la divine beauté qui en constituait le centre regardait fixement dans leur direction.

— N’oubliez jamais que vous n’êtes pas non plus une tierce partie, ni le sens que revêt l’accessoire planté dans votre chevelure.

L’épingle d’argent ?

Puis Likuson saisit la main de Mao Mao, l’approcha doucement de son visage avant d’y déposer un baiser du bout des lèvres.

Oh, pitié...

Elle avait déjà vu des artistes itinérants effectuer ce geste en guise de plaisanterie avec des prostituées. Quand le morceau de musique s’acheva, l’herboriste alla aussitôt se réfugier contre le mur de la salle. Likuson avait disparu on ne savait où, Lahan était toujours en train de marmotter ses calculs. Elle sentit sur elle, d’un peu plus loin, un regard perçant, qu’elle préféra ignorer pour le moment. Elle essuya les doigts que Likuson avait touchés de ses lèvres, puis observa les lieux.

Non loin, une jeune fille était assise tout contre le mur. Au voile qui dissimulait son visage, elle reconnut dame Lishu, livrée à elle-même.

La vertueuse concubine fixait un point devant elle. En suivant son regard, Mao Mao vit un homme dans la force de l’âge en train de deviser joyeusement, un verre à la main. À ses côtés, la demi-sœur de la jeune favorite affichait un sourire plein de suffisance.

Si leur père n’avait pas eu ces soupçons sur la fidélité de son épouse, peut-être dame Lishu se serait-elle comportée comme son aînée. Elle ne serait pas devenue la jeune fille pusillanime qu’elle était à présent.

— Dame Aduo n’est pas avec vous ?

Mao Mao s’était approchée de la jeune concubine. Soudain, l’herboriste s’immobilisa en poussant un « oh ! », puis se plaqua par réflexe une main

sur le nez. Dame Lishu s'en rendit compte et se mit à trembler. Sous son voile, elle était au bord des larmes.

— Que... que s'est-il passé ? Quelle est cette odeur ?

— Quelqu'un m'a bousculée et a renversé sa fiole de parfum sur moi...

La riche étoffe ondulée de son vêtement avait absorbé tout le liquide. Une fragrance caractéristique emplissait l'air qui l'entourait. Certains parfums étaient fabriqués à partir d'organes reproducteurs d'animaux. Ils ajoutaient une senteur agréable une fois dilués, mais provoquaient ce genre de pestilence lorsqu'ils étaient trop concentrés – en clair, une odeur d'excréments.

— Dame Aduo a demandé que l'on me fasse préparer une chambre.

— Je comprends.

Impossible de se mêler aux autres en répandant de tels effluves autour de soi. Dame Lishu patientait sagement, par conséquent. Mao Mao voulut appeler un serveur, mais le hasard fit qu'aucun n'était dans les parages.

— Et la personne qui a renversé son parfum sur vous ?

— Il semble que dame Aduo soit aussi partie à sa recherche. Elle m'a priée de l'attendre ici.

« Ici », c'est-à-dire contre le mur à côté d'une table recouverte de plats. Les convives ne montraient aucun intérêt pour la nourriture refroidie, tout occupés qu'ils étaient à danser, badiner ou se pavaner.

Mao Mao alla piocher sur la table quelques tranches de viande qu'elle mit dans une assiette. Elle était froide, mais n'avait encore rien perdu de son goût. L'apothicaire mordit à pleines dents dans la chair, sans se soucier du rouge à lèvres qui bavait autour de sa bouche.

— En voulez-vous ?

— Avec plaisir, oui, répondit dame Lishu après un instant d'hésitation.

Elle avait déjà goûté à ce type de viande lors de leur dîner entre femmes. N'ayant rien de mieux à faire que manger, elle accepta l'assiette proposée.

Tout à coup, la danse cessa. Tous les regards se tournèrent vers un groupe d'hommes musclés qui tiraient une sorte de chariot au milieu de la salle. L'installation, surmontée d'une forme cubique aux dimensions imposantes, était recouverte d'un drap blanc.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'un des hommes fit onduler le tissu avant de l'ôter, dévoilant ce qui se cachait dessous. Mao Mao écarquilla les yeux. Un grognement caverneux fit vibrer la salle. Une fourrure brun clair apparut, ainsi qu'une crinière, si épaisse qu'elle dissimulait les contours de la créature à qui elle appartenait. Même avec les pattes glissées sous le corps, il était évident que la bête faisait plusieurs fois la taille d'un être humain.

Ce n'était donc pas un tigre.

L'animal n'arborait aucune rayure.

Un lion peut-être ?

Mao Mao n'en avait jamais vu qu'à l'état de fourrures. À la différence de ces peaux peu épaisses, l'animal sur pied était réellement imposant. Même dans une cage aussi énorme, même enchaîné pour la sécurité des convives, il avait fait frissonner toute l'assemblée.

Le fauve – au fond, rien qu'un chat à la carrure gigantesque avec une grande écharpe passée autour du cou – jetait des regards mauvais alentour, agité.

Il y a de quoi être terrifié...

Mao Mao observa ce gros félin à la belle crinière. Les fourrures étaient plus rêches que les poils d'un chat, mais il en allait peut-être autrement du fauve vivant. L'apothicaire dévorait des yeux cette merveille de la nature. Certaines parties de l'anatomie des tigres, autres félins immenses, entraient dans la confection de certains remèdes. Qu'en était-il des lions ?

Aux antipodes de Mao Mao et de sa convoitise, dame Lishu tremblait comme une feuille. Chaque rugissement de la bête la faisait sursauter. Le spectacle était bien trop violent pour cette jeune fille si peureuse.

Il ne risque pas de la dévorer...

Il n'hésiterait pas à attaquer s'il réussissait à sortir de sa prison, mais il était fort probable que toutes les précautions nécessaires avaient été prises pour éviter qu'il ne s'échappe.

Les hommes qui avaient traîné la cage servirent au fauve de la viande crue sur un plateau. La bête se dressa comme elle put dans son étroite prison, puis passa sa grosse patte à travers les barreaux.

— Quelqu'un parmi vous souhaiterait-il le nourrir ?

La présence du lion se voulait être un spectacle destiné aux invités. Selon toute vraisemblance, il avait été affamé au préalable. L'odeur de la chair fraîche lui mettait l'eau à la bouche. Il grognait, bavait et sortait de sa gueule une langue épaisse.

Quelques curieux s'avancèrent. L'un d'eux piqua un morceau de viande sur un bâton, avant de s'approcher de la créature d'un pas craintif. D'un coup de patte énergique, le lion fit tomber le morceau par terre... et l'homme sur les fesses. Une rumeur parcourut l'assistance.

Voulait-on montrer le fauve de plus près à l'assemblée ? Chaque fois qu'il recevait une nouvelle tranche de viande, les hommes qui l'entouraient poussaient sa cage vers la foule. Frustré d'être nourri petit bout après petit bout, le félin grondait de plus belle.

— Souhaitez-vous vous éloigner ? demanda Mao Mao.

Dame Lishu tremblait de la tête aux pieds à chaque avancée de la cage. À ce rythme, son âme risquait de quitter son corps quand le lion ne serait plus qu'à quelques pas. Pour autant, la concubine ne fit pas mine de vouloir partir.

— Vous préférez rester ici pour admirer le spectacle ?

— Bouger...

L'herboriste n'en entendit pas plus, la voix de la jeune fille voilée n'était qu'un filet à peine audible.

— Plaît-il ?

— Je ne peux pas... bouger.

Les lobes de ses oreilles, visibles à travers son voile, avaient viré à l'écarlate. C'était à prévoir. Loin de s'en amuser, Mao Mao promena son regard dans la salle à la recherche d'Aduo quand, tout à coup, le lion poussa un puissant rugissement. Était-il excédé d'être si peu nourri ? Non, à le voir, il s'agissait d'autre chose. Son museau frémit, puis il se jeta contre les barreaux de sa cage.

Il devenait enragé. Les solides gaillards tirèrent sur ses chaînes, mais loin de calmer la bête, la manœuvre ne fit que l'exciter davantage. Il percuta de nouveau la barrière de métal, encore et encore, jusqu'à ce que...

La cage céda dans un bruit sourd. Un barreau avait rompu et le fauve tenta de passer par la mince ouverture. Un second barreau se brisa : le prédateur affamé était libre. Dans son élan, il fit voler les barres de métal tordu qui retombèrent sur le tapis qui recouvrait le sol de la pièce.

— Vite, capturez-le !

L'ordre, bien que louable, arrivait trop tard. La bête avait déjà bondi hors de sa cage. Les hommes qui tenaient ses chaînes se montraient incapables de la retenir. Pire, emportés par la puissance du fauve, ils vinrent s'écraser contre la prison de fer. Le choc coûta son nez à l'un des colosses. Les autres eurent assez de force pour continuer à tenir les entraves, mais le lion les traîna dans son sillage sans qu'ils ne puissent rien y faire.

Il n'avait fallu que quelques secondes pour que ces événements s'enchaînent, mais le tout parut durer une éternité à Mao Mao. Son père lui avait appris que la perception du temps ralentissait lorsqu'on se retrouvait plongé dans un état de tension extrême. Elle venait d'en faire l'expérience.

Sans même s'en rendre compte, elle avait saisi le paquet de médicaments qu'elle gardait rangé dans les plis de sa robe pour le lancer sur le lion.

À cet instant précis, le fauve se rua sur elle. La vue de ses yeux fous et injectés de sang bloqua toute sensation chez l'herboriste. S'enfuir à toutes

jambes semblait la meilleure chose à faire, plutôt que de perdre du temps à jeter des onguents à la tête de la bête. Enfin parvenue à cette conclusion, la jeune fille s'apprêtait à se mettre à courir, lorsqu'elle se rendit compte que quelqu'un la retenait par la manche.

Misère...

Qu'imaginer de pire ? Dame Lishu, toujours incapable du moindre mouvement, s'accrochait à elle. Au demeurant, la concubine ne l'agrippait pas si fort qu'elle ne puisse se dégager de sa poigne d'un simple geste. Voilà ce qu'elle aurait dû faire.

Quand elle eut à nouveau conscience de ce qui se passait autour d'elle, Mao Mao se jeta à terre avec la protégée d'Aduo. En une tentative désespérée pour s'en sortir, elles se fauilèrent sous une table.

Un coup de patte, et les pieds du meuble comme les deux jeunes filles finiraient déchiquetés. La vertueuse concubine gardait le regard rivé sur le lion, sans même pouvoir cligner des yeux. Dans sa chute, son voile avait glissé au sol. Son visage terrifié offert à la vue de tous, elle fixait, impuissante, la mort qui approchait.

Contre toute attente, les griffes qui auraient dû les déchirer jusqu'aux entrailles ne s'abattirent pas sur elles.

Mao Mao regarda tour à tour l'assemblée pétrifiée et le prédateur, le seul à être en mouvement. L'animal leva haut l'une de ses pattes antérieures... puis une ombre vint se glisser dans l'espace entre le fauve et ses proies.

La silhouette tenait à la main un barreau de fer brisé.

Avant que les griffes du lion aient pu s'abattre, la barre de métal s'écrasa violemment sur son museau. Aucune hésitation dans ce geste, mais la froideur implacable d'une ferme résolution : viser un point sensible chez les êtres humains comme chez les animaux. Il y eut un bruit étouffé, puis le sang du félin jaillit. Au moment du choc, la tige de fer projeta des fragments de métal à la ronde.

Toujours aussi déterminé, l'assaillant abattit son arme quelque peu raccourcie pile entre les yeux de la bête. Étonné, il regarda avec une sorte de détachement ce qu'il restait de son gourdin improvisé, avant de dire :

— Ça a cédé facilement.

Cette voix... Mao Mao avait dû s'en accommoder durant tout le voyage. Malgré tout, il restait difficile de savoir si la remarque portait sur la barre de fer ou sur le museau méconnaissable du lion désormais assommé.

Mille et une fois, l'herboriste s'était demandé en quoi cet homme pouvait bien être utile à Jinshi. Il existait forcément quelqu'un de plus compétent que lui pour un tel poste.

Il se révèle enfin.

Plusieurs jours après, elle avait encore mal au poignet qui s'était retrouvé dans l'étau de fer du militaire. Pourtant, il avait sans doute maîtrisé sa force ce soir-là. Dans le désert, les brigands avaient eu les membres brisés. Il s'était inquiété de savoir si les femmes n'avaient pas peur de lui. Le prince impérial avait assuré que le jeune homme saurait se débrouiller seul pour arrêter les bandits.

Tout fit sens dans l'esprit de Mao Mao.

— Dépêchez-vous de le capturer ! s'écria une autre voix, plus charmante.

Prompts à la réaction, les dresseurs enroulèrent les chaînes autour des piliers de la salle. Ceci fait, ils allèrent en chercher d'autres pour immobiliser complètement l'animal.

Le soldat qui avait aplati la truffe du lion jeta son morceau de ferraille comme si de rien n'était, puis se rembrunit... avant de se glisser sous la table.

— Madame, vous n'êtes pas blessée ?

Ce ne fut qu'après avoir prononcé ces mots qu'il remarqua la présence de Mao Mao. Il parut contrarié de la voir. Depuis peu, elle avait réfléchi,

jusqu'à en conclure qu'elle ne figurait pas parmi les personnes que l'assistant de Jinshi avait pour devoir de protéger.

Puis son expression changea une nouvelle fois dès qu'il tourna la tête vers dame Lishu. Il semblait estomaqué. Basen qui venait de terrasser un lion avec une simple barre de fer était rouge comme une pivoine. Était-ce là sa seule réaction avec toutes les jeunes filles – à l'exception de Mao Mao ? Il resta si longtemps figé qu'elle se dit que ce n'était pas normal.

Lishu n'était pas moins interdite. Des larmes lui perlaient au coin des yeux. Son visage était tout aussi brûlant que celui de Basen. Elle qui, un instant plus tôt, était livide de terreur, avait à présent les joues de la couleur d'un coucher de soleil flamboyant. L'apothicaire les observait tour à tour. Elle n'en revenait pas. À la différence de ses deux compagnons, son visage ne s'était pas enflammé, malgré l'étrangeté et la gêne du moment.

Voyons voir...

Qu'était-il en train de se passer ? Accroupie entre les deux jeunes gens aux joues écarlates, Mao Mao eut la très nette impression de ne plus réellement exister, comme si elle ne faisait plus partie de ce monde.

Dans les romances illustrées qui circulaient au *hougong*, le dernier chapitre comportait inmanquablement le dessin d'un homme et d'une femme – d'un couple. Il n'y avait pas de place dans ces scènes pour une tierce personne.

Allez, on se ressaisit !

Elle se rappela la fille du propriétaire terrien et le neveu du charlatan, au village des papetiers. Eux non plus ne s'étaient pas gênés pour se faire les yeux doux en public.

Par bonheur ou non, le malaise fut bientôt dissipé. Dès que le lion fut maîtrisé et placé dans une nouvelle cage, une voix s'était mise à tonner :

— Vite ! Appelez un médecin ! Il y a un blessé !

Ce dernier mot fit sortir Mao Mao de sous la table. Dame Lishu n'avait visiblement pas encore retrouvé ses esprits car elle ne sembla pas remarquer

le départ de l'herboriste qui, en voyant Aduo se précipiter vers la jeune favorite, n'avait pas hésité à abandonner la concubine.

L'apothicaire avait d'abord pensé que le blessé en question était l'un des hommes ayant tenté de capturer le lion, mais trouva à la place Uryu, la joue écorchée.

— Oh non, Père, tenez bon !

La demi-sœur de dame Lishu jouait les héroïnes tragiques, accrochée à la manche de son géniteur.

Vraiment, ce n'est qu'une égratignure !

Mao Mao, ennuyée par tant de mélodrame pour si peu, s'apprêtait à tourner les talons, quand...

— C'est inadmissible ! Quel besoin aviez-vous de blesser mon père pour mater une simple bête ?

Lorsque Basen avait abattu son arme sur le lion, un éclat de fer était venu érafler la joue du patriarche.

— Vous l'avez meurtri ! Vous ne vous en tirerez pas comme ça !

Cette petite mise en scène ridicule puisait moins dans une réelle angoisse pour la santé d'Uryu que dans l'envie d'être vue en train de s'inquiéter pour lui.

— Je vous dois des excuses.

La voix trancha la tension aussi sûrement qu'une lame. La beauté de son timbre n'avait d'égale que la peur qu'elle inspirait.

— Il semblerait que mon assistant ait commis quelque déplaisante maladresse.

Jinshi s'approcha, un rictus aux lèvres. Derrière lui se tenait Basen, pas tout à fait remis de ses émotions. Sa main droite, celle qui avait tenu la barre de fer, était rouge et enflée.

— Pardonnez-lui cet outrage. Sans son intervention, dame Lishu aurait couru un grand péril.

L'homme-nymphe péchait là par excès d'humilité. En comparaison, Uryu, qui aurait dû se montrer redevable que le serviteur d'un homme important ait sauvé sa fille, fit preuve d'une attitude bien désinvolte.

— Vraiment ? Eh bien, dans ce cas, je vous remercie.

Cachée derrière Aduo, dame Lishu observait son père. Ayant entendu qu'il était blessé, elle semblait désireuse d'intervenir, mais la présence de sa sœur aînée devait la dissuader d'approcher.

Maintenant que j'y pense, c'est vrai que je ne sais toujours pas si...

Mao Mao se souvint des interrogations que la jeune concubine lui avait soumises, cependant son savoir se confrontait lui aussi à des limites. Durant le voyage, elle avait songé à écrire une lettre à son vieux père pour lui demander s'il connaissait un moyen d'attester une filiation entre deux personnes.

Quel lien peut bien unir un parent et son enfant ?

Elle laissa son regard errer sur Uryu et la sœur aînée. La jeune femme, ne sachant comment rattraper son erreur, ouvrait et fermait la bouche telle une carpe, sans qu'aucun son ne s'en échappe.

Oh, toutes ces caries...

Se gaverait-elle de sucreries ? La pourriture était avancée, plusieurs de ses dents avaient déjà noirci. À son âge, elle avait depuis longtemps perdu ses dents de lait et retrouver une bonne dentition lui serait impossible. Mao Mao pourrait-elle en profiter pour lui vendre de la poudre dentifrice afin que la situation n'empire pas, au moins ? Cette idée en fit surgir une autre, et avant de se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle se retrouva devant Uryu.

— Que... que veux-tu ? demanda sa fille.

Mao Mao sourit.

— Je ne suis pas médecin, mais j'ai quelques connaissances en soins et remèdes.

Elle saisit sans ménagement la mâchoire d'Uryu. Le seigneur, incrédule, fut incapable de pousser le moindre son.

— La blessure à votre joue est sans gravité. Elle guérira si vous appliquez un peu de salive dessus.

— De... de la salive ?

C'était là une tentative d'humour de sa part. En vérité, cette sécrétion du corps humain pouvait contenir des toxines, aussi valait-il mieux éviter ce genre d'usage.

— En revanche, qu'en est-il de l'intérieur de votre bouche ?

— Que... ah !

Elle obligea l'homme à ouvrir grand la mâchoire. Son haleine était légèrement avinée. Comme chez tout individu de son âge, ses dents étaient jaunies. Mao Mao les observa avec attention.

Puis un sourire lui étira les lèvres.

— Allez, la deuxième consultation est offerte.

— Quoi ?

L'herboriste s'était aussitôt tournée vers la méchante sœur de Lishu sur qui elle pratiqua le même geste.

Brosse-toi un peu les dents, enfin !

À l'instar de ses incisives, ses molaires étaient dans un état déplorable. Était-ce pour dissimuler ses caries qu'elle cachait sa bouche derrière un éventail ? Son père l'avait beaucoup trop gâtée. Ce n'était toutefois pas le moment de penser à un quelconque remède pour traiter l'état de sa dentition.

Pour finir, Mao Mao se releva, puis marcha d'un pas rapide jusqu'à dame Lishu.

— Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. À votre tour.

La vertueuse concubine fut tétanisée par la surprise quand l'apothicaire lui ouvrit la bouche de force. Elle avait de petites dents blanches. Sa nourrice l'avait certainement bien éduquée, car elles étaient en bon état.

— Que... qu'est-ce que ça veut dire ?

Mao Mao ignora la protestation de la demi-sœur pour aller se planter devant Uryu.

— Savez-vous combien de dents possédait votre défunte épouse ?

— Quoi ? Mais comment pourrais-je savoir une chose pareille ?

La question était trop saugrenue. Le chef de clan gratifia l'effrontée d'un regard suspicieux.

— Peu importe. Mais vous souvenez-vous s'il lui manquait une incisive ? Tout comme à vous.

En règle générale, les êtres humains ont entre vingt-huit et trente-deux dents, selon la présence ou l'absence de dents de sagesse au fond de la bouche. Cependant, il arrivait que certains en présentent moins de vingt-huit.

Cette particularité concernait environ une personne sur dix. On ignorait avec certitude pourquoi, mais on avait remarqué que lorsqu'un parent présentait ce trait, ses enfants aussi. On pouvait penser qu'il s'agissait d'une caractéristique transmise de façon héréditaire.

— C'est tout à fait intéressant. Il vous manque une dent, seigneur Uryu, ainsi qu'à votre fille aînée et à dame Lishu. La même, en bas. À en juger par leur agencement, il est probable que celle qui manque n'ait tout simplement jamais existé.

Quand Mao Mao avait inspecté la bouche de la vertueuse concubine à la fin de leur voyage, elle avait trouvé que quelque chose clochait. Elle en comprenait à présent la raison.

Les dents étaient essentielles pour se maintenir en bonne santé. Si elles se dégradait trop, leur faiblesse ouvrait une porte d'entrée aux toxines, ce qui pouvait entraîner des maladies. Et qui en perdait trop pour s'alimenter correctement se mettait à dépérir.

En admettant qu'une personne sur dix naissait avec une dent en moins, trouver trois cas dans une même pièce restait conforme aux statistiques.

Sauf que la dent manquante était à chaque fois la même, et qu'il s'agissait d'une incisive, moins souvent concernée par cette caractéristique héréditaire. Cela commençait à faire beaucoup d'éléments à mettre sur le compte du hasard...

— Vous savez comme moi que parents et enfants possèdent des traits en communs. Dame Lishu est allergique aux poissons à chair blanche. N'est-ce pas votre cas, à vous aussi ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? lui rétorqua le dignitaire, suspicieux.

— Oh, simplement qu'au dîner, l'autre soir, vous avez rejeté avec une certaine véhémence le plat de poisson qu'on vous avait servi. Je doute qu'un adulte de votre âge se comporte de la sorte juste parce qu'il n'aime pas un aliment...

Elle le revit en train de faire valser contre le mur l'assiette que lui avait apportée la domestique.

— Un haut fonctionnaire de ce pays n'oserait jamais se montrer aussi virulent sur une question de préférence alimentaire, ou à cause d'un simple malentendu.

Mao Mao affichait un petit sourire en coin. Uryu et dame Lishu se regardaient, éberlués.

— Que diriez-vous de montrer un peu plus d'affection à votre deuxième fille de temps en temps ?

Elle estimait avoir quelque peu dépassé les limites. Mais l'avantage, avec la franchise, c'était que même le plus niais des interlocuteurs comprenait le message.

Est-ce que ça va suffire ?

Elle espérait que oui, étant donné l'énergie qu'elle avait déployée pour aboutir à cette conclusion...

Épilogue

Ce qu'il fait froid...

Un châle léger passé sur ses épaules, Mao Mao frissonnait. Pour sûr, elle regrettait de ne pas avoir bu un peu plus d'alcool au banquet.

Bien entendu, elle aurait eu plus chaud à l'intérieur, mais en toute honnêteté, retourner dans la salle de réception ne lui disait vraiment rien.

Si elle se faisait du souci pour le lion à la truffe écrasée, elle refusait de prendre le risque de se faire dévorer pour le soigner. La pauvre bête avait certes été enfermée dans le but d'être montrée en spectacle, mais elle avait surtout cherché à l'attaquer. Lahan, qui s'attristait que l'animal soit laissé dans cet état, lui avait demandé de lui prodiguer des soins. Elle avait préféré s'éclipser avant qu'il n'insiste. Le gros chat à la belle crinière n'échappait pas à la règle : le passionné de bouliers le voyait avant tout comme une magnifique suite de chiffres, que son museau réduit en bouillie venait perturber.

Grelottante, Mao Mao s'assit sur un banc face au jardin. Elle profita de ce que personne ne la voyait pour ramener ses genoux contre sa poitrine, entourés de ses bras. La voûte céleste s'étendait, infinie. Les étoiles luisaient d'autant mieux en l'absence de la lune. Trois d'entre elles, plus brillantes que les autres, dessinaient un immense triangle dans le ciel. Était-

ce les deux amants de la légende, séparés par la rivière qui empêchait leurs retrouvailles ? Elle ne saurait le dire.

Bon, quand est-ce qu'on rentre à la capitale ?

Elle était en train de réfléchir à retourner en douce dans la demeure de Gyokuen quand elle entendit des pas dans son dos.

— Ton honorable cousin te cherche.

— N'hésitez pas à l'ignorer.

Elle n'était pas la seule à vouloir fuir le chaos qui régnait dans la salle de banquet.

— N'avez-vous pas quelque mission à accomplir ?

Basen lui avait volé la vedette un peu plus tôt en terrassant le fauve, mais l'homme-nymphe avait sûrement de quoi faire à la réception.

— Tu souhaites me voir mourir d'épuisement, c'est ça ?

— Bien sûr que non.

Jinshi, qui avait délaissé ses responsabilités, ne sembla pas croire en la sincérité de la réponse de Mao Mao. Il s'installa néanmoins sur le banc à côté d'elle. Le siège de bois craqua sous son poids. Il posa un objet sur les planches entre eux. L'apothicaire reconnut le morceau de métal.

— Basen lui-même l'a trouvé trop fragile, dit le prince impérial.

Du fer de bonne qualité aurait mieux résisté. Toutes sortes de techniques existaient pour produire des objets de fer. Lorsque le procédé péchait, des cavités pouvaient se former, ce qui fragilisait le métal.

— On dirait presque que cette cage a été conçue pour céder, reprit Jinshi.

— Ce qui serait inquiétant.

Un détail troublait Mao Mao : le lion s'était rapidement dirigé vers dame Lishu, sans vraiment faire attention à l'herboriste, pourtant à côté d'elle. Serait-ce parce qu'il était affamé ? Peut-être... Ou bien parce qu'elle tenait un morceau de viande ? Ce n'était pas non plus à exclure.

À moins que...

Autre chose la chiffonnait : le parfum dont on avait aspergé la jeune favorite. Un effluve aussi puissant ne pouvait échapper à l'odorat d'un félin. En admettant que le lion ait réagi à cette odeur... L'apothicaire en resta muette de stupeur face à la conclusion qu'elle était en train d'en tirer.

— Tu es bien silencieuse. Parle, enfin ! exigea Jinshi.

Il devait pourtant savoir que Mao Mao n'était pas de nature à prendre l'initiative d'une conversation. Alors pourquoi s'était-il assis à côté d'elle ? Gêné par son absence de réponse, son interlocuteur fronça les sourcils, puis se rapprocha d'elle. Ne pouvait-il pas plutôt arrêter de lanterner et retourner à ses occupations ?

— Tu aimerais que je parte au plus vite, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non.

De temps à autre, ce maudit Jinshi semblait lire dans ses pensées... Elle s'efforça de conserver un visage neutre, de feindre le calme plutôt que l'agacement.

— Si je retourne là-bas, ce n'est pas le travail qui va m'assaillir, mais les femmes.

— Cette remarque vous attirerait les foudres de ceux qui n'ont pas autant de succès avec elles.

Les hommes qui possédaient argent, statut et beauté représentaient des rivaux pour les autres. Par une nuit sans lune comme cette soirée-là, l'homme-nymphe ferait mieux d'être sur ses gardes.

— Ne crois-tu pas qu'elles sont avant tout attirées par le sang impérial ?
Voulait-il dire qu'elles en avaient après sa descendance ou sa vie ?

— Il s'agit pour moitié, ce me semble, de votre beauté.

— Ne dis pas ça.

Jinshi fit une moue de dégoût comme s'il avait mangé un insecte peu appétissant. Allez savoir pourquoi, bien que sa beauté surpassât celle de quiconque, il en ressentait malgré tout un complexe d'infériorité. Il effleura la cicatrice sur sa joue, qui entachait la splendeur de son visage parfait. Un

désastre qui était le sujet de lamentations dans tout le pays, mais que le jeune homme semblait avoir fini par prendre en affection... À moins que Mao Mao ne se fasse des idées ?

Pour tout dire, elle non plus ne la trouvait pas déplaisante. La perfection n'était pas de ce monde. Et dans son cas, son enveloppe quasiment divine avait donné une image erronée de ce qu'elle renfermait. Quoi de mal à ce que sa déconcertante magnificence soit quelque peu ramenée dans les limites du supportable ? Au demeurant, sa blessure avait laissé place à une fine cicatrice – après tout, la suture était l'œuvre de Luomen. Elle le savait pour avoir peint sa joue à maintes reprises afin de le grimer. Peu à peu, la sensation de boursoufflure au bout de ses doigts s'était amoindrie.

— Pourquoi ne pas me maquiller tous les jours pour prétendre que j'ai vraiment été brûlé au visage ?

— Au bout d'un moment, la couleur ne partirait plus et vous laisserait une marque indélébile. Mais si vous désirez vous infliger une telle blessure, je peux vous y aider.

Elle en profiterait pour tester ses onguents coupe-feu.

— Ne dis pas n'importe quoi.

Pour s'être maquillé une vingtaine de jours de suite, Jinshi en gardait un peu de rouge sur la joue. Il l'avait dissimulé à l'aide d'une fine couche de poudre blanche.

— Si je me brûlais vraiment, Gaoshun ne s'en remettrait jamais. Mais bon, il faut dire qu'il est un peu ennuyeux de se maquiller tout le temps. Ce serait quand même moins pénible d'avoir une vraie brûlure. J'ai goûté à une certaine tranquillité, durant le voyage.

Aucune fille des villages où ils s'étaient arrêtés n'avait osé approcher cet homme patibulaire à la joue abîmée. Il avait aussi dû se sentir soulagé d'être libéré des tracasseries de son quotidien. Quant à Mao Mao, forcée de s'user le séant sur le banc de la diligence à regarder le paysage par la fenêtre, la simple idée du voyage de retour la minait profondément.

— Souhaiterais-tu t'exercer à monter à cheval ? Tu dois en avoir assez d'être enfermée pendant tout le trajet.

— Je préférerais autant avoir un bon lit.

La jeune fille s'était échinée à améliorer son installation durant le périple. Résultat, elle avait fait un si bon travail que tout le monde était venu se prélasser dedans, lui laissant rarement l'occasion d'en profiter.

— Ah, j'espère bien retrouver une couche encore plus confortable qu'à l'aller !

Mao Mao se renfrogna. Jinshi en était l'occupant illégitime le plus fréquent. Il prenait l'air sur sa monture, puis venait goûter à la douceur du matelas une fois lassé de sa cavalcade. Il pouvait bien parler de tranquillité...

— Après tout, Sa Majesté elle-même voulait que je profite du voyage, dit le prince impérial avec un sourire quelque peu pincé. Elle m'a aussi ordonné de faire le bon choix.

De toute évidence, il parlait de sa future épouse. L'afflux soudain de jeunes filles à cette réception n'était pas une coïncidence. Quel que soit le choix qu'il ferait, il aurait une visée politique. Son union aurait une influence sur l'avenir du pays tout entier. Choisirait-il de renforcer les liens avec les nations voisines ou de se lier à un clan influent ? Son choix modifierait aussi son statut. Rien que le fait que la province de Seiyi ait accueilli cette rencontre revenait à proclamer : « Une alliance avec l'Ouest est fortement désirée. » Uryu avait forcément dans l'idée d'unir son clan à la famille impériale en amenant l'aînée de ses enfants à ce banquet.

Qui Jinshi va-t-il choisir ?

Question purement théorique car, au fond, tout cela ne la concernait pas. Elle n'était qu'une simple apothicaire. Du moins était-ce ce qu'elle désirait être...

Soudain, elle sentit une légère caresse sur le dos de sa main, puis paume contre paume, les doigts de Jinshi se mêlèrent aux siens. La main, deux fois

plus grande que la sienne, était rugueuse. Ses longues phalanges l'enserraient comme pour l'empêcher de se dérober.

— Pourriez-vous me lâcher, je vous prie ? demanda Mao Mao.

— Mais si je le fais, ne risques-tu pas de t'enfuir ?

— Parce que vous comptez faire quelque chose susceptible de me faire fuir ?

— Parfois, tu es terriblement agaçante.

Le jeune homme braquait sur elle un regard avide, de bête affamée. Ces yeux-là n'appartenaient ni à Jinshi l'eunuque, ni au frère cadet de l'empereur, mais à une tout autre personne.

— Au point de vous donner des envies de meurtre ?

— Quand même pas...

— C'est bien ce que je pensais.

Lever la main sur une femme n'était vraiment pas le style de Jinshi. Non, lui préférait les faire vomir chaque fois qu'elles ingurgitaient du poison...

— Le pire dont vous seriez capable est de me faire rendre le contenu de mon estomac.

— Et ce serait entièrement ta faute. Pourquoi aimes-tu tant goûter différents poisons ?

— Je ne sais que vous répondre.

En faire l'expérience elle-même s'avérait très efficace dans l'acquisition et la mémorisation de connaissances, et plus facile que la lecture ou l'étude, voilà tout. Mao Mao n'était pas plus intelligente que la moyenne. Simplement, ses centres d'intérêt étaient un peu plus extravagants que la normale. Non, dans son cas, l'inhabituel tenait à la rareté de ses émotions, bien plus rares que chez le commun des mortels. Elle connaissait l'éventail des émotions humaines, mais ce qu'elle ressentait était plus atténué que chez d'autres. Et il existait des sentiments qu'elle ne comprenait pas encore

très bien. Chez elle, la proximité de Jinshi éveillait surtout de l'agacement, contrairement aux autres jeunes filles.

Les courtisanes avaient un dicton : une fois qu'on y a goûté, plus de retour en arrière possible. Mais les hommes avaient aussi le leur : une fois qu'on y a goûté, on en redemande. D'aucuns considéraient l'amour sous toutes ses formes comme vulgaire, d'autres le voyaient comme un simple jeu, mais certains étaient incapables de vivre sans.

Elle sentait les battements de cœur de Jinshi à travers leurs paumes jointes. Il transpirait, elle le sentait là où se touchaient leurs deux mains. Elle leva la tête : des yeux d'obsidienne la fixaient. Elle voyait son propre visage s'y refléter tant ils étaient près l'un de l'autre.

La main libre du prince impérial approcha de la tête de Mao Mao. Il glissa les doigts dans ses cheveux pour les remettre derrière son oreille, puis suspendit son geste sur la nuque de la jeune fille.

— Je vois que tu as décidé de la porter.

Ses doigts étaient tombés sur la longue épingle d'argent, gravée de la lune et de la fleur de pavot somnifère. L'apothicaire avait cru qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie de Lahan. Visiblement, elle s'était trompée.

Elle comprenait désormais pourquoi l'ornement avait suscité tant de réactions autour d'elle.

— C'était donc vous ? Je comprends la signification du symbole de la lune, mais je m'interroge quant au pavot somnifère.

L'herboriste repensa à la « blanche demoiselle » et à son spectacle. La fleur qui figurait sur l'épingle ressemblait à une version plus grande de l'innocent coquelicot, mais elle servait dans la fabrication de l'opium.

— Je l'ai fait faire avant le voyage, pour remplacer l'autre.

Mao Mao avait l'impression que la voix du prince impérial résonnait en elle : il avait posé le menton sur sa tête. Du bout des doigts, il jouait avec ses cheveux, et ses soupirs faisaient voler quelques-unes de ses mèches.

Quiconque les verrait les aurait pris à tort pour un couple dans un moment d'intimité.

— Maître Jinshi, éloignez-vous, je vous prie.

— Pourquoi donc ?

— Que se passerait-il si l'on nous découvrait ainsi ?

L'apothicaire n'était sans doute pas la seule à s'être éclipsée du banquet. Le prince et elle se trouvaient à l'ombre des arbres, cachés à la vue de tous, mais affirmer que personne ne viendrait de leur côté serait une erreur. Le frère cadet de l'empereur ne pouvait ignorer les raisons qui avaient motivé l'organisation de cette réception.

— Au fait, dame Lishu n'est pas votre nièce. Vous n'avez pas à vous soucier d'une quelconque consanguinité, lâcha Mao Mao sur un ton détaché. (Le visage de Jinshi se crispa.) N'est-elle pas pour vous, de toutes celles qui se trouvent là ce soir, le choix le plus sûr ?

Oublié, le regard éloquent qu'elle avait vu la jeune favorite échanger avec Basen, moins d'une heure auparavant. Oui, elle ferait comme si rien ne s'était passé et n'en dirait rien. Quand bien même un désir viendrait à naître entre la vertueuse concubine et l'assistant de Jinshi, ce ne pouvait être qu'insignifiant. Le mieux restait de faire comme si elle n'avait été témoin de rien.

— « Le plus sûr » ? Pourquoi donc ?

La voix, d'un calme terrifiant, vint caresser l'oreille de la jeune fille. Les doigts qui jouaient avec ses cheveux glissèrent dans son dos, puis l'attirèrent à lui avant de la serrer dans une étreinte.

— Vous me faites mal.

— Ah oui, vraiment ?

Qu'est-ce qu'il ne comprenait pas ? Pire, il l'enlaça plus fort encore. Était-il devenu fou ? Si ça continuait, il allait l'étouffer... Le visage de l'apothicaire se tordit en une grimace de douleur. Dans l'espoir de prendre

une maigre goulée d'air, elle se tortilla autant que l'emprise du prince le lui permettait, puis s'efforça d'ouvrir la bouche.

Elle devait vraiment avoir l'air ridicule ainsi, tel un poisson hors de l'eau, mais Jinshi l'écrasait, jusqu'à ce que...

La jeune fille put enfin aspirer, avide, l'air qui lui fut délivré. Un effluve floral vint lui chatouiller les narines : du jasmin. Curieusement, elle avait toujours pensé que le parfum d'une nymphe sentirait la pêche. Ses fines lèvres, un peu sèches, irradiaient de chaleur.

Les bras qui l'enlaçaient une seconde plus tôt la lâchèrent pour lui caresser les cheveux.





Elle n'aurait su dire combien de temps dura ce moment. Quand Jinshi y mit un terme, il la regardait d'un air satisfait, comme s'il se réjouissait que son parfum ait imprégné les vêtements de Mao Mao. Il lui effleura la joue. Ce geste agaça l'apothicaire, toujours aussi mal à l'aise face aux démonstrations d'affection.

— Si vous avez vraiment envie de me tuer... Je préfère mourir empoisonnée qu'étouffée, dit-elle rageusement.

— Et au risque de me répéter, je ne laisserai jamais une de tes expériences aller aussi loin, répondit-il en suivant du doigt le contour des lèvres de la jeune fille. Tu comptais aussi parmi les candidates, ne fais pas comme si tu l'ignoris. Je parie que tu jouais les innocentes depuis le début. (Il attendit un instant avant de poursuivre.) Qui était cet homme, un peu plus tôt ? Il t'a forcée à danser alors que tu n'es pas faite pour ça.

Il les avait bien épiés, en fin de compte...

— Je le repayais à peu de frais pour le verre qu'il m'a offert.

Mao Mao tenta de détourner le regard, mais la main qui lui saisit le menton l'en empêcha. Elle réfléchit à toute vitesse, en quête d'une échappatoire.

— Pourquoi m'avoir fait venir, au juste ?

— Lahan était ton cavalier ce soir au banquet. C'est ce que tout le monde retiendra.

Elle comprit ce qu'il sous-entendait. Au fond, peut-être Lahan avait-il espéré que les choses en arrivent là entre l'apothicaire et le prince impérial depuis le début. La colère de la jeune fille à l'égard de son cousin se raviva.

Ne pas oublier de lui écraser les orteils... plus tard.

Une union entre la lignée impériale et le clan La... Parmi tous ceux nommés par l'empereur, ce clan détonnait, car il ne contrôlait aucune faction à la cour. En un sens, cette singularité en faisait peut-être un choix plus sûr, comme Likuson l'avait suggéré.

À un détail près.

— Vous allez vous faire un ennemi de... vous savez qui.

Elle ne pouvait se résoudre à prononcer son nom. Elle parlait bien sûr du stratège au monocle. Que se serait-il passé s'il avait été présent lors de leur étreinte ? Nul doute qu'il aurait provoqué un tel esclandre que le lion échappé de sa cage aurait paru inoffensif en comparaison.

Comme elle s'y attendait, Jinshi tiqua, mais seulement l'espace d'un bref instant.

— Tu... étais d'accord pour reprendre là où nous nous étions arrêtés lorsque j'étais venu te voir à l'herboristerie.

À nouveau, il resserra son étreinte. Dans le même mouvement, il se rapprocha d'elle, au point que leurs lèvres s'effleuraient presque. Elle vit, d'encore plus près, les yeux d'obsidienne, le regard de bête affamée – à la fois sombre et plus brillant qu'une étoile. Jinshi menait une vie qui lui offrait tout ce qu'il désirait, et pourtant, de temps à autre, cela ne suffisait pas.

Pourquoi ne choisit-il pas quelqu'un d'autre ?

Un seul signe de sa part, et le prince trouverait des volontaires – bien aise, voire avides de lui donner ce qu'il souhaitait par-dessus tout. Pourquoi devait-il le rechercher précisément auprès d'une jeune fille qui n'en avait aucune envie ?

Elle voulait fuir cet endroit, cet homme. Elle éprouvait une gêne terrible, et toute cette histoire n'apporterait rien de bon. Elle souhaitait à tout prix éviter les conséquences de cette situation, mais ces yeux de bête sauvage ne la laisseraient pas s'échapper. Ils exigeaient d'elle l'impossible, voulaient s'en repaître, insatiables. Mao Mao en était réduite à lui renvoyer un regard vide, aussi vide que celui d'une poupée.

Son immobilité ne fit qu'attiser la curiosité de Jinshi, qui si c'était encore possible, resserra encore son étreinte, comme pour l'écraser.

Cette fois, il va m'étouffer pour de bon...

Mao Mao était emprisonnée dans un étau de fer. Les courtisanes se retrouvaient parfois contraintes de composer avec des clients trois fois plus

massifs qu'elles. Et lorsque c'était le cas, comment réagissait sa sœur de cœur Pailin, de loin la plus aguerrie de toute la profession ?

« *Tout clients qu'ils sont, il ne faut pas leur laisser l'initiative !* » Elle la revoyait prononcer ces mots et les accompagner d'un geste lascif. Ce soir-là, elle avait partagé avec Mao Mao, en dépit de la réticence de la jeune fille, quelques secrets du métier qu'elle devait garder pour elle. Pailin était même allée jusqu'à lui enseigner quelques techniques dans l'espoir que l'apothicaire puisse les mettre en pratique de manière presque instinctive.

Pendant un moment, à se tenir là sur ce banc, Mao Mao ne sut comment réagir. Seulement, elle ne put s'empêcher de gesticuler pour se défaire de Jinshi. Ce dernier le prit comme une invitation et ne put contenir son émoi.

L'apothicaire, profitant de ce moment d'inattention, parvint enfin à se dégager. Chacun retourna de son côté du banc, faisant comme si rien ne s'était passé.



Est-on tenu d'honorer pour toujours une promesse d'enfance, prononcée par simple jeu ?

Aduo rit dans sa barbe. Une couverture sur les épaules, elle sirotait sa boisson, assise sur une pierre froide du jardin. La nuit, un vent glacial soufflait sur la capitale des sables. Il lui fallait bien une coupe de vin pour se réchauffer.

Elle avait aidé dame Lishu – encore fiévreuse à cause du choc de sa rencontre avec le fauve – à se mettre au lit et dégustait enfin à son aise le breuvage qu'elle n'avait pu boire plus tôt.

« *Jamais je ne prendrai une autre épouse que toi* », lui avait dit l'empereur.

Ne fais pas de promesse que tu ne pourras tenir, avait-elle pensé. *Tu n'es pas libre de tes choix*. Elle se rappelait qu'à plusieurs reprises, certains de ses conseillers avaient harcelé le maître de l'univers après qu'elle était

devenue incapable d'enfanter. Sans compter qu'elle-même avait manœuvré en secret... pour que sa belle et tendre amie commette une infidélité.

Cette pauvre fille de bonne famille n'avait eu d'autre choix que d'épouser un homme choisi par ses parents dans l'unique but de perpétuer la lignée. Aduo avait songé qu'il vaudrait mieux ignorer cet état de fait, qu'il serait préférable pour son amie de devenir une fleur épanouie aux côtés de Sa Majesté.

Mais rien ne s'était passé comme prévu. En entendant cette proposition, l'amie d'Aduo l'avait giflée de toutes ses forces et lui avait hurlé dessus : « *Ne te moque pas de moi !* »

Elle l'avait prise pour une fille douce, belle et intelligente. Elle s'était donc efforcée d'offrir à son amie un meilleur avenir que celui prévu par ses parents. Seulement, rien qu'à l'évocation de cette possibilité, la jeune noble s'était emportée.

Aduo n'avait jamais compris le cœur des femmes, soit parce qu'elle n'en était plus une, soit parce que ce n'était pas dans sa nature, tout simplement. Tout ce qu'elle avait saisi à l'époque, c'est qu'elle avait blessé de façon terrible l'orgueil de son amie.

Sans qu'il soit question d'amour, Aduo était devenue concubine, dans une sorte d'extension de l'amitié que l'empereur lui portait. Un enfant était né de leur union.

Elle qui s'était toujours sentie différente des autres femmes semblait bien posséder ce que l'on appelait l'instinct maternel, en fin de compte. Ce garçon qui lui avait coûté tout autre possibilité d'enfanter était plus adorable que tout. La peau toute fripée, il agitait les mains, si minuscules que le moindre contact laissait craindre qu'elles se brisent, et pleurait pour réclamer du lait. Une nourrice était disponible en permanence, mais Aduo avait tenu à prendre son fils dans ses bras. Elle avait tenté de lui donner le sein à plusieurs reprises, mais avait échoué à nourrir le petit. Son corps, qui avait été mutilé pour lui sauver la vie, n'était déjà plus celui d'une femme.

Le nouveau-né fut confié à la nourrice. Prise de désespoir, Aduo ne pensa plus qu'à son enfant. Elle réfléchit à un moyen de maintenir en vie cette frêle créature. Puis elle prit une décision qui allait tout changer.

— *Comme ils se ressemblent !*

Son fils, né en même temps que son oncle – car fils du précédent empereur et de dame Anshi –, ou presque, ne prenait pas assez de poids. Elle s'était donc résolue à aller voir sa belle-mère.

— *Nous pourrions les échanger que personne n'y verrait rien.*

Elle avait prononcé cette phrase sur le ton de la plaisanterie, afin d'observer la réaction de son interlocutrice. Elles étaient seules, les nourrices avaient toutes été congédiées.

— *Vous avez raison. Pourriez-vous tenir mon fils un instant ?* lui avait demandé sa belle-mère en lui prenant son enfant.

Elle lui avait ôté ses langes, puis changé sa couche. De son côté, Aduo avait pris son beau-frère tout juste né dans ses bras et l'avait déshabillé, avant de lui passer les langes qu'elle avait apportés.

Les deux femmes venaient d'accoucher. Et toutes deux avaient le cœur en miettes. Anshi, la belle-mère d'Aduo, n'accordait à son nouveau-né que des regards vides d'émotion. Son entourage ne s'en rendait jamais compte puisque en toutes circonstances, elle souriait. À l'inverse, elle posait sur l'enfant d'Aduo des yeux emplis de douceur.

Peut-être chérissait-elle la descendance de son fils, et trouvait-elle haïssable celle de l'empereur pédophile qui lui servait d'époux.

Voilà pourquoi Aduo put regagner son pavillon avec, dans les bras, le fils de sa belle-mère, sans qu'Anshi ne dise rien. Les enfants furent échangés comme une évidence, et sans la moindre difficulté.

Plus tard, l'enfant qu'éleva Aduo mourut. Aurait-il survécu sans cette substitution ? Impossible à dire. Elle s'était attachée à lui et en ressentit du chagrin, mais se réjouit que son propre fils fût encore en vie.

Le défunt bambin, en plus de ne pas avoir été aimé de sa véritable mère, s'était fait usurper sa place par son neveu. Il avait trépassé avant d'avoir pu

prononcer son premier mot.

Cette perte sembla ébranler Anshi aussi bien qu'Aduo. Son fils, qui avait passé son enfance à jouer dans les jupes des suivantes, était désormais assez grand pour deviner la tristesse de sa mère et de son amie. Il était encore jeune, malgré tout, et ne put s'empêcher de s'en prendre à quelqu'un. Et un médecin fut banni du *hougong*.

Ironie du sort, la fille adoptive de cet apothicaire était devenue par la suite l'objet des assiduités du jeune homme.

Penser à son fils amena Aduo à réfléchir. Il était vrai que les candidates étaient nombreuses : princesses étrangères, parentes de l'impératrice Gyokuyo, dame Lishu, la fille adoptive du vieil apothicaire et, même – pourquoi ne pas l'inclure également –, Suilei, qu'Aduo n'avait pas amenée là que par caprice... Cette jeune femme revenue d'entre les morts n'était peut-être pas blanche comme neige, mais le sang qui coulait dans ses veines lui donnait toutes ses chances. Il ne faudrait cependant pas que la vérité sur ses origines éclate au grand jour. Quel scandale ce serait !

Aduo rit une nouvelle fois dans sa barbe.

Tout était parti d'une promesse puérile faite par jeu, rien de plus. Et pourtant, l'empereur avait tenu à l'honorer. Malgré tout, il n'avait pu refuser d'exaucer le vœu du jeune Yue. Ayant hérité du vaste jardin qu'était le *hougong*, il avait décidé de faire de Yue son frère cadet. Sa décision de l'envoyer à la cour intérieure sous une fausse identité d'eunuque visait peut-être à rattraper une promesse brisée. À moins qu'il ne se soit agi de permettre à Aduo de le voir plus souvent.

Quoi qu'il en fût, elle eut dès lors loisir de taquiner le sublime eunuque à chacune de ses visites. Rien ne trouvait davantage grâce à ses yeux que ces rencontres.

Pour finir, elle fut déchue de son statut de favorite, puis placée dans un pavillon reculé, où son rôle se limitait désormais à écouter les plaintes de l'empereur. Elle aurait préféré qu'il lui envoie quelqu'un d'un peu plus jeune que le vieux barbu pour lui tenir compagnie. Elle lui savait gré, toutefois, de

l'avoir autorisé à prendre les enfants du clan Shi sous son aile. S'occuper des petits lui convenait très bien, en fin de compte. Et puis il était assez plaisant d'avoir Suilei à ses côtés.

Malgré tout, il y avait autre chose qu'elle ne devait pas oublier. La seconde promesse de leurs jeux d'enfants. Une histoire qui datait de l'époque où le rang et ce qu'il autorisait ou non ne lui importaient pas encore.

« *Et puis... Pourquoi ne ferais-tu pas de moi la mère de la nation ?* » Cet idiot avait accepté sans réfléchir. Savait-il au moins ce qu'une telle parole impliquait ? Il n'était pas dit qu'il s'en souviene encore, à présent qu'il avait élevé une beauté venue de l'ouest au rang d'impératrice.

— Qui vivra verra, non ?

Tout en faisant tourner le vin dans sa coupe, Aduo se promet de veiller sur Yue, pour savoir quel genre de fleur il choisirait.

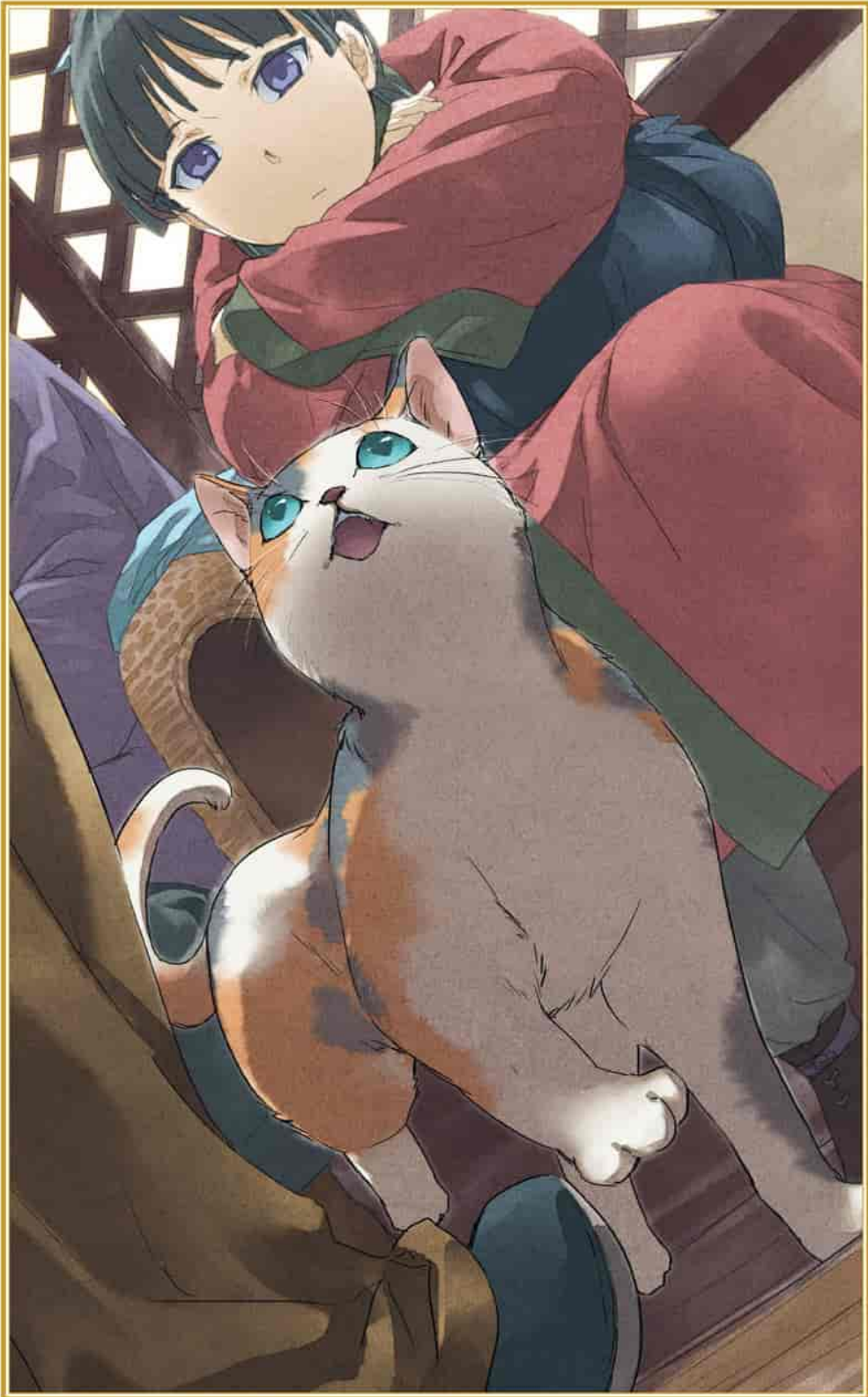
Recueil d'illustrations
Touko Shino



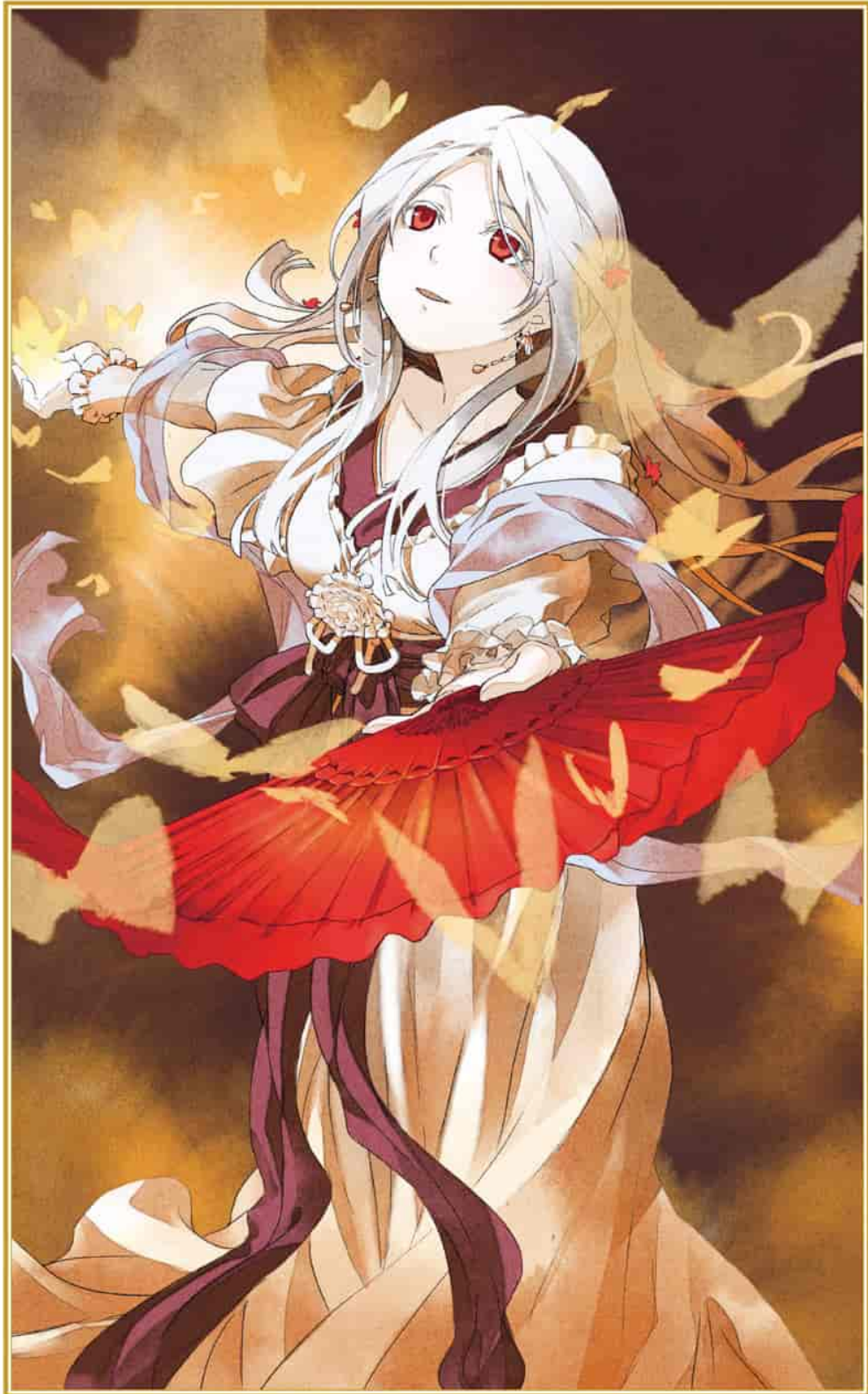
— Décidément, l'habit ne fait pas le moine... dit Lahan.
— N'en rajoute pas ! s'écria Mao Mao, engoncée dans une
lourde robe dont l'ourlet traînait au sol.



Au fond de la pièce se tenait Jinshi. En face de lui était assis un homme d'âge moyen, d'une taille et d'une corpulence tout à fait banales.



À ses pieds se trouvait Mao Mao, le chat. Contrairement au charlatan, la présence de Jinshi ne lui avait pas échappé, car le félin allait se frotter contre ses jambes de temps à autre.



Pai Niang Niang enchaîna d'autres numéros tout aussi fascinants. Des papillons apparurent, sortis de nulle part, avant de s'enflammer en plein vol, puis d'être réduits en cendres.



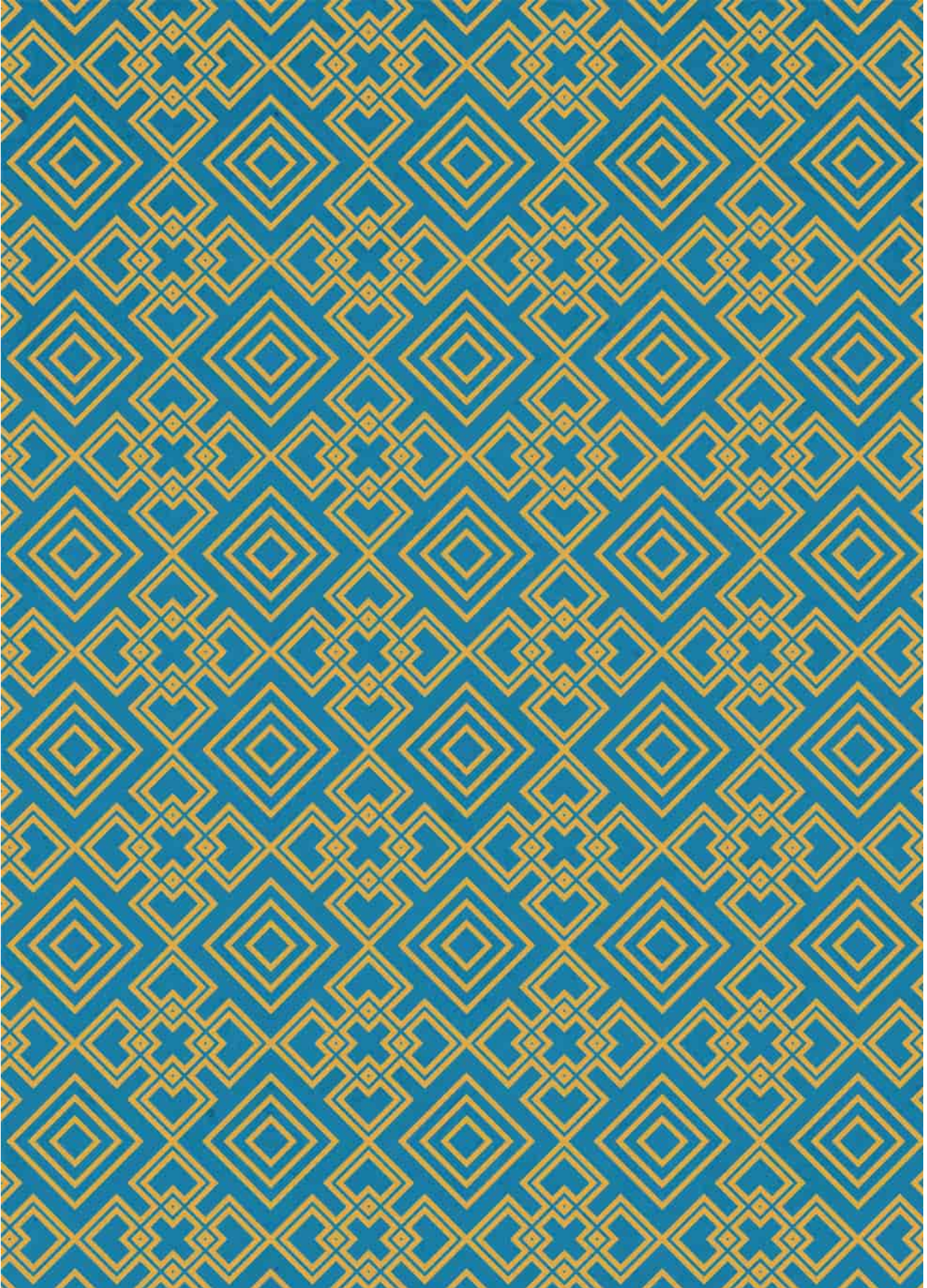
Elle aperçut une courtisane, appuyée contre la balustrade du premier étage, qui fumait la pipe. Pailin, l'un des trois bijoux. Sa tenue laissait deviner ses formes voluptueuses.



— Alors, vas-y. Enlève-moi d'abord ça, lui demanda-t-il.
Mao Mao essuya la joue de Jinshi avec sa serviette humide.



Prenait-il quelque plaisir au contact du tissu encore chaud sur sa peau ? Les yeux fermés, il s'abandonnait entièrement entre les mains de la jeune fille.





ISBN : 978-2-37102-450-2

LUMEN

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).